



K. C. III. E. 1.



John Carter Brown
Library
Brown University

✿✿✿✿✿✿✿✿✿✿✿✿✿✿✿✿✿✿✿✿
The John Carter Brown Library
Brown University
Purchased from the
Louisa D. Sharpe Metcalf Fund
✿✿✿✿✿✿✿✿✿✿✿✿✿✿✿✿✿✿✿✿

HISTOIRE

PHILOSOPHIQUE

ET

POLITIQUE

OU L'ÉTAT DE LA RÉPUBLIQUE
DE LA GRÈCE EN 1789

PAR M. DE LA HARPE

PARIS, 1790

K

✿✿
✿✿ T
✿✿
✿✿
✿✿
✿✿
✿✿
✿✿
✿✿
✿✿
✿✿
✿✿
✿✿

HISTOIRE
PHILOSOPHIQUE

ET

POLITIQUE

DES ÉTABLISSEMENTS ET DU COMMERCE
DES EUROPÉENS DANS LES DEUX INDES.

Par GUILLAUME-THOMAS RAYNAL.

TOME SECOND.

5

THE HISTORY OF THE
CITY OF BOSTON

FROM THE FIRST SETTLEMENT
TO THE PRESENT TIME

BY NATHANIEL BENTLEY
VOL. I

BOSTON: PUBLISHED BY
J. B. ALLEN, 1857





Les Anglois demandent pardon à Aurangzeb qu'ils ont
offensé.

HISTOIRE
PHILOSOPHIQUE

E T

POLITIQUE.

DES ÉTABLISSEMENTS ET DU COMMERCE
DES EUROPÉENS DANS LES DEUX INDES.

Par GUILLAUME-THOMAS RAYNAL.

TOME SECOND.



A GENEVE,

Chez JEAN-LÉONARD PELLET, Imprimeur
de la Ville & de l'Académie.

M. DCC. LXXIII.

HISTOIRE

DES

ROYAUMES

DE

FRANCE

ET

DE

BRITANNIE

DE

SCOTLAND

DE

IRLANDE

DE

LES

ISLES

DE

LA

MER

T A B L E
D E S
I N D I C A T I O N S.

LIVRE TROISIEME.

*Établissements, commerce & conquêtes des
Anglois dans les Indes Orientales.*

- I. **I**DÉE de l'ancien commerce des Anglois. Page 1
II. Premiers voyages des Anglois aux Indes. 9
III. Démêlés des Anglois avec les Hollandois. 14
IV. Démêlés des Anglois avec les Portugais. 17
V. Liaisons des Anglois avec la Perse. 18
VI. Décadence des Anglois aux Indes. 24
VII. Rétablissement du commerce Anglois dans
l'Inde. 25
VIII. Malheurs & fautes des Anglois aux Indes. *ibid.*
IX. Débats occasionnés en Angleterre par les pri-
vileges de la compagnie. 30

X. <i>Guerres des Anglois & des François.</i>	34
XI. <i>Descriptions de l'Arabie. Révolutions qu'elle a éprouvées. Caractere de ses habitants.</i>	35
XII. <i>Commerce général de l'Arabie, & celui des Anglois en particulier.</i>	44
XIII. <i>Révolutions qu'a éprouvées le commerce dans le golfe Persique.</i>	56
XIV. <i>Etat actuel du commerce dans le golfe Persique, & de celui des Anglois en particulier.</i>	60
XV. <i>Description de la côte de Malabar. Idée des Etats qui la forment.</i>	68
XVI. <i>Productions particulieres au Malabar.</i>	78
XVII. <i>Etat actuel de Goa.</i>	83
XVIII. <i>Histoire des pirates Angria.</i>	ibid.
XIX. <i>Etat actuel des Marattes à la côte de Malabar.</i>	85
XX. <i>Révolutions arrivées à Surate. Suite de l'influence qu'y acquierent les Anglois.</i>	86
XXI. <i>Description de l'isle de Salsete.</i>	89
XXII. <i>Description de l'isle de Bombay. Son état actuel & son importance.</i>	90
XXIII. <i>Etat de la côte de Coromandel à l'arrivée des Européens.</i>	93

DES INDICATIONS. vij

- XXIV. *Comment les Européens ont établi leur commerce à la côte de Coromandel, & quelle extension ils lui ont donné.* 95
- XXV. *Possessions Angloises à la côte de Coromandel.* 102
- XXVI. *Etablissement dans l'isle de Sumatra.* 109
- XXVII. *Vue des Anglois sur Balambangan. Leur expulsion de cette isle.* 110
- XXVIII. *Révolutions arrivées dans le Bengale.* 112
- XXIX. *Mœurs anciennes des Indiens retrouvées dans le Bisnapore.* 113
- XXX. *Productions, manufactures, exportations du Bengale.* 117
- XXXI. *Quelle idée il faut se former de la colonie Angloise de Sainte-Hélène.* 132
- XXXII. *A quel usage les Anglois font servir les isles de Comore.* 134
- XXXIII. *La compagnie Angloise a abandonné aux négociants particuliers le commerce d'Inde en Inde.* 136
- XXXIV. *Génes que la compagnie a éprouvées dans son commerce. Fonds qu'elle y a mis. Etendue qu'elle lui a donné.* 137

- XXXV. Conquête du Bengale. Comment & par
qui elle a été faite. 139
- XXXVI. Mesures prises par les Anglois pour
se maintenir dans le Bengale. 145
- XXXVII. L'Angleterre peut-elle se flatter de
voir continuer la prospérité du Bengale? 147
- XXXVIII. Vexations & cruautés commises par
les Anglois dans le Bengale. 149
- XXXIX. Mesures prises par le gouvernement
& par la compagnie elle-même, pour faire
finir les déprédations de tous les genres. 162
- XL. Situation actuelle de la compagnie. 168
- XLI. Le privilege de la compagnie sera-t-il re-
nouvellé? 170



LIVRE QUATRIEME.

Voyages , établissemens , guerres & commerce des François dans les Indes Orientales.

- I. *A*NCIENNES révolutions du commerce de France. 174
- II. Premiers voyages des François aux Indes. 181
- III. On établit en France une compagnie pour les Indes. Encouragemens accordés à cette société. 183
- IV. Les François forment des colonies à Madagascar. Description de cette isle. 185
- V. Conduite des François à Madagascar. Ce qu'ils pouvoient & devoient y faire. 192
- VI. Les François font de Surate le centre de leur commerce. Idée du Guzurate, où cette ville est située. 198
- VII. Commencement & progrès de Surate. 202
- VIII. Mœurs des habitans de Surate. 203
- IX. Portraits des Balliaderes , plus voluptueuses à Surate que dans le reste de l'Inde. 209

- X. *Étendue du commerce de Surate. Révolutions qu'il a éprouvées.* 213
- XI. *Entreprises des François sur l'isle de Ceylan & sur St. Thomé. Leur établissement à Pondichery.* 217
- XII. *Les François sont appellés à Siam. Description de ce Royaume.* 219
- XIII. *Avantages que les François pouvoient tirer de Siam. Fautes qui les en privèrent.* 224
- XIV. *Vues des François sur le Tonquin & la Cochinchine. Description de ces deux contrées.* 226
- XV. *Les François perdent & recouvrent Pondichery, leur principal établissement.* 234
- XVI. *Décadence de la compagnie de France. Causes de son dépérissement.* 236
- XVII. *Révolutions arrivées dans les finances de la France depuis les premiers temps de la monarchie.* 241
- XVIII. *Moyens imaginés par Law pour tirer les finances de France du désordre où elles sont tombées. Part qu'a la compagnie à l'exécution de ses projets.* 254

DES INDICATIONS. xj

- XIX. *Situation de la compagnie des Indes, à la chute du système.* 268
- XX. *Succès éclatants de la compagnie. Quels sont ceux de ses agents qui les lui procurent.* 269
- XXI. *Tableau de l'Indostan.* 279
- XXII. *Moyens employés par les François pour se procurer de grandes possessions dans l'Inde.* 293
- XXIII. *Guerre entre les Anglois & les François. Les derniers perdent tous leurs établissemens.* 302
- XXIV. *Source des malheurs éprouvés par les François.* 307
- XXV. *Mesures que l'on prend en France pour le rétablissement des affaires dans l'Inde.* 309
- XXVI. *Le privilege de la compagnie est suspendu. Sa situation à cette époque.* 314
- XXVII. *La compagnie perd l'espoir de reprendre son commerce. Elle cede tous ses effets au gouvernement.* 322
- XXVIII. *Situation actuelle des François à la côte de Malabar.* 327
- XXIX. *Situation actuelle des François dans le Bengale.* 329

XXX. Situation aëtuelle des François à la côté de Coromandel.	332
XXXI. Etat aëtuel de l'isle de Bourbon.	338
XXXII. Etat aëtuel de l'isle de France. Im- portance de cet établissement. Ce qu'on y a fait & ce qui reste à faire.	340
XXXIII. Principes que doivent suivre les Fran- çois dans l'Inde, s'ils parviennent à y établir leur considération & leur puissance.	352

Fin de la Table du Tome second.



HISTOIRE
PHILOSOPHIQUE
ET
POLITIQUE

*DES ÉTABLISSEMENTS ET DU COMMERCE
DES EUROPÉENS DANS LES DEUX INDES.*



LIVRE TROISIEME.

*Etablissements, commerce & conquêtes des Anglois
dans les Indes Orientales.*

ON ne fait, ni à quelle époque les isles Britanniques furent peuplées, ni quelle fut l'origine de leurs premiers habitants. Tout ce que nous apprennent les monuments historiques les plus dignes de foi, c'est qu'elles furent successivement fréquentées par les Phéniciens, par les Carthaginois, & par les Gaulois. Les négociants de ces nations y alloient échanger des vases de terre, du sel, toutes sortes d'instruments de fer & de cui-

I.
Idée de l'an-
cien com-
merce des
Anglois.

vre, contre des peaux, des esclaves, des chiens de chasse & de combat, sur-tout contre de l'étain. L'utilité étoit la mesure des choses échangées. On portoit à ces peuples sauvages des choses auxquelles ils mettoient, avec raison, plus d'importance qu'à celles qu'ils offroient. Il ne faut accuser, ni les uns d'ignorance, ni les autres de mauvaise foi. En quelque contrée de l'univers que vous alliez, vous y trouverez l'homme aussi fin que vous, & il ne vous donnera jamais que ce qu'il estime le moins pour ce qu'il estime le plus.

A ne consulter qu'une spéculation vague, on seroit porté à penser que les Insulaires ont été les premiers hommes policés. Rien n'emprisonne les habitants du continent : ils peuvent en même-temps aller chercher au loin leur subsistance, & s'éloigner des combats. Dans les isles, la guerre & les maux d'une société trop resserrée, devroient amener plus vite la nécessité des loix & des conventions. On voit cependant leurs mœurs & leur gouvernement formés plus tard & plus imparfaitement. C'est dans leur sein que sont nées cette foule d'institutions bizarres, qui mettent des obstacles à la population. L'antropophagie, la castration des mâles, l'infibulation des femelles, les mariages tardifs, la consécration de la virginité, l'estime du célibat, les châtimens exercés contre les filles qui se hâtoient d'être meres, les sacrifices humains; peut-être les jeûnes, les macérations, toutes les extravagances qui naîtroient dans les couvents s'il y avoit un monastere d'hommes & de femmes surabondant en moines, sans aucune possibilité d'émigration.

Lorsque ces hommes eurent découvert le moyen de s'échapper de l'enceinte étroite où des causes physiques les avoient tenus renfermés pendant des siècles, ils porterent leurs usages sur le continent

où ils se sont perpétués d'âge en âge, & où encore aujourd'hui ils mettent quelquefois à la torture les Philosophes qui en cherchent la raison. La surabondance de la population dans les isles, fut celle de la lenteur de la civilisation dans leurs habitants. Il fallut y remédier continuellement par des moyens violents. Le lieu où les membres d'une même famille sont contraints de s'exterminer les uns les autres, est le séjour de l'extrême barbarie. C'est le commerce des peuples entre eux qui diminue leur férocité. C'est leur séparation qui la fait durer. Les Insulaires de nos jours n'ont pas entièrement perdu leur caractère primitif; & peut-être qu'un observateur attentif en trouveroit quelques vestiges dans la Grande-Bretagne même.

La domination Romaine ne fut ni assez longue, ni assez paisible, pour beaucoup avancer l'industrie des Bretons. Le peu même de progrès qu'avoient fait pendant cette époque la culture & les arts, s'anéantit aussi-tôt que cette fiere Puissance se fut décidée à abandonner sa conquête. L'esprit de servitude que les peuples méridionaux de la Bretagne avoient contracté, leur ôta le courage de résister d'abord au refoulement des Pictes leurs voisins, qui s'étoient sauvés du joug, en fuyant vers le Nord de l'Isle, & peu après aux expéditions plus meurtrières, plus opiniâtres & plus combinées des peuples brigands qui sortoient en foule des contrées septentrionales de l'Europe.

Tous les Empires eurent à gémir de cet horrible fléau, le plus destructeur peut-être dont les annales du monde ayent perpétué le souvenir: mais les calamités qu'éprouva la Grande-Bretagne sont inexpriables. Chaque année, souvent plusieurs fois l'année, elle voyoit ses campagnes ravagées, ses maisons brûlées, ses femmes violées, ses temples dé-

pouillés, ses habitants massacrés, mis à la torture, ou emmenés en esclavage. Tous ces malheurs se succédoient avec une rapidité qu'on a peine à suivre. Lorsque le pays fut détruit au point de ne plus rien offrir à l'avidité de ces barbares, ils s'emparèrent du pays même. A une nation succédoit une nation. La horde qui survenoit chassoit ou exterminoit celle qui étoit déjà établie, & cette foule de révolutions perpétuoit l'inertie, la défiance & la misère. Dans ces temps de découragement, les Bretons n'avoient guere de liaisons de commerce avec le continent. Les échanges étoient même si rares entre eux, qu'il falloit des témoins pour la moindre vente.

Le cours de tant d'infortunes paroissoit devoir être arrêté par la réunion de tous les Royaumes en un seul, lorsque Guillaume-le-Conquérant subjuguâ l'Angleterre, un peu après le milieu du onzième siècle. Ceux qui le suivoient arrivoient de contrées un peu mieux policées, plus actives, plus industrieuses que celles où ils venoient s'établir. Cette communication devoit rectifier, étendre les idées des peuples qui recevoient la loi. Malheureusement l'introduction du gouvernement féodal occasionna une révolution si brusque & si entière dans les propriétés, que tout tomba dans la confusion.

Les esprits se rassuroient à peine. A peine les vainqueurs & les vaincus commençoient à se regarder comme un même peuple, que le génie & les forces de la nation furent employés à soutenir les prétentions de ses Souverains à la couronne de France. Dans ces cruelles guerres, les Anglois déploierent des talents & des vertus militaires: mais après de grands efforts & de grands succès, ils furent repoussés dans leur isle, où des dissensions

domestiques les replongerent dans de nouvelles calamités.

Durant ces différents périodes, le commerce fut tout entier entre les mains des Juifs & des Lombards, qu'on favorisoit & qu'on dépouilloit, qu'on regardoit comme des hommes nécessaires, & qu'on faisoit mourir, qu'alternativement on chassoit & on rappelloit. Ces désordres étoient augmentés par l'audace des pirates, qui, quelquefois protégés par le gouvernement avec lequel ils partageoient leur proie, couroient indifféremment sur tous les vaisseaux, & en noyoient souvent les équipages. L'intérêt de l'argent étoit de cinquante pour cent. Il ne sortoit d'Angleterre que des cuirs, des fourrures, du beurre, du plomb, de l'étain, pour une somme modique; & trente mille sacs de laine, qui rendoient annuellement une somme plus considérable. Comme les Anglois ignoroient encore alors l'art de teindre les laines, & celui de les mettre en œuvre avec élégance, la plus grande partie de cet argent repassoit la mer. Pour remédier à cet inconvénient, on appella des manufacturiers étrangers, & il ne fut plus permis de s'habiller qu'avec des étoffes de fabrique nationale. Dans le même temps, on défendoit l'exportation des laines manufacturées & du fer travaillé; deux loix tout-à-fait dignes du siècle qui les vit naître.

Henri VII permit aux Barons d'aliéner leurs terres, & aux roturiers de les acheter. Cette loi diminua l'inégalité qui étoit entre les fortunes des Seigneurs & celles de leurs vassaux. Elle mit entre eux plus d'indépendance; elle répandit dans le peuple le desir de s'enrichir, avec l'espérance de jouir de ses richesses.

Ce desir, cette espérance étoient traversés par de grands obstacles. Quelques-uns furent levés. Il

fut défendu à la compagnie des négociants établis à Londres, d'exiger dans la suite la somme de 1575 livres de chacun des autres marchands du Royaume qui voudroient aller trafiquer aux grandes foires des Pays-Bas. Pour attacher plus de gens à la culture, on avoit statué que personne ne pourroit mettre son fils ou sa fille en aucun apprentissage, sans avoir 22 livres 10 sols de rente en fonds de terre. Cette loi absurde fut mitigée.

Malheureusement on laissa subsister en son entier, celle qui régloit le prix de toutes les choses comestibles, de la laine, du salaire des ouvriers, des étoffes, des vêtements. De mauvaises combinaisons firent même ajouter des entraves au commerce. Le prêt à intérêt & les bénéfices du change, furent sévèrement proscrits, comme usuraires, ou comme propres à introduire l'usure. On ignoreoit que l'argent, représentant de tout, est réciproquement représenté par toutes les choses vénales; que c'est une denrée qu'il faut abandonner à elle-même comme les autres; qu'à chaque instant, elle doit hauffer & baisser de prix par mille incidents divers; que toute police sur ce point ne peut qu'être absurde & nuisible; qu'un des moyens de multiplier les usuriers, c'est de défendre l'usure, cette défense devenant un privilege exclusif pour quiconque ose braver l'ignominie; qu'une ordonnance est ridicule toutes les fois qu'il y a des voies certaines pour l'éluder; que la concurrence générale qui naîtroit d'une liberté illimitée de commercer l'argent, en réduiroit nécessairement l'intérêt; que les emprunts ruineux auxquels on veut remédier, seroient moins fréquents, l'emprunteur n'ayant qu'à payer le prix de l'argent emprunté: au-lieu que dans l'état actuel il faut y ajouter le prix que l'usurier met à sa conscience, à son hon-

neur & au péril d'une action illicite ; prix d'autant plus fort que le nombre des usuriers est plus rare, & la loi prohibitive plus rigoureusement observée.

Par le même esprit d'aveuglement, il fut défendu à la même époque d'exporter l'argent, sous quelque forme qu'il pût être ; & pour que les marchands étrangers ne pussent pas l'emporter clandestinement, on les obligea à convertir en marchandises Angloises, le produit entier des marchandises qu'ils avoient introduites en Angleterre. La sortie des chevaux fut prohibée. On n'étoit pas assez éclairé pour voir que cette prohibition feroit négliger d'en multiplier, d'en perfectionner l'espece. Enfin, on établit dans toutes les villes des corporations ; c'est-à-dire, que l'Etat autorisa tous ceux qui suivoient une même profession, à faire les réglemens qu'ils jugeroient utiles à leur conservation à leur prospérité exclusive. La nation gémit encore d'un arrangement si contraire à l'industrie universelle, & qui réduit tout à une espece de monopole.

En voyant tant de loix bizarres, on seroit tenté de penser que Henri n'avoit que de l'indifférence pour la prospérité de son Empire, ou qu'il manquoit totalement de lumieres. Cependant il est prouvé que ce Prince, malgré son extrême avarice, prêta souvent, sans intérêt, des sommes considérables à des négociants, qui manquoient de fonds suffisants pour les entreprises qu'ils se proposoient de faire. La sagesse de son gouvernement est d'ailleurs si bien constatée, qu'il passe, avec raison, pour un des plus grands Monarques qui se soient assis sur le trône d'Angleterre. Mais, malgré tous les efforts du génie, il faut plusieurs siècles à une science, avant qu'elle puisse être réduite à des principes simples. Il en est des théories, comme

des machines qui commencent toujours par être très-complicquées, & qu'on ne dégage qu'avec le temps, par l'observation & l'expérience, des roues parasytes qui en multiplioient le frottement.

Les lumieres des regnes suivants ne furent pas beaucoup plus étendues sur les matieres qui nous occupent. Des Flamands, habitués en Angleterre, en étoient les seuls bons ouvriers. Ils étoient presque toujours insultés & opprimés par les artisans Anglois, jaloux sans émulation. On se plaignoit que tous les acheteurs alloient à eux, & qu'ils faisoient hauffer le prix du grain. Le gouvernement adopta ces préjugés populaires, & il défendit à tous les étrangers d'occuper plus de deux hommes dans leurs ateliers. Les marchands ne furent pas mieux traités que les ouvriers; & ceux même qui s'étoient fait naturaliser, se virent obligés de payer les mêmes droits que les marchands forains. L'ignorance étoit si générale, qu'on abandonnoit la culture des meilleures terres pour les mettre en pâturages, dans le même temps où les loix bornoient à deux mille le nombre des moutons dont un troupeau pourroit être composé. Toutes les liaisons d'affaires étoient concentrées dans les Pays-Bas. Les habitants de ces Provinces achetoient les marchandises Angloises, & les faisoient circuler dans les différentes parties de l'Europe. Il est vraisemblable que la nation n'auroit pris de longtemps un grand essor, sans le bonheur des circonstances.

Les cruautés du Duc d'Albe firent passer en Angleterre d'habiles fabricants, qui transporterent à Londres l'art des belles manufactures de Flandres. Les persécutions que les réformés éprouvoient en France, donnerent des ouvriers de toute espece à l'Angleterre. Elisabeth, qui ne savoit pas effuyer

des contradictions, mais qui vouloit le bien, & le voyoit, absolue & populaire, éclairée & obéie; Elifabeth se servit de la fermentation des esprits, qui étoit générale dans ses Etats comme dans le reste de l'Europe. Et tandis que cette fermentation ne produisoit chez les autres peuples que des disputes de théologie, des guerres civiles ou étrangères, elle fit naître en Angleterre une émulation vive pour le commerce & pour les progrès de la navigation.

Les Anglois apprirent à construire chez eux leurs vaisseaux, qu'ils achetoient auparavant des négocians de Lubeck & de Hambourg. Bientôt ils firent seuls le commerce de Moscovie, par la voie d'Archangel, qu'on venoit de découvrir, & ils ne tarderent pas à entrer en concurrence avec les villes anféatiques, en Allemagne & dans le Nord. Ils commencèrent le commerce de Turquie. Plusieurs de leurs navigateurs tenterent, mais sans fruit, de s'ouvrir par les mers du Nord un passage aux Indes. Enfin Drake, Stephens, Cawendish, & quelques autres, y arriverent les uns par la mer du Sud, les autres en doublant le cap de Bonne-Espérance.

Le fruit de ces voyages fut assez grand pour déterminer, en 1600, les plus habiles négocians de Londres à former une société. Elle obtint un privilège exclusif pour le commerce de l'Inde. L'acte qui le lui donnoit, en fixoit la durée à quinze ans. Il y étoit dit, que si ce privilège paroïssoit nuisible au bien de l'Etat, il seroit aboli, & la compagnie supprimée, en avertissant les associés deux ans d'avance.

Cette réserve dut son origine au chagrin que les communes avoient récemment témoigné, d'une concession qui pouvoit les blesser par sa nouveauté.

II.
Premiers
voyages des
Anglois aux
Indes.

La Reine étoit revenue sur ses pas; &, dans cette occasion, elle avoit parlé d'une maniere digne de servir de leçon à tous les Souverains.

» Messieurs, dit-elle aux Membres de la Cham-
» bre, chargés de la remercier, je suis très-touchée
» de votre attachement & de l'attention que vous
» avez de m'en donner un témoignage authenti-
» que. Cette affection pour ma personne vous
» avoit déterminés à m'avertir d'une faute qui m'é-
» toit échappée par ignorance, mais où ma volonté
» n'avoit aucune part. Si vos soins vigilants ne
» m'avoient découvert les maux que mon erreur
» pouvoit produire, quelle douleur n'aurois-je pas
» ressentie, moi qui n'ai rien de plus cher que l'a-
» mour & la conservation de mon peuple? Que
» ma main se desseche subitement, que mon cœur
» soit frappé d'un coup mortel, avant que j'accorde
» des privileges particuliers, dont mes sujets ayent
» à se plaindre. La splendeur du trône ne m'a
» point éblouie, au point de me faire préférer l'abus
» d'une autorité sans bornes, à l'usage d'un pouvoir
» exercé par la justice. L'éclat de la Royauté n'a
» veugle que les Princes qui ne connoissent pas les
» devoirs qu'impose la Couronne. J'ose penser
» qu'on ne me comptera point au nombre de ces
» Monarques. Je fais que je ne tiens pas le scep-
» tre pour mon avantage propre, & que je me
» dois toute entiere à la nation, qui a mis en
» moi sa confiance. Mon bonheur est de voir que
» l'Etat a prospéré jusqu'ici par mon gouvernement,
» & que j'ai pour sujets des hommes dignes que
» je renonçasse, pour eux, au trône & à la vie.
» Ne m'imputez pas les fausses mesures où l'on
» peut m'engager, ni les irrégularités qui peuvent se
» commettre sous mon nom. Vous savez que les
» Ministres des Princes sont trop souvent conduits

» par des intérêts particuliers ; que la vérité par-
» vient rarement aux Rois, & qu'obligés, dans la
» foule des affaires qui les accablent, de s'arrêter
» sur les plus importantes, ils ne sauroient tout
» voir par eux-mêmes”.

D'après ce sage discours, on feroit tenté de croire qu'un despote juste, ferme, éclairé, feroit le meilleur des Souverains : mais on ne pense pas que, sous son regne, s'il duroit, les peuples s'affoupiroient sur des droits dont ils n'auroient aucune occasion de se prévaloir, & que rien ne leur feroit plus funeste que ce sommeil sous un regne semblable au premier, si ce n'est sa continuité sous un troisieme. Les nations font quelquefois des tentatives pour se délivrer de l'oppression de la force, mais jamais pour sortir d'un esclavage auquel ils ont été conduits par la douceur. Tôt ou tard, le despote, ou foible, ou féroce, ou imbécille, succede à une toute-puissance qui n'a point souffert d'opposition. Les peuples qu'elle écrase se croient faits pour être écrasés. Ils ont perdu le sentiment de la liberté, qui ne s'entretient que par l'exercice. Peut-être n'a-t-il manqué aux Anglois que trois Elifabeth pour être les derniers des esclaves.

Les fonds de la compagnie furent d'abord peu considérables. L'armement de quatre vaisseaux, qui partirent dans les premiers jours de 1601, en absorba une partie. On embarqua le reste en argent & en marchandises.

Lancaster, qui conduisoit l'expédition, arriva l'année suivante au port d'Achem, entrepôt alors fort célèbre. On y étoit instruit des victoires navales que sa nation avoit remportées sur les Espagnols, & cette connoissance lui procura l'accueil le plus distingué. Le Roi fit pour lui, ce qu'il auroit fait pour son égal : il voulut que ses propres fem-

mes, richement vêtues, jouassent, en sa présence, des airs de danse sur plusieurs instruments. Cette faveur fut suivie de toutes les facilités qu'il étoit possible de desirer, pour l'établissement d'un commerce sûr & avantageux. L'Amiral Anglois fut reçu à Bantam, comme dans le premier lieu où il avoit relâché; & un bâtiment qu'il avoit détaché pour les Moluques, lui apporta une assez grande quantité de girofle & de muscade. Avec ces précieuses épiceries, & les poivres qu'il avoit chargés à Java, à Sumatra, il regagna heureusement l'Europe.

La société, qui avoit chargé cet homme sage de ses intérêts, fut déterminée par ce premier succès, à former aux Indes des établissements; mais à ne les former que du consentement des nations indigènes. Elle ne voulut pas débiter par des conquêtes. Ses expéditions ne furent que les entreprises de négociants humains & justes. Elle se fit aimer; mais cet amour ne lui valut que quelques comptoirs, & ne la mit pas en état de soutenir la concurrence des peuples qui se faisoient craindre.

Les Portugais & les Hollandois possédoient de grandes Provinces, des places bien fortifiées, & de bons ports. Ces avantages assuroient leur commerce contre les naturels du pays & contre de nouveaux concurrents; facilitoient leurs retours en Europe; leur donnoient les moyens de se défaire utilement des marchandises qu'ils portoient en Asie, & d'obtenir à un prix honnête celles qu'ils vouloient acheter. Les Anglois, au contraire, dépendants du caprice des faisons & des peuples, sans forces & sans asyle, ne tirant leurs fonds que de l'Angleterre même, ne pouvoient, selon les idées alors reçues, faire un commerce avantageux. Ils pensèrent qu'on acquéroit difficilement de grandes ri-

chesses sans de grandes injustices ; & que pour surpasser, ou même balancer les nations qu'ils avoient censurées, il falloit imiter leur conduite. C'étoit une erreur qui les jetta dans des fausses routes. Avec des maximes plus saines, ils auroient senti que si la bonté, la douceur, la bienfaisance, l'humanité ne conduisent pas aussi rapidement à la prospérité que la violence, assise sur ces respectables bases, la puissance en est plus solide & plus durable. On n'obtient de la tyrannie qu'une autorité précaire, qu'une possession troublée. Celle qui émane de la justice finit par tout envahir. L'empire de la force est regardé comme un fléau, l'empire de la vertu comme une bénédiction ; & je ne me persuaderai jamais qu'il soit indifférent de s'annoncer aux nations étrangères, ou comme des esprits infernaux, ou comme des intelligences célestes.

Le projet de faire des établissemens solides & de tenter des conquêtes, paroissoit au-dessus des forces d'une société naissante ; mais elle se flatta qu'elle seroit protégée, parce qu'elle se croyoit utile. Ses espérances furent trompées. Elle ne put rien obtenir de Jacques I, Prince foible, infecté de la fausse philosophie de son siècle, bel-esprit, subtil & pédant, plus fait pour être à la tête d'une université que d'un Empire. La compagnie, par son activité, par sa persévérance, par le bon choix de ses Officiers & de ses facteurs, suppléa au secours que lui refusoit son Souverain. Elle bâtit des forts ; elle fonda des colonies aux isles de Java, de Pouleron, d'Amboine & de Banda. Elle partagea ainsi, avec les Hollandois, le commerce des épiceries, qui sera toujours le plus solide de l'Orient, parce que son objet est devenu un besoin réel. Il étoit encore plus important dans ce temps-là, parce que le luxe de fan-

taisie n'avoit pas fait alors en Europe les progrès qu'il a faits depuis, & que les toiles des Indes, les étoffes, les thés, les vernis de la Chine, n'avoient pas le débit prodigieux qu'ils ont aujourd'hui.

III.
Démêlés
des Anglois
avec les Hol-
landois.

Les Hollandois n'avoient pas chassé les Portugais des isles où croissent les épiceries, pour y laisser établir une nation dont la puissance maritime, le caractère & le gouvernement, rendoient la concurrence plus redoutable. Ils avoient des avantages sans nombre sur leurs rivaux : de puissantes colonies, une marine exercée, des alliances bien cimentées, un grand fonds de richesses, la connoissance du pays, & celle des principes & des détails du commerce : tout cela manquoit aux Anglois, qui furent attaqués de toutes les manières.

Leur rival commença par les écarter des lieux fertiles où il avoit formé des établissemens. Dans les isles où son autorité n'étoit pas encore établie, il chercha à les rendre odieux aux naturels du pays, par des accusations où la vérité n'étoit pas moins blessée que la bienséance. Ces honteux moyens n'ayant pas eu tout le succès que les Hollandois s'en étoient promis, ces marchands avides se décidèrent pour des actes de violence. Une occasion extraordinaire fit commencer les hostilités plutôt qu'on ne l'avoit prévu.

C'est un usage à Java que les épouses disputent à leurs époux les premières faveurs de l'amour. Cette espèce de guerre que les hommes se font honneur de terminer au plutôt, & les femmes de prolonger le plus qu'il leur est possible, dure quelquefois des semaines entières. D'où vient ce bizarre raffinement de coquetterie, qui n'est ni dans la nature de l'homme, ni dans celle de l'animal ? La Javanoise se proposeroit-elle d'inspirer à son époux de la confiance sur ses mœurs, avant &

après le mariage , d'irriter la passion toujours plus violente dans un ravisseur que dans un amant , ou d'accroître le prix qu'elle met à ses charmes , à ses faveurs , & au sacrifice de sa liberté ? Le Roi de Bantam venoit de vaincre la résistance d'une nouvelle épouse , & il donnoit des fêtes publiques pour célébrer sa victoire. Les étrangers qui étoient dans le port , furent invités à ces réjouissances. Ce fut un malheur pour les Anglois , d'y être traités avec trop de distinction. Les Hollandois les rendirent responsables de ces préférences , & ne différèrent pas d'un instant leur vengeance. Ils fondirent sur eux de toutes parts.

L'Océan Indien devint , à cette époque , le théâtre des plus sanglants combats entre les navigateurs des deux nations. Ils se cherchoient , ils s'attaquoient , ils se combattoient en gens qui vouloient vaincre ou mourir. Le courage étoit égal des deux côtés ; mais les forces étoient différentes. Les Anglois succomboient , lorsque quelques esprits modérés cherchent en Europe , où le feu de la guerre ne s'étoit pas communiqué , des moyens de conciliation. Le plus bizarre fut adopté , par un aveuglement dont il ne seroit pas aisé de trouver la cause.

Les deux compagnies signerent , en 1619 , un traité , qui portoit que les Moluques , Amboine & Banda , appartiendroient en commun aux deux nations ; que les Anglois auroient un tiers , & les Hollandois les deux tiers des productions dont on fixeroit le prix ; que chacun contribueroit , à proportion de son intérêt , à la défense de ces isles ; qu'un Conseil , composé de gens expérimentés de chaque côté , régleroit à Batavia toutes les affaires du commerce ; que cet accord , garanti par les Souverains respectifs , dureroit vingt ans , & que

s'il s'élevoit dans cet intervalle des différends qui ne pussent être accommodés par les deux compagnies, ils seroient décidés par le Roi de la Grande-Bretagne & les Etats-Généraux des Provinces-Unies. Entre toutes les conventions politiques dont l'histoire a conservé le souvenir, on en trouveroit difficilement une plus extraordinaire. Elle eut le sort qu'elle devoit avoir.

Les Hollandois n'en furent pas plutôt instruits aux Indes, qu'ils s'occupèrent des moyens de la rendre nulle. La situation des choses favorisoit leurs vues. Les Espagnols & les Portugais avoient profité de la division de leurs ennemis pour s'établir de nouveau dans les Moluques. Ils pouvoient s'y affermir, & il y avoit du danger à leur en laisser le temps. Les commissaires Anglois convinrent de l'avantage qu'il y auroit de les attaquer sans délai; mais ils ajouterent qu'ils n'avoient rien de ce qu'il falloit pour y concourir. Leur déclaration, qu'on avoit prévue, fut enrégistrée, & leurs associés entreprirent seuls une expédition dont ils se réserverent tout le fruit. Il ne restoit aux agents de la compagnie de Hollande qu'un pas à faire pour mettre toutes les épiceries entre les mains de leurs maîtres; c'étoit de chasser leurs rivaux de l'isle d'Amboine. On y réussit par une voie bien extraordinaire.

Un Japonois, qui étoit au service des Hollandois dans Amboine, se rendit suspect par une curiosité indiscrete. On l'arrêta, & il confessa qu'il s'étoit engagé, avec les soldats de sa nation, à livrer la forteresse aux Anglois. Son aveu fut confirmé par celui de ses camarades. Sur ces dépositions unanimes, on mit aux fers les auteurs de la conspiration, qui ne la défavouèrent pas, & qui même la confirmerent. Une mort honteuse étouffa
le

le complot dans le sang de tous les coupables. Tel est le récit des Hollandois.

Les Anglois n'ont jamais vu dans cette accusation, que l'effet d'une avidité sans bornes. Ils ont soutenu, qu'il étoit absurde de supposer que dix facteurs & onze soldats étrangers, ayent pu former le projet de s'emparer d'une place où il y avoit une garnison de deux cents hommes. Quand même ces malheureux auroient vu la possibilité de faire réussir un plan si extravagant, n'en auroient-ils pas été détournés par l'impossibilité d'être secourus contre les forces ennemies qui les auroient assiégés de toutes parts? Il faudroit, pour rendre vraisemblable une pareille trahison, d'autres preuves qu'un aveu des accusés arraché à la force des tortures. Les tourments de la question n'ont jamais donné de lumieres, que sur le courage ou la foiblesse de ceux qu'un préjugé barbare y condamnoit. Ces considérations, appuyées de plusieurs autres à-peu-près aussi pressantes, ont rendu le récit de la conspiration d'Amboine si suspect, qu'elle n'a été regardée communément que comme un voile dont s'étoit enveloppée une avarice atroce.

Le ministere de Jacques I, & la nation entiere, occupés alors de subtilités ecclésiastiques & de la discussion des droits du Roi & du peuple, ne s'apperçurent point des outrages que le nom Anglois recevoit dans l'Orient. Cette indifférence produisit une circonspection qui dégénéra bientôt en foiblesse. Cependant le courage de ces insulaires se soutint mieux au Coromandel & au Malabar.

Ils avoient formé des comptoirs à Masulipatan, à Calicut, en plusieurs autres ports, & même à Delhy. Surate, le plus riche entrepôt de ces contrées, tenta leur ambition en 1611. On étoit disposé à les y recevoir; mais les Portugais déclare-

IV.
Démêlés
des Anglois
avec les
Portugais.

rent, que si l'on souffroit l'établissement de cette nation, ils brûleroient toutes les villes de la côte, & se faisoient de tous les bâtimens Indiens. Ce ton en imposa au gouvernement. Middleton, déchu de ses espérances, fut réduit à se retirer de devant la place, à travers une nombreuse flotte, à laquelle il fit plus de mal qu'il n'en reçut.

Le Capitaine Thomas Best arriva l'année suivante dans ces parages avec de plus grandes forces. Il fut reçu à Surate sans contradiction. Les agents qu'il portoit avoient à peine commencé leurs opérations, qu'on vit paroître un redoutable armement, sorti de Goa. Réduit à l'alternative de trahir les intérêts qu'on lui avoit confiés, ou de s'exposer aux plus grands périls pour les défendre, l'Amiral Anglois ne balança pas. Deux fois il attaqua les Portugais, & deux fois, malgré l'extrême infériorité de son escadre, il remporta la victoire. Cependant l'avantage que les vaincus tiroient de leur position, de leurs ports, de leurs forteresses, rendoit toujours la navigation des Anglois dans le Guzurate très-difficile. Il fallut se battre encore contre un ennemi opiniâtre, que ses défaites ne rebutoient pas. On ne parvint à jouir de quelque tranquillité, qu'en l'achetant par de nouveaux combats & de nouveaux triomphes.

V.
Liaisons
des Anglois
avec la Per-
se.

Le bruit de ces éclatans succès, contre une nation qui, jusqu'alors, avoit passé pour invincible, pénétra jusqu'à la Capitale de la Perse.

Cette vaste région, si célèbre dans l'antiquité, paroît avoir été libre dans sa plus ancienne forme de gouvernement. Sur les ruines d'une République corrompue, s'éleva la Monarchie. Les Perses furent long-temps heureux sous cette forme d'administration, les mœurs étoient simples comme les loix. A

la fin, l'esprit de conquête s'empara des Souverains. Alors, les trésors de l'Assyrie, les dépouilles de plusieurs nations commerçantes, les tributs d'un grand nombre de Provinces, firent entrer des richesses immenses dans l'Empire; & ces richesses ne tarderent pas à tout changer. Le désordre fut poussé si loin, que le soin des amusements publics parut attirer l'attention principale du Gouvernement.

Un peuple qui ne vivoit que pour le plaisir, ne pouvoit tarder à être asservi. Il le fut successivement par les Macédoniens, par les Parthes, par les Arabes, par les Tartares, & vers la fin du quinzième siècle, par les Sophis, qui prétendoient descendre d'Aly, auteur de la fameuse réforme, qui divisa le mahométisme en deux branches.

Nul Prince de cette nouvelle race ne se rendit aussi célèbre que Schah-Abbas, surnommé le Grand. Il conquit le Kandahar, plusieurs places importantes sur la mer Noire, une partie de l'Arabie, & chassa les Turcs de la Géorgie, de l'Arménie, de la Mésopotamie, de tous les pays qu'ils avoient conquis au-delà de l'Euphrate.

Ces victoires produisirent des changements remarquables dans l'intérieur de l'Empire. Les Grands avoient profité des troubles civils pour se rendre indépendants : on les abaissa ; & les postes importants furent tous confiés à des étrangers, qui ne vouloient ni ne pouvoient former des factions. La milice étoit en possession de disposer du trône suivant son caprice : on la contint par des troupes étrangères, qui avoient une religion & des habitudes différentes. L'anarchie avoit rendu les peuples enclins à la fédition : on plaça dans les villes & dans les campagnes des colonies choisies entre les

nations les plus opposées aux anciens habitants, par les mœurs & le caractère. Il sortit de ces arrangements le despotisme le plus absolu, peut-être, qu'ait jamais éprouvé aucune contrée.

Ce qui est étonnant, c'est que le grand Abbas ait su allier à ce gouvernement, oppresseur de sa nature, quelques vues d'utilité publique. Il appella tous les arts à lui, & les établit à la Cour & dans les Provinces. Tous ceux qui apportent dans ses Etats un talent, quel qu'il fût, étoient sûrs d'être accueillis, d'être aidés, d'être récompensés. Il disoit souvent, que les étrangers étoient le plus bel ornement d'un Empire, & donnoient plus d'éclat au Prince, que les magnificences du luxe le plus recherché.

Pendant que la Perse sortoit de ses ruines par les différentes branches d'industrie qui s'établissoient de toutes parts, une colonie d'Arméniens, transférée à Ispahan, portoit au centre de l'Empire l'esprit de commerce. Bientôt ces négociants, & ceux des naturels du Pays qui savoient les imiter, furent répandus dans l'Orient, en Hollande, en Angleterre, dans la Méditerranée & dans la Baltique; par-tout où les affaires étoient vives & considérables. Le Sophi s'associoit lui-même à leurs entreprises, & leur avançoit des sommes considérables, qu'ils faisoient valoir dans les marchés les plus renommés de l'Univers. Ils étoient obligés de lui remettre les fonds aux termes convenus; & s'ils les avoient accrus par leur industrie, il leur accordoit quelque récompense.

Les Portugais, qui s'apperçurent qu'une partie du commerce des Indes avec l'Asie & avec l'Europe, alloit prendre sa direction par la Perse, y mirent des entraves. Ils ne souffroient pas que le Persan achetât des marchandises ailleurs que dans

leurs magasins. Ils en fixoient le prix ; & s'ils lui permettoient d'en tirer quelquefois du lieu de la fabrication , c'étoit toujours sur leurs vaisseaux , & en exigeant un fret & des droits énormes. Cette tyrannie révolta le grand Abbas , qui , instruit du ressentiment des Anglois , leur proposa de réunir leurs forces de mer à ses forces de terre , pour assiéger Ormuz. Cette place fut attaquée par les armes combinées des deux nations , & prise en 1623 , après deux mois de combats. Les conquérants s'en partagèrent le butin , qui fut immense , & la ruinerent ensuite de fond en comble.

A trois ou quatre lieues de-là , s'offroit sur le continent le port de Gombroon , qu'on a depuis appelé Bender-Abassi. La nature ne paroissoit pas l'avoir destiné à être habité. Il est situé au pied de montagnes excessivement élevées. On y respire un air embrasé. Des vapeurs mortelles s'élevent continuellement des entrailles de la terre. Les campagnes sont noires & arides , comme si le feu les avoit brûlées. Malgré ces inconvénients , l'avantage qu'avoit Bender-Abassi d'être placé à l'entrée du golfe , le fit choisir par le Monarque Persan , pour servir d'entrepôt au grand commerce qu'il se proposoit de faire aux Indes. Les Anglois furent associés à ce projet. On leur accorda une exemption perpétuelle de tous les droits , & la moitié du produit des douanes , à condition qu'ils entretiendroient , au moins , deux vaisseaux de guerre dans le golfe. Cette précaution parut indispensable , pour rendre vain le ressentiment des Portugais , dont la haine étoit encore redoutable.

Dès ce moment Bender-Abassi , qui n'avoit été jusqu'alors qu'un vil hameau de pêcheurs , devint une ville florissante. Les Anglois y portoient les épices , le poivre , le sucre , des marchés de l'Orient ;

le fer, le plomb & les draps, des ports de l'Europe. Le bénéfice qu'ils faisoient sur ces marchandises étoit grossi par un fret excessivement cher, que leur payoient les Arméniens, qui restoient encore en possession de la plus riche branche du commerce des Indes.

Ces négociants avoient entrepris depuis longtemps le trafic des toiles. Ils n'avoient été supplantés, ni par les Portugais, qui n'étoient occupés que de pillage, ni par les Hollandois, dont les épiceries avoient fixé toute l'attention. On pouvoit craindre, d'ailleurs, de ne pouvoir soutenir la concurrence d'un peuple, également riche, industrieux, actif, économe. Les Arméniens faisoient alors ce qu'ils ont toujours fait depuis. Ils passaient aux Indes; ils y achetoient du coton; ils le distribuoient aux fileuses; ils faisoient fabriquer des toiles sous leurs yeux; ils les portoient à Bender-Abassi, d'où elles passaient à Ispahan. De-là elles se distribuoient dans les différentes Provinces de l'Empire, dans les Etats du Grand-Seigneur & jusqu'en Europe, où l'on contracta l'habitude de les appeler Perse; quoiqu'il ne s'en soit jamais fabriqué qu'à la côte de Coromandel. Telle est l'influence des noms sur les opinions, que l'erreur populaire, qui attribue à la Perse les toiles des Indes, passera peut-être avec le cours des siècles, pour une vérité incontestable dans l'esprit des savants à venir. Les difficultés insurmontables que ces sortes d'erreurs ont jettées dans l'histoire de Plin & des autres anciens, doivent nous rendre infiniment précieux les travaux des savants de nos jours, qui recueillent les procédés de la nature & des arts, pour les transmettre à la postérité.

En échange des marchandises qu'on portoit à la Perse, elle donnoit les productions de son territoire, ou le fruit de son industrie.

La soie, qui étoit la première des marchandises. On en recueilloit, on en exportoit alors une grande quantité.

La laine de Caramanie, qui ressemble beaucoup à celle de Vigogne. Elle étoit employée avec succès dans les manufactures de chapeaux & dans quelques étoffes. Les chevres qui la donnent ont cela de particulier, que la toison tombe d'elle-même au mois de Mai.

Les turquoises, qui étoient plus ou moins parfaites, suivant celles des trois mines dont on les tiroit. Elles entroient autrefois dans la parure de nos femmes.

Les brocards d'or, d'un prix supérieur à tout ce qu'ont produit les plus célèbres manufactures. Il y en avoit de simples, & d'autres à deux faces sans envers. On en faisoit des rideaux, des portières, & des carreaux magnifiques.

Les tapis qu'on a depuis si bien imités en Europe, & qui ont été long-temps un des plus riches meubles de nos appartements.

Le maroquin, qui avoit, ainsi que les autres cuirs, un degré de perfection qu'on ne savoit pas lui donner ailleurs.

Le chagrin, le poil de chevre, l'eau-rose, les racines pour la médecine, les gommés pour la teinture, les dattes, les chevaux, les armes, plusieurs autres choses, dont les unes se vendoient aux Indes, & les autres étoient portées en Europe.

Quoique les Hollandois fussent parvenus à s'approprier tout le commerce de l'Inde Orientale, ils ne virent pas sans jalousie ce qui se passoit en Perse. Il leur parut que les privilèges dont leur rival jouissoit dans la rade de Bender-Abassi, pouvoient être compensés par l'avantage qu'ils avoient de posséder

une plus grande quantité d'épiceries, & ils entre-
rent avec lui en concurrence.

VI.
Décadence
des Anglois
aux Indes.

Les Anglois, poursuivis dans tous les marchés par un ennemi puissant, acharné sans cesse à leur ruine, succomboient par-tout. Leur chute fut accélérée, par les dissentions civiles & religieuses qui inondoient de sang leur patrie, qui étouffoient tous les sentiments, toutes les lumières. De plus grands intérêts firent totalement oublier les Indes ; & la compagnie opprimée, découragée, n'étoit plus rien à la mort instructive & terrible de Charles I.

Cromwell, irrité que les Hollandois eussent été favorables aux malheureux Stuarts, & donnassent un asyle aux Anglois qu'il avoit proscrits, indigné que la république des Provinces-Unies affectât l'empire des mers, fier de ses succès, sentant ses forces & celles de la nation à laquelle il commandoit, voulut la faire respecter & se venger. Il déclara la guerre à la Hollande.

De toutes les guerres maritimes dont l'histoire a conservé le souvenir, c'est la plus savante, la plus illustre, par la capacité des chefs & le courage des matelots, la plus féconde en combats opiniâtres & meurtriers. Les Anglois eurent l'avantage, & ils le dûrent à la grandeur de leurs vaisseaux, que l'Europe a imitée depuis.

Le Protecteur, qui donna la loi, ne fit pas pour les Indes tout ce qu'il pouvoit. Il se contenta d'y assurer le commerce Anglois, de faire désavouer le massacre d'Amboine, & de prescrire des dédommagements pour les descendants des malheureuses victimes de cette action horrible. On ne fit nulle mention, dans le traité, des forts que les Hollandois avoient enlevés à la nation dans l'isle de Java, & dans plusieurs des Moluques. A la vérité, la restitution de l'isle de Pouleron fut stipulée ; mais

les arbres à épicerie y furent tous arrachés, avant qu'elle repassât sous les loix de ses anciens maîtres. Comme son sol lui restoit cependant toujours, & qu'avec le temps il pouvoit mettre obstacle au monopole que la Hollande vouloit exercer, on la conquit de nouveau en 1666, & les instances de la France ne réussirent pas à en arracher le sacrifice à la République.

Malgré ces négligences, dès que la compagnie eut obtenu, en 1657, du Protecteur, le renouvellement de son privilege, & qu'elle se vit solidement appuyée par l'autorité publique, elle montra une vigueur que ses malheurs passés lui avoient fait perdre. Son courage s'accrut avec ses droits.

VII.
Rétablissement du commerce Anglois dans l'Inde.

Le bonheur qu'elle avoit en Europe, la suivit en Asie. L'Arabie, la Perse, l'Indostan, l'Est de l'Inde, la Chine, tous les marchés que les Anglois avoient anciennement pratiqués, leur furent ouverts. On les y reçut même avec plus de franchise & de confiance qu'ils n'en avoient éprouvés autrefois. Les affaires y furent fort vives, & les bénéfices très-considérables. Il ne manquoit à leur fortune, que de pénétrer au Japon : ils le tentèrent. Mais les Japonois, instruits par les Hollandois que le Roi d'Angleterre avoit épousé une fille du Roi de Portugal, ne voulurent pas recevoir les Anglois dans leurs ports.

Malgré cette contrariété, les prospérités de la compagnie furent très-brillantes. L'espoir de donner encore plus d'étendue & de solidité à ses affaires, la flattoit agréablement, lorsqu'elle se vit arrêtée dans sa carrière par une rivalité que ses propres succès avoient fait naître.

Des négociants, échauffés par la connoissance des gains qu'on faisoit dans l'Inde, résolurent d'y naviguer. Charles II, qui n'étoit sur le trône qu'un

VIII.
Malheurs & fautes des Anglois aux Indes.

particulier voluptueux & dissipateur, leur en vendit la permission; tandis que d'un autre côté, il tiroit des sommes considérables de la compagnie, pour l'autoriser à poursuivre ceux qui entreprennoient sur son privilege. Une concurrence de cette nature, devoit dégénérer en brigandages. Les Anglois, devenus ennemis, couroient les uns sur les autres avec un acharnement, une animosité qui les décrierent dans les mers d'Asie.

Les Hollandois voulurent mettre à profit cette singuliere crise. Ces républicains s'étoient trouvés assez long-temps les seuls maîtres du commerce des Indes. Ils en avoient vu avec chagrin sortir une partie de leurs mains, à la fin des troubles civils d'Angleterre. La supériorité de leurs forces leur fit espérer de la recouvrer, lorsque les deux nations commencerent, en 1664, la guerre dans toutes les parties du monde: mais les hostilités ne durèrent pas assez long-temps pour réaliser ces vastes espérances. La paix leur interdisant la force ouverte, ils se déterminèrent à attaquer les souverains du pays, pour les obliger de fermer leurs ports à leur rival. La conduite folle & méprisable des Anglois accrut l'audace Hollandoise. Elle alla jusqu'à les chasser ignominieusement de Bantam en 1680.

Une insulte aussi grave & aussi publique ranima la compagnie Angloise. La passion de rétablir sa réputation, de satisfaire sa vengeance, de maintenir ses intérêts la détermina aux plus grands efforts. Elle arma une flotte de vingt-trois vaisseaux, où furent embarqués huit mille hommes de troupes réglées. On mettoit à la voile, lorsque les ordres du Monarque suspendirent le départ. Charles, dont les besoins & la corruption ne connoissoient point de bornes, avoit espéré que, pour faire révoquer

cette défense , on lui donneroit un argent immense. N'en pouvant obtenir de ses sujets , il se déterminâ à en recevoir de ses ennemis. Il sacrifia l'honneur & le commerce de sa nation à 2,250,000 livres que lui firent compter les Hollandois , que de si grands préparatifs avoient effrayés. L'expédition projetée n'eut point lieu.

La compagnie , épuisée par les fraix d'un armement que la vénalité de la Cour avoit rendu inutile , envoya ses bâtimens aux Indes , sans les fonds nécessaires pour former des cargaisons , mais avec ordre à ses facteurs de les rassembler sur son crédit , si la chose étoit possible. La fidélité qu'elle avoit montrée jusqu'alors dans ses engagements , fit trouver 6,750,000 livres. Rien n'est plus extraordinaire que la maniere dont on s'y prit pour les payer.

Josias Child , qui de directeur de la compagnie en étoit devenu le tyran , fit passer à l'insu , dit-on , de ses collegues , des ordres aux Indes , pour qu'on imaginât des prétextes , quels qu'ils pussent être , de frustrer les prêteurs de leur créance. C'est à son frere Jean Child , Gouverneur de Bombay , que l'exécution de ce système d'iniquité fut plus particulièrement confiée. Aussi-tôt , cet homme avide & féroce , annonce au Gouverneur de Surate des prétentions plus folles les unes que les autres. Ces demandes ayant été accueillies comme elles le méritoient , il fond sur tous les vaisseaux qui appartenoient aux sujets de la Cour de Delhy , & de préférence sur les navires expédiés de Surate , comme les plus riches. Il ne respecte pas même les bâtimens qui naviguoient munis de ses passe-ports , & il pousse l'audace jusqu'à s'emparer d'une flotte chargée de vivres pour une armée Mogole. Cet horrible brigandage , qui dura toute

l'année 1688, causa dans tout l'Indostan des dommages inestimables.

Aurengzeb, qui tenoit les rênes de l'Empire d'une main ferme, ne différa pas d'un moment la punition d'un si grand outrage. Un de ses Lieutenants débarque au commencement de 1689, avec vingt mille hommes à Bombay, isle importante du Malabar, qu'une Princesse de Portugal avoit apportée en dot à Charles II, & que ce Monarque avoit cédée à la compagnie en 1668. A l'approche de l'ennemi, l'on abandonne le fort de Magazan avec tant de précipitation, qu'on y oublie de l'argent, des vivres, plusieurs caisses remplies d'armes, & quatorze pieces de gros canon. Le Général Indien, enhardi par ce premier avantage, attaque les Anglois dans la plaine, les bat & les réduit à se renfermer tous dans la principale forteresse, où il les investit, & où il espere les forcer bientôt de se rendre.

Child, aussi lâche dans le danger qu'il avoit paru audacieux dans ses pirateries, envoie sur le champ des députés à la Cour, pour y demander grace. Après bien des supplications, bien des bassesses, ces Anglois sont admis devant l'Empereur, les mains liées & la face prosternée contre terre. Aurengzeb, qui vouloit conserver une liaison qu'il croyoit utile à ses Etats, ne fut pas inflexible. Après avoir parlé en Souverain irrité, en Souverain qui pouvoit & devoit peut-être se venger, il céda au repentir & aux soumissions. L'éloignement de l'auteur des troubles, un dédommagement convenable pour ceux de ses sujets qu'on avoit pillés : tels furent les actes de justice auxquels le despote, le plus absolu qui fût jamais, réduisit ses volontés suprêmes. A ces conditions si modérées, il fut permis aux Anglois de continuer à jouir des privileges qu'ils avoient obte-

nus dans les rades Mogoles , à des époques différentes.

Ainsi finit cette malheureuse affaire , qui interrompit le commerce de la compagnie pendant plusieurs années ; qui occasionna une dépense de 9 à 10 millions ; qui causa la perte de cinq gros vaisseaux , & d'un plus grand nombre de moindre grandeur ; qui coûta la vie à plusieurs milliers d'excellents matelots , & qui se termina par la ruine du crédit & de l'honneur de la nation : deux choses dont la valeur est au-dessus de tous les calculs , & dont les deux Child auroient du payer la perte de leur tête.

En changeant de maximes & de conduite , la compagnie pouvoit se flatter de sortir du précipice affreux où elle s'étoit jettée elle-même. Une révolution qui lui étoit étrangere , ruina bientôt ces douces espérances. Jacques II , despote & fanatique , mais le Prince de son siècle qui entendoit le mieux la marine & le commerce , fut précipité du trône. Cet événement arma l'Europe entière. Les suites de ces sanglantes divisions sont assez connues. L'on ignore peut-être que les armateurs François enleverent à la Grande-Bretagne quatre mille deux cents bâtimens marchands qui furent évalués six cents soixante-quinze millions de livres , & que la plupart des vaisseaux qui revenoient des Indes se trouverent compris dans cette fatale liste.

Ces déprédations furent suivies d'une disposition économique qui devoient accélérer la ruine de la compagnie. Les réfugiés François avoient porté en Irlande & en Ecoſſe la culture du lin & du chanvre. Pour encourager cette branche d'industrie , on crut devoir proscrire l'usage des toiles des Indes , excepté les mouffelines , & celles qui étoient nécessaires au commerce d'Afrique. Un corps déjà

épuisé, pouvoit-il résister à un coup si imprévu, si accablant ?

IX.
Débats occasionné en Angleterre par les privilèges de la compagnie.

La paix qui devoit finir tant de malheurs, y mit le comble. Il s'éleva dans les trois Royaumes un cri général contre la compagnie. Ce n'étoit pas sa décadence qui lui suscitoit des ennemis ; elle ne faisoit que les enhardir. Ses premiers pas avoient été contrariés. Dès 1615, quelques politiques avoient déclamé contre le commerce des Indes Orientales. Ils l'accusoient d'en affoiblir les forces navales, par une grande consommation d'hommes, & de diminuer, sans dédommagement, les expéditions pour le Levant & pour la Russie. Ces clameurs, quoique contredites par des hommes éclairés, devinrent si violentes vers l'an 1628, que la compagnie se voyant exposée à l'animosité de la nation, s'adressa au gouvernement. Elle le supplioit d'examiner la nature de son commerce ; de le prohiber, s'il étoit contraire aux intérêts de l'Etat ; & s'il lui étoit favorable, de l'autoriser par une déclaration publique. Le temps n'avoit qu'affoupi cette opposition nationale, & elle se renouvela plus furieuse que jamais, au temps dont nous parlons. Ceux qui étoient moins rigides dans leurs spéculations, consentoient qu'on fît le commerce des Indes ; mais ils soutenoient qu'il devoit être ouvert à toute la nation. Un privilège exclusif leur paroissoit un attentat manifeste contre la liberté. Selon eux, les peuples n'avoient établi un gouvernement qu'en vue de procurer le bien général, & l'on y portoit atteinte en immolant, par d'odieux monopoles, l'intérêt public à des intérêts privés. Ils fortifioient ce principe fécond & incontestable par une expérience assez récente. Durant la rébellion, disoient-ils, les marchands particuliers qui s'étoient emparés des mers d'Asie, y porterent le double des

marchandises nationales qu'on demandoit auparavant, & ils se trouverent en état de donner les marchandises en retour, à un prix assez bas pour supplanter les Hollandois dans tous les marchés de l'Europe. Mais ces républicains habiles, certains de leur perte, si les Anglois conduisoient plus longtemps les affaires sur les principes d'une liberté entière, firent insinuer à Cromwell, par quelques personnes qu'ils avoient gagnées, de former une compagnie exclusive. Ils furent secondés dans leurs menées par les négociants Anglois, qui faisoient alors ce commerce, & qui se promettoient pour l'avenir des gains plus considérables, lorsque, devenus seuls vendeurs, ils donneroient la loi aux consommateurs. Le Protecteur, trompé par les insinuations artificieuses des uns & des autres, renouvela le monopole, mais pour sept ans seulement, afin de pouvoir revenir sur ses pas, s'il se trouvoit qu'il eût pris un mauvais parti.

Ce parti ne paroissoit pas mauvais à tout le monde. Assez de gens pensoient que le commerce des Indes ne pouvoit réussir qu'à l'aide d'un privilege exclusif : mais plusieurs d'entr'eux soutenoient que la charte du privilege actuel n'en étoit pas moins nulle, parce qu'elle avoit été accordée par des Rois qui n'en avoient pas le droit. Ils rappeloient plusieurs actes de cette nature, cassés par le Parlement, sous Edouard III, sous Henri IV, sous Jacques I, sous d'autres regnes. Charles II avoit, à la vérité, gagné un procès de cette nature à la Cour des Plaidoyers communs, mais sur une raison puérile. Ce tribunal avoit osé dire *que le Prince devoit avoir l'autorité d'empêcher que tous les sujets pussent commercer avec les infideles, dans la crainte que la pureté de leur foi ne s'altérât.*

Quoique les partis dont on a parlé eussent des

vues particulieres & même opposées, ils se réunif-
soient tous dans le projet de rendre le commerce
libre, ou de faire annuler du moins le privilege de
la compagnie. La nation, en général, se déclaroit
pour eux; mais le corps attaqué leur oppofoit ses
partifans, les Ministres, tout ce qui tenoit à la Cour,
qui faisoit elle-même cause commune avec lui. Des
deux côtés, on employa la voie des libelles, de
l'intrigue, de la corruption. Du choc de ces pas-
sions, il fortit un de ces orages dont la violence
ne se fait guere sentir qu'en Angleterre. Les fac-
tions, les sectes, les intérêts se heurterent avec im-
pétuosité. Tout, fans distinction de rang, d'âge, de
sexe, se partagea. Les plus grands événements n'a-
voient pas excité plus d'enthousiasme. La compa-
gnie, pour appuyer la chaleur de ses défenseurs,
offrit de prêter de grandes sommes, à condition
qu'on lui laisseroit son privilege. Ses adversaires en
offrirent de plus considérables pour le faire révoquer.

Les deux chambres, devant qui s'instruifoit ce
grand procès, se déclarerent pour les particuliers.
Il leur fut permis de faire ensemble, ou séparément,
le commerce de l'Inde. Ils s'associerent, & forme-
rent une nouvelle compagnie. L'ancienne obtint la
permission de continuer ses armemens jusqu'à l'ex-
piration très-prochaine de sa charte. Ainsi l'Angle-
terre eut à la fois deux compagnies des Indes
Orientales, autorisées par le Parlement, au-lieu
d'une seule établie par l'autorité royale.

On vit alors ces deux corps aussi ardents à se dé-
truire réciproquement, qu'ils l'avoient été à s'éta-
blir. L'un & l'autre avoient goûté les avantages qui
revenoient du commerce, & se regardoient avec
cette jalousie, cette haine, que l'ambition & l'ava-
rice ne manquent jamais d'inspirer. Leur division
se manifesta par de grands éclats en Europe, & sur-
tout

tout aux Indes. Les deux sociétés se rapprochèrent enfin, & finirent par unir leurs fonds en 1702. Depuis cette époque, les affaires de la Compagnie furent conduites avec plus de lumières, de sagesse & de dignité. Les principes du commerce, qui se développoient de plus en plus en Angleterre, influèrent sur son administration, autant que le permettoient les intérêts de son monopole. Elle améliora ses anciens établissemens; elle en forma de nouveaux. Ce qu'une plus grande concurrence lui ôtoit de bénéfice, elle cherchoit à se le procurer par des ventes plus considérables. Son privilège étoit attaqué avec moins de violence, depuis qu'il avoit reçu la sanction des loix, & obtenu la protection du Parlement.

Quelques disgrâces passagères troublèrent ses prospérités. Les Anglois avoient formé, en 1702, un établissement dans l'isle de Pulocondor, dépendante de la Cochinchine. Leur but étoit de prendre part au commerce de ce riche Royaume, jusqu'alors trop négligé. Une sévérité outrée révolta seize soldats Macassars, qui faisoient partie de la garnison. Dans la nuit du 3 Mars 1705, ils mirent le feu aux maisons du fort, & massacrèrent les Européens, à mesure qu'ils sortoient pour l'éteindre. De quarante-cinq qu'ils étoient, trente périrent de cette manière, le reste tomba sous les coups des naturels du pays, mécontents de l'insolence de ces étrangers. La Compagnie perdit par cet événement les dépenses que lui avoit coûtées son entreprise, les fonds qui étoient dans son comptoir, & les espérances qu'elle avoit conçues.

D'autres nuages s'élevèrent sur plusieurs de ses comptoirs. C'étoit l'inquiétude, c'étoit l'avarice de ses agents qui les avoient assemblés. Une politique plus modérée fit abandonner d'odieuses prétentions,

& la tranquillité se trouva bientôt rétablie. De plus grands intérêts ne tarderent pas à fixer son attention.

X.
Guerre des
Anglois &
des Fran-
çois.

L'Angleterre & la France entrèrent en guerre en 1744. Toutes les parties de l'univers devinrent le théâtre de leurs divisions. Dans l'Inde comme ailleurs, chaque nation soutint son caractère. Les Anglois, toujours animés de l'esprit de commerce, attaquèrent celui de leurs ennemis, & le détruisirent. Les François, fideles à leur passion pour les conquêtes, s'emparèrent du principal établissement de leur concurrent. Les événements firent voir lequel des deux peuples avoit agi avec plus de sagesse. Celui qui ne s'étoit occupé que de son aggrandissement tomba dans une inaction entiere, tandis que l'autre, privé du centre de sa puissance, donnoit plus d'étendue à ses entreprises.

A peine les deux nations avoient mis fin aux hostilités qui les divisoient, qu'elles entrèrent comme auxiliaires dans les démêlés des Princes de l'Inde. Peu après, elles reprirent les armes pour leurs propres intérêts. Avant la fin des troubles, les François se trouverent chassés du continent & des mers d'Asie. A la paix de 1763, la Compagnie Angloise se trouva en possession de l'Empire, en Arabie, dans le golfe Persique, sur les côtes de Malabar & de Coromandel, & dans le Bengale.

Toutes ces régions different par le climat, par les mœurs, par le sol, par les productions, par l'industrie, par les ventes & par les achats. Elles doivent être exactement & profondément connues. Nous allons les parcourir d'un pas rapide. On sentira que leur description appartient spécialement à l'histoire de la nation, qui s'y est procuré une influence plus marquée, & qui en retire les plus grands avantages.

L'Arabie est une des plus grandes péninsules du monde connu. Elle a pour limites, au midi, l'océan Indien; au levant, le Sein Perfique; au couchant, la mer Rouge, qui la sépare de l'Afrique. Au Nord, une ligne tirée à l'extrémité des deux golfes lui serroit vraisemblablement de borne dans les temps anciens. L'Irak-Arabi, le désert de Syrie & la Palestine, semblent aujourd'hui en faire partie.

XI.
Description
de l'Arabie.
Révolu-
tions qu'elle
a éprouvées.
Caractère de
ses habi-
tants.

La presqu'île est séparée du Nord au Sud par une chaîne de montagnes, moins stériles & plus tempérées que le reste du Pays. Sur la plupart, il pleut deux ou trois mois au plus chaque année: mais à des époques différentes, suivant leur exposition. Les eaux qui en tombent se perdent dans les sables des vallées, ou vont se jeter en torrents dans la mer, selon la pente & les distances. Il est une saison où les chaleurs sont si vives, que personne ne voyage, que les esclaves même ne paroissent pas, sans une extrême nécessité, dans les rues. Tout travail est alors suspendu au milieu du jour. La plus grande partie du temps se passe à dormir dans des souterrains, dont l'air ne se renouvelle que par un tuyau.

On divise communément cette région en trois parties: l'Arabie pétrée, l'Arabie déserte, & l'Arabie heureuse: noms analogues au sol de chacune de ces contrées.

L'Arabie pétrée est la plus occidentale & la moins étendue des trois Arabies. Elle est généralement inculte, & presque par-tout couverte de rochers. On ne voit dans l'Arabie déserte que des plaines arides, des monceaux de sable, que le vent élève & qu'il dissipe, des montagnes escarpées, que la verdure ne couvre jamais. Les sources d'eau y sont si rares, qu'on se les est toujours disputées les armes à

la main. L'Arabie heureuse doit moins ce titre imposant à sa fertilité, qu'au voisinage des régions stériles qui l'environnent. Ces diverses contrées jouissent d'un ciel constamment pur, constamment serein.

Tous les monuments attestent que ce pays étoit peuplé dans la plus haute antiquité. Ses premiers habitants lui vinrent vraisemblablement de la Syrie & de la Chaldée. On ignore à quelle époque ils commencèrent à être policés, & s'ils acquirent eux-mêmes des lumières, ou s'ils les reçurent des Indes. Il paroît que le Sabéisme fut leur religion, avant même qu'ils connussent la haute Asie. De bonne heure ils eurent des idées sublimes de la Divinité. Ils rendoient un culte aux astres, comme à des corps animés par des esprits célestes. Leur religion n'étoit ni atroce, ni absurde; & quoique susceptible de ces enthousiasmes subits, qui sont si communs chez les peuples méridionaux, le fanatisme ne les infecta pas jusqu'au temps de Mahomet. Les Arabes du désert avoient un culte moins éclairé. Plusieurs adorerent le soleil, & quelques-uns lui immolerent des hommes. Il y a une vérité qui se prouve par l'étude de l'histoire, & par l'inspection du globe de la terre. Les religions ont toujours été cruelles dans les pays arides, sujets aux inondations, aux volcans; & elles ont toujours été douces dans les pays que la nature a bien traités. Toutes portent l'empreinte du climat où elles sont nées.

Lorsque Mahomet eut établi une nouvelle religion dans sa patrie, il ne lui fut pas difficile de donner du zèle à ses sectateurs; & ce zèle en fit des conquérants. Ils porterent leur domination des mers de l'Occident à celles de la Chine, & des Canaries aux isles Moluques. Ils y porterent aussi les arts utiles qu'ils perfectionnoient. Les Arabes

furent moins heureux dans les beaux-arts, où ils montrèrent à la vérité quelque génie; mais aucune idée de ce goût que la nature donna quelque temps après aux peuples qui se firent leurs disciples.

Peut-être le génie, enfant de l'imagination qui crée, appartient-il aux pays chauds, féconds en productions, en spectacles, en événements merveilleux qui excitent l'enthousiasme; tandis que le goût, qui choisit & moissonne dans les champs où le génie a semé, semble convenir davantage à des peuples sobres, doux & modérés, qui vivent sous un ciel heureusement tempéré. Peut-être aussi ce même goût, qui ne peut être que le fruit d'une raison épurée & mûrie par le temps, demande-t-il une certaine stabilité dans le gouvernement, mêlée d'une certaine liberté dans les esprits, un progrès insensible de lumières, qui, donnant une plus grande étendue au génie, lui fait saisir des rapports plus justes entre les objets, & une plus heureuse combinaison de ces sensations mixtes, qui font les délices des âmes délicates. Ainsi les Arabes presque toujours poussés en des climats brûlants par la guerre & le fanatisme, n'eurent jamais cette température de gouvernement & de situation, qui forme le goût. Mais ils apportèrent dans le pays de leurs conquêtes, les sciences qu'ils avoient comme pillées dans le cours de leurs ravages, & tous les arts nécessaires à la prospérité des nations.

Aucun peuple de leur temps n'entendit le commerce comme eux. Aucun peuple n'eut un commerce aussi vaste. Ils s'en occupoient dans le cours même de leurs conquêtes. De l'Espagne au Tonquin, ils avoient des négociants, des manufactures, des entrepôts; & les autres peuples, du moins ceux de l'Occident, tiroient d'eux, & les lumières, & les

arts, & les denrées utiles aux commodités, à la conservation & à l'agrément de la vie.

Quand la puissance des Califes commença à décliner, les Arabes, à l'exemple de plusieurs nations qu'ils avoient soumises, secouerent le joug de ces Princes, & le pays reprit peu-à-peu l'ancienne forme de son gouvernement, ainsi que ses premières mœurs. A cette époque, la nation divisée en tribus, comme autrefois, sous la conduite de chefs différents, retomba dans son premier caractère, dont le fanatisme & l'ambition l'avoient fait sortir.

Les Arabes, avec une petite taille, un corps maigre, une voix grêle, ont un tempérament robuste, le poil brun, le visage basané, les yeux noirs & vifs, une physionomie ingénieuse, mais rarement agréable. Ce contraste de traits & de qualités, qui paroissent incompatibles, semblent s'être réunis dans cette race d'hommes, pour en faire une nation singulière, dont la figure & le caractère tranchent assez fortement entre les Turcs, les Africains & les Persans, dont ils sont environnés. Graves & sérieux, ils attachent de la dignité à leur longue barbe, parlent peu, sans gestes, sans s'interrompre, sans se choquer dans leurs expressions. Ils se piquent entre eux de la plus exacte probité, par une suite de cet amour-propre & de cet esprit patriotique, qui, joints ensemble, font qu'une nation, une horde, un corps, s'estime, se ménage, se préfère à tout le reste de la terre. Plus ils conservent leur caractère flegmatique, plus ils sont redoutables dans la colere qui les en fait sortir. Ce peuple a de l'intelligence & même de l'ouverture pour les sciences ; mais il les cultive peu, soit défaut de secours ou même de besoins ; aimant mieux souffrir, sans doute, les maux de la nature, que les peines du travail. Les Arabes de nos jours n'ont aucun monument de génie, au-

Une production de leur industrie, qui les rende recommandables dans l'histoire de l'esprit humain.

Leur passion dominante; c'est la jalousie, tourment des ames ardentes, foibles, oisives, à qui l'on pourroit demander, si c'est par estime ou par mépris d'elles-mêmes qu'elles sont méfiantes. C'est des Arabes, dit-on, que plusieurs nations de l'Asie, de l'Afrique, de l'Europe même ont emprunté les viles précautions que cette odieuse passion inspire contre un sexe qui doit être le dépositaire, & non le tributaire de nos plaisirs. Aussi-tôt que leurs filles sont nées, ils rapprochent par une sorte de couture les parties que la nature a séparées, & n'y laissent libre que l'espace qui est nécessaire pour les écoulements naturels. Les chairs adherent peu-à-peu à mesure que l'enfant prend son accroissement; de sorte qu'on est obligé de les séparer par une incision, lorsque le temps du mariage est arrivé. On se contente quelquefois d'y passer un anneau. Les femmes sont soumises, comme les filles, à cet usage outrageant pour la vertu. La seule différence est, que l'anneau des filles ne peut s'ôter, & que celui des femmes a une espece de ferrure, dont le mari seul a la clé. Cette pratique connue dans toutes les parties de l'Arabie, est presque généralement reçue dans celle qui porte le nom de Pétrée.

Telle est la nation en général. La différente maniere de vivre des peuples qui la composent, a dû jetter nécessairement dans leur caractère quelques singularités dignes d'être remarquées.

Le nombre des Arabes qui habitent le désert, peut monter à deux millions. Ils sont partagés en un grand nombre de hordes, plus ou moins nombreuses, plus ou moins considérables, mais toutes indépendantes les unes des autres. Leur gouvernement est simple. Un chef héréditaire, assisté de

quelques vieillards, termine les différends, punit les coupables. S'il est hospitalier, humain & juste, on l'adore. Est-il fier, cruel, avare, on le met en pieces, & on lui donne un successeur de sa famille.

Ces peuples campent dans toutes les saisons. Ils n'ont point de demeure fixe, & ils s'arrêtent partout où ils trouvent de l'eau, des fruits, des pâturages. Cette vie errante leur paroît pleine de délices, & ils regardent les Arabes sédentaires comme des esclaves. Ils vivent du lait & de la chair de leurs troupeaux. Leurs habits, leurs tentes, leurs cordages, les tapis sur lesquels ils couchent : tout se fait avec la laine de leurs brebis, avec le poil de leurs chevres & de leurs chameaux. C'est l'occupation des femmes dans chaque famille; & dans tout le désert il n'y eut jamais un ouvrier. Ce qu'ils consomment de tabac, de café, de riz, de dattes, est payé par le beurre qu'ils portent sur la frontiere, par plus de vingt mille chameaux qu'ils vendent annuellement. Ces animaux, si utiles dans l'Orient, étoient conduits autrefois en Syrie. La plupart ont pris la route de la Perse, depuis que les guerres continuelles y en ont multiplié le besoin & diminué l'espece.

Comme ces objets ne suffisoient pas aux Arabes pour se procurer les choses qui leur manquent, ils ont imaginé de mettre à contribution les caravanes que la superstition mene dans leurs sables. La plus nombreuse qui va de Damas à la Mécque, achete la sûreté de son voyage par un tribut de cent bourses, ou de cent cinquante mille livres, auquel le Grand-Seigneur s'est soumis, & qui, par d'anciennes conventions, se partage entre toutes les hordes. Les autres caravanes s'arrangent uniquement avec les hordes, sur le territoire desquelles il leur faut passer. Indépendamment de cette ressource, les Arabes

de la partie du désert qui est le plus au Nord, en ont cherché une autre dans leurs brigandages. Ces hommes si humains, si fideles, si désintéressés entre eux, sont féroces & avides avec les nations étrangères. Hôtes bienfaisans & généreux sous leurs tentes, ils dévastent habituellement les bourgades & les petites villes de leur voisinage. On les trouve bons peres, bons maris, bons maîtres : mais tout ce qui n'est pas de leur famille, est leur ennemi. Leurs courses s'étendent souvent fort loin ; & il n'est pas rare que la Syrie, la Mésopotamie, la Perse en soient le théâtre.

Les Arabes qui se vouent au brigandage, s'affocient avec les chameaux, pour un commerce ou une guerre dont l'homme a tout le profit, & l'animal la principale peine. Comme ces deux êtres doivent vivre ensemble, ils sont élevés l'un pour l'autre. L'Arabe forme son chameau, dès la naissance, aux exercices & aux rigueurs qu'il doit supporter toute sa vie. Il l'accoutume à travailler beaucoup, & à consommer peu. L'animal passe de bonne heure les jours sans boire, & les nuits sans dormir. On l'exerce à plier ses jambes sous le ventre, pour laisser charger son dos de fardeaux qu'on augmente insensiblement, à mesure que ses forces croissent par l'âge & par la fatigue. Dans cette éducation singulière, dont il paroît que les Rois se servent quelquefois pour mieux dompter les peuples, à proportion qu'on double ses travaux, on diminue sa subsistance. On le forme à la course par l'émulation. Un cheval Arabe est le rival qu'on présente au chameau. Celui-ci, moins prompt & moins léger, lasse à la fin son vainqueur dans la longueur des routes. Quand le maître & le chameau sont prêts & dressés pour le brigandage, ils partent ensemble, traversent les sables du désert, &

vont attendre sur les confins le marchand ou le voyageur, pour le piller. L'homme dévaste, massacre, enleve, & le chameau porte le butin. Si ces compagnons de fortune sont poursuivis, ils hâtent leur fuite. Le maître voleur monte son chameau favori, pousse la troupe, fait jusqu'à trois cents lieues en huit jours sans décharger ses chameaux, ni leur donner qu'une heure de repos par jour, avec un morceau de pâte pour toute nourriture. Souvent ils passent tout ce temps-là sans boire, à moins qu'ils ne sentent par hasard une source à quelque distance de leur route : alors ils doublent le pas, & courent à l'eau avec une ardeur qui les fait boire, en une seule fois, pour la soif passée & pour la soif à venir. Tel est cet animal, si souvent célébré dans la Bible, dans l'Alcoran, & dans les romans Orientaux.

Ceux des Arabes qui habitent les cantons où l'on trouve quelques maigres pâturages, & un sol propre à la culture de l'orge, nourrissent des chevaux qui sont les meilleurs que l'on connoisse. De tous les pays du monde, on cherche à se procurer de ces chevaux, pour embellir & réparer les races de cette espece animale, qui, dans aucun lieu de la terre, n'a ni la vitesse, ni la beauté, ni l'intelligence des chevaux Arabes. Les maîtres vivent avec eux comme avec des domestiques, sur le service, sur l'attachement desquels ils peuvent compter; & il leur arrive ce qui est commun à tous les peuples nomades, sur-tout à ceux qui traitent les animaux avec bonté : c'est que les animaux & les hommes prennent quelque chose de l'esprit & des mœurs les uns des autres. Ces Arabes ont de la simplicité, de la douceur, de la docilité; & les religions différentes qui ont régné dans ces contrées, les gouvernements dont ils ont été les sujets ou les tributaires, ont al-

téré bien peu le caractère qu'ils avoient reçu du climat ou des habitudes.

Les Arabes fixés sur l'Océan Indien & sur la mer Rouge; ceux qui habitent ce qu'on appelle l'Arabie heureuse, étoient autrefois un peuple doux, amoureux de la liberté, content de son indépendance, sans songer à faire des conquêtes. Ils étoient trop attachés au beau ciel sous lequel ils vivoient, à une terre qui fournissoit, presque sans culture, à leurs besoins, pour être tentés de dominer sous un autre climat, dans d'autres campagnes. Mahomet changea leurs idées; mais il ne leur reste plus rien de l'impulsion qu'il leur avoit donnée. Leur vie se passe à fumer, à prendre du café, de l'opium, du sorbet; à faire brûler des parfums exquis dont ils reçoivent la fumée dans leurs habits, légèrement impregnés d'une asperfusion d'eau-rose. Ces plaisirs sont souvent suivis ou précédés de vers galants ou amoureux.

Leurs compositions sont d'une grace, d'une mollesse, d'un raffinement, soit d'expression, soit de sentiment, dont n'approche aucun peuple ancien ou moderne. La langue qu'ils parlent dans ce monde à leur maîtresse, semble être celle qu'ils parleront dans l'autre à leurs houris. C'est une espèce de musique si touchante & si fine; c'est un murmure si doux; ce sont des comparaisons si riantes & si fraîches: je dirois presque, que leur poésie est parfumée comme leur contrée. Ce qu'est l'honneur dans les mœurs de nos paladins, les imitations de la nature le sont dans les poèmes Arabes. Là, c'est une quintessence de vertu; ici, c'est une quintessence de volupté. On les voit abattus sous les ardeurs de leurs passions & de leur climat, ayant à peine la force de respirer. Ils s'abandonnent sans réserve à une langueur délicieuse qu'ils n'éprouverojent pas peut-être sous un autre ciel.

XII.
 Commerce
 général de
 l'Arabie, de
 celui des
 Anglois en
 particulier.

Avant que les Portugais eussent intercepté la navigation de la mer Rouge, les Arabes avoient plus d'activité. Ils étoient les agents de tout le commerce qui se faisoit par cette voie. Aden, situé à l'extrémité la plus méridionale de l'Arabie, sur la mer des Indes, en étoit l'entrepôt. La situation de son port, qui lui procuroit des liaisons faciles avec l'Egypte, l'Ethiopie, l'Inde & la Perse, en avoit fait, pendant plusieurs siècles, un des plus florissans comptoirs de l'Asie. Quinze ans après avoir résisté au grand Albuquerque, qui vouloit le détruire en 1513, il se soumit aux Turcs, qui n'en restèrent pas long-temps les maîtres. Le Roi d'Yemen, possesseur de la seule portion de l'Arabie qui mérite d'être appelée heureuse, les en chassa, & attira toutes les affaires à Moka, rade de ses Etats, qui n'avoit été jusqu'alors qu'un village.

Elles furent d'abord peu considérables. La myrrhe, l'encens, l'aloès, le baume de la Mecque, quelques aromates, quelques drogues propres à la médecine, faisoient la base de ce commerce. Ces objets, dont l'exportation, continuellement arrêtée par des droits excessifs, ne passent pas aujourd'hui sept ou huit cents milles livres, étoient dans ce temps-là plus recherchés qu'ils ne l'ont été depuis : mais ce devoit être toujours peu de chose. Le café fit bientôt après une grande révolution.

Le caféier vient originairement de la haute Ethiopie, où il a été connu de temps immémorial, où il est encore cultivé avec succès. M. Lagrenée de Mezieres, un des agents les plus éclairés que la France ait jamais employés aux Indes, a possédé de son fruit, & en fait souvent usage. Il l'a trouvé beaucoup plus gros, un peu plus long, moins verd, & presque aussi parfumé que celui qu'on com-

mença à cueillir dans l'Arabie vers la fin du quinzième siècle.

On croit communément qu'un Mollach, nommé Chadely, fut le premier Arabe qui fit usage du café, dans la vue de se délivrer d'un assoupissement continuel, qui ne lui permettoit pas de vaquer convenablement à ses prières nocturnes. Ses derviches l'imiterent. Leur exemple entraîna les gens de loi. On ne tarda pas à s'appercevoir que cette boisson purifioit le sang par une douce agitation, dissipoit les pesanteurs de l'estomac, égayoit l'esprit; & ceux même qui n'avoient pas besoin de se tenir éveillés, l'adoptèrent. Des bords de la mer Rouge il passa à Médine, à la Mecque, & par les pèlerins, dans tous les pays Mahométans.

Dans ces contrées, où les mœurs ne sont pas aussi libres que parmi nous, où la jalousie des hommes & la retraite austère des femmes rendent la société moins vive, on imagina d'établir des maisons publiques où se distribuoit le café. Celles de Perse devinrent bientôt des lieux infâmes, où des jeunes Géorgiens, vêtus en courtisanes, représentoient des farces impudiques, & se prostituoient pour de l'argent. Lorsque la Cour eut fait cesser des dissolutions si révoltantes, ces maisons furent un asyle honnête pour les gens oisifs, & un lieu de délassement pour les hommes occupés. Les politiques s'y entretenoient de nouvelles; les Poètes y récitoient leurs vers, & les Mollachs y débitoient des sermons, qui étoient ordinairement payés de quelques aumônes.

Les choses ne se passèrent pas si paisiblement à Constantinople. On n'y eut pas plutôt ouvert des cafés, qu'ils furent fréquentés avec fureur. On n'en sortoit pas. Le grand Muphti, désespéré de voir les mosquées abandonnées, décida que cette boisson

étoit comprise dans la loi de Mahomet , qui proscriit les liqueurs fortes. Le gouvernement , qui sert souvent la superstition dont il est quelquefois la dupe , fit aussi-tôt fermer des maisons qui déplaisoient si fort aux Prêtres , chargea même les Officiers de police de s'opposer à l'usage de cette liqueur dans l'intérieur des familles. Un penchant déclaré triompha de toutes ces sévérités. On continua de boire du café ; & même les lieux où il se distribuoit , se trouverent bientôt en plus grand nombre qu'auparavant.

Je dirois volontiers aux Souverains : Si vous voulez que vos loix soient observées , qu'elles ne contraient jamais la nature. Je dirois aux Prêtres : Que votre morale ne s'oppose pas aux plaisirs innocents. Tonnez , menacez les uns & les autres tant qu'il vous plaira ; ouvrez à nos yeux des cachots , les enfers sous nos pas , vous n'étoufferez pas en moi le vœu d'être heureux. Je veux être heureux , est le premier article d'un code antérieur à toute législation , à tout systême religieux.

Au milieu du dernier siecle , le Grand-Visir Kuprolî se transporta déguisé dans les principaux cafés de Constantinople. Il y trouva une foule de gens mécontents , qui , persuadés que les affaires du gouvernement sont en effet celles de chaque particulier , s'en entretenoient avec chaleur , & censuroient avec une hardiesse extrême la conduite des Généraux & des Ministres. Il passa de-là dans les tavernes où l'on vendoit du vin. Elles étoient remplies de gens simples , la plupart soldats , qui , accoutumés à regarder les intérêts de l'Etat comme ceux du Prince qu'ils adorent en silence , chantoient gaiement , parloient de leurs amours , de leurs exploits guerriers. Ces dernières sociétés , qui n'entraînent point d'inconvénients , lui parurent devoir être tolérées : mais

il jugea les premières dangereuses sous un gouvernement absolu. Il n'y avoit pas assez réfléchi pour concevoir qu'elles n'étoient pas plus à craindre que les autres. Même dans un Etat despotique, il faut laisser au peuple qu'on opprime, la liberté de se plaindre, qui le soulage. Le mécontentement qui s'évapore n'est pas celui qu'il faut redouter. Les révoltes naissent de celui qui, renfermé, s'exalte par la fermentation intérieure, & se développe par des effets aussi prompts que terribles. Malheur aux Souverains lorsque leur vexation s'accroît, & que le murmure des peuples cesse.

Quoi qu'il en soit, ce règlement, qui ne s'étend pas plus loin que la Capitale de l'Empire, n'y a pas diminué l'usage du café, & en a peut-être étendu la consommation. Toutes les rues, tous les marchés en offrent de tout fait; & il n'y a point de maison où on n'en prenne au moins deux fois le jour. Dans quelques-unes même, on en verse indifféremment à toute heure, parce qu'il est d'usage d'en présenter à tous ceux qui arrivent, & qu'il seroit également impoli de ne le point offrir, ou de le refuser.

Dans le temps précisément qu'on fermoit les cafés à Constantinople, on en ouvroit à Londres. Cette nouveauté y fut introduite en 1652, par un marchand, nommé Edouard, qui revenoit du Levant. Elle se trouva du goût des Anglois; & toutes les nations de l'Europe l'ont depuis adoptée, mais avec une modération inconnue dans les climats où la religion défend le vin.

L'arbre qui produit le café, croît dans le territoire de Bételfagui, ville de l'Yemen, située à dix lieues de la mer Rouge, dans un sable aride. On l'y cultive dans une étendue de cinquante lieues de long, sur quinze & vingt de large. Son fruit n'a pas le même

degré de perfection par-tout. Celui qui croît sur les lieux élevés, à Ouden spécialement, est plus petit, plus verd, plus pesant, & préféré généralement.

On compte en Arabie douze millions d'habitants, qui, la plupart, font leurs délices du café. Le bonheur de le prendre en nature est réservé aux citoyens riches. La multitude est réduite à la coque & à la pellicule de cette précieuse feve. Ces restes méprisés lui forment une boisson assez claire, qui a le goût du café, sans en avoir ni l'amertume, ni la force. On trouve à vil prix ces objets à Bételfagui, qui est le marché général. C'est-là aussi que s'achete tout le café qui doit sortir du pays par terre. Le reste est porté à Moka, qui en est éloigné de trente-cinq lieues, ou dans les ports plus voisins de Lohia ou d'Hodeida, d'où il est conduit sur de légers bâtimens à Gedda. Les Egyptiens le vont prendre dans la dernière de ces places, & tous les autres peuples dans la première.

L'exportation du café peut être de douze à treize millions pesant. Les Européens en achètent un million & demi; les Persans, trois millions & demi; la flotte de Suez, six millions & demi; l'Indostan, les Maldives, & les colonies Arabes de la côte d'Afrique, cinquante milliers, les caravanes de terre, un million.

Comme les cafés enlevés par les caravanes & par les Européens, sont les mieux choisis, ils coûtent seize à dix-sept sols la livre. Les Persans, qui se contentent des cafés inférieurs, ne payent la livre que douze à treize sols. Elle revient aux Egyptiens à quinze ou seize, parce que leurs cargaisons sont composées en partie de bon, & en partie de mauvais café. En réduisant le café à quatorze sols la livre, qui est le prix moyen, son exportation annuelle doit faire entrer en Arabie huit à neuf millions de livres.

livres. Cet argent ne lui reste pas : mais il la met en état de payer ce que les marchés étrangers versent de leurs productions dans ses ports de Gedda & de Moka.

Moka reçoit de l'Abyssinie des moutons, des dents d'éléphant, de la civette & des esclaves. De la côte orientale de l'Afrique, il vient de l'or, des esclaves, de l'ambre, de l'ivoire : du golfe Persique, des dattes, du tabac, du bled : de Surate, une quantité immense de grosses toiles, peu de belles : de Bombay & de Pondichery, du fer, du plomb, du cuivre, qui y ont été portés d'Europe : de Malabar, du riz, du gingembre, du poivre, du safran d'Inde, du kaire, du bois & du cardamome : des Maldives, du benjoin, du bois d'aigle, du poivre, que ces isles se sont procurés par des échanges : du Coromandel, quatre ou cinq cents balles de toiles, presque toutes bleues. La plus grande partie de ces marchandises, qui peuvent être vendues six millions, trouve sa consommation dans l'intérieur du pays. Le reste, sur-tout les toiles, se distribue dans l'Abyssinie, à Socotora, & sur la côte orientale de l'Afrique.

Aucune des affaires qui se traitent à Moka, ainsi que dans tout l'Yemen, à Sanaa même, sa capitale, n'est entre les mains des naturels du pays. Les avanies dont ils sont continuellement menacés par le Gouvernement, les empêchent même de s'y intéresser. Toutes les maisons de commerce sont tenues par des Banians de Surate ou de Guzurate, qui ne manquent jamais de regagner leur patrie aussi-tôt que leur fortune est faite. Ils cedent alors leurs établissemens à des négociants de leur nation, qui paroissent à leur tour, pour être remplacés par d'autres. Il n'y a aucune contrée où l'on ne connoisse le prix de tout, excepté de l'homme. Les nations les

plus policées n'en sont pas encore venues jusques-là. Témoin la multitude de peines capitales infligées par-tout, & pour des délits assez frivoles. Il n'y a pas d'apparence que des nations, où l'on condamne à la mort une jeune fille de dix-huit ans, qui pourroit être mere de cinq ou six enfants, un homme sain & vigoureux, de trente ans, pour le vol d'une piece d'argent, ayent médité sur ces tables de la probabilité de la vie humaine, qu'ils ont si savamment calculées, puisqu'elles ignorent combien la cruauté de la nature immole d'individus, avant que d'en amener un à cet âge. On répare, sans s'en douter, un petit dommage fait à la société par un plus grand. Par la sévérité du châtement, on pousse le coupable du vol à l'assassinat. Quoi donc ! est-ce que la main qui a brisé la serrure d'un coffre-fort, ou même enfoncé un poignard dans le sein d'un citoyen, n'est plus bonne qu'à être coupée ? Quoi donc ! parce qu'un débiteur infidèle ou indigent n'est pas en état de s'acquitter, faut-il le réduire à l'inutilité pour la société, à l'insolvabilité pour vous, en le renfermant dans une prison ? Ne conviendrait-il pas mieux à l'intérêt public & au vôtre, qu'il fît quelque usage de son industrie & de ses talents, sauf à l'action que vous avez légitimement intentée contre lui, à le suivre par-tout, & à s'y saisir d'une portion de son lucre, fixée par quelque sage loi. Mais il s'expatriera ? Et que vous importe qu'il soit en Angleterre ou au Petit-Châtelet ? en serez-vous moins déchu de votre créance ? Si les nations se concertoient entre elles, le malfaiteur ne trouveroit d'asyle nulle part. Si vous étendez un peu vos vues, vous concevrez que le débiteur qui vous échappe par la fuite, ne peut faire fortune chez l'étranger sans s'acquitter d'une portion de sa dette, par ses besoins & par les échanges réciproques des nations. C'est des vins de France

qu'il s'enivrera à Londres; c'est des soies de Lyon que sa femme se vêtira à Cadix & à Lisbonne. Mais ces spéculations sont trop abstraites & trop patriotiques pour un créancier cruel, qui, tourmenté de son avarice & de sa vengeance, aime mieux tenir son malheureux débiteur dans les fers, couché sur de la paille, & l'y nourrir de pain & d'eau, que de le rendre à la liberté. Elles n'auroient pas dû échapper aux Gouvernements & aux Législateurs; & c'est à eux qu'il faut s'en prendre des barbares absurdités qui existent encore à cet égard dans nos nations prétendues policées.

Autrefois les compagnies Européennes, qui ont le privilege exclusif de commercer au-delà du cap de Bonne-Espérance, avoient établi des agents à Moka. Malgré une capitulation solennelle, qui avoit fixé à deux & un quart pour cent les droits qu'on devoit payer, ils y éprouvoient des vexations fréquentes. Le Gouverneur de la place exigeoit d'eux des présents qui lui servoient à acheter la faveur des courtisans, ou celle du Prince même. Cependant les bénéfices qu'ils faisoient sur les marchandises d'Europe qu'ils débitoient, sur les draps spécialement, les résignoient à tant d'humiliations. Lorsque le Caire s'avisa de fournir ces différents objets, il ne fut pas possible de soutenir sa concurrence, & l'on renonça à des établissemens fixes.

Le commerce se fit par des vaisseaux partis d'Europe avec le fer, le plomb, le cuivre, l'argent, nécessaires pour payer le café qu'on vouloit acheter. Les subrecargues, chargés de ces opérations, terminoient les affaires à chaque voyage. Ces expéditions, d'abord assez nombreuses & assez utiles, tomberent successivement. Les plantations de café, formées par les nations Européennes dans leurs

colonies, firent diminuer également, & la consommation, & le prix de celui d'Arabie. A la longue, ces voyages ne donnerent pas assez de bénéfice pour soutenir la cherté des expéditions directes. Alors les compagnies d'Angleterre & de France prirent le parti d'envoyer à Moka, l'une de Bombay, & l'autre de Pondichery, des navires avec des marchandises d'Europe & des Indes. Souvent même elles ont eu recours à un moyen moins dispendieux. Les Anglois & les François, qui naviguent d'Inde en Inde, vont tous les ans dans la mer Rouge. Quoiqu'ils s'y défassent avantageusement de leurs marchandises, ils n'y peuvent jamais former une cargaison pour leur retour. Ils se chargent, pour un modique fret, du café des compagnies, qui le versent dans les vaisseaux qu'elles expédient de Malabar & de Coromandel pour l'Europe. La compagnie de Hollande, qui interdit les armements à ses sujets, & qui ne fait point elle-même d'expéditions pour le golfe Arabique, est privée de la part qu'elle pouvoit prendre à cette branche de commerce. Elle a renoncé à une branche bien riche, c'est celle de Gedda.

Gedda est un port situé vers le milieu du golfe Arabique, à quinze ou seize lieues de la ville sainte. Il est assez sûr, mais l'approche en est difficile. Les affaires y ont attiré neuf ou dix mille habitants, logés, la plupart, dans des cabanes, & tous condamnés à respirer un air corrompu, & à boire de l'eau faumâtre. Le gouvernement y est mixte. Le Chérif de la Mecque, & le Grand-Seigneur, qui y tient une foible & inutile garnison, partagent l'autorité & le produit des douanes. Ces droits sont de huit pour cent pour les Européens, & de treize pour toutes les autres nations. Ils se payent toujours en marchandises, que les admi-

nistrateurs forcent les négociants du pays d'acheter fort cher. Il y a long-temps que les Turcs, qui ont été chassés d'Aden, de Moka, de tout l'Yemen l'auroient été de Gedda, si l'on n'avoit crainct qu'ils ne se livrassent à une vengeance qui auroit mis fin aux pélerinages & au commerce.

Surate, envoie tous les ans à Gedda trois vaisseaux chargés de toiles de toutes les couleurs, de chaales, d'étoffes mêlées de coton & de soie, souvent enrichies de fleurs d'or & d'argent. Leur vente produit neuf ou dix millions de livres. Il part du Bengale pour la même destination deux, & le plus souvent trois navires, dont les cargaisons, qui appartiennent aux Anglois, peuvent valoir un tiers de moins que celles de Surate. Elles consistent en riz, gingembre, safran, sucre, quelques étoffes de soie, & une quantité considérable de toiles, la plupart communes. Ces bâtimens, qui peuvent entrer dans la mer Rouge depuis le commencement de Décembre jusqu'à la fin de Mai, trouvent à Gedda la flotte de Suez.

Cette ville, qu'on croit bâtie sur les ruines de l'antique Arsinoë, est située à l'extrémité de la mer Rouge, & à deux ou trois journées seulement du Caire. Ses habitans sont partie Egyptiens & partie Arabes. Ils aiment si peu ce séjour, mal-sain & privé d'eau potable, que ceux d'entre eux qui jouissent de quelque aisance, ou qui peuvent se procurer ailleurs de l'occupation, ne s'y trouvent qu'au départ & au retour des vaisseaux, l'un & l'autre réglés par des vents périodiques & invariables. Vingt navires, semblables pour la forme à ceux de Hollande, mais mal construits, mal équipés, mal commandés, sont expédiés tous les ans pour Gedda. Des comestibles forment la plus grande partie de leur cargaison, avec cette différence que les

cing qui appartiennent au Grand-Seigneur les livrent gratuitement pour Médine & pour la Mecque, tandis que les autres les vendent communément à un prix très-avantageux. Ils portent aussi de la verroterie de Venise, du corail & du carabé, dont les Indiens font des colliers & des bracelets.

En échange de leurs denrées, de leurs marchandises, de leur or sur-tout, ces bâtimens reçoivent six à sept millions pesant de café; & en toiles, en étoffes, en épiceries pour sept à huit millions de livres. L'ignorance & l'inertie des navigateurs sont telles, que jamais la totalité de ces riches objets n'arrive à sa destination. Une assez grande partie devient habituellement la proie des vagues, malgré l'attention qu'on a toujours de jeter l'ancre à l'entrée de la nuit.

Le commerce de la mer Rouge acquerroit plus d'extensions & seroit exposé à moins de dangers, si une révolution, qu'il vient d'éprouver, avoit les suites qu'on semble s'en promettre.

Par un traité conclu le 7 Mars 1775, entre le premier des Beys & M. Hastings, Gouverneur, pour la Grande-Bretagne, dans le Bengale, les Anglois établis aux Indes sont autorisés à introduire & à faire circuler, dans l'intérieur de l'Egypte, toutes les marchandises qu'il leur plaira, en payant six & demi pour cent pour celles qui viendront du Gange & de Madras, & huit pour cent pour celles qui auront été chargées à Bombay & à Surate. Cette convention a été déjà exécutée, & le succès a surpassé les espérances. Si la Cour Ottomane & les Arabes ne traversoient pas la nouvelle communication; si le port de Suez, que les sables achevent de combler, étoit réparé; si les séditions qui bouleversent sans cesse les rives du Nil, pouvoient enfin

s'arrêter, on verroit peut-être les liaisons de l'Europe avec l'Asie reprendre en tout ou en partie leur ancien canal.

Les marchandises arrivées de Surate & de Bengale, que la flotte Egyptienne n'emporte pas, sont consommées en partie dans le pays, & achetées en plus grande quantité par les caravanes qui se rendent tous les ans à la Mecque.

Cette ville fut toujours chere aux Arabes. Ils pensoient qu'elle avoit été la demeure d'Abraham, & ils accouroient de toutes parts dans un temple, dont on le croyoit le fondateur. Mahomet, trop habile pour entreprendre d'abolir une dévotion si généralement établie, se contenta d'en rectifier l'objet. Il bannit les idoles de ce lieu révééré, & il le dédia à l'unité de Dieu : sublime & puissante idée que toutes les religions doivent à la philosophie, & non au judaïsme, comme on l'imagine. Le Dieu des Juifs, colere, jaloux, vindicatif, ne fut qu'un dieu local, tel que ceux des autres nations. Mahomet ne fut pas l'envoyé du ciel, mais un adroit politique & un grand conquérant. Pour augmenter même le concours d'étrangers dans une cité qu'il destinoit à être la capitale de son Empire, il ordonna que tous ceux qui suivroient sa loi, s'y rendissent une fois dans leur vie, sous peine de mourir en réprouvés. Ce précepte étoit accompagné d'un autre, qui doit faire sentir que la superstition seule ne le guidoit pas. Il exigea que chaque pèlerin, de quelque pays qu'il fût, achetât & fît bénir cinq pieces de toile de coton, pour servir de suaire, tant à lui qu'à tous ceux de sa famille, que des raisons valables auroient empêché d'entreprendre ce saint voyage.

Cette politique devoit faire, de l'Arabie, le centre d'un grand commerce, lorsque le nombre des

pélerins s'élevoit à plusieurs millions. Le zele s'est si fort ralenti, sur-tout à la côte d'Afrique, dans l'Indostan & en Perse, à proportion de l'éloignement où ces pays sont de la Mecque, qu'on n'y en voit pas plus de cent cinquante mille. La plupart sont Turcs. Ils emportent sept cents cinquante mille piéces de toile, de dix aunes de long chacune, sans compter ce que plusieurs d'entre eux achètent pour revendre. Ils sont invités à ces spéculations, par l'avantage qu'ils ont en traversant le désert, de n'être pas écrasés par les douanes & les vexations qui rendent ruineuses les échelles de Suez & de Bassora. L'argent de ces pélerins, celui de la flotte, celui que les Arabes ont tiré de la vente de leur café, va se perdre dans les Indes. Les vaisseaux de Surate, du Malabar, de Coromandel, du Bengale, en emportent tous les ans pour quatorze ou quinze millions de livres, & pour environ le huitieme de cette somme en marchandises. Dans le partage que les nations commerçantes de l'Europe font de ces richesses, les Anglois sont parvenus à s'en approprier la portion la plus considérable: ils ont acquis la même supériorité en Perse.

XIII.

Révolu-
tion qu'à
éprouvées
le commer-
ce dans le
golfe Persi-
que.

Cette nation avoit à peine été admise dans l'Empire des Sophis, que, comme on l'a dit, elle y vit accourir les Hollandois. Le commerce de ces républicains s'établit d'abord sur un pied très-défavorable: mais bientôt délivrés, par les guerres civiles d'Angleterre, d'un rival qui jouissoit de trop de faveurs, pour être balancé par la plus grande économie, ils se virent sans concurrents, & par conséquent les maîtres de donner à ce qu'ils vendoient, à ce qu'ils achetoient, la valeur qui leur convenoit. C'est sur ce systéme destructeur, qu'étoient fondés les rapports des Persans avec les Hollandois, lorsque le retour des Anglois, que les François ne tar-

derent pas à suivre, fit prendre aux affaires une face nouvelle & plus raisonnable.

Dans le temps que les trois nations faisoient les plus grands efforts pour acquérir la supériorité, & que ces efforts tournoient à l'avantage de l'Empire, on leur fit éprouver mille vexations, plus injustes, plus odieuses les unes que les autres. Le trône fut continuellement occupé par des tyrans ou des imbécilles, dont les cruautés & les injustices affoiblissoient les liaisons de leurs sujets avec les autres peuples. L'un de ses despotes étoit si féroce, qu'un grand de la Cour disoit, *que toutes les fois qu'il sortoit de la chambre du Roi, il tâtoit sa tête avec ses deux mains, pour voir si elle étoit encore sur ses épaules.* Lorsqu'on annonçoit à son successeur que les Turcs envahissoient les plus belles Provinces de l'Empire, il répondoit froidement *qu'il s'embarassoit peu de leurs progrès, pourvu qu'ils lui laissassent la ville d'Ispahan.* Il eut un fils si bassement livré aux plus petites pratiques de sa religion, qu'on l'appelloit, par dérision, *le Moine* ou *le Prêtre Hussein* : caractère moins odieux peut-être pour un Prince, mais bien plus dangereux pour ses peuples que celui d'impie ou d'ennemi des dieux. Sous ces vils Souverains, les affaires devenoient tous les jours plus languissantes. Les Aghuans les réduisirent à rien.

Ces Aghuans sont un peuple du Kandahar, pays montueux, situé au Nord de l'Inde. Tantôt ils furent soumis aux Mogols, tantôt aux Persans, & le plus souvent indépendants. Ceux qui n'habitent pas la capitale, vivent sous des tentes, à la manière des Tartares. Ils sont petits & mal faits, mais nerveux, robustes, adroits à tirer de l'arc, à manier un cheval, endurcis aux fatigues. Leur manière de combattre est remarquable. Des soldats d'élite, partagés

en deux troupes , fondent sur l'ennemi , n'observant aucun ordre , & ne cherchant qu'à faire jour à l'armée qui les suit. Dès que le combat est engagé , ils se retirent sur les flancs & à l'arrière-garde , où leur fonction est d'empêcher que personne ne recule. Si quelqu'un veut fuir , ils tombent sur lui le sabre à la main , & le forcent de reprendre son rang.

Vers le commencement du siècle , on vit ces hommes féroces sortir de leurs montagnes , se jeter sur la Perse , y porter par-tout la désolation , & finir par lui donner des fers , après vingt ans de carnage. Le fanatisme perpétue & peut-être même expie les horreurs dont ils se sont souillés dans le cours de leurs conquêtes. Car telle est la nature des opinions religieuses , qu'elles sanctifient le crime qu'elles inspirent , & que ce crime efface les autres forfaits qu'on a commis. Le fanatique dit à Dieu : Il est vrai , Seigneur , que j'ai empoisonné , que j'ai assassiné , que j'ai volé ; mais tu me pardonneras , car j'ai exterminé de ma propre main cinquante de tes ennemis. Dévorés de zèle pour les superstitions des Turcs , & d'une haine implacable pour la secte d'Ali , les Aghuans massacrèrent de sang froid des milliers de Persans. Dans le même temps , les Provinces où ils n'avoient pas pénétré , sont ravagées par les Russes , par les Turcs & par les Tartares. Thamas-Koulikan réussit à chasser de sa patrie tous ces brigands , mais en se montrant plus barbare qu'eux. Sa mort violente devient une nouvelle source de calamités. L'anarchie ajoute aux cruautés de la tyrannie. Un des plus beaux Empires du monde n'est plus qu'un vaste cimetière ; monument à jamais honteux de l'instinct destructeur des hommes sans police , mais suite inévitable des vices du gouvernement despotique.

Dans cette confusion de toutes choses , Bender-

Abassi & les autres mauvais ports de Perse furent négligés. Le peu qui s'y faisoit de commerce se porta presque tout entier à Bassora.

C'est une grande ville, bâtie par les Arabes, dans le temps de leur plus grande prospérité, quinze lieues au-dessous de la jonction du Tigre & de l'Euphrate, & à la même distance du golfe Persique où ces fleuves vont se jeter. Cinquante mille âmes forment sa population. Ce sont des Arabes, auxquels se sont joints quinze cents Arméniens, & un petit nombre de familles de différentes nations, que l'espoir du gain y a attirées. Son territoire abonde en riz, en fruits, en légumes, en coton, & surtout en dattes.

Le port de Bassora devint, comme ses fondateurs l'avoient prévu, un entrepôt célèbre. Les marchandises de l'Europe y arrivoient par l'Euphrate, & celles des Indes par la mer. La tyrannie des Portugais interrompit cette communication. Elle se feroit rouverte, dans le temps de leur décadence, si ce malheureux pays n'avoit été perpétuellement le théâtre des divisions des Arabes, des Persans & des Turcs. Ces derniers, devenus possesseurs paisibles de Bassora, ont profité des malheurs de leurs voisins, pour y rappeler les affaires. La rade a recouvré son éclat & son importance.

Ce changement ne s'est pas opéré sans difficulté. Les gens du pays ne vouloient d'abord recevoir les navigateurs que dans la rivière. Ils prévoyoit que si ces étrangers avoient la liberté de se fixer dans la ville, on ne pourroit leur faire la loi, & qu'ils garderoient dans leurs magasins ce qu'ils n'auroient pas vendu pendant une mousson, pour s'en défaire plus utilement dans un autre temps. A cette raison d'une avidité mal entendue, se joignoient des idées de superstition. On prétendit qu'il étoit contraire au res-

peut dû à la religion, que des infidèles habitassent dans une cité consacrée par le sang de tant de martyrs, par les cendres de tant de saints personnages mahométans. Ce préjugé paroïssoit faire impression sur le gouvernement. On fit taire ses scrupules. Les nations Européennes donnerent de l'argent, & il leur fut permis de former des comptoirs, de les décorer même de leur pavillon.

XIV.

Etat actuel
du commerce dans le
golfe Persique, & de
celui des Anglois en particulier.

Les révolutions sont si fréquentes en Asie, qu'il est impossible que le commerce y soit aussi suivi que dans nos contrées. Ces événements, joints au peu de communication qu'il y a par terre & par mer entre les différents Etats, doivent occasionner de grandes variations dans l'abondance & dans la valeur des denrées. Bassora, très-éloigné par sa situation du centre des affaires, éprouve plus qu'aucune autre place cet inconvénient. Cependant, en rapprochant les temps, on peut, sans crainte de s'écarter beaucoup de la plus exacte vérité, évaluer à douze millions les marchandises qui y arrivent annuellement par le golfe. Les Anglois entrent dans cette somme pour quatre millions; les Hollandois pour deux; les François, les Maures, les Indiens, les Arméniens & les Arabes, pour le reste.

Les cargaisons de ces nations sont composées du riz, du sucre, des mouffelines unies, rayées & brodées du Bengale; des épiceries de Ceylan & des Moluques; de grosses toiles blanches & bleues de Coromandel; du cardamome, du poivre, du bois de sandal de Malabar; d'étoffes d'or ou d'argent, de turbans, de chaales, d'indigo de Surate; des perles de Baharem & du café de Moka; du fer, du plomb, des draps d'Europe. D'autres objets moins importants viennent de différents endroits. Quelques-unes de ces productions sont portées sur de petits bâtimens Arabes; mais la plupart arrivent sur des vais-

seaux Européens, qui y trouvent l'avantage d'un fret considérable.

Les marchandises se vendent toutes argent comptant. Elles passent par les mains des Grecs, des Juifs ou des Arméniens. On employe les Banians à changer les monnoies courantes à Bassora, en especes plus estimées dans les Indes.

Trois canaux s'offrent pour déboucher les différentes productions réunies à Bassora. Il en passe la moitié en Perse, & elle y est portée par des caravanes, parce que dans tout l'Empire, il n'y a pas un seul fleuve navigable. La consommation s'en fait principalement dans les Provinces septentrionales, un peu moins ravagées que celles du Midi. Les unes & les autres payerent quelque temps avec des pierreries, que le pillage de l'Inde avoit rendues extrêmement communes. Dans la suite, elles eurent recours à des ustensiles de cuivre, que l'abondance de leurs mines avoit multipliés prodigieusement. Enfin, on en est venu à l'or & à l'argent, qu'une longue tyrannie avoit fait enfouir, & qui sortent tous les jours des entrailles de la terre. Si l'on ne laisse pas aux arbres qui fournissoient les gommes, & qui ont été coupés, le temps de repouffer; si les chevres qui donnoient de si belles laines, ne se multiplient pas; si les soies qui suffisoient à peine au peu de manufactures qui restent en Perse, continuent à être rares; si cet Etat ne renaît de ses cendres, les métaux s'épuiseront, & il faudra renoncer à cette source de commerce.

Le second débouché est plus assuré. Il se fait par Bagdad, par Alep, & par toutes les villes intermédiaires, dont les négociants viennent faire leurs achats à Bassora. Le café, les toiles, les épiceries, les autres marchandises qui prennent cette route, sont payées avec de l'or, des draps François, des noix de galle, de l'orpiment qui entre dans les couleurs,

& dont les Orientaux font un grand usage pour dépiler leur corps.

Un autre débouché beaucoup moins considérable, c'est celui du désert. Les Arabes, voisins de Bassora, vont tous les ans à Alep, dans le printemps, pour y vendre des chameaux. On leur confie communément pour cinq à six cents mille francs de mouffelines, dont ils se chargent à très-bon marché. Ils reviennent dans l'automne, & rapportent des draps, du corail, de la clincaillerie, quelques ouvrages de verres & de glaces de Venise. Les caravanes Arabes ne sont jamais troublée sur leur route. Les étrangers même ne courroient point de risque, s'ils avoient la précaution de se faire accompagner d'un homme de chacune des tribus qu'ils doivent rencontrer. Cette sûreté, jointe à la célérité & au bon marché, feroit universellement préférer le chemin du désert à celui de Bagdad, si le Pacha de la Province, qui a établi des péages en différents endroits de son gouvernement, ne prenoit les plus grandes précautions pour empêcher cette communication. Ce n'est qu'en surprenant la vigilance de ses Lieutenants, qu'on parvient à charger les Arabes de quelques marchandises de peu de volume.

Indépendamment de ces exportations, il se fait à Bassora & dans son territoire, une assez grande consommation, sur-tout de café. Ces objets sont payés avec des dattes, des perles, de l'eau-rose & des fruits secs. On y ajoute des grains, lorsqu'il est permis d'en livrer à l'étranger.

Ce commerce s'étendroit si l'on vouloit le débarrasser des entraves qui le gênent. Mais l'activité que pourroient avoir les naturels du pays, est continuellement traversée par les vexations qu'on leur fait éprouver singulièrement dans les lieux éloignés du centre de l'Empire. Les étrangers ne sont guere

moins opprimés par des Commandants , qui tirent de leurs brigandages l'avantage de se perpétuer dans leurs postes , & souvent de conserver leur tête. Si cette soif de l'or pouvoit se calmer quelquefois , elle seroit bientôt réveillée par la rivalité des nations Européennes , qui ne travaillent qu'à se supplanter , & qui ne craignent pas d'employer , pour y réussir , les moyens les plus exécrationnels. On vit , en 1748 , un exemple frappant de cette odieuse jalousie.

M. le Baron de Knyphausen conduisoit le comptoir Hollandois de Bassora , avec un succès extraordinaire. Les Anglois se voyoient à la veille de perdre la supériorité qu'ils avoient acquise dans cette place , ainsi que dans la plupart des échelles de l'Inde. La crainte d'un événement , qui devoit également bleffer leurs intérêts & leur vanité , les rendit injustes. Ils animèrent le gouvernement Turc contre une industrie qui lui étoit utile , & firent ordonner la confiscation des marchandises & des richesses de leur rival.

Le facteur Hollandois , qui , sous les occupations d'un marchand , cachoit l'ame d'un homme d'Etat , prend sur le champ son parti en homme de génie. Il se retire avec ses gens , & les débris de sa fortune , à la petite isle de Karek , située à quinze lieues de l'embouchure du fleuve ; il s'y fortifie au point , qu'en arrêtant les bâtimens Arabes & Indiens , chargés pour la ville , il force le gouvernement à le dédommager des pertes qu'on lui a causées. Bientôt la réputation de son intégrité , de sa capacité , attire à son isle les armemens des ports voisins , les négociants même de Bassora & les Européens qui vont y trafiquer. Cette nouvelle colonie voyoit augmenter tous les jours sa prospérité , lorsqu'elle fut abandonnée par son fondateur. Le successeur de cet habile

homme, ne montra pas les mêmes talents. Il se laissa chasser de sa place, vers la fin de 1765, par le corsaire Arabe Mirmahana. La compagnie perdit un poste important, & pour plus de deux millions en artillerie, en vivres & en marchandises.

Cet événement délivra Bassora d'une concurrence qui nuisoit à ses intérêts; mais il lui en survint une autre bien plus redoutable: ce fut celle de Mascate.

Le golfe Persique est borné à son Occident par la côte orientale de l'Arabie. Les habitants de cette contrée n'ont pour subsistance que quelques dattes, & le produit d'une pêche abondante & facile. Le peu même de bétail qu'on y peut élever ne vit que de poisson. Chaque petit district a un Scheik particulier, obligé de pourvoir lui-même aux besoins de sa famille par son travail ou son industrie. Au premier signal du moindre péril, ces peuples se réfugient dans des îles voisines, d'où ils ne regagnent le continent que lorsque l'ennemi s'est retiré. Il n'y eut jamais dans le pays que Mascate qui eût des propriétés dignes d'être conservées.

Le grand Albuquerque s'empara de cette ville en 1507, & il en ruina le commerce qu'il vouloit concentrer tout entier à Ormuz. Les Portugais voulurent l'y rappeler, après la perte de ce petit Royaume. Leurs efforts furent inutiles, & les navigateurs prirent la route de Bender-Abassi. On craignoit les hauteurs des anciens tyrans de l'Inde, & personne ne voulut se fier à leur bonne foi. Le port ne voyoit arriver de vaisseaux, que ceux qu'ils y conduisoient eux-mêmes. Il n'en reçut même plus d'aucune nation, après que ces maîtres impérieux en eurent été chassés en 1648. Leur orgueil l'emportant sur leur intérêt, leur ôta l'envie d'y aller;

&

& ils étoient encore assez puissants , pour empêcher qu'on y entrât ou qu'on en sortît.

Le déclin de leur puissance invita l'habitant de Mascate à cette même piraterie , dont il avoit été si long-temps la victime. Il fit des descentes sur les côtes de ses anciens oppresseurs , & ses succès l'enhardirent à attaquer les petits bâtimens Maures ou Européens qui fréquentoient le golfe Persique. Mais il fut châtié si sévèrement de ses brigandages par plusieurs nations , sur-tout par les Anglois , qu'il fut forcé d'y renoncer. La ville tomba dès-lors dans une obscurité , que les troubles intérieurs & des invasions étrangères firent durer long-temps. Le gouvernement étant enfin devenu plus régulier dans Mascate , & dans tout le pays soumis à son Iman , ses marchés recommencerent à être fréquentés vers l'an 1749.

Le pays consomme par lui-même du riz , des toiles bleues , du fer , du plomb , du sucre , quelques épiceries , qu'il paye avec de la mirrhe , de l'encens , de la gomme-arabique , & un peu d'argent. Cependant cette consommation ne seroit pas suffisante pour attirer les vaisseaux , si Mascate , placé assez près de l'entrée de la mer Persique , n'étoit un excellent entrepôt pour le fond du golfe. Toutes les nations commerçantes commencent à le préférer à Bassora , parce qu'il abrége leur voyage de trois mois ; qu'on n'y éprouve aucune vexation ; que les droits y sont réduits à un & demi pour cent. Il faut , à la vérité , porter ensuite les marchandises à Bassora , où la douane exige trois pour cent : mais les Arabes naviguent à si bon marché sur leurs bateaux ; ils ont une telle adresse pour frauder les droits , qu'il y aura toujours de l'avantage à faire les ventes à Mascate. D'ailleurs , les dattes , le meilleur produit & le plus abondant de Bassora , qui se gâtent sou-

vent sur de grands vaisseaux, dont la marche est lente, arrivent avec une extrême célérité sur des bâtiments légers, au Malabar & dans la mer Rouge. Une raison particulière déterminera toujours les Anglois qui travaillent pour leur compte, à pratiquer Mascate. Ils y sont exempts de cinq pour cent qu'ils sont obligés de payer à Bassora, comme dans tous les autres lieux où leur compagnie a formé des établissements.

Elle n'a pas songé à se fixer dans l'isle de Baharem, & nous ignorons pourquoi. Cette isle, située dans le golfe Persique, a souvent changé de maître. Elle passa sous la domination des Portugais avec Ormuz, dont elle recevoit des loix. Ces conquérants la perdirent dans la suite, & elle éprouva depuis un grand nombre de révolutions. Thamas-Koulikan la rendit à la Perse, à qui elle avoit appartenu. Ce fier usurpateur avoit alors le plus vaste plan de domination. Il vouloit régner sur deux mers, dont il possédoit quelques bords : mais s'étant apperçu qu'au-lieu d'entrer dans ses vues, ses sujets les traversoient, il s'imagina, par une de ces volontés tyranniques qui ne coûtent rien aux despotes, de porter ses sujets du golfe Persique sur la mer Caspienne, & ses sujets de la mer Caspienne sur le golfe Persique. Cette double transmigration lui paroissoit propre à rompre les liaisons que ces deux peuples avoient formées avec ses ennemis, & à lui assurer, sinon leur attachement, du moins leur fidélité. Sa mort anéantit ses grands projets, & la confusion où tomba son Empire, offrit à l'ambition d'un Arabe entreprenant, la facilité de s'emparer de Baharem, où il regne encore.

Cette isle, célèbre par sa pêche de perles, dans le temps même qu'on en trouvoit à Ormuz, à Ka-

rek, à Keshy, dans d'autres lieux du golfe, est devenue bien plus importante, depuis que les autres bancs sont épuisés, sans que le sien ait essuyé une diminution sensible. Cette pêche commence en Avril, & finit en Octobre. Elle est renfermée dans l'espace de quatre à cinq lieues. Les Arabes, les seuls qui s'y livrent, vont coucher chaque nuit dans l'isle ou sur la côte, à moins que les vents ne les empêchent de gagner la terre. Autrefois ils payoient tous un droit à des galliotes établies pour le recevoir. Depuis le dernier changement, il n'y a que les habitants de l'isle qui ayent cette soumission pour leur Scheik, trop faible pour l'obtenir des autres.

Les perles de Baharem sont moins blanches que celles de Ceylan & du Japon, mais beaucoup plus grosses que les premières, & d'une forme plus régulière que les autres. Elles tirent un peu sur le jaune; mais on ne peut leur disputer l'avantage de conserver leur eau dorée; tandis que les perles plus blanches perdent avec le temps beaucoup de leur éclat, sur-tout dans les pays chauds. La coquille des unes & des autres, connue sous le nom de nacre de perle, sert en Asie à beaucoup d'usages.

Le produit annuel de la pêche, qui se fait dans les parages de Baharem, est estimé 3,600,000 livres. Les perles inégales passent la plupart à Constantinople & dans le reste de la Turquie: les grandes y servent à l'ornement de la tête, & les petites sont employées dans les broderies. Les perles parfaites doivent être réservées pour Surate, d'où elles se répandent dans tout l'Indostan. On n'a pas à craindre d'y en voir diminuer le prix ou la consommation. Ce luxe est la plus forte passion des femmes, & la superstition augmente le débit de

cette production de la mer. Il n'est point de gentil qui ne se fasse un point de religion, de percer au moins une perle à son mariage. Quel que soit le sens mystérieux de cet usage chez un peuple où la morale & la politique sont en allégories, & où l'allégorie devient religion, cet emblème de la pudeur virginale est utile au commerce des perles. Celles qui n'ont pas été nouvellement forées, entrent dans l'ajustement, mais ne peuvent servir pour la cérémonie du mariage, où l'on veut au moins une perle neuve. Aussi valent-elles constamment vingt-cinq, trente pour cent de moins que celles qui arrivent du golfe où elles ont été pêchées. Le Malabar n'a point de perles, mais il a d'autres richesses.

Le Malabar proprement dit, n'est que le pays situé entre le cap Comorin & la rivière de Neliceram. Cependant, pour rendre la narration plus claire, en nous conformant aux idées généralement reçues en Europe, nous appellerons de ce nom tout l'espace qui s'étend depuis l'Indus jusqu'au cap Comorin. Nous y comprendrons même les îles voisines, en commençant par les Maldives.

XV.
Description
de la côte de
Malabar.
Idée des
Etats qui la
forment.

Les Maldives forment une longue chaîne d'îles, à l'Ouest du cap Comorin, qui est la terre-ferme la plus voisine. Elles sont partagées en treize Provinces, qu'on nomme Atollons. Cette division est l'ouvrage de la nature, qui a entouré chaque Atollon d'un banc de pierre qui le défend mieux que les meilleures fortifications, contre l'impétuosité des flots, ou les attaques de l'ennemi. Les naturels du pays font monter à douze mille le nombre de ces îles, dont les plus petites n'offrent que des monceaux de sables submergés dans les hautes marées, & les plus grandes n'ont qu'une très-petite circonférence. De tous les canaux qui les séparent, il n'y

en a que quatre qui puisse recevoir des navires. Les autres sont si peu profonds, qu'on y trouve rarement plus de trois pieds d'eau. On conjecture, avec fondement, que toutes ces différentes isles n'en faisoient autrefois qu'une, que l'effort des vagues & des courants, ou quelque grand accident de la nature, aura divisée en plusieurs portions.

Il est vraisemblable que cet archipel fut originaiement peuplé par des hommes venus du Malabar. Dans la suite, les Arabes y passerent, en usurperent la souveraineté, y établirent leur religion. Les deux nations n'en faisoient plus qu'une; lorsque les Portugais, peu de temps après leur arrivée aux Indes, la mirent sous le joug. Cette tyrannie dura peu. La garnison qui en tenoit les chaînes, fut exterminée, & les Maldivers recouvrerent leur indépendance. Depuis cette époque, elles sont soumises à un despote, qui tient sa cour à Male, & qui a abandonné toute l'autorité aux Prêtres. Il est le seul négociant de ses Etats.

Une pareille administration & la stérilité du pays, qui ne produit que des cocotiers, empêchent le commerce d'y être considérable. Les exportations se réduisent à des cauris, du poisson & du kaire.

Le kaire est l'écorce du cocotier, dont on fait des cables qui servent à la navigation dans l'Inde. Nulle part il n'est aussi bon, aussi abondant qu'aux Maldives. On en porte une grande quantité avec des cauris, à Ceylan, où ces marchandises sont échangées contre les noix d'areque.

Le poisson, appelé dans le pays complemasse, est séché au soleil. On le sale, en le plongeant dans l'eau de la mer à plusieurs reprises. Il est divisé en filets, de la grosseur & de la longueur du doigt. Achem en reçoit tous les ans deux cargaisons qu'il paye avec de l'or & du benjoin. L'or reste dans les

Maldives, & le benjoin est envoyé à Moka, où il sert à acheter environ trois cents balles de café, nécessaires à la consommation de ces isles.

Des cauris, sont des coquilles blanches & luisantes. La pêche s'en fait deux fois le mois, trois jours avant la nouvelle lune, & trois jours après. Elle est abandonnée aux femmes, qui entrent dans l'eau jusqu'à la ceinture, pour les ramasser dans les sables de la mer. On en fait des paquets de douze mille. Ce qui ne reste pas dans la circulation du pays, ou n'est pas porté à Ceylan, passe sur les bords du Gange. Il sort tous les ans de ce fleuve un grand nombre de bâtimens qui vont vendre du sucre, du riz, des toiles, quelques autres objets moins considérables aux Maldives, & qui se chargent en retour de cauris pour sept ou huit cents mille livres. Une partie se disperse dans le Bengale, où il sert de petite monnoie. Le reste est enlevé par les Européens, qui l'employent utilement dans leur commerce d'Afrique. Ils payent la livre six sols, la vendent depuis douze jusqu'à dix-huit dans leurs métropoles, & elle vaut en Guinée jusqu'à trente-cinq.

Le Royaume de Travancor, qui s'étend du cap Comorin aux frontieres de Cochin, n'étoit autrefois guere plus opulent que les Maldives. Il est vraisemblable qu'il ne dut qu'à sa pauvreté, la conservation de son indépendance, lorsque les Mogols s'emparerent du Maduré. Un Monarque qui monta sur le trône vers 1730, & qui l'occupa près de quarante ans, donna à cette couronne une dignité qu'elle n'avoit jamais eue. C'étoit un homme d'un sens exquis & profond. Il recevoit d'un de ses voisins deux Ambassadeurs, dont l'un avoit commencé une harangue prolixie que l'autre se dispoisoit à continuer. *Ne soyez pas long, la vie est courte,* lui dit ce Prince avec

un visage austere. Son regne ne fut taché que par une foiblesse. Il étoit Naïre, & se trouvoit humilié de ne pas appartenir à la premiere des castes. Dans la vue de s'y incorporer, autant qu'il étoit possible, il fit fondre en 1752 un veau d'or, y entra par le muffle, & en sortit par la partie opposée. Ses édits furent datés depuis du jour d'une si glorieuse renaissance; & au grand scandale de tout l'Indostan, il fut reconnu pour brame par ceux de ses sujets qui jouissoient de cette grande prérogative.

Par les soins d'un François nommé la Noye, ce Monarque étoit parvenu à former l'armée la mieux disciplinée qu'on eût jamais vue dans ces contrées. Avec ces forces, il comptoit, dit-on, conquérir le Malabar entier; & peut-être le succès auroit-il couronné son ambition, si les nations Européennes ne l'eussent traversée. Malgré ces obstacles, il réussit à reculer les frontieres de ses Etats; & ce qui étoit infiniment plus difficile, à rendre ses usurpations utiles à ses peuples. Au milieu du tumulte des armes, l'agriculture fut encouragée, & il s'éleva des manufactures grossieres de coton.

Il s'est formé deux établissemens Européens dans la Travancor.

Celui que les Danois ont à Coleschey est sans activité. Il est rare & très-rare que cette nation y fasse le plus petit achat ou la moindre vente.

Le comptoir Anglois d'Anjinga est placé sur une langue de terre, à l'embouchure d'une petite riviere, obstruée par des sables durant la plus grande partie de l'année. La ville est remplie de métiers & fort peuplée. Quatre petits bastions sans fossé & une garnison de cent cinquante hommes la défendoient. Cette dépense a été jugée inutile. Un seul agent conduit aujourd'hui les affaires, avec moins d'éclat & plus d'utilité.

Territoire d'Anjinga, tu n'es rien ; mais tu as donné naissance à Eliza. Un jour, ces entrepôts de commerce, fondés par les Européens sur les côtes d'Asie, ne subsisteront plus. L'herbe les couvrira, ou l'Indien vengé aura bâti sur leurs débris, avant que quelques siècles se soient écoulés. Mais si mes écrits ont quelque durée, le nom d'Anjinga restera dans la mémoire des hommes. Ceux qui me liront, ceux que les vents pousseront vers ces rivages, diront : c'est là que naquit Eliza Draper ; & s'il est un Breton parmi eux, il se hâtera d'ajouter avec orgueil, & elle y naquit de parents Anglois.

Qu'il me soit permis d'épancher ici ma douleur & mes larmes ! Eliza fut mon amie. O Lecteur, qui que tu sois, pardonne-moi ce mouvement involontaire. Laisse-moi m'occuper d'Eliza. Si je t'ai quelquefois attendri sur les malheurs de l'espece humaine, daigne aujourd'hui compatir à ma propre infortune. Je fus ton ami, sans te connoître ; sois un moment le mien. Ta douce pitié sera ma récompense.

Eliza finit sa carrière dans la patrie de ses peres, à l'âge de trente-trois ans. Une ame céleste se sépara d'un corps céleste. Vous qui visitez le lieu où reposent ses cendres sacrées, écrivez sur le marbre qui les couvre : Telle année, tel mois, tel jour, à telle heure, Dieu retira son souffle à lui, & Eliza mourut.

Auteur original, son admirateur & son ami, ce fut Eliza qui t'inspira tes ouvrages, & qui t'en dicta les pages les plus touchantes. Heureux Stern, tu n'es plus, & moi je suis resté. Je t'ai pleuré avec Eliza ; tu la pleurerois avec moi ; & si le Ciel eût voulu que vous m'eussiez survécu tous les deux, tu m'aurois pleuré avec elle.

Les hommes disoient qu'aucune femme n'avoit autant de graces qu'Eliza. Les femmes le disoient

aussi. Tous louoient sa candeur; tous louoient sa sensibilité; tous ambitionnoient l'honneur de la connoître. L'envie n'attaqua point un mérite qui s'ignoroit.

Anjinga, c'est à l'influence de ton heureux climat qu'elle devoit, sans doute, cet accord presque incompatible de volupté & de décence qui accompagnoit toute sa personne, & qui se mêloit à tous ses mouvements. Le statuaire, qui auroit eu à représenter la Volupté, l'auroit prise pour modèle. Elle en auroit également servi à celui qui auroit eu à peindre la Pudeur. Cette ame inconnue dans nos contrées, le ciel sombre & nébuleux de l'Angleterre n'avoit pu l'éteindre. Quelque chose que fût Eliza, un charme invincible se répandoit autour d'elle. Le desir, mais le desir timide la suivoit en silence. Le seul homme honnête auroit osé l'aimer, mais n'auroit osé le lui dire.

Je cherche par-tout Eliza. Je rencontre, je saisis quelques-uns de ses traits, quelques-uns de ses agréments épars parmi les femmes les plus intéressantes. Mais qu'est devenue celle qui les réunissoit? Dieux qui épuifâtes vos dons pour former une Eliza, ne la fîtes-vous que pour un moment, pour être un moment admirée, & pour être toujours regrettée?

Tous ceux qui ont vu Eliza la regrettent. Moi, je la pleurerai tout le temps qui me reste à vivre. Mais est-ce assez de la pleurer? Ceux qui auront connu sa tendresse pour moi, la confiance qu'elle m'avoit accordée, ne me diront-ils point: Elle n'est plus, & tu vis?

Eliza devoit quitter sa patrie, ses parents, ses amis pour venir s'asseoir à côté de moi, & vivre parmi les miens. Quelle félicité je m'étois promise! Quelle joie je me faisois de la voir recherchée des hommes

de génie ; chérie des femmes du goût le plus difficile ? Je me disois. Eliza est jeune, & tu touches à ton dernier terme. C'est elle qui te fermera les yeux. Vaine espérance ! O renversement de toutes les probabilités humaines ! ma vieilleffe à survécu à ses beaux jours. Il n'y a plus personne au monde pour moi. Le destin m'a condamné à vivre & à mourir seul.

Eliza avoit l'esprit cultivé ; mais cet art, on ne le sentoit jamais. Il n'avoit fait qu'embellir la nature ; il ne servoit en elle qu'à faire durer le charme. A chaque moment elle plaisoit plus ; à chaque moment elle intéressoit davantage. C'est l'impression qu'elle avoit faite aux Indes ; c'est l'impression qu'elle faisoit en Europe. Eliza étoit donc très-belle ? Non, elle n'étoit que belle : mais il n'y avoit point de beauté qu'elle n'effaçât, parce qu'elle étoit la seule comme elle.

Eliza a écrit ; & les hommes de sa nation, qui ont mis le plus d'élégance & de goût dans leurs ouvrages, n'auroient pas désavoué le petit nombre des pages qu'elle a laissées.

Lorsque je vis Eliza, j'éprouvai un sentiment qui m'étoit inconnu. Il étoit trop vif pour n'être que de l'amitié ; il étoit trop pur pour être de l'amour. Si c'eût été une passion, Eliza m'auroit plaint ; elle auroit essayé de me ramener à la raison, & j'aurois achevé de la perdre.

Eliza disoit souvent qu'elle n'estimoit personne autant que moi. A présent, je le puis croire.

Dans ses derniers moments, Eliza s'occupoit de son ami ; & je ne puis tracer une ligne sans avoir sous les yeux le monument qu'elle m'a laissé. Que n'a-t-elle pu douer aussi ma plume de sa grace & de sa vertu ? Il me semble du moins l'entendre :
» Cette muse sévère qui te regarde, me dit-elle,

» c'est l'Histoire, dont la fonction auguste est de dé-
» terminer l'opinion de la postérité. Cette divinité
» volage qui plane sur le globe, c'est la Renommée,
» qui ne dédaigna pas de nous entretenir un moment
» de toi : elle m'apporta tes ouvrages, & prépara
» notre liaison par l'estime. Vois ce phénix immor-
» tel parmi les flammes : c'est le symbole du génie
» qui ne meurt point. Que ces emblèmes t'exhortent
» sans cesse à te montrer le défenseur DE L'HUMA-
» NITÉ, DE LA VÉRITÉ, DE LA LIBERTÉ".

Du haut des cieux, ta première & dernière patrie, Eliza, reçois mon serment. Je JURE DE NE PAS ÉCRIRE UNE LIGNE, OU L'ON NE PUISSE RECONNOÎTRE TON AMI.

Cochin étoit fort considérable, lorsque les Portugais arriverent dans l'Inde. Ils s'emparèrent de cette place, dont ils furent chassés depuis par les Hollandois. Le Souverain, en la perdant, avoit conservé ses Etats, qui, dans l'espace de vingt-cinq ans, ont été envahis successivement par le Travancor. Ses malheurs l'ont réduit à se réfugier sous les murs de son ancienne capitale, où il subsiste d'environ 14,400. liv. qu'on s'est obligé, par d'anciennes capitulations, à lui donner sur le produit de ses douanes. On voit dans le même fauxbourg une colonie de Juifs industrieux & blancs, qui ont la folle prétention de s'y être établis au temps de la captivité de Babylone, mais qui certainement y sont depuis très-long-temps. Une ville entourée de campagnes très-fertiles, bâtie sur une rivière qui reçoit des vaisseaux de cinq cents tonneaux, & qui forme dans l'intérieur du pays plusieurs branches navigables, devroit être naturellement florissante. S'il n'en est pas ainsi, on ne peut en accuser que le génie oppresseur du gouvernement.

Ce mauvais esprit est, pour le moins, aussi sen-

sible à Calicut. Toutes les nations y sont reçues, mais aucune n'y domine. Le Souverain qui lui donne aujourd'hui des loix, est brame; & le peuple est sous le gouvernement théocratique, qui devient avec le temps le plus mauvais des gouvernements, la main des dieux appesantissant le sceptre des tyrans, & la sainteté de l'une des autorités soumettant en aveugle & sous peine de sacrilège aux caprices de l'autre. Les ordres du despote se transforment en oracles, & la désobéissance des sujets est qualifiée de révolte contre le ciel. Le trône de Calicut est presque le seul de l'Inde occupé par cette première des castes. On en voit régner ailleurs de moins distinguées. Il y en a même de si obscures sur le trône, que leurs domestiques seroient déshonorés & chassés de leurs tribus, s'ils s'avilissoient jusqu'à manger avec leurs Monarques. Ces gens-là n'ont garde de se vanter d'avoir soupé chez le Roi. Ce préjugé n'est peut-être pas plus ridicule qu'un autre. Il abat l'orgueil des Princes; il guérit les courtisans d'une vanité. Tel est l'ascendant des superstitions. C'est sur-tout par elles que l'opinion regne dans le monde. Par les superstitions, la ruse a partagé l'Empire avec la force. Quand l'une a tout conquis, tout soumis, l'autre vient & lui donne des loix à son tour. Elles traitent ensemble, les hommes baissent la tête, & se laissent lier les mains. S'il arrive que ces deux puissances mécontentes se soulèvent l'une contre l'autre, c'est alors qu'on voit ruisseler dans les rues le sang des citoyens. Une partie se range sous l'étendard de la superstition; l'autre marche sous les drapeaux du Souverain. Les peres égorgent les enfants; les enfants enfoncent, sans hésiter, le poignard dans le sein des peres. Toute idée de justice cesse, tout sentiment d'humanité s'anéantit.

L'homme semble tout-à-coup métamorphosé en bête féroce. L'on crie d'un côté : *Rebelles, obéissez à votre Monarque.* On crie de l'autre : *Sacrileges, impies, obéissez à Dieu, le Maître de votre Roi, ou mourez.* Je m'adresserai donc à tous les Souverains de la terre, & j'oserai leur révéler la pensée secrète du sacerdoce. Qu'ils sachent que si le Prêtre s'expliquoit franchement, il diroit : Si le Souverain n'est pas mon licteur, il est mon ennemi. Je lui ai mis la hache à la main ; mais c'est à condition que je lui désignerois les têtes qu'il faudroit abattre. Les Brames, dépositaires de la religion & des sciences dans tout l'Indostan, sont employés comme ministres dans la plupart des Etats, & disposent de tout à leur gré : mais les affaires n'en sont pas mieux conduites.

Tout le Calicut est mal administré, & sa capitale plus mal encore. Elle n'a ni police, ni fortifications. Son commerce, embarrassé d'une infinité de droits, est presqu'entièrement dans les mains de quelques Maures, les plus corrompus, les plus infideles de l'Asie. Un de ses plus grands avantages, est de recevoir par la riviere de Beypour, qui n'en est éloignée que de deux lieues, le bois de teck, qui se trouve en abondance dans les plaines & sur les montagnes voisines.

Les possessions de la maison de Colastry, voisines de Calicut, ne sont guere connues que par la colonie Françoisise de Mahé, qui renaît de ses cendres, & par la colonie Angloise de Tallichery, qui n'a éprouvé aucun malheur. Cette derniere, qui a une population de quinze à seize mille ames, avoit pour défenseurs trois cents blancs & cinq cents noirs. Ils ont été rappelés depuis que la nation a acquis sur ces mers un ascendant qui ne leur laisse plus craindre de voir ses loges insultées. Actuellement elle

retire tous les ans, avec très-peu de fraix, de celle-là, quinze cents mille livres pesant de poivre, & quelques autres denrées de peu d'importance.

A la réserve de quelques Principautés qui méritent à peine d'être nommées, les Etats dont on vient de parler, forment proprement tout le Malabar, contrée plus agréable que riche. On n'en exporte guere que des aromates, des épiceries. Les plus considérables sont le bois de sandal, le safran d'Inde, le cardamome, le gingembre, la fausse cannelle & le poivre.

XVI.
Productions
particulie-
res au Mala-
bar.

Le sandal est un arbre de la grandeur du noyer. Ses feuilles sont entieres, ovales & opposées. Sa fleur est d'une seule piece, chargée de huit étamines, & portée sur le pistil, qui devient une baie insipide, semblable pour la forme à celle du laurier. Son bois est blanc à la circonférence, & jaune dans le centre, lorsque l'arbre est ancien. Cette différence dans la couleur, constitue deux variétés de sandal, employées aux mêmes usages, & douées également d'une faveur amere & d'une odeur aromatique. On prépare avec la poussiere de ce bois une pâte dont on se frotte le corps à la Chine, aux Indes, en Perse, dans l'Arabie & dans la Turquie. On le brûle aussi dans les appartements, où il répand une odeur douce & salutaire. La plus grande quantité de ce bois, auquel on attribue une vertu incisive & atténuante, reste dans l'Inde. On transporte de préférence en Europe le sandal rouge, quoique moins estimé, & d'un usage moins général. Celui-ci est le produit d'un arbre différent, commun sur la côte de Coromandel. Quelques voyageurs le confondent avec le bois de Caliatour employé dans la teinture.

Le safran d'Inde, que les Médecins appellent *Curcuma* ou *Terra merita*, a une tige très-basse & herbacée, formée par la réunion des graines, de

cinq ou six feuilles fort longues, & portées sur de longs pédicules. Les fleurs, disposées en épi écailleux près de la racine, sont purpurines, à six divisions inégales; elles n'ont qu'une étamine, portée comme elles sur le pistil, qui devient une capsule à trois loges, remplies de graines arrondies. La racine est composée de cinq ou six tubercules oblongs & noueux. On la regarde comme apéritive, propre pour guérir la jaunisse. Les Indiens s'en servent pour teindre en jaune, & elle entre dans l'affaifonnement de presque tous les mêts.

On trouve dans les diverses contrées de l'Inde plusieurs especes de cardamome, dont les caracteres distinctifs n'ont pas été suffisamment observés. Celle qui croît dans les territoires de Cochin, de Calicut & de Cananor, est la plus petite & la plus estimée. Elle a, ainsi que les autres, beaucoup d'analogie avec le safran d'Inde, dont elle differe par ses feuilles beaucoup plus nombreuses, par sa tige plus élevée, par son épi de fleurs plus lâche, provenant immédiatement de la racine, par son fruit plus petit. Ses graines, douées d'un aromate agréable, sont employées dans la plupart des ragoûts Indiens. Souvent on les mêle avec l'areque & le bétel, quelquefois on les mâche après. La médecine s'en sert principalement pour aider la digestion & pour fortifier l'estomac. Le cardamome vient sans culture, & croît naturellement dans les lieux couverts de la cendre des plantes qu'on a brûlées.

Le gingembre ressemble assez au cardamome par la disposition & la structure de ses fleurs. L'épi part du même point. La racine, qui est noueuse & traçante, pousse plusieurs tiges de trois pieds de haut, dont les feuilles sont plus étroites. Elle est blanche, tendre, & d'un goût presque aussi piquant que le poi-

vre. Les Indiens en mettent dans le riz qui fait leur nourriture ordinaire, pour en corriger l'insipidité naturelle. Cette épicerie, mêlée avec d'autres, donne aux mets qu'elle assaisonne, un goût fort qui déplaît souverainement aux étrangers. Cependant ceux des Européens qui arrivent en Asie sans fortune, sont forcés de s'y accoutumer. Les autres s'y habituent par complaisance pour leurs femmes, nées la plupart dans le pays. Là, comme ailleurs, il est plus facile aux hommes de prendre les goûts & les foibles des femmes, que de les en guérir. Peut-être aussi que le climat exige cette manière de vivre. Le meilleur gingembre est celui qu'on cultive dans le Malabar. La seconde qualité se tire du Bengale. On estime moins celui qui croît au Décan & dans tout l'Archipel Indien, si l'on en excepte pourtant le gingembre rouge des Moluques, espèce différente de l'ordinaire, par la couleur de sa racine, & sa saveur moins âcre.

La fausse cannelle, connue sous le nom de *Cassia lignea*, se trouve à Timor, à Java, à Mindanao; mais elle est supérieure sur la côte de Malabar. L'arbre dont on la tire est, comme celui de Ceylan, une espèce de laurier; il donne les mêmes produits, & lui ressemble par le plus grand nombre de ses caractères. Ses feuilles sont plus longues. Son écorce, plus épaisse & plus rouge, a moins de saveur, & se distingue sur-tout par une glutinosité que l'on sent en la mâchant. Ces signes servent à découvrir la fraude des marchands, qui la vendent avec la vraie cannelle, dont la vertu est infiniment supérieure, & le prix quatre fois plus considérable. Les Hollandois, désespérant de pouvoir extirper les arbres qui la produisent, imaginèrent, dans le temps de leur prépondérance au Malabar, d'exiger des Souverains du pays; qu'ils renonçassent au droit de
les

les dépouiller de leur écorce. Cet arrangement, qui n'a jamais été bien rempli, l'est encore moins, depuis que la puissance qui l'avoit dicté, a perdu de sa force, & qu'elle a augmenté le prix de la cannelle de Ceylan. Celle du Malabar peut former aujourd'hui un objet de deux cents mille livres pesant. La moindre partie passe en Europe, le reste se distribue dans l'Inde. Ce commerce est tout entier dans les mains des Anglois libres. Il doit augmenter; mais jamais il n'approchera de celui du poivre.

Le poivrier est un arbrisseau dont la racine est fibreuse & noirâtre. Sa tige, sarmenteuse & flexible comme celle de la vigne, a besoin, pour s'élever, d'un arbre ou d'un échelas. Elle est rameuse, garnie de nœuds, de chacun desquels part une feuille ovale, aiguë, très-lisse, & marquée de cinq nervures, dont l'odeur est forte & le goût piquant. Vers le milieu des rameaux, & plus souvent aux extrémités, l'on voit de petites grappes semblables à celles du groseiller, qui porte environ trente fleurs, composées de deux étamines & d'un pistil. Le fruit qui succède est d'abord vert, puis rouge, de la grosseur d'un pois. On le cueille communément en Octobre, quatre mois après la floraison, & on l'expose pendant sept ou huit jours au soleil. La couleur noire qu'il acquiert alors, lui a fait donner le nom de poivre noir. On le rend blanc en le dépouillant de sa pellicule extérieure. Le plus gros, le plus pesant & le moins ridé est le meilleur.

Le poivrier se plaît dans les isles de Java, de Sumatra, de Ceylan; mais plus particulièrement sur la côte de Malabar. On ne le sème point, on le plante; & le choix des rejettons demande une attention sérieuse. Il ne donne du fruit qu'au bout de trois ans. La première année de sa fécondité & les deux qui suivent, sont si abondantes, qu'il y a des ar-

buftes qui produifent jufqu'à fix ou fept livres de poivre. Les récoltes vont enfuite en diminuant, & l'arbufte dégénere avec une telle rapidité, qu'il ne rapporte plus rien à la douzieme année.

La culture du poivrier n'eft pas difficile. Il fuffit de le placer dans les terres graffes, & d'arracher avec foin, fur-tout les trois premieres années, les herbes qui croiffent en abondance autour de fa racine. Comme le foleil lui eft très-néceffaire, on doit, lorsque le poivrier eft prêt à porter du fruit, élarguer les arbres qui lui fervent d'appui, afin que leur ombre ne nuife pas à fes productions. Après la récolte, il convient de l'émonder par le haut. Sans cette précaution, on auroit beaucoup de bois & peu de fruit.

L'exportation du poivre, qui fut autrefois toute entiere entre les mains des Portugais, & que les Hollandois, les Anglois, les François fe partagent actuellement, peut s'élever dans le Malabar à dix millions pefant. A dix fols la livre, c'eft un objet de cinq millions. Il fort du pays, en d'autres productions, pour la moitié de cette fomme. Ces ventes le mettent en état de payer le riz qu'il tire du Gange & du Canara, les groffes toiles que lui fourniffent le Mayffur & le Bengale, & diverfes marchandifes que l'Europe lui envoie. La folde en argent n'eft rien, ou peu de chofe.

Le Canara, contrée limitrophe du Malabar proprement dit, s'eft fucceffivement accru des Provinces d'Onor, de Baticala, de Bandel & de Cananor; ce qui lui a donné une affez grande étendue. Il eft très-fertile, & fur-tout en riz. C'étoit autrefois l'Etat le plus floriffant de ces contrées; mais il déclina, lorsque fon Souverain fe vit forcé de donner tous les ans douze à treize cents mille francs aux Marattes fes voifins, pour garantir le Royaume de leurs

brigandages. Sa décadence a augmenté encore, depuis qu'Ayder-Alikan en est devenu le maître. Mangalor, qui lui sert de port, a déchu dans les mêmes proportions. Les navigateurs étrangers l'ont moins fréquenté, & parce que les denrées n'y étoient plus aussi abondantes, & parce que la multiplicité des droits en augmentoit excessivement le prix. Cependant les mœurs sont restées aussi corrompues qu'elles l'avoient été de temps immémorial. Le Canara est toujours en possession de fournir les courtisanes les plus voluptueuses, & les plus belles danseuses de tout l'Indostan.

Le commerce qui fit sortir Venise de ses lagunes, Amsterdam de ses marais, avoit fait de Goa le centre des richesses de l'Inde, & un des plus fameux marchés de l'univers. Le temps, les révolutions si ordinaires en Asie; l'orgueil inséparable des grands succès, la mollesse qui suit une opulence facilement acquise; la concurrence des nations plus éclairées, les infidélités du fisc & celles des particuliers; des perfidies, des atrocités de tous les genres: ces causes & d'autres peut-être qui nous échappent, ont précipité dans l'abyme cette cité superbe. Elle n'est plus rien; & les vices de son administration, la corruption de ses citoyens, l'influence des Moines dans les résolutions publiques, ne permettent pas d'espérer son rétablissement. Dépouillé de tant de fertiles Provinces qui recevoient aveuglément ses loix, il n'est resté à Goa, de son ancienne puissance, que la petite isle où il est situé, & les deux péninsules qui forment son port.

Au Nord de Goa, les Marattes, maîtres de quelques postes sur les rivages de la mer, infestoient cet océan de leurs brigandages. Cette piraterie offensa vivement le Mogol qui venoit d'affervir les parties septentrionales de la côte. Pour protéger la

XVII.

Etat actuel
de Goa.

XVIII.

Histoire des
Pirates An-
griais.

navigation de ses sujets, il créa une flotte, principalement destinée à réprimer cet esprit de rapine. A cette époque, les deux puissances se heurterent. Dans ces combats journaliers & sanglants, le Maratte Conagy-Angria montra des talents si distingués, qu'on lui défera la direction des forces maritimes de sa nation, & bientôt après le gouvernement de l'importante forteresse de Swerndroog, bâtie sur une petite isle, à peu de distance du continent.

Cet homme extraordinaire n'avoit vaincu que pour lui. Il fit adopter son plan d'indépendance par les compagnons de ses victoires, & avec leur secours s'empara des navires qu'il avoit si long-temps & si heureusement commandés. Les efforts qu'on fit pour le faire rentrer dans la soumission furent impuissants. L'attrait du pillage & la réputation de sa générosité attirèrent même un si grand nombre d'intrépides aventuriers autour de lui, qu'il lui fut facile de devenir conquérant. Son Empire s'étendit sur la côte, depuis Tamana jusqu'à Rajapour ou quarante lieues; & dans les terres, vingt ou trente milles, selon la disposition des lieux & la facilité de la défense. Cependant, il dut ses plus grands succès & toute sa renommée à des opérations navales, qui furent continuées avec la même activité, la même bravoure & la même intelligence par les héritiers de son nom & de ses Etats.

Ces corsaires n'attaquoient d'abord que les navires Indiens, Maures ou Arabes, qui n'avoient pas acheté d'eux un passe-port. Avec le temps, ils insultèrent le pavillon des Européens, qui se virent réduits à ne plus naviguer que sous convoi. Cette précaution étoit très-dispendieuse, & se trouva insuffisante. Les vaisseaux d'escorte furent souvent

assaillis eux-mêmes, & plusieurs fois enlevés à l'abordage.

Ces déprédations avoient duré cinquante ans, lorsqu'en 1722, les Anglois joignirent leurs forces à celles des Portugais, contre ces pirates. On résolut, de concert, de détruire leur repaire. L'expédition fut honteuse & malheureuse. Celle qui, deux ans après, fut entreprise par les Hollandois avec sept vaisseaux de guerre & deux galiotes à bombe, ne réussit pas mieux. Enfin le Maratte, à qui les Angrias refusoient un tribut qu'ils lui avoient longtemps payé, convint d'attaquer l'ennemi commun par terre, tandis que les Anglois l'attaqueroient par mer. Cette combinaison eut un succès complet. La plupart des ports & des forteresses furent enlevés dans la campagne de 1755. Geriath, capitale de l'Etat, succomba l'année suivante; & dans son tombeau fut enseveli un Empire, dont la prospérité n'avoit jamais eu pour base que les calamités publiques. Malheureusement de ses débris s'augmenta la puissance des Marattes, qui n'étoit déjà que trop redoutable.

Ce peuple, long-temps réduit à ses montagnes, s'est étendu peu-à-peu vers la mer, occupe aujourd'hui le vaste espace qui est entre Surate & Goa, & menace également ces deux grandes villes. Il est célèbre à la côte de Coromandel, vers Delhy, & sur le Gange, par ses incursions, par ses brigandages: mais son point central, la masse de ses forces, & sa demeure fixe, sont au Malabar. L'esprit de rapine qu'il porte dans les contrées qu'il ne fait que parcourir, il le perd dans les Provinces qu'il a conquises. Déjà s'est amélioré le sort des lieux qui furent si long-temps écrasés par la tyrannie des Portugais, & qui ont successivement grossi son domaine. Sa conduite est bien différente sur les mers

XIX.

Etat actuel
des Marat-
tes à la côte
de Malabar.

voisines. Non-seulement il y pille les bâtiments trop foibles pour lui résister, mais il accorde encore des asyles aux pirates étrangers qui consentent à partager avec lui leurs prises.

XX.
Révolu-
tions arri-
vées à Su-
rate. Suite
de l'influen-
ce qu'y ac-
quierent les
Anglois.

Surate fut long-temps le seul port par lequel l'Empire Mogol exportoit ses manufactures, & recevoit ce qui étoit nécessaire à sa consommation. Pour le contenir & pour le défendre, on imagina de construire une citadelle dont le Commandant n'avoit aucune autorité sur celui de la ville : on avoit même l'attention de choisir deux Gouverneurs, qui ne fussent pas de caractère à se réunir pour l'oppression du commerce. Des circonstances fâcheuses donnerent naissance à un troisieme pouvoir. Les mers des Indes étoient infectée de pirates qui interceptoient la navigation, & qui empêchoient les dévots Musulmans de faire le voyage de la Mecque. Le Mogol crut que le chef d'une colonie de Cafres, qui s'étoit établie à Rajapour, seroit propre à arrêter le cours de ces brigandages, & il le choisit pour son Amiral. On lui assigna pour sa solde annuelle, trois lacks de roupies, ou 720,000 livres. Cette somme n'ayant pas été exactement payée, l'Amiral s'empara du château ; & de ce fort, il opprimoit la ville. Tout alors tomba dans la confusion, & l'avarice des Marattes toujours inquiet, devint plus vive que jamais. Depuis long-temps, ces barbares, qui avoient étendu leurs usurpations jusques aux portes de la place, recevoient le tiers des impositions, à condition qu'ils ne troubleroient pas le commerce qui se faisoit dans l'intérieur des terres. Ils s'étoient contentés de cette contribution, tout le temps que la fortune ne leur avoit pas présenté des faveurs plus considérables. Lorsqu'ils virent la fermentation des esprits, ils ne douterent pas que, dans sa fureur,

quelqu'un des partis ne leur ouvrît les portes, & ils s'approchèrent en force des murailles. Des négociants qui se voyoient tous les jours à la veille d'être dépouillés de leur fortune, appellerent les Anglois à leur secours en 1759, & les aiderent à s'emparer de la citadelle. L'avantage de la tenir sous leur garde ainsi que l'exercice de l'amirauté, furent assurés aux conquérants par la Cour de Delhy, avec le revenu attaché aux deux postes. Cette révolution rendit quelque calme à Surate & à son Nabab, mais en les mettant dans une dépendance absolue de la force qu'on avoit invoquée.

Ce succès étendit l'ambition des agents de la compagnie Angloise. Ceux d'entre eux qui conduisoient les affaires au Malabar étoient rongés d'un dépit secret de n'avoir eu aucune part aux fortunes immenses qui s'étoient faites au Coromandel & dans le Bengale. Leurs avides regards qui, depuis long-temps, se portoient de tous les côtés, s'arrêtèrent enfin en 1771 sur Barokia, grande ville située à trente-cinq milles de l'embouchure de la riviere de Nerbedals qui se jette dans le golfe de Cambaie, & très-anciennement célèbre par la richesse de son sol & par l'abondance de ses manufactures. Les navires, même marchands, n'y peuvent monter qu'avec le secours de la marée, ni en descendre qu'au temps du reflux.

Cinq cents blancs & mille noirs partirent de Bombay, pour s'emparer de la place, sous les prétextes les plus frivoles. L'expédition échoua par l'incapacité du chef qui en étoit chargé. Elle fut reprise l'année suivante. Les assiégés, enhardis par un premier succès, & peut-être encore plus par une ancienne tradition qui leur promettoit que leur ville ne seroit jamais prise, se défendirent assez long-

temps : mais à la fin leurs murailles furent emportées d'affaut.

Durant tout le siege, la mere du Nabab n'avoit pas quitté son fils, bravant comme lui le ravage du canon & des bombes. Ils sortirent ensemble de la place, lorsqu'elle ne fut plus tenable. On les poursuivoit. *Allez*, dit cette héroïque femme au compagnon de sa fuite, *allez chercher un asyle & des secours chez vos alliés ; je retarderai la marche de nos ennemis, & leur échapperai peut-être.* Se voyant ferrée de trop près, on lui vit prendre le parti si ordinaire dans l'Indostan aux personnes de son sexe qui ont conservé leur poignard : elle se perça le cœur pour éviter de porter des fers. Son fils ne survécut que peu.

Avant son désastre, ce Prince étoit obligé de donner aux Marattes les six dixiemes de son revenu qui ne passoit pas 1,680,000 liv. C'étoit comme possesseurs d'Amed-Abad, capitale du Guzarate, que ces barbares exigeoient un si grand tribut. Les Anglois ne se refuserent pas seulement à cette humiliation : ils voulurent aussi exercer des droits sur la Province entiere. Des prétentions si opposés furent une semence de discorde. Tout fut pacifié en 1776 par un traité qui régla que les anciens usurpateurs conserveroient leurs conquêtes ; mais que les nouveaux auroient la jouissance libre de Barokia, & qu'on ajouteroit à son territoire un territoire dont les impositions rendroient 720,000 livres.

Les Marattes paroissoient alors dans une situation qui ne leur permettoit pas d'espérer un arrangement si favorable. L'union de ces brigands n'avoit jamais été altérée. Cette concorde leur avoit assuré une supériorité décidée sur les autres Puissances de l'Indostan, perpétuellement agitées par des trou-

bles domestiques. Leurs premières divisions éclatèrent en 1773. Le frère & le fils de leur dernier chef se disputèrent l'Empire, & les sujets divisés prirent tous parti, suivant leurs inclinations ou leurs intérêts.

Durant le cours de cette guerre civile, le Souba du Décan se remit en possession des Provinces que le malheur des temps l'avoit forcé d'abandonner à ces barbares. Ayder - Alikan s'appropriâ la partie de leur territoire qui étoit le plus à sa bienséance. Les Anglois jugèrent la circonstance favorable pour s'emparer de Salfete, dont les Marattes avoient chassé les Portugais en 1740.

La conquête de cette île se trouva moins aisée qu'on ne l'avoit espéré. La citadelle de Tanah, qui en faisoit toute la force, fut défendue avec une intelligence, une opiniâtreté inconnues dans ces contrées. Sommé de se rendre, le Gouverneur, âgé de quatre-vingt-douze ans, répondit fièrement : *Je n'ai pas été envoyé pour cela*; & il redoubla d'activité & de courage. Ce ne fut qu'après qu'il eut été tué, qu'après que ses braves compagnons eurent soutenu un assaut très-meurtrier depuis sa mort, que les troupes Britanniques entrèrent dans la place le 28 Décembre 1774.

Alors seulement le vainqueur se trouva le maître d'un territoire, qui, à la vérité, n'a que vingt milles de long sur quinze milles de large, mais qui est un des plus peuplés, des plus fertiles de l'Asie. Au centre est la montagne de Keneri, remplie d'excavations vastes & profondes, toutes pratiquées dans le roc vif. Ce sont des pagodes rangées ordinairement de suite, mais quelquefois placées les unes au-dessus des autres. Des figures & des inscriptions taillées ou gravées sur la pierre les ornent le plus souvent. On retrouve les mêmes

XXI.

Description
de l'île de
Salfete.

singularités dans l'isle d'Elephante , voisine de Salfete.

Des ouvrages si étonnants ont été l'origine de beaucoup de fables. Le vulgaire croit qu'ils furent exécutés, il y a cinq cents mille ans, par des divinités d'un ordre inférieur. Quelques brames en font l'honneur au grand Alexandre, qu'ils se plaisent à décorer de tout ce qui leur paroît au-dessus des forces naturelles de l'homme. Il est raisonnable d'espérer que les Anglois, auxquels nous devons déjà tant de lumières sur l'Asie, n'oublieront rien pour arriver à l'intelligence de ces monuments, qui peuvent jeter un si grand jour sur l'histoire & sur la religion des Indes. Ces soins leur seront d'autant plus faciles, que Salfete n'est séparée de Bombay que par un canal très-étroit.

XXII.
Description
de l'isle de
Bombay.
Son état ac-
tuel & son
importance.

Cette isle, qui n'a guere que vingt ou vingt-cinq milles de circonférence, fut assez long-temps un objet d'horreur. Personne ne vouloit se fixer sur un terrain si mal-sain, qu'il étoit passé en proverbe, que *deux moussons à Bombay étoient la vie d'un homme*. Les campagnes étoient alors remplies de bambous & de cocotiers; c'étoit avec du poisson pourri qu'on fumoit les arbres; des marais infects corrompoient les côtes. Ces principes de destruction auroient, sans doute, dégoûté les Anglois de leur colonie, s'ils n'y avoient été retenus par le meilleur port de l'Indostan, & le seul qui, avec celui de Goa, puisse recevoir des vaisseaux de ligne. Un avantage si particulier leur fit desirer de pouvoir donner de la salubrité à l'air, & l'on y réussit assez aisément, en ouvrant le pays, & en procurant de l'écoulement aux eaux. Alors se portèrent en foule dans cet établissement, les habitants des contrées voisines, attirés par la douceur du gouvernement.

Jetez un coup-d'œil sur le globe depuis l'origine des temps historiques, & vous verrez les hommes poursuivis par le malheur, s'arrêtant où il leur est permis de respirer. N'est-il pas surprenant que la généralité & la constance de ce phénomène n'ayent pas encore appris aux maîtres de la terre, que l'unique moyen de prévenir les émigrations, c'est de faire jouir leurs sujets d'une situation assez douce pour les fixer dans la région qui les a vu naître?

On compte actuellement à Bombay près de cent mille habitants, dont sept à huit mille sont matelots. Quelques manufactures de soie & de coton en occupent un petit nombre. Comme les grandes productions ne pouvoient pas prospérer sur un rocher, où le sol a peu de profondeur, la multitude a tourné ses soins vers la culture d'un excellent oignon, qui, avec le poisson qu'on fait sécher, est avantageusement vendu dans les marchés les plus éloignés. Ces travaux ne s'exécutent pas avec l'indolence si générale sous un ciel ardent. L'Indien s'est montré susceptible d'émulation, & son caractère a été changé, en quelque sorte, par l'exemple des infatigables Parisiens. Ces derniers ne sont pas uniquement pêcheurs & agriculteurs. La construction, l'équipement, l'expédition des navires, tout ce qui concerne la rade ou la navigation, est confié à leur activité, à leur industrie.

Avant 1759, les bâtiments expédiés d'Europe pour la mer Rouge, le golfe Persique & le Malabar, abordoient généralement aux côtes où ils devoient déposer leur argent & leurs marchandises, où ils devoient trouver leur chargement. A cette époque, tous se sont rendus, tous se sont arrêtés à Bombay, où l'on réunit, sans frais, les productions des contrées voisines, depuis que la compagnie Angloise, revêtue de la dignité d'Amiral du

Grand-Mogol, est obligée d'avoir une marine & une marine assez nombreuse dans ces parages.

C'étoit une nécessité, que, dans un pareil entrepôt, les chantiers, les navires & les négociants se multipliaient. Aussi l'isle s'est-elle assez rapidement emparée de toute la navigation & d'une grande partie du commerce que Surate, que les autres marchés voisins avoient fait jusqu'alors dans les mers d'Asie.

Il falloit donner de la stabilité à ces avantages. Pour y parvenir, on a entouré de fortification le port qui est le mobile de tant d'opérations, & où doivent se radouber les escadres envoyées par la Grande-Bretagne, sur l'Océan Indien. Ces ouvrages sont solidement construits, & n'ont, dit-on, d'autre défaut que d'être trop étendus. Ils ont pour défenseurs douze cents Européens & un beaucoup plus grand nombre de troupes Asiatiques.

En 1773, le revenu de toutes les dépendances de Bombay montoit à 13,607,212 liv. 10 s., & leurs dépenses à 12,711,150 liv. La situation de ces trop nombreuses colonies a été sûrement améliorée depuis cette époque; mais nous ne saurions assigner le terme de ces économies.

Les possessions des Anglois & des Marattes dans le Malabar, sont trop mêlées; leurs intérêts trop opposés, & leurs prétentions trop vastes, pour qu'un peu plutôt, un peu plus tard, les deux nations ne mesurent leurs forces. On ne peut pas dire à laquelle des deux Puissances la victoire restera. Cet événement dépendra des circonstances où elles se trouveront, des alliances qu'elles auront formées, & principalement des hommes d'Etat qui dirigeront leur politique, des Généraux qui commanderont leurs armées. Voyons si la tranquillité est mieux établie sur les côtes de Coromandel &

d'Orixa, qui s'étendent depuis le cap Comorin jusqu'au Gange.

Les Géographes & les Historiens distinguent toujours ces deux contrées limitrophes, occupées par des peuples dont les habitudes & les monnoies ne se ressemblent point. Ils different aussi par le langage. Ceux d'Orixa ont un idiôme particulier, tandis que leurs voisins parlent généralement le Malabar. Cependant, comme le commerce qui se fait dans ces régions est à-peu-près le même, & qu'il s'y fait de la même manière, nous les désignerons sous l'unique nom de Coromandel. Les deux côtes ont d'autres traits de ressemblance. Sur l'une & sur l'autre, les chaleurs sont très-vives : mais, depuis le commencement de Juin jusqu'au milieu d'Octobre, les vents de mer qui s'élevent à dix heures du matin, & qui soufflent jusques vers dix heures du soir, rendent le climat supportable. Il est encore plus rafraîchi dans les mois de Juillet, & sur-tout de Novembre, par des pluies qu'on peut dire continuelles.

Cette immense plage est couverte, dans l'espace d'environ un mille, d'un sable tout-à-fait stérile, où viennent se briser avec violence les vagues de l'Océan Indien. Il n'y abordoit autrefois que des canots formés de planches légères, jointes, & pour ainsi dire, cousues avec du kaire. Les premiers Européens qui aborderent à ces rivages, voulurent employer des bâtimens plus grands & plus solides. Des malheurs répétés les guérèrent de leur présomption. Ils comprirent, avec le temps, que rien n'étoit plus raisonnable que de se conformer à une pratique, qui ne leur avoit d'abord paru digne que d'un peuple sans lumières & sans expérience.

Plusieurs raisons firent d'abord négliger cette région, par les premiers Européens qui passèrent

XXIII.

Etat de la
côte de Co-
romandel à
l'arrivée des
Européens.

aux Indes. Elle étoit séparée, par des montagnes inaccessibles, du Malabar, où ces hardis navigateurs travailloient à s'établir. On n'y trouvoit pas les aromates & les épiceries qui fixoient principalement leur attention. Enfin, les troubles civils en avoient banni la tranquillité, la sûreté & l'industrie.

A cette époque, l'Empire de Bisnagar, qui donnoit des loix à ce grand pays, s'écrouloit de toutes parts. Les premiers Monarques de ce bel Etat avoient dû leur pouvoir à leurs talents. On les voyoit à la tête de leurs armées pendant la guerre. Durant la paix, ils dirigeoient leurs conseils; ils visitoient leurs Provinces; ils administroient la justice. La prospérité les corrompit. Ils contractèrent peu-à-peu l'habitude de se montrer rarement aux peuples, d'abandonner le soin des affaires à leurs Généraux & à leurs Ministres. Cette conduite, qui a par-tout amené la ruine des Empires, préparoit la leur. Les Gouverneurs de Visapour, de Carnate, de Golconde, d'Orixa, se rendirent indépendants sous le nom de Rois. Ceux de Madure, de Tanjaor, de Maïssur, de Gingi, & quelques autres, usurperent aussi l'autorité souveraine, mais sans quitter leur ancien titre de Naick. Cette grande révolution étoit encore récente, lorsque les Européens se montrèrent sur la côte de Coromandel.

Le commerce avec l'étranger y étoit alors peu de chose. Il se réduisoit aux diamants de Golconde, qui étoient portés à Calicut, à Surate, & de-là à Ormuz ou à Suez, d'où ils se répandoient en Europe ou en Asie. Mazulipatan, la ville la plus riche, la plus peuplée de ces contrées, étoit le seul marché qu'on connût pour les toiles. Dans une grande foire qui s'y tenoit tous les ans, elles étoient achetées par des bâtimens Arabes & Malais qui fré-

quentoient la rade, & par des caravanes qui y venoient de loin. Ces toiles avoient la même destination que les diamants.

Le goût qu'on commençoit à prendre parmi nous pour les manufactures de Coromandel, inspira la résolution de s'y établir à toutes les nations Européennes qui fréquentoient les mers des Indes. Elles n'en furent détournées, ni par la difficulté de faire arriver les marchandises de l'intérieur des terres, qui n'offroient pas un fleuve navigable, ni par la privation totale des ports, dans des mers qui ne sont pas tenables une partie de l'année; ni par la stérilité des côtes, la plupart incultes & inhabitées; ni par la tyrannie & l'instabilité du gouvernement. On pensa que l'industrie viendrait chercher l'argent; que le Pégu fourniroit des bois pour les édifices, & le Bengale, des grains pour la subsistance; que neuf mois d'une navigation paisible seroient plus que suffisants pour les chargements; qu'il n'y auroit qu'à se fortifier pour se mettre à couvert des vexations des foibles despotes qui opprimoient ces contrées.

Les premières colonies furent établies sur les bords de la mer. Quelques-unes durent leur origine à la force; la plupart se formerent du consentement des Souverains: toutes eurent un terrain très-resserré. Leurs limites étoient fixées par une haie de plantes épineuses qui formoit toute leur défense. Avec le temps, on éleva des fortifications. La tranquillité qu'elles procuroient & la douceur du gouvernement, multiplièrent en peu de temps le nombre des colons. L'éclat & l'indépendance de ces établissements blessèrent plus d'une fois les Princes dans les Etats desquels ils s'étoient formés: mais leurs efforts, pour les anéantir, furent inutiles. Chaque colonie vit augmenter ses prospérités, selon la mesure des

XXIV:
Comment
les Euro-
péens ont
établi leur
commerce
à la côte de
Coroman-
del, & quel-
le extension
ils lui ont
donnée.

richesses & de l'intelligence de la nation qui l'avoit fondée.

Aucune des compagnies qui exercent leur privilege exclusif au-delà du cap de Bonne-Espérance, n'entreprit le commerce des diamants. Il fut toujours abandonné aux négociants particuliers; & par degrés, il tomba tout entier entre les mains des Anglois, ou des Juifs & des Arméniens, qui vivoient sous leur protection. Aujourd'hui, ce grand objet de luxe & d'industrie est peu de chose. Les révolutions arrivées dans l'Indostan ont écarté les hommes de ces riches mines, & l'anarchie dans laquelle est plongé ce malheureux pays, ne permet pas d'espérer qu'ils s'en rapprochent. Toutes les spéculations de commerce à la côte de Coromandel, se réduisent à l'achat des toiles de coton.

On y achete des toiles blanches, dont la fabrication n'est pas assez différente de la nôtre, pour que ses détails puissent nous intéresser ou nous instruire. On y achete des toiles imprimées, dont les procédés, d'abord servilement copiés en Europe, ont été depuis simplifiés & perfectionnés par notre industrie. On y achete enfin des toiles peintes que nous n'avons pas entrepris d'imiter. Ceux qui croient que la cherté de notre main-d'œuvre nous a seule empêchés d'adopter ce genre d'industrie, sont dans l'erreur. La nature ne nous a pas donné les matières qui entrent dans la composition de ces brillantes & ineffaçables couleurs, qui font le principal mérite des ouvrages des Indes; elle nous a sur-tout refusé les eaux nécessaires pour les mettre heureusement en œuvre.

Les Indiens ne suivent pas par-tout la même méthode pour peindre leurs toiles; soit qu'il y ait des pratiques minutieuses, particulières à certaines Provinces; soit que les différents sols produisent
des

des drogues différentes, propres aux mêmes usages.

Ce seroit abuser de la patience de nos Lecteurs, que de leur tracer la marche lente & pénible des Indiens dans l'art de peindre leurs toiles. On diroit qu'ils le doivent plutôt à leur antiquité, qu'à la fécondité de leur génie. Ce qui semble autoriser cette conjecture, c'est qu'ils se sont arrêtés dans la carrière des arts, sans y avoir avancé d'un seul pas depuis plusieurs siècles ; tandis que nous l'avons parcourue avec une rapidité extrême, & que nous voyons, avec une émulation pleine de confiance, l'intervalle immense qui nous sépare encore du terme. A ne considérer même que le peu d'invention des Indiens, on seroit tenté de croire que, depuis un temps immémorial, ils ont reçu les arts qu'ils cultivent de quelque peuple plus industrieux : mais quand on réfléchit que ces arts ont un rapport exclusif avec les matières, les gommes, les couleurs, les productions de l'Inde, on ne peut s'empêcher de voir qu'ils y sont nés.

Une chose qui pourroit surprendre, c'est la modicité du prix des toiles où l'on fait entrer toutes les couleurs. Elles ne coûtent guere plus que celles où il n'en entre que deux ou trois. Mais il faut observer que les marchands du pays vendent à la fois, à toutes les compagnies, une quantité considérable de toiles, & que dans les assortiments qu'ils fournissent, on ne leur demande qu'une petite quantité de toiles peintes en toutes couleurs ; parce qu'elles ne sont pas fort recherchées en Europe.

Quoique toute la partie de l'Indostan, qui s'étend depuis le cap Comorin jusqu'au Gange, offre quelques toiles de toutes les especes, on peut dire que les belles se fabriquent dans la partie orientale,

les communes au milieu, & les grossieres à la partie la plus occidentale. On trouve des manufactures dans les colonies Européennes & sur la côte. Elles deviennent plus abondantes à cinq ou six lieues de la mer, où le coton est plus beau & plus cultivé, où les vivres sont à meilleur marché. On y fait des achats, qu'on pousse trente & quarante lieues dans les terres. Des marchands Indiens, établis dans nos comptoirs, sont toujours chargés de ces opérations.

On convient avec eux de la quantité & de la qualité des marchandises qu'on veut. On en règle le prix sur des échantillons, & on leur donne, en passant le contrat, le quart ou le tiers de l'argent qu'elles doivent coûter. Cet arrangement tire son origine de la nécessité où ils sont eux-mêmes, de faire, par le ministère de leurs associés ou de leurs agents, répandus par-tout, des avances aux ouvriers, de les surveiller pour la sûreté de ces fonds, & d'en diminuer successivement la masse, en retirant des ateliers tout ce qui est fini. Sans ces précautions, l'Europe ne recevrait jamais ce qu'elle demande. Les tisserands fabriquent, à la vérité, pour leur compte ce qui sert à la consommation intérieure. Ces entreprises, qui n'exigent qu'un foible capital, & un capital qui rentre toutes les semaines, sont rarement au-dessus des facultés du plus grand nombre : mais peu d'entre eux ont des moyens suffisants pour exécuter sans secours les toiles fines destinées à l'exportation; & ceux qui le pourroient ne se le permettroient pas, dans la crainte bien fondée des exactions trop ordinaires sous un gouvernement si oppresseur.

Les compagnies qui ont de la fortune ou de la conduite, ont toujours dans leurs établissements une année de fonds d'avance. Cette méthode leur

assure, pour le temps le plus convenable, la quantité de marchandises dont elles ont besoin, & de la qualité qu'elles les desirent. D'ailleurs, leurs ouvriers, leurs marchands, qui ne sont pas un instant sans occupation, ne les abandonnent jamais.

Les nations qui manquent d'argent & de crédit, ne peuvent commencer leurs opérations de commerce qu'à l'arrivée de leurs vaisseaux. Elles n'ont que cinq ou six mois, au plus, pour l'exécution des ordres qu'on leur envoie d'Europe. Les marchandises sont fabriquées, examinées avec précipitation; on est même réduit à en recevoir qu'on connoît pour mauvaises, & qu'on auroit rebutées dans un autre temps. La nécessité de compléter les cargaisons, & d'expédier les bâtimens avant le temps des ouragans, ne permet pas d'être difficile.

On se tromperoit, en pensant qu'on pourroit déterminer les entrepreneurs du pays à faire fabriquer pour leur compte, dans l'espérance de vendre avec un bénéfice convenable à la compagnie à laquelle ils sont attachés. Outre qu'ils ne sont pas la plupart assez riches pour former un projet si vaste, ils ne seroient pas sûrs d'y trouver leur profit. Si des événemens imprévus empêchoient la compagnie, qui les occupe, de faire ses armemens ordinaires, ces marchands n'auroient nuls débouchés pour leurs toiles. L'Indien, dont le vêtement, par sa forme, exige d'autres largeurs, d'autres longueurs que celles des toiles fabriquées pour nous, n'en voudroit pas, & les autres compagnies Européennes se trouvent pourvues ou assurées de tout ce que l'étendue de leur commerce demande, & de tout ce que leurs facultés leur permettent d'acheter. La voie des emprunts, imaginée pour lever cet embarras, n'a été, ni ne pouvoit être utile.

C'est un usage immémorial dans l'Indostan, que

tout citoyen qui emprunte , donne un titre écrit à son créancier. Cet acte n'est admis en justice , qu'autant qu'il est signé de trois témoins , & qu'il porte le jour , le mois , l'année de l'engagement , avec le taux de l'intérêt auquel il a été contracté. Lorsque le débiteur manque à ses obligations , il peut être arrêté par le prêteur lui-même. Jamais il n'est enfermé , parce qu'on est bien assuré qu'il ne prendra pas la fuite. Il ne se permettroit pas même de manger , sans en avoir obtenu la permission de son créancier.

Les Indiens distinguent trois sortes d'intérêts ; l'un , qui est péché ; l'autre , qui n'est ni péché , ni vertu ; un troisième , qui est vertu : c'est leur langage. L'intérêt qui est péché , est de quatre pour cent par mois ; l'intérêt qui n'est ni péché , ni vertu , est de deux pour cent par mois ; l'intérêt qui est vertu , est d'un pour cent par mois. Le dernier est , à leurs yeux , un acte de bienfaisance qui n'appartient qu'aux âmes les plus héroïques. Quoique ce traitement soit celui qu'obtiennent les nations Européennes , qui sont réduites à emprunter , on sent bien qu'elles ne peuvent profiter de cette facilité , sans courir à leur ruine.

Le commerce extérieur du Coromandel n'est point dans les mains des naturels du pays. Seulement , dans la partie occidentale , il y a des Mahométans , connus sous le nom de Choulis , qui font à Naour & à Porto-Novo , des expéditions pour Achem , pour Merguy , pour Siam , pour la côte de l'Est. Outre les bâtimens assez considérables qu'ils employent dans ces voyages , ils ont de moindres embarcations , pour le cabotage de la côte , pour Ceylan , pour la pêche des perles. Les Indiens de Mazulipatan employent leur industrie d'une autre manière. Ils font venir du Bengale

des toiles blanches, qu'ils teignent ou qu'ils impriment, & vont les revendre avec un bénéfice de trente-cinq ou quarante pour cent, dans les lieux même d'où ils les ont tirées.

A l'exception de ces liaisons, qui font bien peu de chose, toutes les affaires ont passé aux Européens, qui n'ont, pour associés, que quelques Baniens, quelques Arméniens, fixés dans leurs établissements. On peut évaluer à trois mille cinq cents balles, la quantité de toiles qu'on tire du Coromandel pour les différentes échelles de l'Inde. Les François en portent huit cents au Malabar, à Moka, à l'île de France. Les Anglois, douze cents à Bombay, au Malabar, à Sumatra & aux Philippines. Les Hollandois, quinze cents à leurs divers établissements. A l'exception de cinq cents balles, destinées pour Manille, qui coûtent chacune 2,400 livres, les autres sont composées de marchandises si communes, que leur valeur primitive ne s'éleve pas au-dessus de 720 livres. Ainsi la totalité de trois mille cinq cents balles ne passe pas 3,360,000 liv.

Le Coromandel fournit à l'Europe neuf mille cinq cents balles, huit cents par les Danois, deux mille cinq cents par les François, trois mille par les Anglois, trois mille deux cents par les Hollandois. Parmi ces toiles, il s'en trouve une assez grande quantité de teintes en bleu ou de rayées en rouge & bleu, propres pour la traite des Noirs. Les autres sont de belles bétilles, des indiennes peintes, des mouchoirs de Mazulipatan ou de Paliacate. L'expérience prouve que l'une dans l'autre, chacune des neuf mille cinq cents balles ne coûte que 960 livres; c'est donc 8,160,000 livres qu'elles doivent rendre aux ateliers dont elles sortent.

Ni l'Europe, ni l'Asie, ne payent entièrement

avec des métaux. Nous donnons en échange, des draps, du fer, du plomb, du cuivre, du corail, & quelques autres articles moins considérables. L'Asie, de son côté, donne des épiceries, du riz, du sucre, du bled, des dattes. Tous ces objets réunis peuvent monter à 4,800,000 livres. Il résulte de ce calcul, que le Coromandel reçoit en argent, 6,720,000 liv.

XXV.
Possessions
Angloises à
la côte de
Coroman-
del.

L'Angleterre, qui a acquis sur cette côte la même supériorité qu'elle a prise ailleurs, y a formé plusieurs établissemens.

Divicoté se présente le premier; ce fut le Colonel Lawence qui s'en empara en 1749. Des considérations politiques déterminèrent le Roi de Tanjaor à céder ce qu'on lui avoit pris, & à y ajouter un territoire de trois milles de circonférence. La place passa en 1758, sous la domination Françoisé; mais pour rentrer bientôt après, sans fortifications, sous le joug des premiers conquérans. Ils se flattoient d'en faire un poste important. C'étoit une opinion assez généralement reçue, que le Colram, qui baigne ses murs, pouvoit être mis en état de recevoir de grands vaisseaux. La côte de Coromandel n'auroit plus été sans port, & la puissance en possession de la seule rade qui s'y seroit trouvée, auroit eu un puissant moyen de guerre & de commerce dont auroient été privées les nations rivales. Il faut que des obstacles imprévus aient rendu le projet impraticable, puisque ce poste a été abandonné & remis à un fermier pour une redevance de quarante-cinq à cinquante mille liv.

Les Anglois acheterent, en 1686, Goudelour, avec un territoire de huit milles de long de la côte, & de quatre milles dans l'intérieur des terres. Cette acquisition, qu'ils avoient obtenue d'un Prince Indien, pour la somme de 742,500 livres, leur fut

assurée par les Mogols, qui s'emparèrent du Carnate peu de temps après. Faisant réflexion dans la suite que la place, qu'ils avoient trouvée toute établie, étoit à plus d'un mille de la mer, & qu'on pouvoit lui couper les secours qui lui seroient destinés, ils bâtirent, à une portée de canon, la forteresse de Saint-David, à l'entrée d'une riviere & sur le bord de l'Océan Indien. Il s'est élevé, dans la suite, trois aidées, qui, avec la ville & la forteresse, forment une population de soixante mille ames. Leur occupation est de teindre en bleu, ou de peindre les toiles qui viennent de l'intérieur des terres, & de fabriquer pour quinze cents mille francs des plus beaux basins de l'univers. Le ravage que les François porterent, en 1758, dans cet établissement, & la destruction de ses fortifications, ne lui firent qu'un mal passager. Son activité paroît même augmentée, quoiqu'on n'ait pas rebâti Saint-David, & qu'on se soit contenté de mettre Goudelour en état de faire une médiocre résistance. Un revenu de 144,000 liv. couvre tous les fraix que peut occasionner cette colonie. Mazulipatan présente des utilités d'un autre genre.

Cette ville, située à l'embouchure du Krisna, sert de port aux Provinces qui formoient autrefois le Royaume de Golconde, & à d'autres contrées avec qui elle entretient un commerce facile par de très-beaux chemins & par la riviere. C'étoit anciennement le marché le plus actif, le plus peuplé, le plus riche de l'Indostan. Les grands établissements que formerent successivement les Européens sur la côte de Coromandel, lui firent beaucoup perdre de son importance. Il parut possible aux François de lui redonner quelque chose de son premier éclat, & ils s'en rendirent les maîtres en 1750. Neuf ans après, elle passa de leurs mains

dans celles de l'Angleterre, qui en est encore en possession.

Ces derniers Souverains n'ont pas réussi, & ne réussiront jamais à rendre Mazulipatan ce qu'il étoit très-anciennement : mais leurs efforts n'ont pas été tout-à-fait perdus. Comme les plantes qui servent à la teinture des toiles sont plus abondantes & de meilleure qualité sur son territoire que par-tout ailleurs, on est parvenu à ressusciter quelques manufactures, & à en étendre d'autres. Cependant cette acquisition sera toujours moins utile aux Anglois par les marchandises qu'ils y achèteront, que par celles qu'ils y pourront vendre. De temps immémorial, les peuples de l'intérieur venoient en caravanes se pourvoir de sel sur cette côte. Ils y accourent aujourd'hui de plus loin & en plus grand nombre que jamais, & emportent, avec cette denrée d'absolue nécessité, beaucoup de lainages, beaucoup d'autres ouvrages de l'industrie Européenne. Ce mouvement, qui a procuré aux douanes une augmentation considérable, croîtra nécessairement, à moins qu'il ne soit arrêté par quelque-une de ces révolutions qui changent si souvent & si cruellement la face de cette riche partie du globe.

La Grande-Bretagne y possède encore les Provinces de Condavir, de Moutafanagar, d'Elour, de Ragimendri, & de Chicakol, qui s'étendent six cents milles sur la côte, & qui s'enfoncent depuis trente jusqu'à quatre-vingt-dix milles dans les terres. Les François, qui se les étoient fait céder durant leur courte prospérité, les perdirent à l'époque de leurs imprudences & de leurs malheurs. Elle redevinrent, mais pour peu de temps, une portion de la Soubabie du Décan, dont on les avoit comme arrachées. En 1766, il fallut les céder aux Anglois, dont l'insatiable ambition étoit

soutenue par des intrigues adroitement conduites, & par des forces redoutables. On respecta les colonies que les nations rivales avoient formées dans ce grand espace : mais Visagapatnam & les autres comptoirs du peuple dominateur, reçurent une activité nouvelle, & on en augmenta le nombre. Le pays sortit un peu de l'état d'anarchie où une foule de petits tyrans le tenoient plongé. Il donne 9,000,000 liv. de revenu, dont on ne rend que 2,025,000 liv. au Prince Indien qui en a été dépouillé. Ses exportations sont actuellement cinq fois plus considérables qu'elles ne l'étoient il y a dix années.

La masse du travail augmente à mesure que les Zémindars, qui n'étoient originairement que des fermiers, sont dépouillés de l'autorité absolue qu'ils avoient usurpée durant les troubles de leur patrie ; à mesure qu'on les réduit à l'impossibilité de se faire mutuellement la guerre ; à mesure que les districts soumis à leur juridiction souffrent moins de leurs vexations. Les prospérités seroient plus rapides & plus éclatantes, si le gouvernement Anglois vouloit préserver des inondations du Krifna & du Guadavery, un territoire immense qu'ils couvrent six mois de l'année ; si ces eaux étoient sagement distribuées pour l'arrosement des campagnes ; si ces deux fleuves étoient joints par un canal de navigation. Les anciens Indiens eurent l'idée de ces travaux. Peut-être même furent-ils commencés. Les gens éclairés les jugent au moins peu dispendieux & très-praticables.

Mais combien seroit vain l'espoir de cette amélioration ! on ne craindra pas d'être accusé d'injustice en soupçonnant que la compagnie s'occupe bien davantage de l'acquisition de l'Orixa, Province qui s'étend, sur les bords de la mer, de-

puis ses possessions de Golconde jusqu'aux rives du Gange, qui lui sont également soumises.

Avant 1736, cette contrée faisoit partie du Bengale. A cette époque, les Marattes s'en emparèrent, & en sont encore les maîtres. Ils respectèrent les comptoirs Européens, & s'établirent dans l'intérieur des terres. C'est Naagapour qui est leur capitale. Quarante mille chevaux composent leurs forces militaires. Leurs peuples s'occupent spécialement à filer du coton qu'ils vont vendre sur la côte. Un si grand démembrement du riche Empire qu'ils ont conquis dans cette partie du globe, déplaît aux Anglois, & leur ambition est de l'y rejoindre.

Quoi qu'il en soit, les marchandises achetées ou fabriquées dans les établissements formés par cette nation entre le cap Comorin & le Gange, sont toutes réunies à Madras.

Cette ville fut bâtie il y a plus d'un siècle, par Guillaume Langhorne, dans le pays d'Arcate & sur le bord de la mer. Comme il la plaça dans un terrain sablonneux, tout-à-fait aride, & entièrement privé d'eau potable, qu'il faut aller puiser à plus d'un mille, on chercha les raisons qui pouvoient l'avoir déterminé à ce mauvais choix. Ses amis prétendirent qu'il avoit espéré, ce qui est en effet arrivé, d'attirer à lui tout le commerce de Saint-Thomé; & ses ennemis l'accusèrent de n'avoir pas voulu s'éloigner d'une maîtresse qu'il avoit dans cette colonie Portugaise.

Madras est divisé en ville blanche & en ville noire. La première, plus connue en Europe sous le nom de Fort Saint-George, n'est habitée que par les Anglois. Elle n'eut pendant long-temps que peu & de mauvaises fortifications: mais on y a ajouté depuis peu des ouvrages considérables. La

ville noire, autrefois entièrement ouverte, a été, après 1767, entourée d'une bonne muraille & d'un large fossé rempli d'eau. Cette précaution & la ruine de Pondichery y ont réuni trois cents mille hommes, Juifs, Arméniens, Maures ou Indiens.

A un mille de ce grand établissement est Chepauk, où la Cour du Nabab d'Arcate est fixée depuis 1769.

Le territoire de Madras n'étoit rien anciennement. Il s'étend actuellement cinquante milles à l'Ouest, cinquante milles au Nord, & cinquante milles au Sud. On voit sur ce vaste espace des manufactures considérables qui augmentent chaque jour, des cultures assez variées qui deviennent de jour en jour plus florissantes. Ces travaux occupent cent mille ames.

Ces concessions furent le prix du plan que les Anglois avoient formé de donner le Carnate à Mамет-Alikan, des combats qu'ils avoient livrés pour le maintenir dans le poste où ils l'avoient élevé, du bonheur qu'ils avoient eu de détruire la puissance Françoisé, toujours disposée à renverser leur ouvrage.

L'heureux Nabab ne tarda pas à recueillir le fruit de sa reconnoissance. Pour leur intérêt & pour le sien, ces protecteurs entreprirent de reculer les bornes de son autorité & de ses Etats. Avant que le gouvernement Mogol eût dégénéré en anarchie, plusieurs Princes Indiens, plusieurs Princes Maures devoient faire passer leurs tributs au Carnate, qui lui-même devoit les verser dans le trésor de l'Empire. Depuis que tous les ressorts s'étoient relâchés, cette double obligation n'étoit plus remplie. Les Anglois affermirent l'indépendance du pays qu'ils regardoient comme leur appanage; mais ils voulurent que les Provinces qui lui avoient été subor-

données rentrassent dans leurs premiers liens. Les plus foibles obéirent. D'autres plus puissantes osèrent résister. Elles furent asservies.

Ces moyens réunis ont formé à Mamet-Alikan une domination très-étendue & un revenu de 31,500,000 livres. Il ne cede de cette somme que 9,000,000 livres aux Anglois, chargés de la défense de ses forteresses & de ses Etats; de sorte qu'il lui reste 22,500,000 livres pour ses dépenses personnelles & pour son gouvernement civil.

La compagnie Angloise avoit sur la côte de Coromandel des possessions précieuses, dix-huit mille Cipayes bien disciplinés, & trois mille cinq cents hommes de troupes blanches. Elle dispoit librement de toutes les forces du Carnate. La seule nation Européenne qui auroit pu lui donner de l'ombrage, étoit écrasée. La jouissance paisible de tant d'avantages lui paroissoit assurée, lorsqu'en 1767, elle se vit attaquée par Ayder-Alikan, soldat de fortune, qui, après avoir appris de nous l'art militaire, avoit fait de grandes conquêtes, & s'étoit rendu maître du Mayssor. Cet aventurier, hardi & actif, à la tête de la meilleure armée qu'eût jamais commandée un Général Indien, entra fièrement dans les contrées que la valeur Britannique étoit chargée de défendre. La guerre se tourna en ruses, comme le vouloit ce génie artificieux. L'expérience lui avoit appris à redouter l'infanterie & l'artillerie destinées à le combattre; il se refusa le plus qu'il lui fut possible à des actions régulières, & se contenta de rôder autour de son ennemi, de le harceler, d'enlever ses fourrageurs, de lui couper les vivres, tandis que sa cavalerie ravageoit les campagnes, pilloit les Provinces, portoit la désolation jusqu'aux portes de Madras. Ces calamités firent désirer aux Anglois un accommodement, &

ils réussirent à l'obtenir après deux ans d'une guerre destructive & peu honorable.

Depuis cette époque, la compagnie a eu pour principe d'empêcher qu'Ayder-Alikan, les Marattes, & le Souba du Décan, les trois principales puissances de la péninsule, ne fissent des conquêtes, ou ne formassent entre elles une union étroite. Tant que cette politique lui réussira, elle conservera sa prépondérance sur la côte de Coromandel : mais il lui faudra augmenter son revenu, qui, en 1773, ne s'élevoit pas au-dessus de 24,196,680 l., ou diminuer ses dépenses qui, à la même époque, étoient de 26,397,585 liv. Ce ne fera qu'après ce changement qu'elle sera en état de protéger efficacement ses établissements de Sumatra.

Quoique cette isle très-étendue eût vu ses rades fréquentées par les Anglois depuis leur arrivée aux Indes, ce ne fut qu'en 1668 qu'elle reçut une colonie de cette nation. Les navigateurs, expédiés de Madras, avoient ordre de placer le comptoir à Indapoura, la partie du pays la plus abondante en or : mais le destin en décida autrement. Les vents ayant poussé les navires à Bencouli, on jugea devoir s'y fixer.

Les deux peuples firent d'abord leurs échanges avec beaucoup de franchise & de confiance. Cette harmonie ne dura pas long-temps. Bientôt les agents de la compagnie se livrèrent à cet esprit de rapine & de tyrannie que les Européens portent si généralement en Asie. Des nuages s'éleverent entre eux & les naturels du pays. Ils grossirent peu-à-peu. L'animosité étoit déjà extrême, lorsqu'on vit sortir comme de dessous terre, à deux lieues de la ville, les fondements d'une forteresse. A cet aspect, les habitants de Bencouli prennent les armes. Toute la contrée se joint à eux. Les maga-

XXVI.

Etablis-
ment An-
glois dans
l'isle de Su-
matra.

fins sont brûlés, & les Anglois réduits à s'embarquer précipitamment. Leur proscription ne fut pas longue. On les rappella, & ils tirèrent de leur désastre l'avantage d'achever sans contradiction le fort Marlborough.

Leur tranquillité n'y fut plus troublée jusqu'en 1756. A cette époque, les François le prirent & le détruisirent avec tous les batiments civils & militaires. Le butin fut très-peu de chose, parce que tout ce qui pouvoit être de quelque valeur avoit été détourné à temps. Avant même la fin des hostilités, les Anglois rentrèrent dans cette possession; mais ils n'en releverent pas les ouvrages. Alors le fort Marlborough sortit de la dépendance où il avoit été jusqu'alors de Madras, & forma une direction particulière.

Les Chinois, les Malais & les esclaves amenés du Mozambique, forment la population de l'établissement Anglois. Quatre cents Européens & quelques Cipayes le défendent. Tout le commerce, qui s'y fait appartient aux négociants libres, à l'exception de celui du poivre. La compagnie en tire annuellement quinze cents tonneaux qu'elle obtient à un prix excessivement borné. La moitié de ce produit est porté dans la Grande-Bretagne par un seul bâtiment; le reste s'embarque sur deux navires expédiés d'Europe qui le portent à la Chine où on le vend avec avantage. En 1773, le revenu de ce comptoir s'élevoit à 4,982,895 livres, & ses dépenses à 3,165,480 livres.

XXVII. Cette colonie n'est pas jugée assez utile. Aussi
 Vue des Anglois sur le succès d'un grand projet qu'on méditoit. De-
 Balanban- puis long-temps, les Anglois desiroient une posses-
 gam. Leur sion qui pût devenir un entrepôt, où les marchan-
 expulsion de cette isle. dises, les denrées de la Chine & des isles orient-

tales seroient échangées contre les denrées , les marchandises de l'Indostan & de l'Europe. Leur plan étoit d'en faire le marché le plus considérable de l'Asie. L'isle de Balambangan , située à la pointe septentrionale de Bornéo , leur parut propre à remplir leurs vues ; & le Roi de Solor la leur abandonna en 1766. Ils y arborerent leur pavillon l'année suivante ; mais ce ne fut qu'en 1772 qu'ils formerent leur établissement.

Quelques commis, trois cents soldats blancs ou noirs , un vaisseau & deux petits bâtimens : tels furent les premiers matériaux d'un édifice qui devoit , avec le temps , s'élever à une hauteur immense. Malheureusement les chefs se brouillerent ; le peu de troupes qui avoit échappé à des maladies destructives fut trop dispersé ; les navires allerent ouvrir le commerce avec les États voisins. Dans ces circonstances fâcheuses , le nouveau comptoir fut attaqué , pris & détruit.

Les Anglois ignorent encore , ou feignent d'ignorer d'où vint un acte de violence qui leur coûta 9,000,000 livres. Leurs soupçons ont paru se porter successivement sur les Hollandois , toujours allarmés pour les Moluques ; sur les Espagnols , qui pouvoient craindre pour les Philippines ; sur les barbares des parages voisins , dont la liberté sembloit menacée : quelquefois même sur une conspiration de tous ces ennemis , qui avoient uni leurs haines & leurs intérêts. De quelque main que soit parti un trait inattendu , le mal n'est pas sans remède. La nation Britannique pourra retrouver à Queda , sur une autre partie du continent de Malaca , ou dans quelqu'une des nombreuses isles répandues dans ce détroit , ce qu'elle a perdu à Balambangan. Si des obstacles trop puissants rendoient encore une fois ses efforts inutiles , elle

trouveroit cent motifs de consolation dans le Bengale.

XXVIII.
Révolu-
tions arri-
vées dans le
Bengale.

C'est une vaste contrée de l'Asie, bornée à l'Orient par le Royaume d'Asham & d'Aracan; au couchant, par plusieurs Provinces du Grand-Mogol; au Nord, par des rochers affreux; au Midi, par la mer. Elle s'étend sur les deux rives du Gange, qui se forme de diverses sources dans le Thibet, erre quelque temps dans le Caucase, & entre dans l'Inde en traversant les montagnes qui sont sur la frontière. Cette rivière, après avoir formé dans son cours un grand nombre d'isles vastes, fertiles & bien peuplées, va se perdre dans l'Océan par plusieurs embouchures, dont il n'y en a que deux de connues & de fréquentées

Dans le haut de ce fleuve, il y avoit autrefois une ville nommée Palybothra. Elle étoit si ancienne, que Diodore de Sicile ne craignoit pas d'affurer qu'elle avoit été bâtie par cet Hercule à qui les Grecs attribuoient tout ce qui s'étoit fait de grand & de prodigieux dans le monde. Ses richesses, du temps de Pline, étoient célèbres dans l'univers entier. On la regardoit comme le marché général des peuples qui étoient situés en-deçà & au-delà du fleuve qui baignoit ses murs.

L'histoire des révolutions dont le Bengale a été le théâtre, est mêlée de tant de fables, qu'il ne faut pas s'en occuper. On y entrevoit seulement que cet Empire a été tantôt plus, tantôt moins étendu; qu'il a eu des périodes heureux & des périodes malheureux; qu'il forma tour-à-tour un seul Royaume & plusieurs États. Un seul maître lui donnoit des loix, lorsqu'un Despote plus puissant, Egbar, grand-pere d'Aurengzeb, en entreprit la conquête. Il l'a commença en 1590, & elle étoit finie en 1595. Depuis cette époque, le Bengale n'a pas cessé

cessé de reconnoître les Mogols pour ses souverains. Le Gouverneur chargé de le régir, tenoit d'abord sa cour à Raja-Mahol : il la transféra dans la suite à Dacca. Depuis 1718, elle est à Moxudabad, grande ville située dans les terres à deux lieues de Cassimbazar. Plusieurs Nababs, plusieurs Rajas sont subordonnés à ce Vice-Roi, nommé Souba.

Ce furent long-temps les fils du Grand-Mogol qui occuperent ce poste important. Ils abusèrent si souvent, pour troubler l'Empire, des forces & des richesses dont ils dispofoient, qu'on crut devoir les confier à des hommes moins accrédités & plus dépendants. Les nouveaux Gouverneurs ne firent pas, à la vérité, trembler la Cour de Delhy; mais ils se montrèrent peu exacts à envoyer au trésor royal les tributs qu'ils recueilloient. Ce désordre augmenta encore, après l'expédition de Koulikan; & les choses furent portées si loin, que l'Empereur, qui étoit hors d'état de payer aux Marattes ce qu'il leur devoit, les autorisa, en 1740, à l'aller chercher eux-mêmes dans le Bengale. Ces brigands, partagés en trois armées, ravagerent ce beau pays pendant dix ans, & n'en sortirent qu'après s'être fait donner des sommes immenses.

Dans tous ces mouvements, le gouvernement despotique, qui est malheureusement celui de toute l'Inde, s'est maintenu dans le Bengale : mais aussi un petit district qui y avoit conservé son indépendance, la conserve encore. Ce canton fortuné, qui peut avoir cent soixante milles d'étendue, se nomme Bisnapore. Il est conduit de temps immémorial par un Brame Rajepute. C'est là qu'on retrouve, sans altération, la pureté & l'équité de l'ancien système politique des Indiens. On a vu jusqu'ici, avec trop d'indifférence, ce gouvernement unique, le plus beau monument & le plus intéressant qu'il y

XXIX.

Mœurs anciennes des Indiens retrouvées dans le Bisnapore.

ait dans le monde. Il ne nous reste des anciens peuples que de l'airain & des marbres, qui ne parlent qu'à l'imagination & à la conjecture, interpretes peu fideles des mœurs & des usages qui ne sont plus. Le Philosophe, transporté dans le Bisnapore, se trouveroit tout-à-coup témoin de la vie que menoient, il y a plusieurs milliers d'années, les premiers habitants de l'Inde; il converseroit avec eux; il suivroit les progrès de cette nation, qui fut célèbre, pour ainsi dire, au sortir du berceau; il verroit se former un gouvernement qui, n'ayant pour base que des préjugés heureux, que des mœurs simples & pures, que la douceur des peuples, que la bonne foi des chefs, a survécu à cette foule innombrable de législations qui n'ont fait que paroître sur la terre avec les générations qu'elles ont tourmentées. Plus solide, plus durable que ces édifices politiques, qui, formés par l'imposture & l'enthousiasme, sont les fléaux du genre humain, & destinés à périr avec les folles opinions qui les ont élevés, le gouvernement de Bisnapore, ouvrage de l'attention qu'on a donnée à l'ordre & aux loix de la nature, s'est établi, s'est maintenu sur des principes qui ne changent point, & n'a pas souffert plus d'altérations que ces mêmes principes. La position singulière de cette contrée a conservé ses habitants dans leur bonheur primitif & dans la douceur de leur caractère, en les garantissant du danger d'être conquis, ou de tremper leurs mains dans le sang des hommes. La nature les a environnés d'eaux prêtes à inonder leurs possessions; il ne faut pour cela qu'ouvrir les écluses des rivières. Les armées envoyées pour les réduire ont été si souvent noyées, qu'on a renoncé au projet de les asservir. On a pris le parti de se contenter d'une apparence de soumission.

La liberté & la propriété font sacrées dans le Bisnapore. On n'y entend parler ni de vol particulier, ni de vol public. Un voyageur, quel qu'il soit, n'y est pas plutôt entré, qu'il fixe l'attention des loix qui se chargent de sa sûreté. On lui donne gratuitement des guides qui le conduisent d'un lieu à un autre, & qui répondent de sa personne & de ses effets. Lorsqu'il change de conducteur, les nouveaux donnent à ceux qu'ils relevent une attestation de leur conduite, qui est enregistrée & envoyée ensuite au Raja. Tout le temps qu'il est sur le territoire, il est nourri & voituré avec ses marchandises aux dépens de l'Etat, à moins qu'il ne demande la permission de séjourner plus de trois jours dans la même place. Il est alors obligé de payer sa dépense, s'il n'est pas retenu par quelque maladie, ou par un autre accident forcé. Cette bienfaisance pour des étrangers, est la suite du vif intérêt que les citoyens prennent les uns aux autres. Ils sont si éloignés de se nuire, que celui qui trouve une bourse ou quelque autre effet de prix, les suspend au premier arbre, & en avertit le corps-de-garde le plus prochain, qui l'annonce au public au son du tambour. Ces principes de probité sont si généralement reçus, qu'ils dirigent jusqu'aux opérations du gouvernement. De sept à huit millions qu'il reçoit annuellement, sans que la culture ni l'industrie en souffrent; ce qui n'est pas consommé par les dépenses indispensables de l'Etat est employé à son amélioration. Le Raja peut se livrer à des soins si humains, parce qu'il ne donne aux Mogols que le tribut qu'il juge à propos, & lorsqu'il le juge à propos.

Lecteurs, dont les ames sensibles viennent de s'épanouir de joie au récit des mœurs simples & de la sagesse du gouvernement de Bisnapore; vous

qui, fatigués des vices & des désordres de votre contrée, vous êtes, sans doute, expatriés plus d'une fois par la pensée, pour devenir les témoins de la vertu, & partager le bonheur de ce recoin du Bengale, c'est avec regret que je vais peut-être détruire la plus douce des illusions, & répandre de l'amertume dans vos cœurs. Mais la vérité m'y contraint. Hélas! ce Bisnapore & tout ce que je vous en ai raconté, pourroit bien n'être qu'une fable.

Je vous entends. Vous vous écriez avec douleur: Une fable? quoi! il n'y a donc que le mal qu'on dit de l'homme qui soit vrai? Il n'y a que sa misère & sa méchanceté qui ne puissent être contestées. Cet être, né pour la vertu, dont il s'efforceroit inutilement d'étouffer le germe qu'il en a reçu, qu'il ne blesse jamais sans remords, & qu'il est forcé de respecter lors même qu'elle l'afflige ou l'humilie, est donc méchant par-tout. Cet être qui soupire sans cesse après le bonheur, la base de ses vrais devoirs & de sa félicité, est donc malheureux par-tout. Par-tout il gémit sous des maîtres impitoyables. Par-tout il tourmente ses égaux, & il en est tourmenté. Par-tout l'éducation le corrompt, & le préjugé l'empoisonne en naissant. Par-tout il est livré à l'ambition, à l'amour de la gloire, à la passion de l'or, aux mêmes bourreaux qui se relaient pour nous déchirer; nous, leurs tristes victimes, qu'elles n'abandonnent qu'au bord du tombeau. Quoi! le crime s'est emparé de toute la terre. Ah! laissez du moins à l'innocence cette étroite enceinte sur laquelle vous avez attaché nos regards, & que notre imagination, franchissant l'intervalle immense qui nous en sépare, se plaisoit à parcourir.

La peine que vous avez éprouvée, je l'ai ressentie, Lecteur. Vos réflexions, je les ai faites,

lorsque je me suis trouvé entre deux autorités presque d'un poids égal; l'une pour, l'autre contre l'existence du Bisnapore. Nous avons en notre faveur le témoignage d'un voyageur Anglois, qui a demeuré trente ans dans le Bengale. Le témoignage opposé est d'un voyageur de la même nation, qui a fait aussi un séjour assez long dans cette contrée. Voyez, choisissez.

Quoique le reste du Bengale soit bien éloigné de la félicité réelle ou fabuleuse du Bisnapore, il ne laisse pas d'être la Province la plus riche & la plus peuplée de l'Empire Mogol. Indépendamment de ses consommations, qui, nécessairement sont considérables, il se fait des exportations immenses. Une partie des marchandises va dans l'intérieur des terres. Il passe dans le Thibet des toiles auxquelles on joint du fer & des draps apportés d'Europe. Les habitants de ces montagnes viennent les chercher eux-mêmes à Patna, & les payent avec du musc & de la rhubarbe.

Le musc est une production particulière au Thibet. Il se forme dans un petit sac de la grosseur d'un œuf de poule, qui croît en forme de vessie sous le ventre d'une espèce de chevreuil, entre le nombril & les parties naturelles. Ce n'est, dans son origine, qu'un sang putride qui se coagule dans le sac de l'animal. La plus grosse vessie ne produit qu'une demi-once de musc. Son odeur est naturellement si forte, que, dans l'usage ordinaire, il faut nécessairement la tempérer, en y mêlant des parfums plus doux. Pour grossir leurs profits, les chasseurs avoient imaginé d'ôter des vessies une partie du musc, & de remplir ce vuide avec du foie & du sang coagulé de l'animal, hachés ensemble. Le gouvernement, qui vouloit arrêter ces mélanges frauduleux, ordonna que toutes les vessies, avant

XXX.

Productions, manufactures, exportations du Bengale.

que d'être coufues, feroient visitées par des inspecteurs qui les fermeroient eux-mêmes, & les scelleroient du sceau royal. Cette précaution a empêché les supercheries qui altéroient la qualité du musc, mais non celles qui en augmentoient le poids. On ouvre subtilement les vessies, pour y faire couler quelques particules de plomb.

Le commerce du Thibet n'est rien en comparaison de celui que le Bengale fait avec Agra, Delhy, les Provinces voisines de ces superbes capitales. On leur porte du sel, du sucre, de l'opium, de la soie, des soieries, une infinité de toiles, des mouffelines en particulier. Ces objets réunis, montoient autrefois à plus de quarante millions par an. Une somme si considérable ne passoit pas sur les bords du Gange; mais elle y faisoit rester une somme à-peu-près égale qui en seroit sortie pour payer les tributs, ou pour d'autres usages. Depuis que les Lieutenants de Mogol se sont rendus comme indépendants; depuis qu'ils ne lui envoient de ses revenus que ce qu'ils veulent bien lui accorder, le luxe de la Cour est fort diminué, & la branche d'exportation dont on vient de parler n'est plus si forte.

Le commerce maritime du Bengale, exercé par les naturels du pays, n'a pas éprouvé la même diminution; mais aussi n'avoit-il pas autant d'étendue. On peut le diviser en deux branches, dont le Catek fait la meilleure partie.

Le Catek est un district assez étendu, un peu au-dessous de l'embouchure la plus occidentale du Gange. Balaffor, situé sur une rivière navigable, lui sert de port. La navigation pour les Maldives, que l'intempérie du climat a forcé les Anglois & les François d'abandonner, s'est concentrée dans cette rade. On y charge, pour ces isles, du riz,

de grosses toiles, quelques soieries; & l'on y reçoit en échange des cauris qui servent de monnoie dans le Bengale, & qui sont vendus aux Européens.

Les habitants du Catek, & quelques autres peuples du bas Gange, ont des liaisons plus considérables avec le pays d'Asham. Ce Royaume, qu'on croit avoir fait autrefois partie du Bengale, & qui n'en est séparé que par une riviere qui se jette dans le Gange, devroit être plus connu, s'il étoit vrai, comme on l'assure, que l'invention de la poudre à canon lui est due; qu'elle a passé d'Asham au Pégu, & du Pégu à la Chine. Ses mines d'or, d'argent, de fer, de plomb, auroient ajouté à sa célébrité, si elles eussent été bien exploitées. Au milieu de ces richesses dont il faisoit peu d'usage, le sel, dont il sentoit un besoin très-vif, lui manquoit. On étoit réduit à ce qu'on pouvoit s'en procurer par la décoction de quelques plantes.

Au commencement du siècle, quelques brames de Bengale allèrent porter leurs superstitions à Asham, où on avoit le bonheur de ne suivre que la religion naturelle. Ils persuaderent à ce peuple, qu'il seroit plus agréable à Brama, s'il substituoit le sel pur & sain de la mer, à ce qui lui en tenoit lieu. Le Souverain consentit à le recevoir, à condition que le commerce exclusif en seroit dans ses mains; qu'il ne pourroit être porté que par des Bengalis, & que les bateaux qui le conduiroient s'arrêteroient à la frontiere du Royaume. C'est ainsi que se sont introduites toutes ces religions factices, par l'intérêt & pour l'intérêt des Prêtres qui les prêchoient, & des Rois qui les recevoient. Depuis cet arrangement, il va tous les ans du Gange à Asham, une quarantaine de petits bâtimens, dont les cargaisons de sel donnent près de deux cents

pour cent de bénéfice. On reçoit en paiement un peu d'or & un peu d'argent, de l'ivoire, du musc, du bois d'aigle, de la gomme-lacque, & sur-tout de la soie.

Cette soie, unique en son espece, n'exige aucun soin. Elle vient sur des arbres où les vers naissent, se nourrissent, font toutes leurs métamorphoses. L'habitant n'a que la peine de la ramasser. Les cocons oubliés renouvellent la semence. Pendant qu'elle se développe, l'arbre pousse de nouvelles feuilles, qui servent successivement à la nourriture des nouveaux vers. Ces révolutions se répètent douze fois dans l'année; mais moins utilement dans les temps de pluie que dans les temps secs. Les étoffes fabriquées avec cette soie ont beaucoup de lustre & peu de durée.

A la réserve de ces deux branches de navigation, que des raisons particulières ont conservées aux naturels du pays, les Bengalis se sont vus ravir toutes les autres par les Européens, & il étoit impossible que ce fût autrement. Comment un peuple foible, circonspect, opprimé, ne voguant que lentement, le long des côtes, avec de très-petits batiments, auroit-il pu lutter avec succès contre ces étrangers, d'un caractère entreprenant, jouissant de prérogatives particulières dans le Gange même, & sur toutes les autres plages, bravant l'élément des tempêtes sur de grands vaisseaux? Mais dans une région qui refuse généralement ce qu'exige la construction des navires, quelles ressources a-t-on imaginées? les chantiers du Pégu.

Le Pégu est situé sur le golfe de Bengale entre les Royaumes d'Aracan & de Siam. Les révolutions, si fréquentes dans tous les Empires despotiques de l'Asie, s'y sont répétées plus souvent qu'ailleurs. On l'a vu alternativement le centre d'une grande

puissance & la province de plusieurs Etats qui ne l'égalent pas en étendue. Il est aujourd'hui dans la dépendance d'Ava, où les Arméniens seuls achètent tout ce que le Pégu fournit de topazes, de saphirs, d'améthistes & de rubis.

Le seul port du Pégu où il soit permis d'aborder, s'appelle Syriam. Les Portugais en furent assez long-temps les maîtres. Il avoit alors un éclat qui disparut avec les prospérités de cette nation brillante. On le vit se ranimer, lorsque les Européens établis dans le Bengale imaginèrent d'y faire construire les nombreux bâtimens qu'exigeoit l'étendue de leurs liaisons maritimes; mais les matériaux qui y étoient employés s'étant trouvés de mauvaise qualité, il fallut y renoncer, & la rade retomba encore dans l'obscurité. Tout s'y réduit aujourd'hui à l'échange de quelques toiles communes des rives du Gange ou de la côte de Coromandel, contre de la cire, du bois, de l'étain & de l'ivoire.

Une branche plus considérable de commerce que les Européens de Bengale font avec le reste de l'Inde, c'est celui de l'opium. L'opium est le produit du pavot blanc des jardins, dont toutes les parties rendent un suc laiteux. Cette plante qui périclit tous les ans, a des feuilles oblongues, sinuées, de couleur de vert de mer, disposées alternativement sur une tige lisse, peu rameuse, & de trois pieds de hauteur. Chaque rameau est presque nud, terminé par une seule fleur assez grande, composée d'un calice à deux feuilles, quatre pétales blancs ou roses, & beaucoup d'étamines attachées sous le pistil qu'elles entourent. Celui-ci devient une coque ou tête sphérique, garnie d'un chapiteau rayonné & rempli d'un nombre prodigieux de semences arrondies, blanches & huileuses. Lorsque le pavot est dans la force de sa sève, & que la tête

commence à grossir, on lui fait une ou plusieurs incisions d'où découlent quelques larmes de la liqueur laiteuse qu'elle contient, & que l'on recueille lorsqu'elle est figée. L'opération se répète jusqu'à trois fois; mais le produit va toujours en diminuant, pour la quantité & pour la qualité. Après que l'opium a été recueilli, on l'humecte & on le pétrit avec de l'eau ou du miel, jusqu'à ce qu'il ait acquis la consistance, la viscosité, & l'éclat de la poix bien préparée. On le réduit en petits pains. On estime celui qui est un peu mou, qui obéit sous le doigt, qui est inflammable, d'une couleur brune & noirâtre, d'une odeur forte & puante. Celui qui est sec, friable, brûlé, mêlé de terre & de sable, doit être rejeté. Selon les différentes préparations qu'on lui donne, & les doses qu'on en prend, il assoupit, il procure des idées agréables, ou il rend furieux.

Le méconium, ou opium commun, se prépare en exprimant les têtes déjà incisées. Le suc qui en sort, mêlé avec les larmes les moins belles, est pétri, arrosé d'eau & figuré en pain que l'on apporte en Europe. Comme il est souvent mélangé, on le purifie avant de l'employer.

La Province de Bahar est le pays de l'univers où le pavot est le plus cultivé. Ses campagnes en sont couvertes. Indépendamment de l'opium qui va dans les terres, il en sort tous les ans par mer, six cents mille livres pesant. Cet opium n'est pas raffiné, comme celui de Syrie & de Perse, dont nous nous servons en Europe. Ce n'est qu'une pâte sans préparation, qui fait dix fois moins d'effet que l'autre.

Les peuples qui sont à l'Est de l'Inde, ont tous le goût le plus vif pour l'opium. Vainement les loix de la Chine ont condamné au feu les vais-

seaux qui en porteroient dans l'Empire, les maisons qui les recevroient, la consommation n'en a pas été moins forte. Elle est encore plus considérable à Malaca, à Bornéo, dans les Moluques, à Java, à Macassar, à Sumatra, dans toutes les isles de cet archipel immense. Ces insulaires le fument avec le tabac. Ceux d'entre eux qui veulent tenter quelque action désespérée, s'enivrent de cette fumée. Dans leur ivresse, ils se jettent sur le premier objet qui se présente, sur un homme qu'ils n'ont jamais vu, comme sur l'ennemi le plus implacable. Ces atrocités n'ont pas convaincu les Hollandois, maîtres des lieux où l'opium a de plus dangereuses influences, de l'obligation d'en arrêter ou même d'en borner l'usage. Plutôt que de se priver du bénéfice très-considérable que sa vente leur procuroit, ils ont autorisé tous les citoyens à massacrer ceux de ces furieux qui courroient les rues avec des armes. Ainsi certaines législations introduisent ou nourrissent des passions ou des opinions dangereuses; & quand on a donné ces maladies aux peuples, on ne fait d'autre remède que la mort ou les supplices.

Les Anglois, qui prennent à cet odieux commerce autant de part qu'il leur est possible, ont d'autres branches qui leur sont plus particulières. Ils portent à la côte de Coromandel du riz, & du sucre, qui leur sont payés avec des métaux. Ils portent au Malabar des toiles qu'ils échangent contre des épiceries, & à Surate des soies qu'ils échangent contre du coton. Ils portent du riz, de la gomme-lacque, des toileries dans le golfe Persique, d'où ils retirent des fruits secs, de l'eau-rose, & sur-tout de l'or. Ils portent des cargaisons riches & variées à la mer Rouge qui ne fournit guere que de l'argent. Toutes ces liaisons avec les différentes échel-

les de l'Inde font entrer chaque année vingt-cinq à trente millions dans le Bengale.

Quoique ce commerce passe par les mains des Européens & se fasse sous leur pavillon, il n'est pas tout entier pour leur compte. A la vérité les Mogols, communément bornés aux places du gouvernement, prennent rarement intérêt dans ces armements; mais les Arméniens, qui, depuis les révolutions de Perse, se sont fixés sur les bords du Gange, où ils ne faisoient autrefois que des voyages, y placent volontiers leurs capitaux. Les fonds des Indiens y sont encore plus considérables. L'impossibilité où sont les naturels du pays de jouir de leurs richesses, sous un gouvernement oppresseur, ne les empêche pas de travailler continuellement à les augmenter. Comme ils courroient trop de risque à faire le négoce à découvert, ils sont réduits à chercher des voies détournées. Dès qu'il arrive un Européen, les Gentils qui se connoissent mieux en hommes qu'on ne pense, l'étudient; & s'ils lui trouvent de l'économie, de l'activité, de l'intelligence, ils s'offrent à lui pour courtiers & pour caissiers; ils lui prêtent ou lui font trouver de l'argent à la grosse ou à intérêt. Cet intérêt, qui est ordinairement de neuf pour cent au moins, devient plus fort, lorsqu'on est réduit à emprunter des Chetz.

C'est une famille d'Indiens, puissante de temps immémorial sur le Gange. Ses richesses ont mis long-temps dans ses mains la banque de la Cour, la ferme générale du pays, & la direction des monnoies, qu'elle frappe tous les ans d'un nouveau coin, pour renouveler tous les ans les bénéfices de cette opération. Tant de moyens réunis l'ont mise en état de prêter à la fois au gouvernement, quarante, soixante, & jusqu'à cent millions. Lors-

qu'on n'a pas pu ou voulu les lui rendre, il lui a été permis de se dédommager en opprimant les peuples. Une fortune si prodigieuse & si soutenue dans le centre de la tyrannie, au milieu des révolutions, paroît incroyable. Il n'est pas possible de comprendre comment cet édifice a pu s'élever, comment sur-tout il a pu durer. Pour débrouiller ce mystère, il faut savoir que cette famille a toujours eu une influence décidée à la Cour de Delhy; que les Nababs, les Rajas de Bengale se sont mis dans sa dépendance; que ce qui entoure le Souba lui a été constamment vendu; que le Souba lui-même s'est soutenu, ou a été précipité par les intrigues de cette famille. Ajoutons que ses membres, ses trésors étant dispersés, il n'a jamais été possible de lui faire qu'un demi-mal, qui lui auroit laissé plus de ressources qu'il n'en falloit pour pousser sa vengeance aux derniers excès. Son despotisme s'étendit jusques sur les Européens qui avoient formé des comptoirs dans cette région. Ils se présentèrent d'eux-mêmes au joug, en empruntant de ces avides financiers des sommes immenses à un intérêt apparent de dix pour cent; mais en effet de plus de douze, par la différence des monnoies qu'on en recevoit, & de celles qu'il leur falloit rendre.

Les Portugais, qui aborderent au Bengale longtemps avant les autres navigateurs de l'Europe, s'établirent à Chatigan, port situé sur la frontière d'Aracan, non loin de la branche la plus orientale du Gange. Les Hollandois qui, sans se commettre avec des ennemis alors redoutables, vouloient avoir part à leur fortune, chercherent la rade qui, sans nuire à leur projet, les exposoit le moins aux hostilités. En 1603, ils jetterent les yeux sur Ballaffor, & tous leurs rivaux, plutôt par imitation que

par des combinaisons bien raisonnées, suivirent cet exemple. L'expérience apprit à ces négociants qu'il leur convenoit de se rapprocher des différents marchés d'où sortoient leurs riches cargaisons, & ils remonterent le bras du Gange, qui, après s'être séparé du corps du fleuve à Morchia, se perd dans l'Océan sous le nom de riviere d'Ougly. Le gouvernement du pays leur permet de placer des loges dans tous les lieux abondants en manufactures; il leur accorda même très-imprudemment la liberté d'élever des fortifications sur les bords de cette riviere.

En la remontant, on trouve d'abord l'établissement Anglois de Calcutta, où l'air est mal-sain, & l'ancrage très-peu sûr. Malgré ces inconvénients, cette ville où la liberté & la sûreté avoient successivement attiré beaucoup de riches négociants, Arméniens, Maures & Indiens, a vu sa population s'élever à six cents mille ames dans les derniers temps. Du côté de terre, elle seroit absolument ouverte aux ennemis, s'il en existoit ou s'ils étoient à craindre : mais le fort Williams, qui n'en est éloigné que d'un demi-mille, la défendrait contre des forces arrivées d'Europe pour l'attaquer ou pour la bombarder. C'est un octogone régulier, avec huit bastions, plusieurs contre-gardes & quelques demi-lunes, sans glacis ni chemin couvert. Le fossé de cette place, dont la construction a coûté plus de vingt millions, peut avoir cent soixante pieds de large sur dix-huit de profondeur.

Six lieues au-dessus, se voit Frédéric Nagor, fondé en 1756 par les Danois, pour remplacer une colonie ancienne, où ils n'avoient pu se soutenir. Cet établissement n'a encore acquis aucune consistance, & tout porte à croire qu'il ne fera jamais grand'chose.

Chandernagor, situé deux lieues & demie plus haut, appartient aux François. Il a l'inconvénient d'être un peu dominé du côté de l'Ouest : mais son port est excellent, & l'air y est aussi pur qu'il puisse l'être sur les bords du Gange. Toutes les fois qu'on veut élever des édifices qui doivent avoir de la solidité, il faut, comme dans tout le reste du Bengale, bâtir sur pilotis, parce qu'il est impossible de creuser la terre, sans trouver l'eau à trois ou quatre pieds. On voit sur son territoire, qui n'a guere qu'une lieue de circonférence, quelques manufactures, que la persécution y a poussées comme dans les autres comptoirs Européens.

A un mille de Chandernagor, est Chinchura, plus connu sous le nom d'Ougly, parce qu'il est situé près des fauxbourgs de cette ville, autrefois célèbre. Les Hollandois n'y ont de propriété que celle de leur fort. Les habitations, dont il est environné, dépendent du gouvernement du pays, qui souvent s'y fait sentir par ses extorsions. Un autre inconvénient de cet établissement, c'est qu'un banc de sable empêche que les vaisseaux ne puissent y arriver : ils s'arrêtent vingt milles au-dessous de Calcutta, à Fulta; ce qui multiplie les fraix d'administration.

Les Portugais avoient autrefois établi leur commerce à Bandel, à quatre-vingts lieues de l'embouchure du Gange, & à un quart de lieue au-dessus d'Ougly. On y voit encore leur pavillon avec un petit nombre de misérables, qui ont oublié leur patrie, après en avoir été oubliés.

Si l'on en excepte les mois d'Octobre, de Novembre & de Décembre, où des ouragans fréquents, presque continuels, rendent le golfe de Bengale impraticable, les vaisseaux Européens peuvent entrer le reste de l'année dans le Gange. Ceux

qui veulent remonter ce fleuve, reconnoissent auparavant la Pointe des Palmiers. Ils y sont reçus par des pilotes de leur nation, fixés à Balaffor. L'argent qu'ils portent est mis dans des chaloupes nommées bots, du port de soixante à cent tonneaux, qui vont toujours devant les navires. Ils arrivent par un canal étroit, entre deux bancs de sable, dans la riviere d'Ougly. Ils s'arrêtoient autrefois à Coulpy; mais avec le temps ils ont osé braver les courants, les bancs mouvants & élevés qui sembloient fermer la navigation du fleuve, & ils se sont rendus à leur destination respective. Cette audace a été suivie de plusieurs naufrages, dont le nombre a diminué à mesure qu'on a acquis de l'expérience, & que l'esprit d'observation s'est étendu. Il faut espérer que l'exemple de l'Amiral Watson, qui, avec un vaisseau de soixante-dix canons, est remonté jusqu'à Chandernagor, ne sera pas perdu. Si l'on en fait profiter, on épargnera beaucoup de temps, de soins & de dépenses.

Outre cette grande navigation, il y en a une autre pour faire arriver les marchandises, des lieux même qui les produisent, au chef-lieu de chaque compagnie. De petites flottes, composées de quatre-vingts, cent bateaux, ou même davantage, servent à cet usage. Jusqu'à ces derniers temps on y plaçoit des soldats noirs ou blancs, nécessaires pour réprimer l'avidité insatiable des Nababs & des Rajas, qu'on trouvoit sur la route. Ce qu'on tire du haut Gange, de Patna, de Cassimbazar, descend par la riviere d'Ougly. Les marchandises des autres branches du fleuve, toutes navigables dans l'intérieur des terres, & communiquant les unes aux autres, sur-tout vers le bas du Gange, entrent dans la riviere d'Ougly par Rangafoula & Baratola, à quinze ou vingt lieues de la mer. Elles remontent
de-là

de-là, au principal établissement de chaque nation. Il sort du Bengale pour l'Europe du musc, de la lacque, du bois rouge, du poivre, des cauris, quelques autres articles peu considérables, qui y ont été portés d'ailleurs. Ceux qui lui sont propres, sont le borax, le salpêtre, la soie & les soieries, les mouffelines, & cent especes de toiles différentes.

Le borax, qui se trouve dans la Province de Patna, est une substance saline, que les Chymistes Européens ont vainement tenté de contrefaire. Quelquess-uns d'entre eux le regardent comme un sel alkali, qui se trouve tout formé dans cette riche partie de l'Indostan; d'autres veulent qu'il soit le produit des volcans ou des incendies souterrains.

Quoi qu'il en soit, le borax sert très-utilement dans le travail des métaux, dont il facilite la fusion & la purification. Convertie promptement en verre par l'action du feu, cette substance se charge des parties étrangères avec lesquelles ces métaux sont combinés, & les réduit en scories. Le borax est même d'une nécessité indispensable pour les essais des mines, & pour la soudure des métaux. Il n'y a que les Hollandois qui sachent le purifier. Ce secret leur fut apporté, dit-on, par quelques familles Vénitiennes, qui allerent chercher dans les Provinces-Unies une liberté qu'elles ne trouvoient pas sous le joug de leur aristocratie.

Le salpêtre vient aussi de Patna. Il est tiré d'une argille tantôt noire, tantôt blanchâtre, & quelquefois rousse. On la raffine en creusant une grande fosse, dans laquelle on met cette terre nîtreuse, qu'on détrempe de beaucoup d'eau, & qu'on remue jusqu'à ce qu'elle soit devenue une bouillie liquide. L'eau en ayant tiré tous les sels, & la matiere la plus épaisse s'étant précipitée au fond, on prend

les parties les plus fluides, qu'on verse dans une autre fosse plus petite que la première. Cette matière s'étant de nouveau purifiée, on enlève le plus clair qui surnage, & qui forme une eau toute nîtreuse. On la fait bouillir dans des chaudières, on l'écume à mesure qu'elle cuit, & l'on en tire au bout de quelques heures, un sel de nître infiniment supérieur à celui qu'on trouve ailleurs. Les Européens en exportent pour les besoins de leurs colonies d'Asie, ou de leurs métropoles, environ dix millions pesant. La livre s'achète sur les lieux trois sols au plus, & nous est revendue dix sols, au moins.

Cassimbazar, qui s'est enrichi de la ruine de Malde & de Rajamohol, est le marché général de la soie de Bengale, & c'est son territoire qui en fournit la plus grande partie. Les vers y sont élevés & nourris comme ailleurs : mais la chaleur du climat les y fait éclore & prospérer tous les mois de l'année. On y fabrique une grande quantité d'étoffes de soie pure, de coton & de soie. Les premières se consomment la plupart à Delhy, ou dans nos régions septentrionales ; les autres habillent plusieurs contrées de l'Asie. A l'égard de la soie en nature, on pouvoit évaluer autrefois à trois ou quatre cents milliers ce que l'Europe en employoit dans ses manufactures : mais depuis quelques années, les Anglois en portent une grande quantité pour leur usage & pour celui des autres nations. En général, elle est très-commune, mal filée, & ne prend nul éclat dans la teinture. On ne peut guère l'employer que pour la trame, dans les étoffes brochées.

Le coton a plus de perfection. Il est propre à tout. On l'emploie utilement dans cent espèces de toiles, qui sont consommées sur le globe entier. Celle qui est d'un usage plus universel, & qui est

plus particuliere au Bengale , c'est la mouffeline unie, rayée ou brodée. La fabrication en est facile dans la saison pluvieuse, parce qu'alors les matieres prêtent plus & cassent moins. Durant le reste de l'année, les tisserands remplacent, autant qu'il est possible, cette humidité de l'air, par des vases d'eau qu'ils ne manquent jamais de mettre sous leurs métiers.

Quoique les ateliers d'où sortent les toiles, soient répandus dans la majeure partie du Bengale, Dacca peut en être regardé comme le marché général. Jusqu'à ces derniers temps, Delhy & Moxudabad en tiroient les toiles nécessaires à leur consommation. Chacune des deux Cours y entretenoit un agent, chargé de les faire fabriquer. Il avoit une autorité indépendante du Magistrat sur tous les ouvriers dont l'industrie avoit quelque rapport à l'objet de sa commission. C'étoit un malheur pour eux de paroître trop habiles, parce qu'on les forçoit à ne travailler que pour le gouvernement, qui les payoit mal, & les tenoit dans une sorte de captivité. Lorsque les caprices de la tyrannie étoient satisfaits, il étoit permis aux Européens, aux autres étrangers, aux regnicoles, de commencer leurs achats : encore étoient-ils obligés d'employer des courtiers établis par le ministère, & aussi corrompus que lui. Ces gênes & ces rigueurs étouffoient l'industrie, fille de la nécessité, mais compagne de la liberté.

Les révolutions qui ont donné de nouveaux Souverains au Bengale, ont dû introduire d'autres maximes. Cependant nous ne voyons pas que les ouvrages qui en arrivent, soient moins imparfaits qu'ils l'étoient avant cette époque. Ne se pourroit-il pas que ceux qui les fabriquent n'eussent pas réellement changé de conditions ? En cessant d'être les esclaves

de leurs Nababs, peut-être ont-ils reçu des chaînes tout aussi pesantes.

Vingt millions payoient, il n'y a que peu d'années, tous les achats faits dans le Bengale par les nations Européennes. Leur fer, leur plomb, leur cuivre, leurs étoffes de laine, les épiceries des Hollandois, couvroient à-peu-près le tiers de ces valeurs : on soldoit le reste avec de l'argent. Depuis que les Anglois se sont rendus maîtres de cette riche contrée, elle a vu augmenter ses exportations, & diminuer sa recette ; parce que les conquérants ont enlevé une plus grande quantité de marchandises, & qu'ils ont trouvé dans les revenus du pays de quoi les payer. On peut présumer que cette révolution dans le commerce de Bengale n'est pas à son terme, & qu'elle aura tôt ou tard des suites & des effets plus considérables.

XXXI.

Quelle idée
il faut se
former de
la colonie
Angloise de
Sainte-Hé-
lene.

Pour entretenir ses liaisons avec cette vaste région & ses autres établissemens d'Asie, la compagnie Angloise a formé un lieu de relâche à Sainte-Hélène. Cette île, qui n'a qu'environ vingt-huit milles de circonférence, est située au milieu de l'Océan Atlantique, à quatre cents lieues des côtes d'Afrique, & à six cents de celles d'Amérique. C'est un amas informe de rochers & de montagnes, où l'on trouve à chaque pas les traces évidentes d'un volcan éteint. Il fut découvert en 1602 par les Portugais, qui le dédaignèrent. Les Hollandois y formerent, dans la suite, un petit établissement ; mais ils en furent chassés par les Anglois qui y sont fixés depuis 1673.

Sur ce sol stérile & sauvage, s'est formée successivement une population de vingt mille hommes libres ou esclaves. Il y naît, ainsi qu'au cap de Bonne-Espérance, un beaucoup plus grand nombre de filles que de mâles. S'il étoit prouvé, par

des calculs exacts, que la nature suit la même marche de tous les pays chauds, cette connoissance donneroit la raison des mœurs publiques & des usages domestiques des peuples qui les habitent.

A l'exception du pêcher, aucun des arbres fruitiers, portés de nos contrées à Sainte-Hélène, n'a prospéré. La vigne n'a pas eu une destinée plus heureuse. Les légumes ont été constamment la proie des insectes. Peu de grains échappent aux souris. Il a fallu se borner à l'éducation des bêtes à cornes; & ce n'est même qu'après en avoir vu périr un grand nombre, qu'on est parvenu à les multiplier.

Le climat dévorait les diverses especes de gramen que semoit le cultivateur. On imagina de planter des arbrustes, qui ne craignoient ni la chaleur, ni la sécheresse; & bientôt nâquit, à leur ombre, un gazon frais & sain. Cette herbe, cependant, n'a jamais pu nourrir à la fois plus de trois mille bœufs, nombre insuffisant pour les besoins de l'habitant & des navigateurs. Pour obtenir ce qui manque, il suffiroit peut-être de recourir aux prairies artificielles, que des voyageurs intelligents trouvent praticables dans l'état actuel des choses; mais ce moyen sera difficilement employé, à moins que le monopole ne se détache des meilleurs terrains qu'on a réservé en apparence pour son service, & réellement pour l'utilité ou les fantaisies de ses employés.

Les maisons qui entourent le port, jettées comme au hasard, donnent plutôt l'idée d'un camp que d'une ville. Les fortifications qui les entourent sont peu considérables, & la garnison, chargée de les défendre, n'est que de cinq cents soldats, tous mécontents de leur situation. La colonie n'a que peu de rafraîchissements & quelques bœufs à donner aux navires, en échange des denrées & des

marchandises qu'ils lui portent d'Europe & d'Asie. Aussi le poisson est-il la nourriture ordinaire des noirs, & entre-t-il pour beaucoup dans celle des blancs.

Tel est, dans la plus exacte vérité, l'état de Sainte-Hélène, où relâchent tous les bâtimens qui reviennent des Indes en Angleterre, & où en temps de guerre ils trouvent des vaisseaux d'escorte. Les vents & les courants en écartent même ceux qui vont d'Angleterre aux Indes. Plusieurs d'entre eux, pour éviter les inconvénients d'un si long voyage fait sans s'arrêter, relâchent au cap de Bonne-Espérance : les autres, particulièrement ceux qui sont destinés pour le Malabar, vont prendre des rafraîchissements aux isles de Comore.

XXXII.

A quel usage les Anglois font servir les isles de Comore.

Ces isles, situées dans le canal de Mozambique, entre la côte de Zanguebar & Madagascar, sont au nombre de quatre. Comore qui est la principale, & qui a donné son nom à ce petit archipel, est peu connue. Les Portugais, qui, dans leurs premières expéditions, la découvrirent, y firent tellement détester, par leurs cruautés, le nom des Européens, que tous ceux qui ont osé s'y montrer depuis ont été ou massacrés, ou fort mal reçus : aussi l'a-t-on entièrement perdue de vue. Celles de Mayotte & de Moely, ne sont pas plus fréquentées, parce que les approches en sont difficiles, & que le mouillage n'y est pas sûr. Les Anglois ne relâchent qu'à l'isle d'Anjouan.

C'est-là que la nature, dans une étendue de trente lieues de contour, étale toute sa richesse avec toute sa simplicité. Des côteaux toujours verts, des vallées toujours riantes, y forment par-tout des paysages variés & délicieux. Trente mille habitants, distribués en soixante-treize villages, en partagent les productions. Leur langue est l'Arabe ; leurs re-

ligion, un mahométisme fort corrompu. On leur trouve des principes de morale, plus épurés qu'ils ne le sont communément dans cette partie du globe. L'habitude qu'ils ont contractée de vivre de lait & de végétaux, leur a donné une aversion insurmontable pour le travail. De cette paresse est né un certain air de grandeur, qui consiste, pour les gens distingués, à laisser croître excessivement leurs ongles. Pour se faire une beauté de cette négligence, ils les teignent d'un rouge tirant sur le jaune, que leur fournit un arbrisseau.

Ce peuple né pour l'indolence, a perdu la liberté qu'il étoit, sans doute, venu chercher d'un continent voisin, dont il doit être originaire. Un négociant Arabe, il n'y a pas un siècle, ayant tué au Mozambique un Gentilhomme Portugais, se jeta dans un bateau que le hasard conduisit à Anjouan. Cet étranger se servit si bien de la supériorité de ses lumières, & du secours de quelques-uns de ses compatriotes, qu'il s'empara d'une autorité absolue que son petit-fils exerce encore aujourd'hui. Cette révolution dans le gouvernement, ne diminua rien de la liberté & de la sûreté que trouvoient les Anglois qui abordoient dans l'isle. Ils continuoient à mettre paisiblement leurs malades à terre, où, la salubrité de l'air, l'excellence des fruits, des vivres & de l'eau, les rétablissoient bientôt. Seulement on fut réduit à payer plus cher les provisions dont on avoit besoin, & voici pourquoi.

Les Arabes ont pris la route d'une isle où régnoit un Arabe. Ils y ont porté le goût des manufactures des Indes; & comme des cauris, des noix de coco, & les autres denrées qu'ils y prenoient en échange, ne suffisoient pas pour payer ce luxe, les insulaires ont été réduits à exiger de l'argent pour leurs bœufs, leurs chevres, leurs volailles,

qu'ils livroient auparavant pour des grains de verre, & d'autres bagatelles d'un aussi vil prix. Cette nouveauté n'a pas cependant dégoûté les Anglois d'un lieu de relâche, qui n'a d'autre défaut que celui d'être trop éloigné de nos parages.

XXXIII.

La compagnie Angloise a abandonné aux négociants particuliers le commerce d'Inde en Inde.

Un pareil inconvénient ne pouvoit pas empêcher la compagnie Angloise de donner une grande extension à son commerce. Celui qu'on peut faire au-delà du cap de Bonne-Espérance, & d'un port de l'Inde à l'autre, ne l'occupa pas long-temps. Elle fut de bonne heure assez éclairée pour comprendre que cette navigation ne lui convenoit pas. Ses agents l'entreprirent, de son aveu, pour leur propre compte, & tous les Anglois furent invités à le partager, sous la condition qu'ils fourniroient une caution de 45,000 liv. qui garantiroit leur sagesse. Pour faciliter & accélérer des succès qui devoient un jour augmenter les siens, la compagnie encouragea ces négociants, en prenant part à leurs expéditions, en leur cédant des intérêts dans ses propres armements, souvent même en se chargeant de leurs marchandises pour un fret modique. Cette conduite généreuse, inspirée par un esprit national si opposé en tout au caractère du monopole, donna promptement de l'activité, de la force, de la considération aux colonies Angloises.

Le commerce particulier a augmenté avec les prospérités de la puissance qui leur sert d'appui, & a contribué à son tour à lui donner plus de solidité. Il emploie actuellement de très-grands capitaux, & occupe environ deux cents bâtimens, depuis cinquante jusqu'à deux cents tonneaux, tous montés par des matelots Indiens. Le nombre s'en seroit accru davantage, si la compagnie n'avoit exigé dans tous ses comptoirs un droit de cinq pour cent sur toutes les marchandises du commerce libre, &

un droit de huit & demi pour cent sur toutes les remises que les agents de ce trafic voudroient faire passer dans la métropole. Lorsque ses besoins ne la forcerent pas à se relâcher de ce dernier arrangement, ces fonds particuliers furent livrés aux autres négociants Européens ou aux Officiers Anglois qui n'étant pas proprement attachés à la compagnie, pouvoient travailler pour eux en naviguant pour elle.

Si le monopole vexoit les particuliers, il étoit gêné à son tour par des loix fiscales. Ses navires ont dû faire toujours leur retour dans une rade Angloise, & ceux qui portoient des marchandises prohibées, dans le port de Londres. Par un règlement bizarre, indigne d'un peuple commerçant & dont il falloit s'écarter sans cesse, il ne lui étoit permis d'envoyer en argent aux Indes que 6,750,000 livres. On l'obligeoit à en exporter en marchandises du pays le dixieme de ce qu'elle faisoit partir en métaux. Tous les produits de l'Asie qui étoient consommés par la nation, devoient au trésor public vingt-cinq pour cent, & quelques-uns beaucoup davantage.

Quoique l'ignorance & le capacité des administrateurs, la paix & la guerre, les succès & les malheurs de la métropole, l'indifférence & la passion de l'Europe pour les manufactures des Indes, le plus & le moins de concurrence des autres nations, ayent beaucoup influé dans le nombre & l'utilité des expéditions de la compagnie, on peut dire que son commerce s'est étendu, & a prospéré à mesure que ses capitaux ont augmenté. Ils ne furent d'abord que de 1,620,000 livres. Ce foible fonds s'accrut avec le temps, & par la partie des bénéfices qu'on ne partageoit pas, & par les sommes plus ou moins considérables qu'y ajoutoient successivement de nouveaux associés. Il étoit monté à

XXXIV.

Gènes que
la compa-
gnie a é-
prouvées
dans son
commerce.
Fonds qu'el-
le y a mis.
Etendue
qu'elle lui
a donnée.

8,322,547 liv. 10 sols, lorsqu'en 1676, les intéressés jugerent plus sage de le doubler que d'ordonner une immense répartition que leurs prospérités permettoient de faire. Ce capital augmenta encore, lorsque les deux compagnies, qui s'étoient fait une guerre si destructive, unirent leurs richesses, leurs projets & leurs espérances. Il fut depuis porté à 67,500,000 livres.

Avec ces fonds étoient achetées les denrées & les marchandises que fournissent si abondamment les Indes. La consommation s'en faisoit dans la Grande-Bretagne, dans ses comptoirs d'Afrique, dans ses colonies du nouveau-monde, & dans plusieurs contrées de l'Europe. Le thé devint avec le temps un des grands objets de ce commerce.

Les Lords Arlington & Ossory l'introduisirent en Angleterre. Ils y en apportèrent de Hollande en 1666, & leurs femmes le mirent à la mode chez les personnes de leur rang. La livre pesant se vendoit alors près de soixante-dix livres à Londres, quoiqu'elle n'en eût coûté que trois ou quatre à Batavia. Ce prix, qui ne diminua que très-lentement, n'empêcha pas que le goût de cette boisson ne fît des progrès. Cependant elle ne devint d'un usage commun que vers 1715. Alors seulement, on commença à prendre du thé vert : car jusqu'à cette époque, on n'avoit connu que le thé bouy. Depuis, la passion pour cette feuille Asiatique est devenue générale. Peut-être cette manie n'est-elle pas sans inconvénient : mais on ne sauroit nier que la nation ne lui doive plus de sobriété que n'en avoient pu obtenir les loix les plus sévères, les déclamations éloquentes des Orateurs chrétiens, les meilleurs traités de morale.

Il fut porté de la Chine en 1766, six millions pesant de thé par les Anglois; quatre millions cinq

cents mille livres par les Hollandois ; deux millions quatre cents mille livres par les Suédois , autant par les Danois, & deux millions cent mille livres par les François. Ces quantités réunies formoient un total de dix-sept millions quatre cents mille livres. La préférence que la plupart des peuples donnent au chocolat , au café , à d'autres boissons ; des observations suivies avec soin pendant plusieurs années ; des calculs les plus exacts qu'il soit possible de faire dans ces matières si compliquées : tout nous décide à penser que la consommation de l'Europe entière ne s'élevoit pas alors au-dessus de cinq millions quatre cents mille livres. En ce cas, celle de la Grande-Bretagne devoit être de douze millions.

On comptoit à cette époque deux millions d'hommes dans la métropole, & un million dans les colonies qui faisoient un usage habituel du thé.

Chacun en consommoit environ quatre livres par an ; & la livre, en y comprenant les droits, étoit vendue l'une dans l'autre six livres dix sols. Suivant ce calcul, le prix de cette denrée se seroit élevé à soixante-douze millions ; mais il n'en étoit pas tout-à-fait ainsi, parce que la moitié entroit en fraude, & coûtoit beaucoup moins à la nation.

La guerre de la Grande-Bretagne avec le Nord de l'Amérique, a forcé la compagnie de diminuer ses importations de thé. Son commerce n'en a pas cependant souffert. Le vuide a été rempli par une plus grande quantité de soie que la Chine & le Bengale lui ont fournie, & par l'extension qu'elle a donnée aux ventes qu'elle faisoit ordinairement des productions des manufactures du Coromandel & du Malabar. Après tout, sa principale ressource a été la conquête assez récente du Bengale.

Cette révolution prodigieuse, qui a influé, d'une manière si sensible, & sur la destinée des

XXXV.
Conquête
du Bengale.

Comment
& par qui
elle a été
faite.

habitants de cette partie de l'Asie, & sur le commerce que les nations Européennes font dans ces climats, a-t-elle été l'effet & le résultat d'une suite de combinaisons politiques? Est-ce encore un de ces événements, dont la prudence ait droit de s'enorgueillir? Non : le hasard seul en a décidé : & les circonstances qui ont ouvert aux Anglois cette carrière de gloire & de puissance, loin de leur promettre le succès qu'ils ont eus, sembloient, au contraire, leur annoncer les revers les plus funestes.

Depuis quelque temps, il s'étoit introduit, dans ces contrées, un usage pernicieux. Tout Gouverneur de quelque établissement Européen, se permettoit de donner asyle aux naturels du pays, qui craignoient des vexations ou des châtimens. Les sommes, souvent très-considérables, qu'il recevoit pour prix de sa protection, lui faisoient fermer les yeux sur le danger auquel il exposoit les intérêts de ses commettants. Un des principaux Officiers du Bengale, qui connoissoit cette ressource, se réfugia chez les Anglois à Calcutta, pour se soustraire aux peines que ses infidélités avoient méritées. Il fut accueilli. Le Souba offensé, comme il devoit l'être, se mit à la tête de son armée, attaqua la place, & s'en empara. Il fit jeter la garnison dans un cachot étroit, où elle fut étouffée en douze heures. Il n'en resta que vingt-trois hommes. Ces malheureux offrirent de grandes sommes à la garde qui étoit à la porte de leur prison, pour qu'on fît avertir le Prince de leur situation. Leurs cris, leurs gémissemens l'apprenoient au peuple qui en étoit touché : mais personne ne vouloit aller parler au despote. IL PORT, disoit-on aux Anglois mourants; & il n'y avoit pas peut-être un seul homme dans le Bengale qui pensât que,

pour sauver la vie à cent cinquante infortunés, il fallût ôter un moment de sommeil au tyran.

Qu'est-ce donc qu'un tyran ? ou plutôt qu'est-ce qu'un peuple accoutumé au joug de la tyrannie ? Est-ce le respect, est-ce la crainte qui le tient courbé ? Si c'est la crainte, le tyran est donc plus redoutable que les Dieux, à qui l'homme adresse sa prière ou sa plainte dans les temps de la nuit ou dans les heures du jour. Si c'est le respect, on peut donc amener l'homme jusqu'à respecter les auteurs de sa misère, prodige que la superstition seule peut opérer. Qu'est-ce qui vous étonne le plus, ou de la férocité du Nabab qui dort, ou de la bassesse de celui qui n'ose le réveiller ?

L'Amiral Watson, qui étoit arrivé depuis peu dans l'Inde avec une escadre, & le Colonel Clive, qui s'étoit si fort distingué dans la guerre du Carnate, ne tarderent pas à venger leur nation. Ils ramassèrent les Anglois dispersés & fugitifs ; ils remonterent le Gange dans le mois de Décembre 1756, reprirent Calcutta, s'emparèrent de plusieurs autres places, & remporterent enfin une victoire complete sur le Souba.

Un succès si étendu & si rapide, devient en quelque sorte inconcevable, lorsqu'on pense que c'étoit avec un corps de cinq cents hommes que les Anglois luttoient ainsi contre toutes les forces du Bengale : mais s'ils dûrent en partie leurs avantages à la supériorité de leur discipline & à l'ascendant marqué que les Européens ont dans les combats sur les nations Indiennes, ils furent encore servis plus utilement par l'ambition des chefs, par la cupidité des Ministres, & par la nature d'un gouvernement qui n'a d'autres ressorts que l'intérêt du moment & la crainte. C'est du concours de ces diverses circonstances, qu'ils furent profiter

dans cette première entreprise, & dans toutes celles qui la suivirent. Le Souba étoit détesté de ses peuples, comme le sont presque toujours les despotes; ses principaux Officiers vendoient leur crédit aux Anglois; il fut trahi à la tête de son armée, dont la plus grande partie refusa de combattre, & il tomba lui-même au pouvoir de ses ennemis, qui le firent étrangler en prison.

Ils disposerent de la Soubabie en faveur de Jaffer-Alikan, chef de la conspiration. Il céda à la compagnie quelques Provinces, & il lui accorda tous les privilèges, toutes les exemptions, toutes les faveurs auxquelles elle pouvoit prétendre. Mais bientôt las du joug qu'il s'étoit imposé, il chercha sourdement les moyens de s'en affranchir. Ses desseins furent pénétrés, & il fut arrêté au milieu de sa propre capitale.

Koffim-Alikan, son gendre, fut proclamé à sa place. Il avoit acheté cette usurpation par des sommes immenses. Mais il n'en jouit pas long-temps. Impatient du joug, comme l'avoit été son prédécesseur, il se montra indocile, & refusa de recevoir la loi. Aussi-tôt la guerre se rallume. Ce même Jaffer-Alikan, que les Anglois tenoient prisonnier, est proclamé, de nouveau, Souba du Bengale. On marche contre Koffim-Alikan; on parvient à corrompre ses Généraux; il est trahi & entièrement défait: trop heureux, en perdant ses Etats, de sauver les immenses richesses qu'il avoit accumulées!

Au milieu de cette révolution, Koffim-Alikan ne perdit pas l'espérance de la vengeance. Il alla porter son ressentiment & ses trésors chez le Nabab de Bénarès, premier Visir de l'Empire Mogol. Ce Nabab & tous les Princes voisins, se réunirent contre l'ennemi commun: mais ce n'étoit plus à une

poignée d'Européens, venue de la côte de Coromandel, qu'ils avoient affaire; c'étoit à toutes les forces du Bengale, que les Anglois tenoient sous leur puissance. Fiers de leurs succès, ils n'attendirent point qu'on vînt les attaquer; ils marcherent les premiers au-devant de cette ligue formidable, & ils marcherent avec la confiance que leur inspiroit Clive, ce Général, dont le nom sembloit être devenu le garant de la victoire. Cependant, Clive ne voulut rien hasarder. Une partie de la campagne se passa en négociations: mais enfin les richesses que les Anglois avoient déjà tirées du Bengale, servirent à leur assurer encore de nouvelles conquêtes. Les chefs de l'armée Indienne furent corrompus; & lorsque le Nabab de Bénarès voulut engager une action, il fut entraîné par la fuite des siens, sans même avoir pu combattre.

Cette victoire livra le pays de Bénarès aux Anglois, & il sembloit que rien ne pût les empêcher de réunir cette souveraineté à celle du Bengale. Mais, soit modération, soit prudence, ils se contenterent de lever huit millions de contributions, & ils offrirent la paix au Nabab à des conditions qui devoient le mettre dans l'impuissance de leur nuire, mais qu'il étoit encore trop heureux d'accepter, pour rentrer dans ses Etats.

Parmi ses désastres, Koffim-Alikan trouva encore le moyen de sauver une partie de ses trésors, & il se retira chez les Seiks, peuples situés aux environs de Delhy, d'où il chercha à se faire des alliés & à susciter des ennemis aux Anglois.

Pendant que ces choses se passaient dans le Bengale, l'Empereur Mogol, chassé de Delhy par les Patanes, qui avoient proclamé son fils à sa place, erroit de Province en Province, cherchant un asyle

dans ses propres Etats, & demandant vainement du secours à tous ses vassaux. Abandonné de ses sujets, trahi par ses alliés, sans appui, sans armée, il fut frappé de la puissance des Anglois, & il implora leur protection. Ils lui promirent de le conduire à Delhy, & de le rétablir sur son trône : mais ils commencerent par se faire céder, d'avance, le Bengale en toute souveraineté. Cette cession fut faite par un acte authentique, & revêtue de toutes les formalités usitées dans l'Empire Mogol.

Les Anglois, munis de ce titre, qui légitimoit, en quelque sorte, leur usurpation aux yeux des peuples, oublièrent bientôt leurs promesses. Ils firent entendre à l'Empereur, que les circonstances ne leur permettoient pas de se livrer à une pareille entreprise ; qu'il falloit attendre des temps plus heureux, & ils lui assignèrent une résidence & un revenu pour y subsister. Alors l'Empire Mogol se trouva partagé entre deux Empereurs ; l'un, qui étoit reconnu dans les différentes contrées de l'Inde, où la compagnie Angloise avoit des établissemens & de l'autorité ; l'autre, qui l'étoit dans les Provinces qui environnent Delhy, & dans le pays où cette compagnie n'avoit point d'influence.

Les Anglois, ainsi devenus Souverains du Bengale, crurent devoir conserver l'image des formes anciennes, dans un pays où elles ont le plus grand pouvoir, & peut-être le seul pouvoir qui soit sûr & durable. C'étoit sous le nom d'un Souba qu'ils gouvernoient ce Royaume, & qu'ils en percevoient les revenus. Ce Souba, qui étoit à leur nomination, à leurs gages, sembloit donner des ordres. C'est de lui que paroissoient émanés les actes publics, les décrets qui avoient été réellement délibérés dans le Conseil de Calcutta ; de maniere qu'après avoir changé de maîtres, ce peuples purent
croire,

croire, pendant long-temps, qu'ils étoient encore courbés sous le même joug.

Etrange indignité, de vouloir exercer des vexations, sans paroître injuste; de vouloir retirer le fruit de ses rapines, & d'en rejeter l'odieux sur un autre; de ne pas rougir de la tyrannie, & de rougir du nom de tyran. Oh! combien l'homme est méchant, & combien l'homme le seroit davantage, s'il pouvoit avoir la conviction que ses forfaits seront ignorés, & qu'un innocent en subira l'ignominie & le châtement.

La conquête du Bengale, dont les bornes ont été encore depuis reculés jusqu'aux monts entassés qui séparent le Thibet & la Tartarie de l'Indostan, sans apporter aucun changement sensible à la forme extérieure de la compagnie Angloise, en a changé essentiellement l'objet. Ce n'est plus une société commerçante, c'est une puissance territoriale qui exploite ses revenus, à l'aide d'un commerce qui faisoit autrefois toute son existence, & qui, malgré l'extension qu'il a reçu, n'est plus qu'un accessoire dans les combinaisons de sa grandeur actuelle.

Les arrangements imaginés, pour donner de la stabilité à une situation si favorable, sont peut-être les plus raisonnables qu'il fût possible de faire. L'Angleterre a aujourd'hui, dans l'Inde, le fonds de neuf mille huit cents hommes de troupes Européennes; elle y a cinquante-quatre mille Cipayes, bien payés, bien armés, bien disciplinés. Trois mille de ces Européens, vingt-cinq mille de ces Cipayes sont dispersés sur les bords du Gange.

Le corps le plus considérable de ces troupes a été placé à Bénarès, autrefois le berceau des sciences Indiennes, & encore aujourd'hui la plus fameuse académie de ces riches contrées, où l'avarice Européenne ne respecte rien. On a choisi cette position,

XXXVI.

Mesures
prises par
les Anglois
pour se
maintenir
dans le Ben-
gale.

parce qu'elle a paru favorable pour arrêter les peuples belliqueux qui pourroient descendre des montagnes du Nord, & qu'en cas d'attaque, il seroit moins ruineux de soutenir la guerre sur un territoire étranger, que sur celui dont on perçoit les revenus. Au Midi, l'on a occupé, autant qu'il étoit possible, tous les défilés par lesquels un ennemi actif & entreprenant pourroit chercher à pénétrer dans la Province. Dacca, qui en est le centre, voit sous ses murs une force considérable, toujours prête à voler par-tout où sa présence deviendroit nécessaire. Tous les Nababs, tous les Rajas, qui dépendent de la Soubabie de Bengale, sont défarmés, entourés d'espions, pour découvrir les conspirations, & de troupes pour les dissiper.

En cas d'une révolution malheureuse, qui réduiroit le conquérant à lever ses quartiers & à abandonner ses postes, on a construit, près de Calcutta, le fort Williams, qui, au besoin, serviroit d'asyle à l'armée, forcée de se replier, & qui lui donneroit le temps d'attendre les secours nécessaires pour recouvrer sa supériorité.

Malgré la sagesse des précautions que les Anglois ont prises, ils ne sont, & ils ne sauroient être sans inquiétude. La puissance Mogole peut s'affermir, & chercher à délivrer d'un joug étranger la plus belle de ses Provinces. On doit craindre que des nations barbares ne soient arrivées de nouveau dans ce doux climat. Les Princes divisés mettront peut-être fin à leurs discordes, & se réuniront pour leur liberté commune. Il n'est pas impossible que les soldats Indiens, qui sont actuellement la force de l'Anglois conquérant, tournent un jour contre lui les armes dont il leur a enseigné l'usage. Sa grandeur, uniquement fondée sur l'illusion, peut même s'érouler, sans qu'il soit chassé de sa posses-

tion. Personne n'ignore que les Marattes jettent toujours leurs regards sur ce beau pays, & le menacent continuellement d'une irruption. Si l'on ne réussit pas à détourner, par la corruption ou par l'intrigue, ce dangereux orage, le Bengale sera pillé, ravagé, quelques mesures qu'on puisse prendre contre une cavalerie légère, dont la célérité est au-dessus de tout ce qu'on peut dire. Les courses de ces brigands pourront se répéter, & il y aura alors nécessairement moins de tributs & plus de dépense.

Supposons cependant qu'aucun des malheurs que nous osons prévoir, n'arrivera; est-il vraisemblable que les revenus du Bengale, qui, en 1773, s'élevoient à 71,004,465 l.; mais dont le brigandage ou les dépenses nécessaires en absorboient 61,379,437 livres 10 sols, puissent rester toujours les mêmes? Il doit être permis d'en douter. La compagnie Angloise ne porte plus d'argent dans le pays, elle en tire même pour ses comptoirs. Ses agents font des fortunes incroyables, & les négociants particuliers d'assez grandes fortunes, dont ils vont jouir dans la métropole. Les autres nations Européennes trouvent dans les trésors de la puissance dominante, des facilités qui les dispensent d'introduire de nouveaux métaux. Toutes ces combinaisons ne doivent-elles pas former dans le numéraire de ces contrées, un vuide qui, tôt ou tard, se fera sentir dans le recouvrement des deniers publics.

Cette époque s'éloigneroit sans doute, si les Anglois, respectant les droits de l'humanité, écartoient enfin de ces contrées l'oppression sous laquelle elles gémissent depuis tant de siècles. Alors Calcutta, loin d'être un objet de terreur pour les peuples, deviendrait un tribunal toujours ouvert aux plaintes des malheureux que la tyrannie oseroit pour-

XXXVII.

L'Angleterre peut-elle se flatter de voir continuer la prospérité du Bengale?

suivre. La propriété seroit si respectée, que l'or enseveli depuis tant d'années, sortiroit des entrailles de la terre pour remplir sa destination. On encourageroit tellement l'agriculture & les manufactures, que les objets d'exportation deviendroient tous les jours plus considérables; & que la compagnie, en suivant de pareilles maximes, au-lieu d'être réduite à diminuer les tributs qu'elle a trouvés établis, pourroit peut-être concilier leur augmentation avec l'aisance universelle. Et qu'on ne dise pas que ce plan est une chimere. La compagnie Angloise, elle-même, en a prouvé la possibilité.

La plupart des nations Européennes, qui ont acquis quelque territoire dans l'Inde, choisissent pour leurs fermiers des naturels du pays, dont elles exigent des avances si considérables, que, pour les payer, ils sont obligés d'emprunter à un intérêt exorbitant. L'état violent où ces fermiers avides se sont mis volontairement, les réduit à la nécessité d'exiger des habitants, auxquels ils sous-louent quelques portions de terre, un prix si considérable, que ces malheureux abandonnent leurs aldées, & les abandonnent pour toujours. Le traitant, ruiné par cette fuite qui le rend insolvable, est renvoyé pour faire place à un successeur, qui a communément la même destinée; de sorte qu'il arrive le plus souvent qu'il n'y a de payé que les premières avances, ou fort peu de chose au-delà.

On avoit suivi une marche différente dans les possessions Angloises, à la côte de Coromandel. On avoit remarqué que les aldées étoient formées par plusieurs familles, qui, la plupart, tenoient les unes aux autres; & cette observation avoit fait bannir l'usage des fermiers. Chaque champ étoit taxé à une redevance annuelle, & le chef de la famille étoit caution pour ses parents, pour ses alliés. Cette mé-

thode lioit les colons les uns aux autres, & leur donnoit la volonté, les moyens de se soutenir réciproquement. Telle étoit la cause qui avoit élevé les établissemens de cette nation au degré de prospérité dont ils étoient susceptibles; tandis que ceux de ses rivaux languissoient, sans culture, sans manufactures, & par conséquent sans population.

Pourquoi faut-il qu'une administration qui fait tant d'honneur à la raison & à l'humanité, ne se soit point étendue au-delà du petit territoire de Madras? Seroit-il donc vrai que la modération est une vertu uniquement attachée à la médiocrité? La compagnie Angloise avoit eu jusqu'à ces derniers temps une conduite supérieure à celle des autres compagnies. Ses agents, ses facteurs étoient bien choisis. Les principaux étoient des jeunes gens de famille, qui ne craignoient point d'aller servir leur patrie au-delà des mers, de ces mers immenses que la nation regarde comme une partie de son Empire. La compagnie avoit vu le plus souvent le commerce en grand, & l'avoit presque toujours fait comme une société de vrais politiques, autant que comme une société de négociants. Enfin, ses colons, ses marchands, ses militaires avoient conservé plus de mœurs, plus de discipline, plus de vigueur que ceux des autres nations.

Qui auroit imaginé que cette même compagnie, changeant tout-à-coup de conduite & de système, en viendrait bientôt au point de faire regretter aux peuples du Bengale, le despotisme de leurs anciens maîtres? Cette funeste révolution n'a été que trop prompte & trop réelle. Une tyrannie méthodique a succédé à l'autorité arbitraire. Les exactions sont devenues générales & régulières; l'oppression a été continuelle & absolue. On a perfectionné l'art destructeur des monopoles; on en a inventé de nou-

XXXVIII.
Vexations
& cruautés
commises
par les An-
glois dans le
Bengale.

veaux. En un mot, on a altéré, corrompu toutes les sources de la confiance, de la félicité publiques.

Sous le gouvernement des Empereurs Mogols, les Soubas, chargés de l'administration des revenus, étoient forcés par la nature des choses d'en abandonner la perception aux Nababs, aux Paleagars, aux Zemindars, qui les sous-affermoient à d'autres Indiens, & ceux-ci à d'autres encore; de manière que le produit de ces terres passoit & se perdoit en partie dans une multitude de mains intermédiaires, avant d'arriver dans le trésor du Souba, qui n'en rendoit lui-même qu'une très-petite portion à l'Empereur. Cette administration vicieuse à beaucoup d'égards, avoit du moins cela de favorable aux peuples, que les fermiers ne changeant point, le prix des fermes étoit toujours le même; parce que la moindre augmentation, en ébranlant cette chaîne où chacun trouvoit graduellement son profit, auroit infailliblement causé une révolte: ressource terrible, mais la seule qui reste en faveur de l'humanité, dans les pays opprimés par le despotisme.

Peut-être qu'au milieu de cet ordre des choses, il y avoit une foule d'injustices & de vexations particulières. Mais du moins la perception des deniers publics se faisant toujours sur un taux fixe & modéré, l'émulation n'étoit point absolument éteinte. Les cultivateurs, sûrs de conserver le produit de leur récolte, en payant exactement le prix de leur ferme, secondoient par leur travail la fécondité du sol. Les tisserands, maîtres du prix de leurs ouvrages, libres de choisir l'acheteur qui leur convenoit le mieux, s'attachoient à perfectionner & à étendre leurs manufactures. Les uns & les autres, tranquilles sur leur subsistance, se livroient avec joie aux plus doux penchants de la nature, au pen-

chant dominant dans ces climats, & ils ne voyoient dans l'augmentation de leur famille, qu'un moyen d'augmenter leurs richesses. Telles sont évidemment les causes de ce haut degré auquel l'industrie, l'agriculture & la population s'étoient élevées dans le Bengale. Il sembloit qu'elles dussent encore s'accroître sous le gouvernement d'un peuple libre & ami de l'humanité. Mais la soif de l'or, la plus dévorante, la plus cruelle de toutes les passions, a produit une administration destructive.

Les Anglois, souverains du Bengale, peu contents de percevoir les revenus sur le même pied que les anciens Soubas, ont voulu tout à la fois augmenter le produit des fermes, & s'en approprier le bénéfice. Pour remplir ce double objet, la compagnie Angloise, cette compagnie souveraine, est devenue la fermière de son propre Souba, c'est-à-dire, d'un esclave auquel elle venoit de conférer ce vain titre, pour en imposer plus sûrement aux peuples. La suite de ce nouveau plan a été de dépouiller les fermiers, pour leur substituer des agents de la compagnie. Elle s'est encore emparée, toujours sous le nom, & en apparence pour le compte du Souba, de la vente exclusive du sel, du tabac, du bétel, objets de première nécessité dans ces contrées. Il y a plus. Elle a fait créer en sa faveur, par ce même Souba, un privilège exclusif pour la vente du coton venant de l'étranger, afin de le porter à un prix excessif. Elle a fait augmenter les douanes, & elle a fini par faire publier un édit qui défend le commerce dans l'intérieur du Bengale, à tout particulier Européen, & qui le permet aux seuls Anglois.

Quand on réfléchit à cette prohibition barbare, il semble qu'elle n'ait été imaginée que pour épuiser tous les moyens de nuire à ce malheureux pays,

dont la compagnie Angloise, pour son seul intérêt, auroit dû chercher la prospérité. Au reste, il est aisé de voir que la cupidité personnelle des membres du Conseil de Calcutta, a dicté cette loi honteuse. Ils ont voulu s'assurer le produit de toutes les manufactures, pour forcer ensuite les négociants des autres nations, qui voudroient commercer d'Inde en Inde, à acheter d'eux ces objets à des prix excessifs, ou à renoncer à leurs entreprises.

Cependant, au milieu de cette tyrannie si contraire à l'avantage de leurs commettants, ces agents infidèles ont essayé de se couvrir de l'apparence du zèle. Ils ont dit, que, dans la nécessité de faire passer en Angleterre une quantité de marchandises proportionnée à l'étendue de son commerce, la concurrence des particuliers nuisoit aux achats de la compagnie.

C'est sous le même prétexte, & pour étendre indirectement l'exclusif jusqu'aux autres compagnies, en paroissant respecter leurs droits, qu'ils ont commandé dans ces dernières années plus de marchandises que le Bengale n'en pouvoit fournir. Il a été défendu en même-temps aux tisserands de travailler pour les autres nations, jusqu'à ce que les ordres de la compagnie Angloise fussent exécutés. Ainsi ces ouvriers n'ayant plus la liberté de choisir entre plusieurs acheteurs, ont été forcés de livrer le fruit de leur travail, pour le prix qu'on a bien voulu leur en donner.

Et dans quelle monnoie encore les a-t-on payés? C'est ici que la raison se confond, & qu'on cherche en vain des excuses ou des prétextes. Les Anglois, vainqueurs du Bengale, possesseurs des trésors immenses que la fécondité du sol & l'industrie des habitants y avoient rassemblés, osèrent se permettre d'altérer le titre des especes. Ils donnerent l'exem-

ple de cette lâcheté, inconnue aux Despotés de l'Asie; & c'est par cet acte déshonorant, qu'ils annoncèrent leur souveraineté aux peuples. Il est vrai qu'une opération si contraire à la foi du commerce & à la foi publique, ne put se soutenir long-temps. La compagnie elle-même en ressentit les pernicioeux effets, & il fut résolu de retirer toutes les especes fausses pour y substituer une monnoie parfaitement semblable à celle qui avoit eu toujours cours dans ces contrées. Mais voyons de quelle maniere se fit cet échange si nécessaire.

On avoit frappé en roupies d'or environ quinze millions, valeur nominale, mais qui ne représentoient effectivement que neuf millions; parce qu'on y avoit mêlé quatre dixiemes d'alliage, & même quelque chose de plus. Il fut enjoint à tous ceux qui se trouveroient avoir de ces roupies d'or, de faux-aloi, de les rapporter au trésor de Calcutta, ou où les rembourseroit en roupies d'argent. Mais au-lieu de dix roupies & demie d'argent que chaque roupie d'or devoit valoir, suivant sa dénomination, on n'en donna que six; de maniere que l'alliage fut définitivement en pure perte pour le propriétaire.

Une oppression si générale devoit nécessairement être accompagnée de violence; aussi fallut-il recourir souvent à la force des armes, pour faire exécuter les ordres du Conseil de Calcutta. On ne se borna pas à en faire usage contre les Indiens. Le tumulte & l'appareil de la guerre se renouvelèrent de toutes parts, dans le sein même de la paix. Les Européens furent aussi exposés à des actes d'hostilité, & particulièrement les François, qui, malgré leur abaissement & leur foiblesse, excitoient encore la jalousie de leurs anciens rivaux.

Si, au tableau des vexations publiques, nous

ajoutions celui des exactions particulieres, on verroit presque par-tout les agents de la compagnie percevant les tributs pour elle avec une extrême rigueur, & levant des contributions pour eux avec la dernière cruauté. On les verroit portant l'inquisition dans toutes les familles, sur toutes les fortunes; dépouiller indifféremment l'artisan & le laboureur; souvent faire un crime à un homme, & le punir, de n'être pas assez riche. On les verroit vendant leur faveur & leur crédit, pour opprimer l'innocent ou pour sauver le coupable. On verroit à la suite de ces excès, l'abattement gagnant tous les esprits, le désespoir s'emparant de tous les cœurs, & l'un & l'autre arrêtant par-tout les progrès & l'activité du commerce, de la culture, de la population.

On croira, sans doute, après ces détails, qu'il étoit impossible que le Bengale eût encore à redouter de nouveaux malheurs. Cependant, comme si les éléments d'accord avec les hommes eussent voulu réunir à la fois, & sur un même peuple, toutes les calamités qui désolent successivement l'univers, une sécheresse, dont il n'y avoit jamais eu d'exemple dans ces climats, vint préparer une famine épouvantable dans le pays de la terre le plus fertile.

Il y a deux récoltes dans le Bengale, l'une en Avril, l'autre en Octobre. La première, qu'on appelle la petite récolte, est formée par des menus grains; la seconde, désignée sous le nom de grande récolte, consiste uniquement en riz. Ce sont les pluies, qui commencent régulièrement au mois d'Août, & finissent au milieu d'Octobre, qui sont la source de ces productions diverses; & c'est la sécheresse arrivée en 1769, dans la saison où l'on attendoit les pluies, qui fit manquer la

grande récolte de 1769, & la petite récolte de 1770. Le riz, qui croît sur les montagnes, souffrit peu, il est vrai, de ce dérangement des saisons : mais il s'en falloit beaucoup qu'il fût en assez grande quantité pour nourrir tous les habitants de cette contrée. Les Anglois, d'ailleurs, occupés d'avance à assurer leur subsistance, & celle de leurs Cipayes, ne manquèrent pas de faire enfermer dans leurs magasins une partie de cette récolte, déjà insuffisante.

On les accusa d'avoir abusé de cette précaution nécessaire, pour exercer le plus odieux, le plus criminel des monopoles. Il se peut bien que cette manière horrible de s'enrichir tentât quelques particuliers ; mais que les principaux agents de la compagnie, que le Conseil de Calcutta eût adopté, eût ordonné cette opération destructive ; que pour gagner quelques millions de roupies à la compagnie, il dévouât froidement des millions d'hommes à la mort, & à la mort la plus cruelle. Non, nous ne le croirons jamais. Nous osons même dire que cela est impossible, parce qu'une pareille atrocité ne sauroit entrer tout à la fois dans la tête & dans le cœur de plusieurs hommes, qui délibèrent & qui agissent pour les intérêts des autres.

Cependant le fléau ne tarda pas à se faire sentir dans toute l'étendue du Bengale. Le riz, qui ne valoit communément qu'un sol les trois livres, augmenta graduellement au point de se vendre jusqu'à quatre sols la livre. Il valut même jusqu'à cinq ou six sols : encore n'y en avoit-il que dans les lieux où les Européens avoient pris soin d'en ramasser pour leurs besoins.

Dans cette disette, les malheureux Indiens, sans moyen, sans ressource, périssoient tous les jours par milliers, faute de pouvoir se procurer

la moindre nourriture. On les voyoit dans leurs aldées, le long des chemins, au milieu de nos colonies Européennes, pâles, défaits, exténués, déchirés par la faim; les uns couchés par terre & attendant la mort, les autres se traînant avec peine pour chercher quelques aliments autour d'eux, & embrassant les pieds des Européens, en les suppliant de les recevoir pour esclaves.

Qu'à ce tableau, qui fait frémir l'humanité, l'on ajoute d'autres objets également affligeants pour elle; que l'imagination se les exagere, s'il est possible; que l'on se représente encore des enfants abandonnés, d'autres expirant sur le sein de leurs mères, par-tout des morts & des mourants; par-tout les gémissements de la douleur & les larmes du désespoir, & l'on aura une foible idée du spectacle horrible qu'offroit le Bengale pendant six semaines.

Durant tout ce temps, le Gange fut couvert de cadavres; les campagnes & les chemins en furent jonchés; des exhalaisons infectes remplirent l'air; les maladies se multiplièrent. Peu s'en fallu qu'un fléau succédant à l'autre, la peste n'enlevât le reste des habitants de ce malheureux Royaume. Il paroît, suivant des calculs assez généralement avoués, que la famine en fit périr un quart, c'est-à-dire, environ trois millions.

Mais ce qu'il y eut de vraiment remarquable, ce qui caractérise la douceur, ou plutôt l'inertie morale & physique de ces peuples, c'est qu'au milieu de ce fléau terrible, cette multitude d'hommes, pressée par le plus impérieux de tous les besoins, resta dans une inaction absolue, & ne tenta rien pour sa propre conservation. Tous les Européens, les Anglois sur-tout, avoient des magasins, & ces magasins furent respectés. Les maisons particulières le furent également. Aucune révolte, point de meur-

tres, pas la moindre violence. Les malheureux Indiens, livrés à un désespoir tranquille, se bornoient à implorer des secours qu'ils n'obtenoient pas, & ils attendoient paisiblement la mort.

Que l'on se figure maintenant une semblable calamité affligeant une partie de l'Europe. Quel désordre! quelle fureur! que d'atrocités! que de crimes! Comme on verroit nos Européens se disputer leur subsistance un poignard à la main, se chercher, se fuir, s'égorger impitoyablement les uns les autres! Comme on les verroit, tournant ensuite leur rage contre eux-mêmes, déchirer, dévorer leurs propres membres, & dans leur désespoir aveugle, fouler aux pieds l'autorité, la raison & la nature!

Si les Anglois avoient eu de pareils événements à redouter de la part des peuples du Bengale, peut-être que cette famine eût été moins générale & moins meurtrière. Car si nous avons cru devoir rejeter loin d'eux toute accusation de monopole, nous n'entreprendrons pas de les défendre sur le reproche de négligence & d'insensibilité. Et dans quelle circonstance méritèrent-ils ce reproche? C'est dans le moment où ils avoient à choisir entre la vie & la mort de plusieurs milliers d'hommes. Il semble que dans une pareille alternative, l'amour de l'humanité, ce sentiment inné dans tous les cœurs, eût dû leur inspirer des ressources. Eh quoi! auroient pu leur crier les infortunés expirant sous leurs yeux :

» Ce n'est donc que pour nous opprimer que
» vous êtes féconds en moyens? Les trésors immenses
» qu'une longue suite de siècles avoient
» accumulés dans cette contrée, vous en avez fait
» votre proie; vous les avez transportés dans votre
» patrie; vous avez augmenté les tributs; vous

» les faites percevoir par vos agents; vous êtes les
» maîtres de notre commerce intérieur; vous fai-
» tes seuls le commerce du dehors. Vos nom-
» breux vaisseaux chargés des productions de no-
» tre industrie & de notre sol, vont enrichir vos
» comptoirs & vos colonies. Toutes ces choses,
» vous les ordonnez, vous les exécutez pour vo-
» tre seul avantage. Mais qu'avez-vous fait pour
» notre conservation? Quelles mesures avez-vous
» prises pour éloigner de nous le fléau qui nous
» menaçoit? Privés de toute autorité, dépouillés
» de nos biens, accablés sous un pouvoir terrible,
» nous n'avons pu que lever les mains vers vous
» pour implorer votre assistance. Vous avez entendu
» nos gémissements, vous avez vu la famine s'avan-
» cer à grands pas: alors vous vous êtes éveillés;
» vous avez moissonné le peu de subsistance échap-
» pées à la stérilité; vous en avez rempli vos ma-
» gasins; vous les avez distribuées à vos soldats. Et
» nous, tristes jouets de votre cupidité, malheu-
» reux tour-à-tour, & par votre tyrannie, & par
» votre indifférence, vous nous traitez comme des
» esclaves, tant que vous nous supposez des richesses;
» & quand nous n'avons plus que des besoins,
» vous ne nous regardez pas même comme des
» hommes. De quoi nous sert-il que l'administra-
» tion des forces publiques soit toute entière dans
» vos mains? Où sont ces loix & ces mœurs dont
» vous êtes si fiers? Quel est donc ce gouverne-
» ment dont vous nous vantez la sagesse? Avez-
» vous arrêté l'exportation prodigieuse de vos né-
» gociants particuliers? Avez-vous changé la desti-
» nation de vos vaisseaux? Ont-ils parcouru les
» mers qui nous environnent, pour y chercher
» des subsistances? En avez-vous demandé aux
» contrées voisines? Ah! pourquoi le Ciel a-t-il

» permis que vous ayez brisé la chaîne qui nous
» attachoit à nos anciens Souverains ? Moins avides
» & plus humains que vous, il auroient appellé
» l'abondance de toutes les parties de l'Asie ; ils
» auroient facilité les communications ; ils auroient
» prodigué leurs trésors ; il auroient cru s'enrichir
» en conservant leurs sujets ».

Cette dernière réflexion, du moins, étoit de nature à faire impression sur les Anglois, en supposant même que, par un effet de la corruption, tout sentiment d'humanité fût éteint dans leur cœur. La stérilité avoit été annoncée par la sécheresse ; & l'on ne sauroit douter que si, au-lieu de penser uniquement à eux, & de demeurer dans l'inaction pour tout le reste, ils eussent pris dès les premiers moments toutes les précautions qui étoient en leur pouvoir, ils ne fussent parvenus à sauver la vie à la plupart de ceux qui la perdirent.

Il faut en convenir, la corruption à laquelle les Anglois se livrèrent dès les premiers moments de leur puissance, l'oppression qui en fut la suite, les abus qui se multiplioient de jour en jour, l'oubli profond de tous les principes, tout cela forma un contraste révoltant avec leur conduite passée dans l'Inde, avec la constitution actuelle de leur gouvernement en Europe. Mais cette espèce de problème moral se résoudra facilement, si l'on considère avec attention l'effet naturel des événements & des circonstances.

Dominateurs sans contradiction dans un Empire où ils n'étoient que négociants, il étoit bien difficile que les Anglois n'abusassent pas de leur pouvoir. Dans l'éloignement de sa patrie, l'on n'est plus retenu par la crainte de rougir aux yeux de ses concitoyens. Dans un climat chaud, où le corps perd de sa vigueur, l'ame doit perdre de sa force.

Dans un pays où la nature & les usages conduisent à la mollesse, on s'y laisse entraîner. Dans des contrées où l'on est venu pour s'enrichir, on oublie aisément d'être juste.

Peut-être cependant qu'au milieu d'une position si périlleuse, les Anglois auroient conservé, du moins quelque apparence de modération & de vertu, s'ils eussent été retenus par le frein des loix : mais il n'en existoit aucune qui pût les diriger ou les contraindre. Les réglemens faits par la compagnie, pour l'exploitation de son commerce, ne s'appliquoient point à ce nouvel ordre de choses ; & le gouvernement Anglois ne considérant la conquête du Bengale que comme un moyen d'augmenter numérairement les revenus de la Grande-Bretagne, avoit abandonné, pour 9,000,000 par an, la destinée de douze millions d'hommes.

Ces malheureuses victimes d'une insatiable cupidité furent accablées de tous les fléaux que la tyrannie peut rassembler ; & le corps qui ordonnoit ou qui souffroit tant de forfaits, n'en fut pas moins menacé d'une ruine totale. Elle alloit être consommée, lorsqu'en 1773, l'autorité vint à son secours, & le mit en état de faire face aux engagements téméraires qu'il avoit contractés. Mais le Parlement ordonna que tous les détails d'une administration si corrompue, seroient mis sous ses yeux ; que les abus multipliés & criants qu'on avoit commis, seroient publiquement dévoilés ; que les droits d'un peuple entier seroient pesés dans la balance de la liberté & de la justice.

» Oui, vous remplirez notre attente, Législateurs
 » augustes ! Vous rendrez à l'humanité ses droits ;
 » vous mettrez un frein à la cupidité ; vous bri-
 » ferez le joug de la tyrannie. L'autorité inébranla-
 » ble des loix prendra par-tout la place d'une
 » administration

» administration purement arbitraire. A l'aspect de
» cette autorité, le monopole, ce tyran de l'in-
» dustrie, disparaîtra pour jamais. Les entraves que
» l'intérêt particulier a mises au commerce, vous
» les ferez céder à l'intérêt général.

» Vous ne vous bornerez pas à cette réforme
» momentanée. Vous porterez vos vues vers l'ave-
» nir ; vous calculerez l'influence du climat, le
» danger des circonstances, la contagion de l'exem-
» ple, & vous en préviendrez les effets. Des hom-
» mes choisis, sans liaisons, sans passions, dans ces
» contrées éloignées, partiront du sein de la mé-
» tropole pour aller parcourir ces Provinces, pour
» écouter les plaintes, pour étouffer les abus, pour
» réparer les injustices ; en un mot, pour main-
» tenir & pour resserrer les liens de l'ordre dans
» toutes les parties.

» En exécutant ce plan salutaire, vous aurez
» beaucoup fait, sans doute, pour le bonheur de
» ces peuples ; mais vous n'aurez point assez fait
» pour votre gloire. Il vous restera un préjugé à
» vaincre ; & cette victoire est digne de vous.
» Osez faire jouir vos nouveaux sujets des dou-
» ceurs de la propriété. Partagez-leur les campa-
» gnes qui les ont vu naître, ils apprendront à les
» cultiver pour eux. Enchaînés par ce bienfait,
» plus encore qu'ils ne l'étoient par la crainte, ils
» payeront avec joie des tributs qui seront imposés
» avec modération. Ils instruiront leurs enfants à
» chérir, à admirer votre gouvernement ; & les gé-
» nérations successives se transmettront, avec leurs
» héritages, les sentiments de leur félicité & celui
» de leur reconnoissance.

» Alors les amis de l'humanité applaudiront à
» vos succès, ils se livreront à l'espérance de voir
» renaître la prospérité sur un sol que la nature

» embellit, & que le despotisme n'a cessé de ra-
 » vager. Il leur fera doux de penser que les cala-
 » mités qui affligoient ces riches contrées, en se-
 » ront écartées pour jamais. Ils vous pardonneront
 » des usurpations qui n'ont dépouillé que des ty-
 » rans, & ils vous inviteront à de nouvelles con-
 » quêtes, en voyant l'influence de votre constitu-
 » tion sublime s'étendre jusqu'aux extrémités de
 » l'Asie, pour y faire éclore la liberté, la propriété,
 » le bonheur ».

XXXIX.

Mesures
 prises par le
 gouverne-
 ment & par
 la compa-
 gnie elle-
 même, pour
 faire finir les
 dépréda-
 tions de tous
 les genres.

Ces espérances, fondées sur la haute opinion que
 devoit inspirer la législation Britannique, furent-
 elles enfin réalisées? On en jugera.

D'abord, pour prévenir une banqueroute inévi-
 table, & dont le contre-coup se seroit étendu au
 loin, le gouvernement permit que la compagnie
 empruntât 31,500,000 livres, à un intérêt de qua-
 tre pour cent. Cette somme a été successivement
 remboursée, & le dernier paiement a été fait au
 mois de Décembre 1776.

Le Parlement déchargea ensuite la compagnie du
 tribut annuel de 9,000,000 liv., que, depuis 1769,
 elle payoit au fisc. L'époque du renouvellement de
 cette contribution ne fut pas fixée. On arrêta seu-
 lement que les intéressés ne pourroient pas toucher
 un dividende de plus de huit pour cent, sans par-
 tager le surplus avec le gouvernement.

Le sort des intéressés occupa aussi l'autorité. Le
 commerce des Indes étoit mal connu, & conduit
 sur des principes très-variables dans le dernier sie-
 cle. Il arrivoit de-là que, dans quelques circon-
 stances, on y faisoit d'énormes bénéfices, & d'au-
 tres fois d'assez grandes pertes. Les répartitions que
 recevoient les actionnaires suivoient le cours de ces
 irrégularités. Avec le temps, elles se rapprocherent
 davantage, mais sans être jamais égales. En 1708,

le dividende n'étoit que de cinq pour cent. On le porta à huit en 1709, & à neuf en 1710. Il fut de dix les onze années suivantes, & de huit seulement depuis 1721 jusqu'en 1731. De 1731 à 1743, il ne passa pas sept pour cent. De 1743 à 1756, il s'éleva à huit, mais pour retomber à six depuis 1756 jusqu'en 1766. En 1767, il monta à dix, & augmenta de deux successivement les années suivantes. En 1771, on le poussa jusqu'à douze & demi : mais dix-huit mois après, le Parlement le réduisit à six, pied sur lequel il devoit rester jusqu'au paiement de l'emprunt de 31,500,000 livres. La compagnie ayant rempli cet engagement, haussa son dividende à sept, & ensuite à huit, lorsqu'elle eut éteint la moitié de sa dette, connue sous le titre de billet d'engagement, & qui étoit de 67,500,000 liv.

Depuis l'origine de la compagnie, les intéressés avoient toujours choisi chaque année vingt-quatre d'entre eux pour conduire leurs affaires. Quoique ces agents pussent être réélus jusqu'à trois fois de suite, & que les plus accrédités réussissent assez souvent à se procurer cet avantage, ils étoient dans une trop grande dépendance de leurs commettants, pour former des plans bien suivis, & avoir une conduite courageuse. Le Parlement ordonna que, dans la suite, tout directeur le seroit quatre ans, & que le quart de la direction seroit renouvelé chaque année.

La confusion qui régnoit dans les délibérations donna l'idée d'un autre règlement. Jusqu'alors les assemblées publiques avoient été tumultueuses, parce que le droit d'opiner appartenoit à tout possesseur de 11,250 livres. On arrêta que, dans la suite, le suffrage ne seroit accordé qu'à ceux qui auroient le double de cette somme. Ils furent même astreints à affirmer, sous serment, qu'ils étoient véritablement

propriétaires de ce capital, & qu'ils l'étoient depuis un an entier.

Le gouvernement avoit, disoit-on, des vues ultérieures. Il se proposoit de réduire le nombre des directeurs à quinze, de porter leurs appointemens de 22,500 liv. à 45,000 liv., & de les affranchir de la surveillance des actionnaires. Si ce plan, qui devoit donner une si grande influence au ministère, a été réellement formé, il faut que des circonstances imprévues en ayent empêché l'exécution.

Indépendamment des changements ordonnés par le Parlement, la compagnie fit elle-même un arrangement d'une utilité sensible.

Ce grand corps reçut, dès son origine, l'ambition d'avoir une marine. Elle n'existoit plus, lorsqu'il reprit son commerce au temps du protectorat. Pressé alors de jouir, il se détermina à se servir des bâtimens particuliers; & ce qu'il avoit fait par nécessité, il le continua depuis par économie. Des négocians lui frétoient des vaisseaux, tout équipés, tout avitaillés, pour porter dans l'Inde & pour en rapporter le nombre des tonneaux dont on étoit convenu. Le temps qu'ils devoient s'arrêter dans le lieu de leur destination étoit toujours fixé. Ceux auxquels on n'y pouvoit pas donner de cargaison, étoient communément occupés par quelque marchand libre, qui se chargeoit volontiers du dédommagement dû à l'armateur. Ils devoient être expédiés les premiers, l'année suivante, afin que leurs agrès ne s'usassent pas trop. Dans un cas de nécessité, la compagnie leur en fournissoit de ses magasins; mais elle se les faisoit payer au prix stipulé, de cinquante pour cent de bénéfice.

Les bâtimens employés à cette navigation, portoient depuis six cents jusqu'à huit cents tonneaux. La compagnie n'y prenoit à leur départ, que la

place dont elle avoit besoin pour son fer, son plomb, son cuivre, ses étoffes de laine, & des vins de Madere, les seules marchandises qu'elle envoyât aux Indes. Les propriétaires pouvoient remplir ce qui restoit d'espace dans le navire des vivres nécessaires pour un si grand voyage, & de tous les objets dont le corps qu'ils servoient ne faisoit pas commerce. Au retour, ils avoient aussi le droit de disposer de l'espace de trente tonneaux, que, par leur contrat, ils n'avoient pas cédé. Ils étoient même autorisés à y placer les même choses que recevoit la compagnie; mais avec l'obligation de lui payer trente pour cent de la valeur de ces marchandises.

Ce droit, en 1773, fut réduit à la moitié, dans l'espérance que cette faveur engageroit les armateurs & leurs agents à mieux remplir leurs obligations, & qu'elle feroit cesser les importations frauduleuses. Le nouvel arrangement n'ayant pas produit l'effet qu'on en attendoit, la compagnie a pris enfin le parti de s'approprier toute la capacité des bâtiments. Depuis cette résolution, elle importe la même quantité de marchandises sur un plus petit nombre de vaisseaux, & fait annuellement une économie de 2,250,000 liv. En 1777, elle n'a expédié que quarante-cinq navires, formant trente-trois mille cent soixante & un tonneaux, & montés par quatre mille cinq cents hommes d'équipage.

Le chirurgien de chaque bâtiment arrivé des Indes, reçoit, outre ses appointements, vingt-quatre livres de gratification pour chacun des individus qu'il ramene en Europe. On a pensé avec raison que ce chirurgien, mieux récompensé, prendroit plus de soin de ceux qu'on lui confioit, & que la vie d'un matelot valoit mieux qu'une guinée. Si le même usage ne s'est pas établi ailleurs, c'est qu'on

y estime plus le chirurgien, ou qu'on y fait moins de cas de l'homme.

La réforme introduite en Europe dans le régime de la compagnie, étoit sage & nécessaire; mais c'étoit sur-tout aux Indes que l'humanité, que la justice, que la politique étoient outragées. Ces terribles vérités n'échapperent pas au gouvernement; & l'on va voir quels moyens il imagina pour rétablir l'ordre.

Les membres les plus hardis ou les plus ambitieux de l'administration, pensoient qu'il falloit engager le corps législatif à décider que les acquisitions territoriales faites en Asie n'appartenoient pas à la compagnie, mais à la nation qui s'en mettroit en possession sans retardement. Ce système, de quelques raisonnemens qu'on l'eût étayé, auroit été sûrement rejeté. Les citoyens les moins éclairés auroient vu que cet ordre de choses devoit donner trop d'influence à la couronne; il auroit allarmé jusqu'à ces ames vénales, qui, jusqu'alors, avoient été les plus favorables à l'autorité royale.

Le Parlement crut donc devoir se borner à établir pour le Bengale, un Conseil suprême composé de cinq membres, dont les places, à mesure qu'elles deviendront vacantes, seront remplies par la compagnie, mais avec l'approbation du Monarque. L'administration absolue de toutes les Provinces conquises dans cette région, fut déferée à ce Conseil. Sa juridiction s'étend même sur toutes les autres contrées de l'Inde où les Anglois ont des possessions. Ceux qui y exercent l'autorité ne peuvent faire, sans son aveu, ni la guerre, ni la paix, ni aucun traité avec les Princes du pays. Il doit obéir aux ordres qui lui viennent de la direction, qui, de son côté, est obligée de remettre au ministère toutes les informations qu'elle reçoit. Quoique les opérations

du commerce ne soient pas assujetties à son inspection, il en est réellement l'arbitre; parce qu'ayant seul la disposition des revenus publics, il peut, à son gré, accorder ou refuser des avances.

Après avoir mis les rives du Gange sous une forme de gouvernement plus supportable, il fallut s'occuper du soin de punir ou même de prévenir les atrocités qui souilloient de plus en plus cette riche partie de l'Asie. On permit que dans les autres établissements la justice civile & criminelle continuât à être rendue par les principaux agents de la compagnie; mais il fut créé par le Parlement, pour le Bengale, un tribunal composé de quatre Magistrats, dont la nomination appartient au trône, & dont les arrêts ne peuvent être cassés que par le Roi en son Conseil-Privé. Tout commerce est interdit à ces juges, ainsi qu'aux membres du Conseil suprême. Pour le consoler de cette privation, on leur a assigné des honoraires trop considérables, au gré des actionnaires obligés de les payer, sans les avoir ni réglés, ni accordés.

Un abus & un grand abus s'étoit introduit aux Indes. On y élevoit de tous côtés des fortifications sans nécessité, quelquefois même sans une utilité apparente. C'étoit la cupidité seule des agents de la compagnie qui décidoit de ces constructions. Elles avoient coûté plus de cent millions en très-peu d'années. La direction arrêta ce désordre affreux, en réglant sagement la somme qu'on pourroit employer dans la suite à ce genre de défense.

L'esprit d'ordre s'étendit au recouvrement des revenus publics, à la solde des troupes, à la marine militaire, aux opérations du commerce, à tous les objets d'administration.

Le Grand-Mogol s'étoit réfugié dans le Bengale. On lui avoit assigné une pension de 6,240,000 liv.

pour sa subsistance. Il fut remplacé sur le trône par les Marattes, & les Anglois se virent déchargés d'une espece de tribut qu'ils ne supportoient pas sans impatience, depuis qu'ils n'avoient plus besoin de ce foible appui. Le hasard ne les servit pas si heureusement pour dépouiller le Souba de cette contrée, & cependant ils réduisirent à 7,680,000 livres le revenu de 12,720,000 livres, que par le traité de 1765 il s'étoient obligés de lui faire. Son successeur fut même borné, en 1771, à 3,840,000 livres, sous prétexte qu'il étoit mineur. Il doit s'attendre encore à une nouvelle diminution, parce qu'on n'emploie plus son nom dont, jusqu'en 1772, on avoit cru devoir se servir dans tous les actes de souveraineté.

Il étoit impossible que toutes ces réformes ne comblassent le précipice que la présomption, la négligence, les factions, le brigandage, les délires de tous les genres avoient creusé à la compagnie. On jugera à quel point sa situation est améliorée.

XL.
Situation
actuelle de
la compa-
gnie.

Au 31 Janvier 1774, ce corps, dont les profpérités apparentes étonnoient l'univers entier, n'avoit que 255,240,742 livres 10 sols. Il devoit 250,847,842 livres 10 sols. La balance n'étoit donc en sa faveur que de 4,392,900 livres.

Son capital, au 31 Janvier 1776, étoit de 256,518,067 livres 10 sols, & sa dette de 195,248,655 livres. Sa richesse étoit par conséquent augmentée, en deux ans, de 56,876,512 liv. 10 sols.

Il a depuis remboursé 11,506,680 liv. qui restoient dues de l'emprunt de 31,500,000 livres. Il a retiré pour 11,250,000 livres de ses billets d'engagement. Il a éteint plusieurs dettes anciennement contractées aux Indes; de sorte qu'au 31 Janvier 1778, la compagnie avoit la disposition entièrement libre de 102,708,112 livres 10 sols, sans compter

ses magafins, ses navires, ses fortifications, tout ce qui servoit à l'exploitation de ses divers établissemens.

Cette prospérité augmentera à mesure que l'immense territoire acquis par les Anglois aux Indes sera mieux régi. En 1773, ces possessions rendoient 113,791,252 livres 10 sols; mais les fraix de perception en absorboient 81,153,652 livres 10 sols. A cette époque, le produit net se réduisoit à 32,660,100 livres. Il s'est accru graduellement, parce que quelques désordres ont été attaqués avec succès; il augmentera encore, parce qu'il reste beaucoup de désordres à détruire.

L'extension qu'a pris le commerce fera une nouvelle source de fortune. La vente de 1772 fut de 79,214,872 livres 10 sols. Celle de 1773 de 71,992,552 livres 10 sols. Celle de 1774 de 82,665,405 livres. Celle de 1775, de 78,627,711 livres 10 sols. Celle de 1776, de 74,400,457 liv. 10 sols.

Ajoutez à ces grandes opérations de la compagnie, la somme de 11,250,000 livres, à laquelle on évalue les marchandises qui arrivent tous les ans clandestinement des Indes. Ajoutez-y 4,500,000 livres pour les diamants. Ajoutez-y les fonds plus ou moins étendus, mais toujours très-considérables, dont les Anglois, répandus dans les différents comptoirs d'Asie, ont fourni la valeur aux nations étrangères. Ajoutez-y les richesses que ces négociants portent eux-mêmes à la fin de leur carrière, pour en jouir dans le sein de leur patrie. Observez que ces vastes spéculations, qui rendent tributaires de la Grande-Bretagne tous les peuples de l'Afrique, de l'Europe & de l'Amérique, ne font sortir annuellement de cet Empire pour les Indes, que 2,250,000 livres, tout au plus 3,375,000 liv.,

& vous aurez une idée des avantages immenses que ces colonies si éloignées procurent à ses heureux possesseurs.

XLI.
Le privilège de la compagnie sera-t-il renouvelé.

En 1780, doit expirer le privilège exclusif de la compagnie. Sera-t-il renouvelé? Tout paroît l'annoncer. Après s'être assuré de la majeure partie du produit des conquêtes, le gouvernement livrera de nouveau ces régions au génie oppresseur du monopole.

» Malheureux Indiens! tâchez de vous accoutumer à vos fers. En vain on avoit porté vos supplications au ministère, au Sénat, au peuple. Le ministère ne pense qu'à lui; le Sénat est en délire; la portion sage du peuple est muette, ou parle en vain. L'avidé & féroce association de commerçants, qui a causé vos malheurs, les aggrave & en jouit tranquillement. Brigands privilégiés, vous qui tenez depuis si long-temps une grande partie du globe sous les chaînes de la prohibition, & qui l'avez condamné à une éternelle pauvreté, cette tyrannie ne vous suffit-elle pas? Falloit-il l'aggraver par des faits qui rendissent exécration le nom de votre patrie?

» Qu'ai-je dit, votre patrie! Est-ce que vous en avez une? Mais si la voix de l'intérêt particulier est la seule à laquelle votre oreille puisse s'ouvrir, écoutez-la donc. C'est elle qui vous crie par ma bouche: Vous vous perdez, vous vous perdez, vous dis-je. Votre tyrannie touche à sa fin. Après l'usage monstrueux que vous avez fait de votre autorité, renouvelée ou non, elle finira. Croyez-vous que la nation, dont il faudra que la démence & l'ivresse finissent, ne vous demandera pas compte de vos vexations? que la perte de vos criminelles richesses, & peut-

» être l'effusion de votre sang impur, n'expieront
» pas vos forfaits ? Si vous vous en promettez l'ou-
» bli, vous vous trompez. Le spectacle de tant
» de vastes contrées pillées, ravagées, réduites à
» la plus cruelle servitude, réparoitra. La terre
» couvre les cadavres de trois millions d'hommes
» que vous avez laissé ou fait périr ; mais ils se-
» ront exhumés ; ils demanderont vengeance au
» ciel & à la terre, & ils l'obtiendront. Le temps
» & les circonstances n'auront que suspendu votre
» châtement. Oui, je vois arriver le temps de vo-
» tre rappel & de votre terreur. Je vous vois traî-
» ner dans les cachots que vous méritez. Je vous
» en vois sortir. Je vous vois pâles & tremblants
» devant vos juges. J'entends les cris d'un peu-
» ple furieux rassemblé autour de leurs tribunaux.
» Le discours de l'orateur intimidé est interrom-
» pu. La pudeur & la crainte l'ont saisi ; il a aban-
» donné votre défense ; la confiscation de vos
» biens, l'arrêt de votre mort sont prononcés.
» Peut-être vous souriez de mépris à ma menace.
» Vous vous êtes persuadés que celui qui peut
» jeter des masses d'or dans la balance de la jus-
» tice, la fait pencher à son gré. Peut-être même
» vous promettez-vous que la nation corrompue,
» en prorogeant votre octroi, s'avouera coupable
» des crimes que vous avez commis, & complice
» de ceux que vous commettriez encore ».

Non, non ; il faut que, tôt ou tard, la justice
soit faite. S'il en arrivoit autrement, je m'adresse-
rois à la populace. Je lui dirois : Peuple, dont
les rugissements ont fait trembler tant de fois vos
maîtres, qu'attendez-vous ? pour quel moment ré-
servez-vous vos flambeaux & les pierres qui pa-
vent vos rues ? Arrachez-les... Mais les citoyens
honnêtes, s'il en reste quelques-uns, s'élèveront

enfin. On verra que l'esprit du monopole est petit & cruel. On verra qu'il est insensible au bien public. On verra qu'il n'est contenu, ni par le blâme présent, ni par le blâme à venir. On verra qu'il n'apperçoit rien au-delà du moment. On verra que dans son délire il a prononcé cet arrêt, & qu'il l'a prononcé dans tous les temps & chez toutes les nations.

» Périffe mon pays, périffe la contrée où je
» commande. Périffe le citoyen & l'étranger. Périffe
» mon associé, pourvu que je m'enrichisse de
» sa dépouille. Tous les lieux de l'univers me sont
» égaux. Lorsque j'aurai dévasté, fucé, exténué
» une région, il en restera toujours une autre, où
» je pourrai porter mon or & en jouir en paix.

Fin du troisieme Livre.



HISTOIRE PHILOSOPHIQUE ET POLITIQUE

*DES ÉTABLISSEMENTS ET DU COMMERCE
DES EUROPÉENS DANS LES DEUX INDES.*



LIVRE QUATRIÈME.

*Voyages, établissements, guerres & commerce des
François dans les Indes Orientales.*

EN commençant cet ouvrage, je fis le serment d'être vrai; & jusqu'ici j'ai la conscience de ne l'avoir pas oublié. Puisse ma main se dessécher, s'il arrivoit que, par une prédilection qui n'est que trop commune, je m'en imposasse à moi-même & aux autres sur les fautes de ma nation. Je n'atténuerai, ni le bien, ni le mal que nos ancêtres ont fait; & ce sont les Portugais, les Hollandois, les Anglois même que j'attesterai de mon impartialité.

Qu'ils me lisent & me jugent. S'ils découvrent que je me sois relâché avec les François de la sévérité avec laquelle je les ai traités, je consens qu'ils me rangent au nombre des flatteurs, qui, depuis deux mille ans, ont empoisonné les peuples & leurs Souverains; qu'ils ajoutent mes volumes à la multitude des monuments de la bassesse dans le même genre; qu'ils me soupçonnent d'avoir ouvert l'entrée de mon âme à la terreur ou aux espérances. Je m'abandonne à tout leur mépris.

I.
Anciennes
révolutions
du commer-
ce de Fran-
se.

Les anciens Gaulois, presque toujours en guerre les uns avec les autres, n'avoient entre eux d'autre communication que celle qui peut convenir à des peuples sauvages, dont les besoins sont toujours très-bornés. Leurs liaisons au-dehors étoient encore plus resserrées. Quelques navigateurs de Vannes portoient dans la Grande-Bretagne de la poterie, qu'ils échangeoient contre des chiens, des esclaves, de l'étain & des fourrures. Ceux de ces objets qui ne trouvoient pas des acheteurs dans la Gaule même, passaient à Marseille, où ils étoient payés avec des vins, des étoffes, des épiceries, que les négociants de l'Italie ou de la Grece y avoient apportés.

Ce genre de trafic ne s'étendoit pas à tous les Gaulois. On voit dans César que les habitants de la Belgique avoient proscriit chez eux les productions étrangères, comme capables de corrompre les mœurs: ils pensoient que leur sol étoit assez fertile pour suffire à tous leurs besoins. La police des Celtes & des Aquitains étoit moins rigide. Pour être en état de payer les marchandises que leur offroit la Méditerranée, & dont la passion devenoit tous les jours plus vive, ces peuples se livrèrent à un travail dont ils ne s'étoient pas avisés jusqu'alors: ils ramassèrent avec soin les paillettes d'or que plu-

seurs de leurs rivières charioient avec leurs sables.

Quoique les Romains n'aimassent ni n'estimassent le commerce, il devint nécessairement plus considérable dans la Gaule, après qu'ils l'eurent soumise, & en quelque sorte policée. On vit se former des ports de mer à Arles, à Narbonne, à Bordeaux, dans d'autres lieux encore. Il fut construit de toutes parts de grandes & magnifiques voies, dont les débris nous causent encore de l'étonnement. Toutes les rivières navigables eurent des compagnies de marchands, auxquelles on avoit accordé de grands privilèges, & qui, sous le nom général de *Nautés*, étoient les agents, les ressorts d'un mouvement continuel.

Les invasions des Francs & des autres barbares arrêterent cette activité naissante. Elle ne reprit pas même son cours, lorsque ces brigands se furent affermis dans leurs conquêtes. A leur férocité succéda une aveugle passion des richesses. Pour la satisfaire, on eut recours à tous les genres de vexation. Un bateau qui arrivoit à une ville devoit payer un droit pour son entrée, un droit pour le salut, un droit pour le pont, un droit pour approcher du bord, un droit d'ancrage, un droit pour la liberté de décharger, un droit pour le lieu où il devoit placer ses marchandises. Les voitures de terre n'étoient pas traitées plus favorablement. Des commis répandus par-tout, les accabloient de tyrannies intolérables. Ces excès furent poussés au point, que quelquefois le prix des effets conduits au marché, n'étoit pas suffisant pour payer les frais préliminaires à la vente. Un découragement universel devenoit la suite nécessaire de pareils désordres.

Bientôt il n'y eut plus d'industrie, de manufactures que dans le cloître. Les Moines n'étoient pas

alors des hommes corrompus par l'oïveté, par l'intrigue & par la débauche. Des soins utiles remplissoient tous les instants d'une vie édifiante & retirée. Les plus humbles, les plus robustes d'entre eux, partageoient avec leurs serfs les travaux de l'agriculture. Ceux à qui la nature avoit donné ou moins de force, ou plus d'intelligence, recueilloient dans des ateliers les arts fugitifs & abandonnés. Les uns & les autres servoient, dans le silence & la retraite, une patrie, dont leurs successeurs n'ont jamais cessé de dévorer la substance, & de troubler la tranquillité.

Quand ces solitaires n'auroient employé aucune des voies iniques qui les ont conduits au degré d'opulence que nous leur voyons & qui nous indignent, il falloit qu'ils y arrivassent avec le temps. C'étoit une des suites nécessaires de leur régime. Les fondateurs des monasteres ne penserent point à une des conséquences assez simples de l'austérité qu'ils imposoient aux Moines : je veux dire à un accroissement de richesse, dont il est impossible de fixer les limites, du moment où le revenu excède la dépense d'une année commune. Cette dépense restant toujours la même, & ne subissant de variation que celle des circonstances qui font hausser ou baisser le prix des denrées, ce surplus du revenu s'entassant continuellement, quelque foible qu'on le suppose, doit, à la longue, former une grande masse. Les loix prohibitives, publiées contre les gens de main-morte, peuvent donc ralentir, mais ne peuvent jamais arrêter les progrès de l'opulence monastique. Il n'en est pas ainsi des familles des citoyens, qui ne sont assujettis à aucune regle. Un fils dissipateur succede à un pere avare. Les dépenses ne sont jamais les mêmes. Ou la fortune s'éboule, ou elle se refait. Ceux qui dictèrent

les constitutions religieuses, ne se proposèrent que de faire des Saints; & ils tendirent, & plus directement & plus sûrement, à faire des riches.

Dagobert réveilla un peu les esprits au septième siècle. Aussi-tôt on vit accourir aux foires nouvellement établies, les Saxons, avec l'étain & le plomb de l'Angleterre; les Juifs, avec des bijoux & des vases d'argent ou d'or; les Esclavons, avec tous les métaux du Nord; les Lombards, les Provençaux, les Espagnols, avec les marchandises de leur pays, & celles qui leur arrivoient d'Afrique, d'Egypte & de Syrie; les négociants de toutes les Provinces du Royaume, avec ce que pouvoit fournir leur sol & leur industrie. Malheureusement cette prospérité fut courte. Elle disparut sous les Rois fainéants, pour renaître sous Charlemagne.

Ce Prince, que l'histoire pourroit placer sans flatterie à côté des plus grands hommes, s'il n'eût pas été quelquefois un vainqueur sanguinaire & un tyran persécuteur, parut suivre les traces de ces premiers Romains, que les travaux champêtres délassoient des fatigues de la guerre. Il s'occupa du soin de ses vastes domaines, avec une suite & une intelligence qu'on attendroit à peine du particulier le plus appliqué. Tous les Grands de l'Etat se livrèrent, à son exemple, à l'agriculture, & aux arts qui la précédent ou qui la suivent. Dès-lors les François eurent beaucoup de productions à échanger, & une facilité extrême à les faire circuler dans l'immense Empire qui recevoit leurs loix.

Une situation si florissante offroit un nouvel attrait au penchant qu'avoient les Normands à la piraterie. Ces barbares, accoutumés à chercher dans le pillage des biens que leur sol ne pouvoit pas leur procurer, sortirent en foule de leur âpre cli-

mat, pour amasser du butin. Ils se jetterent sur toutes les côtes, mais plus avidement sur celles de France, qui leur offroient une plus riche proie. Ce qu'ils commirent de ravages, ce qu'ils se permirent de cruautés, ce qu'ils allumerent d'incendies pendant un siecle entier dans ces fertiles Provinces, ne se peut imaginer sans horreur. Durant ce funeste période, on ne songeoit qu'à éviter l'esclavage ou la mort. Il n'y avoit point de communication entre les peuples, & il n'y avoit point par conséquent de commerce.

Cependant les Seigneurs, chargés de l'administration des Provinces, s'en étoient insensiblement rendus les maîtres, & avoient réussi à rendre leur autorité héréditaire. Ils n'avoient pas rompu tout lien avec le chef de l'Empire : mais sous le nom modeste de vassaux, ils n'étoient guere moins redoutables à l'Etat, que les Rois voisins de ses frontieres. On les confirma dans leurs usurpations, à l'époque mémorable qui fit passer le sceptre de la famille de Charlemagne dans celle des Capets. Dès lors il n'y eut plus d'assemblée nationale, plus de tribunaux, plus de loix, plus de gouvernement. Dans cette confusion meurtriere, le glaive tenoit lieu de justice, & ceux des citoyens qui n'étoient pas encore serfs, furent obligés de le devenir, pour acheter la protection d'un chef en état de les défendre.

Il étoit impossible que le commerce prospérât sous les chaînes de l'esclavage, & au milieu des troubles continuels qu'enfantoit la plus cruelle des anarchies. L'industrie ne se plaît qu'à l'ombre de la paix : elle craint sur-tout la servitude. Le génie s'éteint lorsqu'il est sans espérance, sans émulation ; & il n'y a ni espérance, ni émulation où il n'y a point de propriété. Rien ne fait mieux l'éloge de la liberté, & ne prouve mieux les droits de l'homme.

me, que l'impossibilité de travailler avec succès pour enrichir des maîtres barbares.

Aucun des Rois de France ne soupçonna cette importante vérité : mais la jalousie d'une autorité sans cesse gênée suppléa au défaut de lumières. Ils travaillèrent à donner un frein à ces tyrans subalternes, qui, en ruinant leurs malheureux vassaux, perpétuoient les calamités de la Monarchie. Saint Louis fut le premier qui fit entrer dans le système du gouvernement, le commerce, qui jusqu'alors n'avoit été que l'ouvrage du hasard & des circonstances. Il lui donna des loix constantes : il dressa lui-même des statuts, qui ont servi de modèle à ceux qu'on a faits depuis.

Ces premiers pas conduisirent à de plus grandes opérations. Il existoit depuis bien long-temps une défense formelle de transporter hors du Royaume aucune de ses denrées. La culture étoit découragée par cette aveugle prohibition. Le sage Monarque abattit des barrières si funestes. Il espéra avec raison que la liberté des exportations feroit rentrer dans l'Etat, les trésors que son imprudente expédition d'Asie en avoit fait sortir.

Des événements politiques seconderent ces vues salutaires. Jusqu'à Saint Louis, les Rois avoient eu peu de ports sur l'Océan, aucun sur la Méditerranée. Les côtes septentrionales étoient partagées entre les Comtes de Flandres, les Ducs de Bourgogne, de Normandie & de Bretagne : le reste avoit subi le joug Anglois. Les côtes méridionales appartenoient aux Comtes de Toulouse, aux Rois de Majorque, d'Arragon & de Castille. Par cette disposition des choses, les Provinces de l'intérieur ne pouvoient que très-difficilement s'ouvrir une communication libre avec les marchés étrangers. La réunion du Comté de Toulouse à la couronne,

leva ce puissant obstacle, du moins pour une partie du territoire dont elle jouissoit.

Philippe, fils de Saint Louis, pour mettre de plus en plus à profit cette espece de conquête, voulut attirer à Nismes, ville de sa dépendance, une partie du commerce fixé à Montpellier, qui appartenoit au Roi d'Arragon. Les privileges qu'il accorda produisirent l'effet qu'il en attendoit : mais on ne tarda pas à s'appercevoir que ce n'étoit pas un si grand bonheur. Les Italiens remplirent la France d'épiceries, de parfums, de soieries, de toutes les riches étoffes de l'Orient. Les arts n'étoient pas assez avancés dans ce Royaume pour donner leurs ouvrages en échange, & les produits de l'agriculture ne suffisoient pas pour payer tant d'objets de luxe. Une consommation si chere n'auroit pu se soutenir qu'avec des métaux; & la nation, quoiqu'une des moins pauvres de l'Europe, en avoit fort peu, sur-tout depuis les croisades.

Philippe-le-Bel démêla ces vérités. Il réussit à donner aux travaux champêtres assez d'accroissement, pour payer les importations étrangères, en même-temps qu'il en diminueoit la quantité, par l'établissement de nouvelles manufactures, & par le degré de perfection où il éleva les anciennes. Sous ce regne, le ministere entreprit, pour la premiere fois, de guider la main de l'artiste, de diriger ses ouvrages. La largeur, la qualité, l'apprêt des draps furent fixés. On défendit la sortie des laines que les nations voisines venoient acheter pour les mettre en œuvre. C'étoit ce que dans ces siècles d'ignorance on pouvoit faire de moins déraisonnable.

Depuis cette époque, le progrès des arts fut proportionné à la décadence de la tyrannie féodale. Cependant le goût des François ne com-

mença à se former que durant leurs expéditions en Italie. Gênes, Venise, Florence, leur offrirent mille objets nouveaux qui les éblouirent. L'austérité qui maintenoit Anne de Bretagne, sous les regnes de Charles VIII & de Louis XII, empêcha d'abord les conquérants de se livrer à l'attrait qu'ils se sentoient pour l'imitation. Mais aussi-tôt que François I eut appelé les femmes à la Cour, aussi-tôt que Catherine de Médicis eut passé les Alpes, les Grands affectèrent une magnificence inconnue depuis la fondation de la Monarchie. La nation entiere se laissa entraîner à ce luxe séduisant, & ce fut une nécessité que les manufactures se perfectionnassent.

Depuis Henri II jusqu'à Henri IV, les guerres civiles, les méprisables querelles de religion, l'ignorance du gouvernement, l'esprit de finance qui commençoit à s'introduire dans le Conseil, la barbarie & dévorante cupidité des gens d'affaires, à qui la protection donnoit un nouvel effor : toutes ces causes retarderent les progrès de l'industrie, & ne purent la détruire. Elle reparut avec éclat sous le ministere économe de Sully. On la vit presque s'anéantir sous ceux de Richelieu & de Mazarin, livrés tous deux aux traitants, occupés l'un de sa domination & de ses vengeance, l'autre d'intrigues & de brigandages.

Aucun Roi de France n'avoit pensé sérieusement aux avantages que pouvoit procurer le commerce des Indes, & l'éclat qu'il donnoit aux autres nations, n'avoit pas réveillé l'émulation des François. Ils consommoient plus de productions orientales que les autres peuples ; ils étoient aussi favorablement situés pour les aller chercher à leur source, & ils se bernoient à payer à l'activité étrangere, une industrie qu'il ne tenoit qu'à eux

II.
Premiers
voyages des
François
aux Indes.

de partager. A la vérité, quelques négociants de Rouen avoient hafardés en 1503 un foible armement ; mais Gonnevillle, qui le commandoit, fut accueilli au cap de Bonne-Efpérance par des violentes tempêtes, qui le jetterent fur des côtes inconnues, d'où il eut bien de la peine à regagner l'Europe.

En 1601, une société formée en Bretagne expédia deux navires, pour prendre part, s'il étoit poffible, aux richesses de l'Orient, que les Portugais, les Anglois & les Hollandois fe difputoient. Pyrard qui les commandoit, arriva aux Maldives, & ne revit fa patrie qu'après dix ans d'une navigation malheureufe.

Une nouvelle compagnie, dont Girard le Flamand étoit le chef, fit partir de Normandie en 1616 & en 1619 quelques vaiffeaux pour l'ifle de Java. Ils en revinrent avec des cargafons fuffifantes pour dédommager les intéreffés, mais trop foibles pour les encourager à de nouvelles entreprifes.

Le Capitaine Reginon, voyant cet octroi inutile expiré en 1633, engagea deux ans après plusieurs négociants de Dieppe à entrer dans une carrière qui pouvoit donner de grandes richesses à quiconque fauroit la parcourir avec intelligence. La fortune trahit les efforts des nouveaux aventuriers. L'unique fruit de ces expéditions répétées, fut une haute opinion de Madagascar, méprifé jufqu'alors par les Portugais, par les Hollandois & par les Anglois qui n'y avoient trouvé aucun des objets qui les attiroient dans l'Orient.

L'idée avantageufe que les François avoient prife de cette ifle, donna, en 1642, naiffance à une compagnie qui vouloit y former un grand établiffement pour affurer à fes vaiffeaux la facilité d'aller

plus loin. Son octroi devoit durer vingt ans ; mais les cruautés, les perfidies, les infidélités de ses agents ne lui permirent pas de fournir sa carrière entière. Ses capitaux étoient consommés, & elle n'avoit pour prix de ses dépenses que quatre ou cinq bourgades, situées sur la côte, construites de planches, couvertes de feuilles, entourées de pieux, & décorées du nom imposant de forts, parce qu'on y voyoit quelques batteries. Les défenseurs de ces misérables habitations étoient réduits à une centaine de brigands, qui, par leur tyrannie, ajoutoient tous les jours à la haine qu'on avoit jurée à leur nation. Quelques districts abandonnés par les naturels du pays, quelques cantons plus étendus, dont la violence arrachoit un tribut en denrées : c'étoient tous les avantages qu'on avoit obtenus.

Le Maréchal de la Meilleraie s'empara de ces débris, & conçut le dessein de relever, pour son utilité particulière, une entreprise si mal conduite. Il y réussit si peu, que sa propriété ne fut vendue que vingt mille francs ; & c'étoit tout ce qu'elle pouvoit valoir.

Enfin, Colbert entreprit, en 1664, de donner le commerce des Indes à la France. Cette liaison avec l'Asie présentoit de grands inconvénients. Elle ne pouvoit guère procurer que des objets de luxe ; elle retardoit le progrès des arts qu'on travailloit à établir si heureusement ; elle ne procuroit que peu de débouchés aux denrées, aux manufactures nationales ; elle devoit occasionner une grande exportation de métaux. Des considérations de cette importance étoient bien propres à faire balancer un administrateur dont les travaux n'avoient pour but que d'étendre l'industrie, que de multiplier les richesses du Royaume. Mais à l'exemple des au-

III
On établit
en France
une compa-
gnie pour
les Indes.
Encourage-
ments ac-
cordés à cet-
te société.

tres peuples de l'Europe, les François montroient un goût décidé pour les superfluités de l'Orient. On pensa qu'il seroit plus utile, plus honorable même de les aller chercher à travers un océan immense, que de les recevoir de ses rivaux, peut-être de ses ennemis.

La maniere de fournir cette carrière étoit toute tracée. Il étoit alors si généralement reçu qu'un privilege exclusif pouvoit seul conduire des opérations si délicates & si compliquées, que le spéculateur le plus hardi ne se seroit pas permis un doute. Il fut donc créé une compagnie avec tous les privileges dont jouissoient celles de Hollande & d'Angleterre. On alla même plus loin. Colbert, considerant qu'il y a naturellement pour les grandes entreprises de commerce une confiance dans les Républiques qui ne se trouve pas dans les Monarchies, eut recours à tous les expédients propres à la faire naître.

Le privilege exclusif fut accordé pour cinquante ans, afin que la compagnie fût enhardie à former de grands établissemens dont elle auroit le temps de recueillir le fruit.

Tous les étrangers qui y prendroient un intérêt de vingt mille livres, devenoient regnicoles, sans avoir besoin de se faire naturaliser.

Au même prix, les Officiers, à quelque corps qu'ils fussent attachés, étoient dispensés de résidence, sans rien perdre des droits & des gages de leurs places.

Ce qui devoit servir à la construction, à l'armement, à l'avitaillement des vaisseaux, étoit déchargé de tous les droits d'entrée & de sortie, ainsi que des droits de l'amirauté.

L'Etat s'obligeoit à payer cinquante francs par tonneau des marchandises qu'on porteroit de France

aux Indes, & soixante-quinze livres pour chaque tonneau qu'on en rapporteroit.

On s'engageoit à soutenir les établissemens de la compagnie par la force des armes, à escorter ses convois & ses retours, par des escadres aussi nombreuses que les circonstances l'exigeroient.

La passion dominante de la nation fut intéressée à cet établissement. On promit des honneurs & des titres héréditaires à tous ceux qui se distingueroient au service de la compagnie.

Comme le commerce ne faisoit que de naître en France, & qu'il étoit hors d'état de fournir les quinze millions qui devoient former le fonds de la nouvelle société, le ministère s'engagea à en prêter jusqu'à trois. Les Grands, les Magistrats, les citoyens de tous les ordres, furent invités à prendre part au reste. La nation, jalouse de plaire à son Prince qui ne l'avoit pas encore écrasée du poids de sa fausse grandeur, s'y porta avec un empressement extrême.

Madagascar fut encore destiné à être le berceau de la nouvelle association. Les malheurs répétés qu'on y avoit éprouvés n'empêcherent pas de penser que c'étoit la meilleur base pour le vaste édifice qu'on travailloit à élever. Pour juger saine-ment de ces vues, il faut prendre de cette isle célèbre la connoissance la plus approfondie qu'il sera possible.

Madagascar, séparé du continent de l'Afrique par le canal de Mozambique, est situé à l'entrée de l'océan Indien, entre le douzième & le vingt-cinquième degré de latitude, entre le soixante-deuxième & le soixante-dixième de longitude. Il a trois cents trente-six lieues de long, cent vingt dans sa plus grande largeur, & environ huit cents de circonférence.

VI

Les Français forment des colonies à Madagascar. Description de cette isle.

Les côtes de cette grande isle sont généralement mal-saines. Ce malheur tient à des causes physiques qu'on pourroit changer. La terre que nous habitons n'est devenue salubre que par les travaux de l'homme. Dans son origine, elle étoit couverte de forêts & de marécages qui corrompoient l'air. C'est l'état actuel de Madagascar. Les pluies, comme dans les autres pays situés entre les Tropiques, y ont des temps marqués. Elles forment des rivières, qui, cherchant à se dégorger dans l'Océan, trouvent leur embouchure fermée par des sables que le mouvement de la mer y a poussés durant la saison sèche : c'est-à-dire, lorsque les eaux n'avoient pas assez de volume & de vitesse pour se faire jour. Arrêtées par cette barrière, elles refluent dans la plaine, y sont quelque temps stagnantes, & remplissent l'horison d'exhalaisons meurtrières, jusqu'à ce que surmontant l'obstacle qui les retenoit, elles se ménagent enfin une issue. Ce système paroîtra d'une vérité sensible, si l'on fait attention que les côtes ne sont mal-saines que dans la mousson pluvieuse ; que la colonne d'air corrompu ne s'étend jamais bien loin ; que le ciel est toujours pur dans l'intérieur des terres, & que le rivage est constamment salubre dans tous les lieux où, par des circonstances locales, le cours des rivières est libre sans interruption.

Par quelque vent que le navigateur arrive à Madagascar, il n'apperçoit qu'un sable aride. Cette stérilité finit à une ou deux lieues. Dans le reste de l'isle, la nature, toujours en végétation, produit seule dans les forêts ou sur les terres découvertes, le coton, l'indigo, le chanvre, le miel, le poivre blanc, le sagou, les bananes, le chou caraïbe, le ravenserai, épicerie trop peu connue, mille plantes

nutritives étrangères à nos climats. Tout est rempli de palmiers, de cocotiers, d'orangers, d'arbres gommiers, de bois propres à la construction & à tous les arts. Il n'y a proprement de culture à Madagascar que celle du riz. On arrache le jonc qui croît dans les marais. La semence y est jettée à la volée. Des troupeaux les traversent ensuite, & par leur piétinement enfoncent le grain dans la terre. Le reste est abandonné au hasard. Une autre espèce de riz est cultivée dans la saison des pluies sur les montagnes avec la même négligence. Ces contrées ne sont pas fécondées par les sueurs de l'homme. La fertilité du sol & des eaux bienfaisantes y doivent tenir lieu de tous les travaux.

Des bœufs, des moutons, des porcs, des chevres paissent jour & nuit dans les prairies sans cesse renaissantes que la nature a formées à Madagascar. On n'y voit ni chevaux, ni buffles, ni chameaux, ni aucune espèce de bêtes de charge ou de monture, quoique tout annonce qu'elles y dussent prospérer.

On a cru trop légèrement que l'or & l'argent étoient des productions de l'isle. Mais il est prouvé que non loin de la baie d'Antongil, il se trouve des mines de cuivre assez abondantes, & des mines d'un fer très-pur dans l'intérieur des terres.

L'origine des Madecasses se perd, comme celles de la plupart des peuples, dans des fables extravagantes. Sont-ils indigènes? Ont-ils été transplantés? C'est vraisemblablement ce qui ne sera jamais éclairci. Cependant on ne peut s'empêcher de penser qu'ils ne sont pas tous sortis d'une souche commune, quand on réfléchit aux différentes formes qui les distinguent.

Cette variété tient sans doute à la formation générale des isles. Toutes ont été liées à quelque con-

taient dans des temps antérieurs à l'origine de la navigation, & en ont été séparées par des bouleversements qui ne se renouvellent que trop souvent. Si la rupture a été subite, l'isle ne vous offrira qu'une seule race d'hommes. Si les contrées adjacentes ont été menacées long-temps avant le déchirement, alors le péril mit les différents peuples en mouvement. Chacun courut en tumulte vers le lieu où il se promettoit quelque sécurité. Cependant le terrible phénomène s'exécuta, & l'espace entouré d'eaux renferma des races qui n'avoient ni la même couleur, ni la même stature, ni la même langue.

Tout porte à croire qu'il en a été ainsi à Madagascar. A l'Ouest de l'isle, on trouve un peuple appelé Quimosse, qui n'a communément que quatre pieds, & qui ne s'éleve jamais à plus de quatre pieds quatre pouces. On le croit réduit à quinze mille ames. Il devoit être plus nombreux, avant la guerre meurtrière & malheureuse qui lui fit quitter ses premiers foyers. Forcé de s'expatrier, il se réfugia dans une vallée très-fertile & entourée de hauteurs escarpées, où il vit sans communication avec ses voisins. Lorsque ses anciens vainqueurs se réunissent pour l'attaquer dans cette position heureuse, il lâche un grand nombre de bœufs sur la croupe de ses montagnes. Les assaillants, qui n'avoient que ce butin en vue, s'emparent des troupeaux, & quittent les armes pour les reprendre, lorsqu'ils peuvent encore réussir à former une confédération assez puissante pour déterminer les Quimosses à acheter de nouveau la paix.

Cet expédient, qui convient aux foibles & timides Quimosses, ne conviendrait nullement à une nation puissante. Le Souverain ou le Ministre pusillanime qui achète la paix, invite son ennemi à la guerre, & le fortifie de tout l'argent qu'il lui

accorde & dont il s'affoiblit. C'est un mauvais politique, qui se conduit comme s'il ne lui restoit que quelques années à vivre, & qui se soucie fort peu de ce que l'Empire deviendra après sa mort.

Madagascar est divisé en plusieurs peuplades, plus ou moins nombreuses, mais indépendantes les unes des autres. Chacune de ces foibles associations habite un canton qui lui est propre, & se gouverne elle-même par ses usages. Un chef, tantôt électif, tantôt héréditaire, & quelquefois usurpateur, y jouit d'une assez grande autorité. Cependant, il ne peut entreprendre la guerre que de l'aveu des principaux membres de l'Etat, ni la soutenir qu'avec les contributions & les efforts volontaires de ses peuples.

Le dépouillement des champs ensemencés, le vol des troupeaux, l'enlèvement des femmes & des enfants : telles sont les sources ordinaires de leurs divisions. Ces peuples agrestes sont tourmentés de la rage de jouir par l'injustice & la violence, aussi vivement que les nations les plus policées. Leurs hostilités ne sont pas meurtrières ; mais les prisonniers deviennent toujours esclaves.

On n'a pas à Madagascar une idée fort étendue de ce droit de propriété, d'où dérive le goût du travail, le motif de la défense & la soumission au gouvernement. Aussi les peuples y montrent-ils peu d'attachement pour les lieux qui les ont vu naître. Des raisons de mécontentement, de convenance ou de nécessité, leur font aisément quitter leur demeure pour une autre contrée plus abondante ou plus éloignée de leurs ennemis. Souvent même, par pure inconstance, un Madecasse se choisit une autre patrie, pour en changer encore, lorsqu'il aura un nouveau caprice, ou qu'il craindra quelque châtement pour un acte de fureur ou pour un lar-

cin. Il est assuré de trouver par-tout des terres à cultiver. Jamais elles ne sont partagées. C'est ordinairement la commune qui les enseme, & qui en partage ensuite les productions. Ainsi le droit civil est peu de chose dans ces régions; mais le droit politique y est encore moins étendu.

Quoique les Madecasses admettent confusément la doctrine, si répandue, des deux principes, ils n'ont point de culte. Ils ne soupçonnent pas l'existence d'une autre vie, & cependant ils croient aux revenants: mais doit-on chercher des idées mieux liées parmi des barbares qu'on n'en trouve chez les nations les plus éclairées. Le plus funeste de leurs préjugés est celui qui a établi des jours heureux & malheureux. On fait inhumainement mourir les enfants nés sous des auspices peu favorables. C'est une erreur cruelle qui empêche ou détruit la population.

Peu de nations supportent la douleur & les événements fâcheux avec autant de patience que les Madecasses. La vue même de la mort, dont l'éducation ne les a pas accoutumés à redouter les suites, ne les trouble pas. Ils attendent avec une résignation qu'on a peine à comprendre, le moment de leur destruction, si désespérant pour nous. C'est, peut-être, une consolation pour eux d'avoir la certitude qu'ils ne seront pas oubliés, lorsqu'ils auront cessé d'exister. Le respect pour les ancêtres est poussé très-loin dans ces régions sauvages. Il est ordinaire d'y voir des hommes de tous les âges aller pleurer sur le tombeau de leurs peres, & leur demander des conseils dans les actions les plus intéressantes de la vie.

Ces insulaires robustes & assez bien faits n'ont pas la même indifférence pour le présent que pour l'avenir. Comme ils ne sont jamais gênés dans leurs goûts par le frein de la morale ou de la religion,

ni par cette police éclairée qui arrête les penchants de l'homme pour établir l'ordre de la société, ils sont tout entiers à leurs passions. Il aiment, avec transport, les fêtes, le chant, la danse, les liqueurs fortes, & sur-tout les femmes. Tous les instants d'une vie oisive, sédentaire & abondante, s'écoulent dans les plaisirs des sens, refusés par la nature aux sauvages du Nord qui épuisent leurs facultés physiques dans la recherche des aliments nécessaires à leur misérable & précaire existence. Outre la compagnie qu'ils épousent en cérémonie, les Madecasses prennent autant de concubines qu'ils peuvent en avoir. Le divorce est commun chez eux, quoique rien n'y soit plus rare que la jalousie. La plupart se tiennent même honorés d'avoir des enfants adultérins, quand ils sont de race blanche. L'illustration de l'origine fait passer sur l'irrégularité de la naissance.

On apperçoit un commencement de lumière & d'industrie chez ces peuples. Avec de la soie, du coton, du fil d'écorce d'arbre, ils fabriquent quelques étoffes. L'art de fondre & de forger le fer ne leur est pas entièrement inconnu. Leurs poteries sont assez agréables. Dans plusieurs cantons, ils pratiquent la manière de peindre la parole par le moyen de l'écriture. Ils ont même des livres d'histoire, de médecine, d'astrologie, sous la garde de leurs *Ombis*, qu'on a pris mal-à-propos pour des Prêtres, & qui ne sont réellement que des imposteurs qui se disent & peut-être se croient forciers. Ces connoissances, plus répandues à l'Ouest que dans le reste de l'isle, y ont été portées par des Arabes qui, de temps immémorial, y viennent trafiquer.

On a calomnié les Madecasses, lorsque sur un petit nombre d'actes isolés d'emportement & de rage, commis dans l'accès de quelque passion vio-

lente, on n'a pas craint d'accuser la nation entière de férocité. Ils sont naturellement sociables, vifs, gais, vains, & même reconnoissants. Tous les voyageurs qui ont pénétré dans l'intérieur de l'isle, y ont été accueillis, secourus dans leurs besoins, traités comme des hommes, comme des frères. Sur les côtes où la défiance est communément plus grande, les navigateurs n'ont que rarement éprouvé des violences & des perfidies. Vingt-quatre familles Arabes, qui très-anciennement avoient usurpé l'Empire dans la Province d'Anossi, en ont longtemps joui sans trouble, & l'ont perdu en 1771, sans être ni chassées, ni massacrées, ni opprimées. Enfin, la langue de ces insulaires se prête aisément à l'expression des sentiments les plus tendres; & c'est un préjugé très-favorable de la douceur de leurs mœurs, de leur sociabilité.

V.
Conduite
des François
à Madagaf-
car. Ce qu'ils
pouvoient &
devoient y
faire.

Tel étoit Madagascar, lorsqu'en 1665 il y arriva quatre vaisseaux François. Le corps qui les avoit expédiés étoit résolu à former un établissement solide dans cette isle. Ce projet étoit sage, & l'exécution n'en devoit pas être fort coûteuse.

Toutes les colonies que les Européens ont établies en Amérique pour en obtenir des productions, ou au cap de Bonne-Espérance, dans les isles de France, de Bourbon, de Sainte-Hélène pour l'exploitation de leur commerce aux Indes, ont exigé des dépenses énormes, un très-long temps, & des travaux considérables. Plusieurs de ces régions étoient entièrement désertes, & l'on ne voyoit dans les autres que des habitants qu'il n'étoit pas possible de rendre utiles. Madagascar offroit au contraire un sol naturellement fertile, & un peuple nombreux, docile, intelligent, qui n'avoit besoin que d'instruction pour seconder efficacement les vues qu'on se proposoit.

Ce

Ces insulaires étoient fatigués de l'état de guerre & d'anarchie où ils vivoient continuellement. Ils soupiroient après une police qui pût les faire jouir de la paix, de la liberté. Des dispositions si favorables ne permettoient pas de douter qu'ils ne se prêtassent facilement aux efforts qu'on voudroit faire pour leur civilisation.

Rien n'étoit plus aisé que de la rendre très-avantageuse. Avec des soins suivis, Madagascar devoit produire beaucoup de denrées convenables pour les Indes, pour la Perse, pour l'Arabie & pour le continent de l'Afrique. En y attirant quelques Indiens & quelques Chinois, on y auroit naturalisé tous les arts, toutes les cultures de l'Asie. Il étoit facile d'y construire des navires, parce que les matériaux s'y trouvoient de bonne qualité & en abondance; de les armer même, parce que les hommes s'y montroient propres à la navigation. Toutes ces innovations auroient eu une solidité que les conquêtes des Européens n'auront pas aux Indes, où les naturels du pays ne prendront jamais nos loix, nos mœurs, notre culte, ni par conséquent cette disposition favorable qui attache les peuples à une domination nouvelle.

Une si heureuse révolution ne devoit pas être l'ouvrage de la violence. Un peuple brute, nombreux & brave, n'auroit pas présenté ses mains aux fers dont une poignée de féroces étrangers auroient voulu le charger. C'étoit par la voie douce de la persuasion, c'étoit par l'appât si séduisant du bonheur, c'étoit par l'attrait d'une vie tranquille, c'étoit par les avantages de notre police, par les jouissances de notre industrie, par la supériorité de notre génie, qu'il falloit amener l'isle entière à un but également utile aux deux nations.

La législation qu'il convenoit de donner à ces

peuples devoit être assortie à leurs mœurs, à leur caractère, à leur climat. Elle devoit s'éloigner en tout de celle de l'Europe, corrompue & compliquée par la barbarie des coutumes féodales. Quelque simple qu'elle fût, les points divers n'en pouvoient être proposés que successivement, & à mesure que l'esprit de la nation se seroit éclairé, qu'il se seroit étendu. Peut-être même n'auroit-il pas fallu songer à y amener les hommes dont l'âge auroit fortifié les habitudes, peut-être auroit-il fallu s'attacher uniquement aux jeunes gens, qui, formés par nos institutions, seroient devenus, avec le temps, des missionnaires politiques qui auroient multiplié les prosélytes du gouvernement.

Le mariage des filles Madecasses avec les colons François, auroit encore plus avancé le grand système de la civilisation. Ce lien, si cher & si sensible, auroit éteint ces distinctions odieuses qui nourrissent des haines éternelles, & qui séparent à jamais des peuples, habitant la même région, vivant sous les mêmes loix.

Il eût été contre toute justice, contre toute politique, de prendre arbitrairement des terres pour y placer les nouvelles familles. On auroit demandé à la nation assemblée celles qui n'auroient pas été occupées; & pour assurer plus de consistance à l'acquisition, le gouvernement en auroit donné un prix qui pût plaire à ces insulaires. Ces champs, légitimement acquis, auroient eu pour la première fois des maîtres. Le droit de propriété se seroit établi de proche en proche. Avec le temps, toutes les peuplades de Madagascar auroient librement adopté une innovation, dont aucun préjugé ne peut obscurcir les avantages.

Plus les colonies qu'il s'agissoit de fonder à Madagascar pouvoient réunir de genres d'utilité, mieux

il falloit choisir les situations propres à les faire éclore, à les multiplier, à les vivifier, à les conserver. Indépendamment d'un établissement qu'il étoit peut-être convenable de placer dans l'intérieur de l'isle, pour obtenir de bonne heure la confiance des Madecasses, il étoit indispensable d'en former quatre sur les côtes. L'un à la baie de Saint-Augustin, qui auroit ouvert une communication facile au continent d'Afrique; le second à Louquez, où une chaleur vive & continue devoit faire prospérer toutes les plantes de l'Inde; le troisieme au fort Dauphin, qu'une température douce & saine rendoit propre au bled & à la plupart des productions de l'Europe; le quatrieme enfin à Tametave, la contrée la plus fertile, la plus peuplée, la plus cultivée du pays. Cette dernière position méritoit même d'être choisie pour être le chef-lieu de la colonie, & voici pourquoi.

Il n'y a point de port connu à Madagascar. C'est une erreur de croire qu'il seroit possible d'en former un au fort Dauphin, en élevant un mole sur des récifs qui s'avancent dans la mer. Les travaux d'une si grande entreprise ne seroient pas seulement immenses; la dépense en seroit encore inutile. Jamais un mole ne mettroit à l'abri des ouragans, des vaisseaux que les montagnes elles-mêmes n'en garantissent pas. D'ailleurs, ce port factice, ouvert en partie à la fureur des vagues, auroit nécessairement peu d'étendue. Les navires n'y auroient point de chasse. Un seul démarré les feroit tous échouer, & ils périroient sans ressource sur une côte où la mer est toujours agitée, où les fables sont mouvants par-tout.

Il n'en est pas ainsi à Tametave. La baie, débarassée de cette incommode barre qui s'étend sur toute la côte de l'Est de Madagascar, est très-spa-

ciuse. Le mouillage y est bon. Les vaisseaux y sont à l'abri des plus fortes brises. Le débarquement y est facile. Il suffiroit de faire creuser l'espace d'une lieue & demie la grande riviere qui s'y jette, pour faire arriver les plus gros bâtimens à l'étang de Nosse-Bé, où la nature a formé un excellent port. Au milieu est une isle, dont l'air est très-pur & dont la defense seroit aisée. Cette position a cela d'heureux, qu'avec quelques précautions on en pourroit fermer l'entrée aux escadres ennemies.

Tels étoient les avantages que la compagnie de France pouvoit retirer de Madagascar. La conduite de ses agents ruina malheureusement ces brillantes espérances. Il détournèrent sans pudeur une partie des fonds dont ils avoient l'administration; ils consumèrent en dépenses folles ou inutiles des sommes plus considérables; ils se rendirent également odieux, & aux Européens dont ils devoient encourager les travaux, & aux naturels du pays qu'il falloit gagner par la douceur & par des bienfaits. Les crimes & les malheurs se multiplièrent à un tel excès, qu'en 1670, les associés crurent devoir remettre au gouvernement une possession qu'ils tenoient de lui. Le changement de domination n'apporta pas un meilleur esprit. La plupart des François qui étoient restés dans l'isle furent massacrés deux ans après. Ceux qui avoient échappé à cette mémorable boucherie, s'éloignèrent pour toujours d'une terre qui étoit moins souillée par leur sang que par leurs forfaits.

La Cour de Versailles a jetté de loin en loin quelques regards sur Madagascar, mais sans en sentir jamais vivement le prix. Il falloit que cette puissance perdît tout son commerce, toute sa considération dans l'Inde, pour se pénétrer de l'im-

portance d'une isle dont la possession lui auroit vraisemblablement épargné ces calamités. Depuis cette funeste époque, on l'a vue occupée du desir de s'y établir. Les deux tentatives de 1770 & 1773, ne doivent pas l'avoir découragée, parce qu'elles ont été faites sans plan, sans moyens; & qu'au-lieu d'y employer le superflu des habitants de Bourbon, hommes pacifiques, sages & acclimatés, on n'y a envoyé que des vagabonds ramassés dans les boues de l'Europe. Des mesures plus sages & mieux combinées la conduiront sûrement au but qu'elle se propose. Ce n'est pas seulement la politique qui veut qu'on se roidisse contre les difficultés inséparables de cette entreprise. L'humanité doit parler plus haut, plus énergiquement encore que l'intérêt.

Quelle gloire ce seroit pour la France de retirer un peuple nombreux des horreurs de la barbarie; de lui donner des mœurs honnêtes, une police exacte, des loix sages, une religion bienfaisante, des arts utiles & agréables; de l'élever au rang des nations instruites & civilisées! Hommes d'Etat, puissent les vœux de la philosophie, puissent les vœux d'un citoyen aller jusqu'à vous! S'il est beau de changer la face du monde pour faire des heureux; si l'honneur qui en revient appartient à ceux qui tiennent les rênes des Empires, sachez qu'ils sont comptables à leur siècle & aux générations futures, non-seulement de tout le mal qu'ils font, mais de tout le bien qu'ils pourroient faire & qu'ils ne font pas. Vous êtes jaloux d'une véritable gloire parmi vos contemporains; & quelle plus grande gloire que celle que je vous propose? Vous desirez que votre nom s'immortalise; songez que les monuments élevés en bronze sont plus ou moins rapidement détruits par le

temps. Confiez le soin de votre réputation à des êtres qui se perpétueront en se régénérant. Le marbre est muet, l'homme parle. Faites-le donc parler de vous avec éloge. Si la corruption s'introduit dans la législation sage que vous aurez instituée, c'est alors que vous serez véritablement révévés. C'est alors qu'on reviendra sur le siècle où vous existâtes, & qu'on donnera des larmes à votre mémoire. Je vous promets les pleurs de l'admiration pendant votre vie, & les pleurs du regret, de longs siècles après votre mort.

La compagnie des Indes n'avoit pas des desseins si élevés, lorsqu'elle jugea en 1670 qu'il lui convenoit d'abandonner Madagascar. A cette époque, ses vaisseaux prirent directement la route des Indes. Par les intrigues de Marcara, né à Ispahán, mais attaché au service de France, on obtint la liberté d'établir des comptoirs sur diverses côtes de la péninsule. On tenta même d'avoir part au commerce du Japon. Colbert offroit de n'y envoyer que des Protestants; mais les artifices des Hollandois firent refuser aux François l'entrée de cet Empire, comme ils l'avoient fait refuser aux Anglois.

VI.
Les François font de Surate le centre de leur commerce du Guzurate, où cette ville est située.

Surate avoit été choisie pour être le centre de toutes les affaires que la compagnie devoit faire dans ces régions. C'étoit de cette ville principale du Guzurate que devoient partir les ordres pour les établissemens subalternes; c'étoit-là que devoient se réunir les différentes marchandises destinées pour l'Europe.

Le Guzurate forme une presqu'isle entre l'Indus & le Malabar. Il a soixante milles de long sur une largeur presque égale. Les montagnes d'Arva le séparent du Royaume d'Agra. L'Indostan n'a pas de Province où le sol soit aussi fertile, mieux arrosé,

& coupé par un plus grand nombre de rivières. On desireroit qu'un vent du Sud, des plus violents, n'en embrasât pas le climat trois mois chaque année. Cette contrée jouissoit déjà de grands avantages, lorsqu'une colonie étrangère vint encore augmenter ses prospérités.

Dans le septième siècle, le dernier Roi de Perse, de la dynastie des Sasanides, fut détrôné par les Mahométans. Plusieurs de ses sujets, mécontents du peuple vainqueur, se réfugièrent dans le Kohestan, d'où, cent ans après, ils descendirent à l'île d'Ormuz. Bientôt ils firent voile pour l'Inde, & abordèrent heureusement à Diu. Peu satisfaits encore de cet asyle, ils se rembarquèrent, & les flots les poussèrent sur une plage riante, entre Daman & Baçaim. Le Prince qui donnoit des loix à ce canton, ne consentit à les recevoir qu'à condition qu'ils dévoileroient les mystères de leur croyance, qu'ils quitteroient leurs armes, qu'ils parleroient l'idiôme du pays, qu'ils feroient paroître leurs femmes en public sans voile, & qu'ils célébreroient leurs mariages à l'entrée de la nuit, selon la pratique généralement reçue. Comme ces stipulations n'avoient rien de contraire au culte qu'ils professoient, les réfugiés les acceptèrent sans difficulté.

L'habitude du travail, contractée & perpétuée par une heureuse nécessité, les fit prospérer. Assez sages pour ne se mêler ni du gouvernement, ni de la guerre, ils jouirent d'une paix profonde au milieu des révolutions. Cette circonspection & une grande aisance augmentèrent beaucoup leur nombre. Ils formerent toujours, sous le nom de Parsis, un peuple séparé par l'attention qu'ils eurent de ne point se mêler avec les Indiens, & par l'attachement aux principes religieux qui leur avoient fait quitter leur patrie. Ce sont ceux de Zoroastre;

mais un peu altérés par le temps, par l'ignorance & par l'avidité des Prêtres.

L'industrie, l'activité de ces nouveaux habitants, se communiquèrent à la nation hospitalière qui les avoit si sagement accueillis. Le sucre, le bled, l'indigo, d'autres productions, furent naturalisées sur un sol que des rizieres avoient jusqu'alors principalement couvert. On multiplia, on varia, on perfectionna les fruits & les troupeaux. Les campagnes de l'Inde offrirent, pour la première fois, ces haies, ces enclos, ces autres agréments utiles & champêtres qui embellissent ou enrichissent quelques-unes de nos contrées. Les ateliers firent les mêmes progrès que les cultures. Le coton prit de plus belles formes, & la soie fut enfin mise en œuvre dans la Province. L'accroissement des subsistances, des travaux & de la population, étendit, avec le temps, les relations extérieures.

L'éclat que jettoit le Guzurate excita l'ambition de deux Puissances redoutables. Tandis que les Portugais le pressoient du côté de la mer par les ravages qu'ils faisoient, par les victoires qu'ils remportoient, par la conquête de Diu, regardé avec raison comme le boulevard du Royaume, les Mogols, déjà maîtres du Nord de l'Inde, & qui brûloient d'avancer vers les contrées méridionales où étoient le commerce & les richesses, le menaçoient dans le continent.

Badur, Patane de nation, qui gouvernoit alors le Guzurate, sentit l'impossibilité de résister à la fois à deux ennemis si acharnés. Il crut avoir moins à craindre d'un peuple dont les forces étoient séparées de ses Etats, par des mers immenses, que d'une nation puissamment établie aux frontières de ses provinces. Cette considération le réconcilia avec les Portugais. Les sacrifices qu'il leur fit les détermi-

nerent même à joindre leurs troupes aux siennes contre Akebar, dont ils ne redoutoient guere moins que lui l'activité & le courage.

Cette alliance déconcerta des hommes qui avoient compté n'avoir affaire qu'à des Indiens. Ils ne pouvoient se résoudre à combattre des Européens qui passoient pour invincibles. Les naturels du pays, encore pleins de l'effroi que ces conquérants leur avoient causé, les peignoient aux soldats Mogols comme des hommes descendus du ciel, ou sortis des eaux, d'une espece infiniment supérieure aux Asiatiques en valeur, en génie & en connoissances. Déjà l'armée faisie de frayeur, pressoit ses Généraux de la ramener à Delhy, lorsqu'Akebar, convaincu qu'un Prince qui entreprend une grande conquête, doit lui-même commander ses troupes, vole à son camp. Il ne craint pas d'assurer ses troupes qu'elles battront un peuple amolli par le luxe, les richesses, les délices, les chaleurs des Indes, & que la gloire de purger l'Asie de cette poignée de brigands leur est réservée. L'armée rassurée applaudit à l'Empereur, & marche avec confiance. La bataille s'engage. Les Portugais, mal secondés par leurs alliés, sont enveloppés & taillés en pieces. Badur s'enfuit & disparoît pour toujours. Toutes les villes du Guzurate s'empressent d'ouvrir leurs portes au vainqueur. Ce beau Royaume devient, en 1561, une Province du vaste Empire, qui doit bientôt envahir tout l'Indostan.

Le gouvernement Mogol, qui étoit alors dans sa force, fit jouir le Guzurate de plus de tranquillité qu'il n'en avoit eu. Cette sécurité donna une nouvelle impulsion à tous les esprits. Toutes les facultés se développèrent, & l'on vit tous les genres d'industrie acquérir une perfection jusqu'alors inconnue. Il falloit un entrepôt où se réunissent

tant de richesses, & ce fut Surate qui se mit en possession de cette utile prérogative.

VII.
Commen-
cements &
progrès de
Surate.

Au commencement du treizieme siecle, ce n'étoit encore qu'un vil hameau, formé par des cabanes de pêcheurs, sur la riviere de Tapti, à quelques milles de l'Océan. L'avantage de sa position y attira quelques ouvriers & quelques marchands. Ils furent pillés trois ou quatre fois par des pirates, & ce fut pour arrêter ces incursions destructives, que fut construite, en 1524, une forteresse. La place acquit, à cette époque, une importance qui avoit beaucoup augmenté, lorsque les Mogols s'en rendirent maîtres. Comme c'étoit la seule ville maritime qui eût alors subi leur joug, ils contracterent l'habitude de s'y pourvoir de toutes leurs consommations de luxe. De leur côté, les Européens, qui n'avoient aucun des grands établissemens qu'ils ont formés depuis dans le Bengale & au Coromandel, y achetoient la plupart des marchandises des Indes. Elles s'y trouvoient toutes rassemblées par l'attention qu'avoit eu Surate de former une marine supérieure à celle de ses voisins.

Ses vaisseaux, qui duroient des siecles, étoient la plupart de mille ou douze cents tonneaux. Ils étoient construits d'un bois très-dur, qu'on appelle teck. Loin de lancer les bâtimens à l'eau, par des apprêts coûteux & des machines compliquées, on introduisoit dans le chantier, comme nous l'avons pratiqué depuis, la marée qui les enlevoit. Les cordages faits de bourre de cocotier, étoient plus rudes, moins maniables que les nôtres, mais ils avoient autant ou plus de solidité. Si leurs voiles de coton n'étoient ni aussi fortes, ni aussi durables que celles de lin & de chanvre, elles se plioient avec plus de facilité, & se déchiroient plus rarement. Au lieu de poix, ils employoient la gomme d'un arbre nom-

mé damar, qui valoit autant ou mieux. La capacité de leurs Officiers, quoique médiocre, étoit suffisante pour les mers, pour les saisons où ils naviguoient. A l'égard de leurs matelots, communément nommés Lascars, les Européens les ont trouvés bons pour les voyages d'Inde en Inde. On s'en est même quelquefois servi, sans inconvénient, pour ramener, dans nos parages orageux, des navires qui avoient perdu leurs équipages.

Nous soupçonnions à peine que le commerce pût avoir des principes; & ils étoient connus, pratiqués dans cette partie de l'Asie. On y trouvoit de l'argent à bas prix, & des lettres de change pour tous les marchés des Indes. Les assurances pour les navigations les plus éloignées, y étoient d'une ressource très-usitée. Il régnoit tant de bonne foi, que les sacs étiquetés & cachetés par les banquiers, circuloient des années entières, sans être ni comptés, ni pesés. Les fortunes étoient proportionnées à cette facilité de s'enrichir par l'industrie. Celles de cinq à six millions n'étoient pas rares, & il y en avoit de plus considérables.

Elles étoient la plupart entre les mains des Bani-
nians. Ces négociants étoient renommés pour leur
franchise. Quelques moments leur suffisoient pour
terminer les affaires les plus importantes. Elles se
traoient généralement dans les bazards. Celui qui
vouloit vendre annonçoit, en peu de mots & à
voix basse, la valeur de sa marchandise. On lui
répondoit en mettant une main dans la fienne, sous
quelque voile. L'acheteur marquoit par le nom-
bre des doigts qu'il plioit ou qu'il étendoit, ce
qu'il prétendoit diminuer du prix demandé; & le
plus souvent le marché se trouvoit conclu, sans
qu'on eût proféré une parole. Pour le ratifier, les
contractants se prenoient une seconde fois la main;

VIII.

Mœurs des
habitants de
Surate.

Et un accord fait avec cette simplicité étoit toujours inviolable. Si, ce qui étoit infiniment rare, il survenoit des difficultés, ces hommes sages conservoient, dans les discussions les plus compliquées, une égalité & une politesse dont nous ne nous formerions pas aisément l'idée.

Leurs enfants qui assistoient à tous les marchés, se formoient de bonne heure à ces mœurs paisibles. A peine avoient-ils une lueur de raison, qu'ils étoient initiés dans tous les mystères du commerce. Il étoit ordinaire d'en voir de dix ou douze ans en état de remplacer leur père. Quel contraste, quelle distance de cette éducation, à celle que nos enfants reçoivent; & cependant quelle différence entre les lumières des Indiens, & les progrès de nos connoissances!

Les Baniens qui avoient quelques esclaves Abyssins, ce qui étoit rare chez des hommes si doux, les traitoient avec une humanité qui doit nous paroître bien singulière. Ils les élevoient comme s'ils eussent été de leur famille, les formoient aux affaires, leur avançoient des fonds, ne les laissoient pas seulement jouir des bénéfices; ils leur permettoient même d'en disposer en faveur de leurs descendants, lorsqu'ils en avoient.

La dépense des Baniens ne répondoit pas à leur fortune. Réduits par principe de religion, à se priver de viandes & de liqueurs spiritueuses, ils ne vivoient que de fruits & de quelques ragoûts simples. On ne les voyoit s'écarter de cette économie que pour l'établissement de leurs enfants. Dans cette occasion unique, tout étoit prodigué pour le festin, pour la musique, la danse, les feux d'artifices. Leur ambition étoit de pouvoir se vanter de la dépense que leur avoient coûté ces noces. Elle montoit quelquefois à cent mille écus.

Leurs femmes même avoient du goût pour ces mœurs simples. Leur unique gloire étoit de plaire à leurs époux. Peut-être la grande vénération qu'elles avoient pour le lien conjugal, venoit-elle de l'usage où l'on étoit de les engager dès l'âge le plus tendre. Ce sentiment étoit à leurs yeux le point le plus sacré de leur religion. Jamais elles ne se permettoient le plus court entretien avec des étrangers. Moins de réserve n'auroit pas suffi à des maris qui ne pouvoient revenir de leur étonnement, quand on leur parloit de la familiarité qui régnoit en Europe entre les deux sexes. Ceux qui leur affuroient que des manières si libres n'avoient aucune influence sur la conduite, ne les persuadoient pas. Ils répondoient, en secouant la tête, par un de leurs proverbes, qui signifie que *si l'on approche le beurre trop près du feu, il est bien difficile de l'empêcher de fondre.*

Les Parfis, avec d'autres usages, avoient un caractère encore plus respectable. C'étoient des hommes robustes, bien faits & infatigables. Ils étoient propres à tous les travaux; mais ils excelloient sur-tout dans la construction des vaisseaux & dans l'agriculture. Telles étoient leur douceur & leur droiture, qu'on ne les cita jamais devant le Magistrat pour aucun acte de violence ou quelque engagement de mauvaise foi. La sérénité de leur ame se peignoit sur tous leurs traits, dans tous leurs regards, & une gaieté douce animoit toujours leur conversation. La poésie rimée les charmoit; & rarement parloient-ils même dans les affaires les plus sérieuses, autrement qu'en vers. Ils n'avoient point de temple; mais tous les matins & tous les soirs ils s'assembloient sur le grand chemin ou auprès d'une fontaine pour adorer le soleil levant, le soleil couchant. La vue même du

plus petit feu interrompoit toutes leurs occupations, & élevoit leur ame tendre à la contemplation de cet astre bienfaisant. Au-lieu de brûler les cadavres de leurs morts, comme les Indiens, ils les dépofoient dans des tours extrêmement élevées, où ils servoient de pâture aux oifeaux de proie. Leur prédilection pour les sectateurs de leur religion, ne les empêchoit pas d'être sensibles au malheur de tous les hommes : ils les secouroient avec générosité, & leur pitié s'étendoit jusqu'aux animaux. Une de leurs plus grandes passions étoit d'acheter des esclaves, de leur donner une éducation soignée, & de les rendre ensuite à la liberté. Leur nombre, leur union & leurs richesses, les rendirent quelquefois suspects au gouvernement; mais ces préjugés ne tinrent jamais long-temps contre la conduite paisible & mesurée de ce bon peuple. On ne pouvoit le blâmer que d'une saleté dégoûtante, sous les apparences d'une propreté recherchée, & de l'usage trop fréquent d'une boisson enivrante qui lui étoit particulière. Tels étoient les Parsis, à leur arrivée aux Indes. Tels ils se conserverent au milieu des révolutions qui bouleverserent si souvent l'asyle qu'ils avoient choisi, & tels ils sont encore.

Combien les Mogols s'éloignoient de ces mœurs pures & austères! Ces Mahométans ne se virent pas plutôt en possession de Surate, qu'ils s'y embarquerent en foule pour aller visiter la Mecque. Beaucoup de ces pèlerins s'arrêtoient au port avant le voyage; un plus grand nombre à leur retour. Les commodités, qui étoient plus multipliées dans cette fameuse cité que dans le reste de l'Empire, y fixerent même plusieurs des plus opulents. Leurs jours s'écouloient dans l'inaction ou dans les plaisirs. Le soin d'arquer leurs sourcils, d'arranger leur barbe,

de peindre leurs ongles & l'intérieur de leurs mains, emportoit une partie de la matinée. Le reste du temps étoit employé à monter à cheval, à fumer, à boire du café, à se parfumer, à se coucher sur des lits de rose, à entendre des histoires fabuleuses, & à cultiver le pavot, espece d'exercice qui avoit pour eux de puissants attraits.

Les fêtes que ces hommes voluptueux se donnoient souvent, pour prévenir l'ennui d'une vie trop monotone, commençoient par une profusion étonnante de rafraîchissement, de sucreries, de parfums les plus exquis. Des tours de force ou d'adresse, exécutés ordinairement par des Bengalis, suivoient ces amusements tranquilles. Ils étoient remplacés par une musique, que des oreilles délicates auroient peut-être réprouvée, mais qui étoit du goût de ces Orientaux. La nuit, qu'ouvroient des feux d'artifice d'une lumière plus tendre que les nôtres, étoit occupée par des danseuses, dont les bandes se succédoient plus ou moins souvent, suivant le rang ou la richesse de ceux qui les appelloient. Lorsque la satiété des plaisirs invitoit au repos, on faisoit entrer une espece de violon, qui, par des sons doux, uniformes & souvent répétés, provoquoit au sommeil. Les plus corrompus alloient se jeter dans les bras d'un jeune esclave Abyssin, & employoient des moyens connus dans ces contrées pour prolonger cette jouissance infâme.

Jamais les femmes n'étoient admises à ces divertissements; mais elles appelloient aussi des danseuses, & se procuroient d'autres distractions. La préférence que leurs maris donnoient généralement à des courtisanes, étouffoient dans leur cœur tout sentiment d'affection pour eux, & par conséquent de jalousie entre elles. Aussi vivoient-elles dans une union assez étroite. C'étoit au point de se réjouir,

lorsqu'on leur annonçoit une nouvelle compagne, parce que c'étoit une augmentation de société. Cependant elles avoient une grande influence dans les affaires importantes, & un Mogol se décidoit presque toujours par le conseil de son harem. Celles de ses épouses qui n'avoient point d'enfants, sortoient assez souvent pour visiter les parents de leur sexe. Les autres auroient pu jouir de la même liberté, si elles n'avoient préféré l'honneur de leurs fils, singulièrement attaché à l'opinion qu'on a de la sagesse de leurs meres. Elles les élevoient elles-mêmes avec beaucoup de soin & de tendresse, & ne s'en séparoient jamais, pas même lorsqu'ils quitoient la maison paternelle.

Si la magnificence & les commodités pouvoient remplacer l'amour, les harems auroient été les demeures les plus délicieuses. Tout ce qui pouvoit procurer des sensations agréables, étoit prodigué dans ces retraites impénétrables pour des hommes. L'orgueil des Mogols avoit même réglé que les femmes qui y feroient admises en visite, recevroient la première fois des présents très-riches; & toujours un accueil accompagné de voluptés propres à ces climats. Les Européennes, dont la familiarité avec l'autre sexe choquoit les préjugés Asiatiques, & que, pour cette raison, on croyoit d'une tribu très-inférieure, eurent rarement la liberté de pénétrer dans cette espece de sanctuaire. Une d'elles, fort connue en Angleterre par ses talents, par ses graces & par son esprit d'observation, fut distinguée des autres. Les préférences qu'on accordoit à Madame Draper, la mirent à portée de tout voir, de tout examiner. Elle ne trouva pas à ces malheureuses créatures, qui vivoient emprisonnées, cet air dédaigneux ou embarrassé, que le peu de développement de leurs facultés auroit pu leur donner.

ner. Leurs manieres lui parurent franches & aisées. Quelque chose de naïf & de touchant distinguoit leur conversation.

Quoique les autres nations établies à Surate, n'outrassent pas, comme les Mogols, tous les genres de volupté, elles ne laissoient pas d'avoir des jouissances dans une ville où les édifices publics manquoient généralement de goût & de symmétrie. Les maisons particulieres n'avoient, à la vérité, aucune apparence : mais on voyoit dans toutes celles des hommes riches, des jardins remplis des plus belles fleurs, des souterreins pratiqués contre les chaleurs étouffantes d'une partie de l'année, des fallons où jaillissoient, dans des bassins de marbre, des fontaines, dont la fraîcheur & le murmure invitoient à un doux sommeil.

Une des pratiques les plus universelles, étoit de se baigner, & après le bain, de se faire masser ou pétrir, si l'on peut s'exprimer ainsi. Cette opération donnoit du ressort aux différentes parties du corps, & une circulation facile à ses fluides. On se croyoit presque un nouvel être après l'avoir éprouvée. L'espece d'harmonie qu'elle rétablissoit dans toute la machine, étoit une sorte d'ivresse, source féconde des sensations les plus délicieuses. Cet usage étoit, dit-on, passé de la Chine aux Indes, & quelques épigrammes de Martial, quelques déclamations de Sénèque paroissent indiquer qu'il n'étoit pas inconnu aux Romains, dans le temps où ils raffinoient sur tous les plaisirs, comme les tyrans qui mirent aux fers ces maîtres du monde, raffinerent dans la suite sur tous les supplices.

Surate offroit un autre plaisir plus piquant peut-être. C'étoit celui que procuroient ses danseuses ou *Balliaderes*, nom que les Européens leur ont toujours donné d'après les Portugais.

Tome II.

IX.
Portrait des
Balliaderes,
plus voluptueuses

Surate que
dans le reste
de l'Inde.

Elles étoient réunies en troupes dans des féminaires de volupté. Les sociétés de cette espece les mieux composées, sont consacrées aux pagodes riches & fréquentées. Leur destination est de danser dans les temples aux grandes solemnités, & de servir aux plaisirs des Brame. Ces Prêtres, qui n'ont pas fait le vœu artificieux & imposteur de renoncer à tout, pour mieux jouir de tout, aiment mieux avoir des femmes qui leur appartiennent, que de corrompre à la fois le célibat & le mariage. Ils n'attendent pas aux droits d'autrui par l'adultere : mais ils sont jaloux des danseuses, dont ils partagent & le culte & les vœux avec leurs Dieux, jusqu'à ne permettre jamais, sans répugnance, qu'elles aillent amuser les Rois & les Grands.

On ignore comment cette institution singuliere s'est formée. Il est vraisemblable qu'un Brame qui avoit sa concubine ou sa femme, s'associa d'abord avec un autre Brame, qui avoit aussi sa concubine ou sa femme : mais qu'à la longue, le mélange d'un grand nombre de Brame & de femmes, occasionna tant d'infidélités, que les femmes devinrent communes entre tous ces Prêtres. Réunissez dans un seul cloître des célibataires des deux sexes, & vous ne tarderez pas à voir naître la communauté des hommes & des femmes.

Il est vraisemblable qu'au moyen de cette communauté d'hommes & de femmes, la jalousie s'éteignit, & que les femmes virent sans peine le nombre de leurs semblables se multiplier, & les hommes, le nombre des Brame s'accroître. C'étoit moins une rivalité qu'une conquête nouvelle.

Il est vraisemblable que pour pallier aux peuples le scandale d'une vie si licencieuse, toutes ces femmes furent consacrées au service des autels. Il ne l'est pas moins que les peuples se prêterent d'au-

tant plus volontiers à cette espece de superstition, qu'elle renfermoit dans une seule enceinte les desirs effrénés d'une troupe de Moines, & mettoit ainsi leurs femmes & leurs filles à l'abri de la séduction.

Il est vraisemblable qu'en attachant un caractère sacré à ces especes de courtisanes, les parents virent sans répugnance leurs plus belles filles entraînées par cette vocation, quitter la maison paternelle, pour entrer dans ce séminaire, d'où les femmes surannées pouvoient retourner sans honte dans la société : car il n'y a aucun crime que l'intervention des Dieux ne consacre, aucune vertu qu'elle n'avilisse. La notion d'un être absolu est, entre les mains des Prêtres qui en abusent, une destruction de toute morale. Une chose ne plaît pas aux Dieux, parce qu'elle est bonne : mais elle est bonne, parce qu'elle plaît aux Dieux.

Il ne restoit plus aux Brame qu'un pas à faire pour porter l'institut à sa dernière perfection : c'étoit de persuader aux peuples qu'il étoit agréable aux Dieux, honnête & saint, d'épouser une Balliadere de préférence à toute autre femme, & de faire solliciter comme une grace spéciale le reste de leurs débauches.

Il est des troupes moins choisies dans les grandes villes pour l'amusement des hommes riches, & d'autres pour leurs femmes. De quelque religion, de quelque caste qu'on soit, on peut les appeller. Il y a même de ces troupes ambulantes conduites par de vieilles femmes, qui d'élèves de ces sortes de séminaires, en deviennent à la fin les directrices.

Par un contraste bizarre, & dont l'effet est toujours choquant, ces belles filles traînent à leur suite un musicien difforme & d'un âge avancé, dont

l'emploi est de battre la mesure avec un instrument de cuivre, que nous avons depuis peu emprunté des Turcs pour ajouter à notre musique militaire, & qui aux Indes se nomme *Tam*. Celui qui le tient répète continuellement ce mot avec une telle vivacité, qu'il arrive par degrés à des convulsions affreuses, tandis que les balliaderes, échauffées par le desir de plaire, & par les odeurs dont elles sont parfumées, finissent par être hors d'elles-mêmes.

Les danses sont presque toutes des pantomimes d'amour. Le plan, le dessin, les attitudes, les mesures, les sons, & les cadences de ces ballets, tout respire cette passion, & en exprime les voluptés & les fureurs.

Tout conspire au prodigieux succès de ces femmes voluptueuses : l'art & la richesse de leur parure, l'adresse qu'elles ont à façonner leur beauté. Leurs longs cheveux noirs, épars sur leurs épaules ou relevés en tresses, sont chargés de diamants & parfemés de fleurs. Des pierres précieuses enrichissent leurs colliers & leurs bracelets. Elles attachent même des bijoux à leurs narines ; & des voyageurs attestent que cette parure qui choque au premier coup d'œil, est d'un agrément qui plaît & relève tous les autres ornements, par le charme de la symétrie, & d'un effet inexplicable, mais sensible avec le temps.

Rien n'égale sur-tout leur attention à conserver leur sein, comme un des trésors les plus précieux de leur beauté. Pour l'empêcher de grossir ou de se déformer, elles l'enferment dans deux étuis d'un bois très-léger, joints ensemble, & bouclés par-derrière. Ces étuis sont si polis & si souples, qu'ils se prêtent à tous les mouvements du corps, sans applatir, sans offenser le tissu délicat de la peau. Le dehors de ces étuis est revêtu d'une feuille d'or

parsemée de brillants. C'est-là, sans contredit, la parure la plus recherchée, la plus chère à la beauté. On la quitte, on la reprend avec une légèreté singulière. Ce voile qui couvre le sein, n'en cache point les palpitations, les soupirs, les molles ondulations; il n'ôte rien à la volupté.

La plupart de ces danseuses croient ajouter à l'éclat de leur teint, à l'impression de leurs regards, en formant autour de leurs yeux un cercle noir, qu'elles tracent avec une aiguille de tête teinte d'une poudre d'antimoine. Cette beauté d'emprunt, relevée par tous les Poètes Orientaux, après avoir paru bizarre aux Européens, qui n'y étoient pas accoutumés, a fini par leur être agréable.

Cet art de plaire est toute la vie, toute l'occupation, tout le bonheur des balliaderes. On résiste difficilement à leur séduction. Elles obtiennent même la préférence sur ces belles Cachemiriennes, qui remplissent les ferrails de l'Indostan, comme les Géorgiennes & les Circassiennes peuplent ceux d'Ispahan & de Constantinople. La modestie, ou plutôt la réserve naturelle à de superbes esclaves séquestrées de la société des hommes, ne peut balancer les prestiges de ces courtisanes exercées.

Nulle part elles n'étoient à la mode comme à Surate, la ville la plus riche, la plus peuplée de l'Inde. Elle commença à déchoir en 1664. Le fameux Sevagi la saccoagea, & en emporta vingt-cinq à trente millions. Le pillage eût été infiniment plus considérable, si les Anglois & les Hollandois n'avoient échappé au malheur public, par l'attention qu'ils avoient eu de fortifier leurs comptoirs, & si le château où l'on avoit retiré tout ce qu'on avoit de plus précieux, n'eût été hors d'insulte. Cette perte inspira des précautions. On entourra la ville de murs, pour prévenir un pareil désastre. ||

X.

Etendue
du commerce de Surate.
Révolutions
qu'il a éprouvées.

étoit réparé, lorsque les Anglois arrêterent en 1686 ; par une coupable & honteuse avidité, tous les bâtimens que Surate expédioit pour différentes mers. Ce brigandage, qui dura trois ans, détourna de ce fameux entrepôt la plupart des branches de commerce qui ne lui appartenoient pas en propre. Il fut presque réduit à ses richesses naturelles.

D'autres pirates ont depuis infesté ses parages, & troublé à diverses reprises ses expéditions. Ses caravanes même, qui transportoient les marchandises à Agra, à Delhy, dans tout l'Empire, n'ont pas été toujours respectées par les sujets des Rajas indépendants, qu'on trouve sur différentes routes. On avoit imaginé autrefois un moyen singulier pour la sûreté de ces caravanes : c'étoit de les mettre sous la protection d'une femme ou d'un enfant d'une race sacrée, chez les peuples qu'on avoit à craindre. Lorsque ces brigands approchoient pour piller, le gardien menaçoit de se donner la mort, s'ils persistoient dans leur résolution ; & si l'on ne cédoit pas à ses remontrances, il se la donnoit effectivement. Les hommes irreligieux, que le respect pour un sang révééré de leur nation n'avoit pas arrêtés, étoient excommuniés, dégradés, exclus de leur caste. La crainte de ces peines rigoureuses enchaînoit quelquefois l'avarice ; mais depuis que tout est en combustion dans l'Indostan, aucune considération n'y peut éteindre la soif de l'or.

Malgré ces malheurs, Surate est encore une ville de grand commerce. Tout le Guzurate verse dans ses magasins, le produit de ses innombrables manufactures. Une grande partie est transportée dans l'intérieur des terres ; le reste passe par le moyen d'une navigation suivie, dans toutes les parties du globe. Les marchandises les plus connues, sont les douttis, grosse toile écrue qui se consomme en Perse, en

Arabie, en Abyssinie, sur la côte orientale de l'Afrique, & les toiles bleues qui ont la même destination, & que les Anglois & les Hollandois placent utilement dans leur commerce de Guinée.

Les toiles de Cambaie, à carreaux bleus & blancs, qui servent de mante en Arabie & en Turquie. Il y en a de grossières, il y en a de fines, il y en a même où l'on mêle de l'or, pour l'usage des gens riches.

Les toiles blanches de Barokia, si connues sous le nom de Bastas. Comme elles sont d'une finesse extrême, elles servent pour le castan d'été des Turcs & des Persans. L'espece de mouffeline terminée par une raie d'or, dont ils font leurs turbans, se fabrique dans le même lieu.

Les toiles peintes d'Amadabad, dont les couleurs sont aussi vives, aussi belles, aussi durables que celles de Coromandel; on s'en habille en Perse, en Turquie, en Europe. Les gens riches de Java, de Sumatra, des Moluques, en font des pagnes & de couvertures.

Les gazes de Bairapour, les bleues servent en Perse & en Turquie à l'habillement d'été des hommes du commun, & les rouges à celui des gens plus distingués. Les Juifs, à qui la Porte a interdit la couleur blanche, s'en servent pour leurs turbans.

Les étoffes mêlées de soie & de coton, unies, rayées, satinées, mêlées d'or & d'argent. Si leur prix n'étoit pas si considérable, elles pourroient plaire à l'Europe même, malgré la médiocrité de leur dessin, par la vivacité des couleurs, par la belle exécution des fleurs. Elles durent peu; mais c'est à quoi l'on ne regarde guere dans les ferrails du Turquie & de Perse, où s'en fait la consommation.

Quelques étoffes purement de soie, appelées

tapis. Ce sont des pagnes de plusieurs couleurs, fort recherchées dans l'Est de l'Inde. Il s'en fabriquerait davantage, si l'obligation d'y employer des matières étrangères, n'en augmentoit trop le prix.

Les chaales, draps très-légers, très-chauds & très-fins, fabriqués avec des laines de Cachemire. On les teint en différentes couleurs, & l'on y mêle des fleurs & des rayures. Ils servent à l'habillement d'hiver en Turquie, en Perse, & dans les contrées de l'Inde où le froid se fait sentir. On fait avec cette laine précieuse des turbans d'une aune de large, & d'un peu plus de trois aunes de long, qui se vendent jusqu'à mille écus. Quoiqu'elle soit mise quelquefois en œuvre à Surate, les plus beaux ouvrages sortent de Cachemire même.

Indépendamment de la quantité prodigieuse de coton que Surate emploie dans ses manufactures, elle en envoie annuellement sept ou huit mille balles au moins dans le Bengale. La Chine, la Perse & l'Arabie réunies en reçoivent beaucoup davantage, lorsque la récolte est très-abondante. Si elle est médiocre, tout le superflu va sur le Gange, où le prix est toujours plus avantageux.

Quoique Surate reçoive en échange de ses exportations des porcelaines de la Chine, des soies de Bengale & de Perse, des mâtures & du poivre de Malabar, des gommes, des dattes, des fruits secs, du cuivre, des perles de Perse; des parfums & des esclaves d'Arabie; beaucoup d'épices des Hollandois; du fer, du plomb, des draps, de la cochenille, quelques clinquaieries des Anglois; la balance lui est si favorable, qu'il lui revient tous les ans en argent, vingt-cinq ou vingt-six millions. Le profit augmenteroit de beau-

coup, si la source des richesses de la Cour de Delhy n'étoit pas détournée.

Cette balance cependant ne pourroit jamais re-devenir aussi considérable qu'elle l'étoit, lorsqu'en 1668 les François s'établirent à Surate. Leur chef se nommoit Caron. C'étoit un négociant d'origine François, qui avoit vieilli au service de la compagnie de Hollande. Hamilton raconte que cet habile homme qui s'étoit rendu agréable à l'Empereur du Japon, en avoit obtenu la permission de bâtir dans l'isle où étoit le comptoir qu'il dirigeoit, une maison pour le compte de ses maîtres. Ce bâtiment devint un château, sans aucune défiance des naturels du pays, qui n'entendent rien aux fortifications. Ils surprirent des canons qu'on envoyoit de Batavia, & instruisirent la Cour de ce qui se passoit. Caron reçut ordre d'aller à Jedo rendre compte de sa conduite. Comme il ne put alléguer rien de raisonnable pour sa justification, il fut traité avec beaucoup de sévérité & de mépris. On lui arracha poil à poil la barbe; on lui mit un bonnet & un habit de fou; on l'exposa en cet état à la risée publique, & il fut chassé de l'Empire. L'accueil qu'il reçut à Java acheva de le dégoûter des intérêts qu'il avoit embrassés; & un motif de vengeance l'attacha à la compagnie François, dont il devint l'agent.

Surate où on l'avoit fixé, ne remplissoit pas l'idée qu'il s'étoit formée d'un établissement principal. Il en trouvoit la position mauvaise. Il gémissoit d'être obligé d'acheter sa sûreté par des soumissions. Il voyoit du désavantage à négocier en concurrence avec des nations plus riches, plus instruites, plus accréditées. Il vouloit un port indépendant au centre de l'Inde, dans quelque'un des lieux où croissent les épiceries, sans quoi il croyoit

XI.

Entreprises des François sur l'isle de Ceylan & sur St. Thomé. Leur établissement à Pondichery.

impossible qu'une compagnie pût se soutenir. La baye de Trinquemale dans l'isle de Ceylan lui parut réunir tous ces avantages, & il conduisit une forte escadre qu'on lui avoit envoyée d'Europe sous les ordres de la Haye, & dont il devoit diriger les opérations. On crut, ou l'on feignit de croire qu'on pouvoit s'y fixer sans blesser les droits des Hollandois, dont la propriété n'avoit jamais été reconnue par le Souverain de l'isle, avec qui l'on avoit un traité.

Tout cela pouvoit être vrai, mais l'événement n'en fut pas plus heureux. On publia un projet qu'il falloit taire. On exécuta lentement une entreprise qu'il falloit brusquer. On se laissa intimider par une flotte qui étoit hors d'état de combattre, & qui ne pouvoit pas avoir ordre de hasarder une action. La disette & les maladies firent périr la majeure partie des équipages & des troupes de débarquement. On laissa quelques hommes dans un petit fort qu'on avoit bâti, & où ils furent bientôt réduits à se rendre. Avec le reste on alla chercher des vivres à la côte de Coromandel. On n'en trouva ni chez les Danois de Trinquebar, ni ailleurs; & le désespoir fit attaquer Saint-Thomé, où l'on fut averti qu'il régnoit une grande abondance.

Cette ville long-temps florissante avoit été bâtie il y avoit plus d'un siècle par les Portugais. Le Roi de Golconde ayant conquis le Carnate, ne vit pas sans chagrin dans des mains étrangères une place de cette importance. Il la fit attaquer en 1662 par ses Généraux, qui s'en rendirent maîtres. Ses fortifications, quoique considérables & bien conservées, n'arrêterent pas les François qui les emporterent d'assaut en 1672. Ils s'y virent bientôt investis & forcés deux ans après de se rendre, parce que les

Hollandois qui étoient en guerre avec Louis XIV, joignirent leurs armes à celles des Indiens.

Ce dernier événement auroit achevé de rendre inutile la dépense que le gouvernement avoit faite en faveur de la compagnie, si Martin n'avoit été du nombre des négociants envoyés sur l'escadre de la Haye. Il recueillit les débris des colonies de Ceylan & de Saint-Thomé, & il en peupla la petite bourgade de Pondichery qu'on lui avoit nouvellement cédée, & qui devenoit une ville lorsque la compagnie conçut les plus belles espérances d'un nouvel établissement qu'on eut occasion de former dans l'Inde.

Quelques Prêtres des missions étrangères avoient prêché l'Evangile à Siam. Ils s'y étoient fait aimer par leur morale & par leur conduite. Simples, doux, humains, sans intrigue & sans avarice, ils ne s'étoient rendus suspects ni au gouvernement, ni aux peuples; ils leur avoient inspiré du respect & de l'amour pour les François en général, pour Louis XIV en particulier.

XII.
Les François sont
appelés à
Siam. Description de
ce Royaume.

Un Grec, d'un esprit inquiet & ambitieux, nommé Constantin Phaulcon, voyageant à Siam, avoit plu au Prince, & en peu de temps il étoit parvenu à l'emploi de principal Ministre, ou Barcalon, charge à-peu-près semblable à celle de nos anciens Maires du palais.

Phaulcon gouvernoit despotiquement le peuple & le Roi. Ce Prince étoit foible, valétudinaire & sans postérité. Son Ministre forma le projet de lui succéder, peut-être même celui de le détrôner. On fait que ces entreprises sont aussi faciles & aussi communes dans les pays soumis aux despotes, qu'elles sont difficiles & rares dans les pays où le Prince regne par la justice; dans les pays où son autorité a pour principe, pour mesure & pour regle des

loix fondamentales & immuables dont la garde est confiée à des corps de magistrature éclairés & nombreux. Là les ennemis du Souverain se montrent les ennemis de la nation. Là ils se trouvent arrêtés dans leurs projets, par toutes les forces de la nation; parce que, en s'élevant contre le chef de l'Etat, ils s'élevent contre les loix qui sont les volontés communes & immuables de la nation.

Phaulcon imagina de faire servir les François à son projet, comme quelques ambitieux s'étoient servis auparavant d'une garde de six cents Japonois qui avoient disposé plus d'une fois de la couronne de Siam. Il envoya en 1684 des Ambassadeurs en France pour y offrir l'alliance de son maître, des ports aux négociants François, & pour y demander des vaisseaux & des troupes.

La vanité fastueuse de Louis XIV tira un grand parti de cette ambassade. Les flatteurs de ce Prince digne d'éloges, mais trop loué, lui persuaderent que sa gloire répandue dans le monde entier lui attiroit les hommages de l'Orient. Il ne se borna pas à jouir de ces vains honneurs. Il voulut faire usage des dispositions du Roi de Siam en faveur de la compagnie des Indes, & plus encore en faveur des missionnaires. Il fit partir une escadre sur laquelle il y avoit plus de Jésuites que de négociants; & dans le traité qui fut conclu entre les deux Rois, les Ambassadeurs de France dirigés par le Jésuite Tachard, s'occupèrent beaucoup plus de religion que de commerce.

La compagnie avoit cependant conçu les plus grandes espérances de l'établissement de Siam, & ces espérances étoient fondées.

Ce Royaume, quoique coupé par une chaîne de montagnes qui va se réunir aux rochers de la Tartarie, est d'une fertilité si prodigieuse, qu'une grande

partie des terres cultivées y rend deux cents pour un. Il y en a même, qui, sans les travaux du laboureur, sans le secours de la semence, prodiguent d'abondantes récoltes de riz. Moissonné comme il est venu, sans soin & sans attention, ce grain abandonné, pour ainsi dire, à la nature, tombe & meurt dans le champ où il est né, pour se reproduire dans les eaux du fleuve qui traverse le Royaume.

Peut-être n'y a-t-il point de contrée sur la terre où les fruits soient en aussi grande abondance, aussi variés, aussi sains que dans cette terre délicieuse. Elle en a qui lui sont particuliers; & ceux qui lui sont communs avec d'autres climats, ont un parfum, une saveur qu'on ne leur trouve point ailleurs.

La terre, toujours chargée de ces trésors sans cesse renaissans, couvre encore sous une légère superficie des mines d'or, de cuivre, d'aimant, de fer, de plomb & de calin, cet étain si recherché dans toute l'Asie.

Le despotisme le plus affreux rend inutiles tant d'avantages. Un Prince corrompu par sa puissance même, opprime du fond de son ferrail par ses caprices, ou laisse opprimer par son indolence les peuples qui lui sont soumis. A Siam, il n'y a que des esclaves & point de sujets. Les hommes y sont divisés en trois classes. Ceux de la première composent la garde du Monarque, cultivent ses terres, travaillent aux ateliers de son palais. La seconde est destinée aux travaux publics, à la défense de l'Etat. Les derniers servent les Magistrats, les Ministres, les premiers Officiers du Royaume. Jamais un Siamois n'est élevé à un emploi distingué, qu'on ne lui donne un certain nombre de gens de corvée. Ainsi les gages des grandes places sont bien payés à la Cour de Siam, parce que ce n'est pas en

argent, mais en hommes qui ne coûtent rien au Prince. Ces malheureux sont inscrits dès l'âge de seize ans dans des registres. A la première sommation, chacun doit se rendre au poste qui lui est assigné, sous peine d'être mis aux fers, ou condamné à la bastonnade.

Dans un pays où les hommes doivent six mois de leur travail au gouvernement sans être payés ni nourris, & travaillent les autres six mois pour gagner de quoi vivre toute l'année : dans un tel pays, la tyrannie doit s'étendre des personnes aux terres. Il n'y a point de propriété. Les fruits délicieux, qui sont la richesse des jardins du Monarque & des Grands, ne croissent pas impunément chez les particuliers. Si les soldats envoyés pour la visite des vergers, y trouvent quelque arbre dont les productions soient précieuses, ils ne manquent jamais de le marquer pour la table du despote ou de ses ministres. Le propriétaire en devient le gardien ; & quand le temps de cueillir les fruits est arrivé, il en est responsable, sous des peines ou des traitements sévères.

C'est peu que les hommes y soient esclaves de l'homme, ils le sont même des bêtes. Le Roi de Siam entretient un grand nombre d'éléphants. Ceux de son palais sont traités avec des honneurs & des soins extraordinaires. Les moins distingués ont quinze esclaves à leur service, continuellement occupés à leur couper de l'herbe, des bananes, des cannes à sucre. Ces animaux qui ne sont d'aucune utilité réelle, flattent tellement l'orgueil du Prince, qu'il mesure plutôt sa puissance sur leur nombre, que sur celui de ses Provinces. Sous prétexte de les bien nourrir, leurs conducteurs les font entrer dans les terres & dans les jardins pour les dévaster, à moins qu'on ne se rédie de cette vexation par

des présents continuels. Personne n'oseroit fermer son champ aux éléphants du Roi, dont plusieurs sont décorés de titres honorables & élevés aux premières dignités de l'Etat.

Ces horreurs nous révoltent : mais avons-nous le droit de ne pas y ajouter foi, nous qui nous vantons de quelque philosophie & d'un gouvernement plus doux, & qui cependant vivons dans un Empire, où le malheureux habitant de la campagne est jetté dans les fers s'il ose faucher son pré ou traverser son champ pendant la pariaade ou la ponte des perdrix ; où il est obligé de laisser ronger le bois de sa vigne par des lapins, & ravager sa moisson par des biches, des cerfs, des sangliers, & où la loi l'enverroit aux galeres, s'il avoit eu la témérité de frapper du fouet ou du bâton un de ces animaux voraces ?

Tant d'especes de tyrannie font que les Siamois détestent leur patrie, quoiqu'ils la regardent comme le meilleur pays de la terre. La plupart se dérobent à l'oppression en fuyant dans les forêts où ils mènent une vie sauvage, cent fois préférable à celle des sociétés corrompues par le despotisme. Cette désertion est devenue si considérable, que, depuis le port de Mergui jusqu'à Juthia, capitale de l'Empire, on marche huit jours entiers sans trouver la moindre population, dans des plaines immenses bien arrosées, dont le sol est excellent, & où l'on découvre les traces d'une ancienne culture. Ce beau pays est abandonné aux tigres.

On y voyoit autrefois des hommes. Indépendamment des naturels du pays, il étoit couvert de colonies qu'y avoient successivement formées toutes les nations situées à l'Est de l'Asie. Cet empressement tiroit son origine du commerce immense qui s'y faisoit. Tous les Historiens attestent qu'au commen-

cement du seizième siècle, il arrivoit tous les ans un très-grand nombre de vaisseaux dans ses rades. La tyrannie qui commença peu de temps après, anéantit successivement les mines, les manufactures, l'agriculture. Avec elles disparurent les négociants étrangers, les nationaux même. L'Etat tomba dans la confusion & dans la langueur qui en est la suite. Les François, à leur arrivée, le trouverent parvenu à ce point de dégradation. Il étoit en général pauvre, sans arts, soumis à un Despote qui voulant faire le commerce de ses Etats, ne pouvoit que l'anéantir. Le peu d'ornemens & de marchandises de luxe qui se consommoient à la Cour & chez les Grands étoient tirés du Japon. Les Siamois avoient un respect extrême pour les Japonois, un goût exclusif pour leurs ouvrages.

XIII.
Avantages
que les Fran-
çois pou-
voient tirer
de Siam.
Fautes qui
les en prive-
rent.

Il étoit difficile de faire changer cette opinion, & il le falloit cependant pour donner quelque débit aux productions de l'industrie Française. Si quelque chose pouvoit amener le changement, c'étoit la religion Chrétienne que les Prêtres des missions étrangères avoient annoncée avec succès : mais les Jésuites, trop livrés à Phaulcon qui devenoit odieux, & abusant de leur faveur à la Cour, se firent haïr, & cette haine retomba sur leur religion. Des Eglises furent bâties avant qu'il y eût des Chrétiens. On fonda des maisons religieuses, & on révolta ainsi le peuple & les Talapoins. Ce sont des Moines, les uns solitaires, les autres intrigants. Ils prêchent au peuple les dogmes & la morale de Sommonacodom. Ce législateur des Siamois fut long-temps honoré comme un Sage, & il a été honoré depuis comme un Dieu, ou comme une émanation de la Divinité, un fils de Dieu. Il n'y a pas de merveille qu'ils n'en racontent. Il vivoit avec un grain de riz par jour. Il arracha un de ses yeux pour

pour le donner à un pauvre auquel il n'avoit rien à donner. Une autre fois il donna sa femme. Il commandoit aux astres, aux rivieres, aux montagnes : mais il avoit un frere qui le contrarioit beaucoup dans ses projets de faire du bien aux hommes. Dieu le vengea, & crucifia lui-même ce malheureux frere. Cette fable avoit indisposé les Siamois contre la religion d'un Dieu crucifié, & ils ne pouvoient révéler Jesus-Christ, parce qu'il étoit mort du même genre de supplice que le frere de Sommonacodom.

S'il n'étoit pas possible de porter des marchandises à Siam, on pouvoit travailler à en inspirer peu-à-peu le goût, préparer un grand commerce dans le pays même, & se servir de celui qu'on trouvoit en ce moment pour ouvrir des liaisons avec tout l'Orient. La situation du Royaume entre deux golfes où il occupe cent soixante lieues de côte sur l'un, & environ deux cents sur l'autre, auroit ouvert la navigation de toutes les mers de cette partie de l'univers. La forteresse de Bankok, bâtie à l'embouchure du Menan, qu'on avoit remise aux François, étoit un excellent entrepôt pour toutes les opérations qu'on auroit voulu faire à la Chine, aux Philippines, dans tout l'Est de l'Inde. Le port de Mergui, le principal de l'Etat, & l'un des meilleurs d'Asie, qu'on leur avoit aussi cédé, leur donnoit de grandes facilités pour la côte de Coromandel, sur-tout pour le Bengale. Il leur assuroit une communication avantageuse avec les Royaumes de Pégu, d'Ava, d'Aracan, de Lagos, pays plus barbares encore que Siam, mais où l'on trouve les plus beaux rubis de la terre & de la poudre d'or. Tous ces Etats offrent, de même que Siam, l'arbre d'où découle cette gomme précieuse avec laquelle les Chinois & les Japonois composent

leur vernis; & quiconque possédera le commerce de cette denrée, en fera un très-lucratif à la Chine & au Japon.

Outre l'avantage de trouver de bons établissemens tout formés, qui ne coûtoient rien à la compagnie, & qui pouvoient mettre dans ses mains une grande partie du commerce de l'Orient, elle auroit pu tirer de Siam pour l'Europe, de l'yvoire, du bois de teinture semblable à celui qu'on coupe à la baie de Campêche, beaucoup de casse, cette quantité de peaux de buffle & de daim qu'y alloient chercher autrefois les Hollandois. On auroit pu y cultiver le poivre, & peut-être d'autres épiceries qu'on n'y recueilloit point, parce qu'on en ignoroit la culture, & que le malheureux habitant de Siam, indifférent à tout, ne réussissoit à rien.

Les François ne s'occupèrent point de ces objets. Les facteurs de la compagnie, les Officiers, les troupes, les Jésuites n'entendoient rien au commerce, ils ne songeoient qu'aux conversions, & à se rendre les maîtres. Enfin, après avoir mal secouru Phaulcon au moment où il vouloit exécuter ses desseins, ils furent entraînés dans sa chute, & les forteresses de Mergui & de Bankok, défendues par des garnisons Françaises, furent reprises par le plus lâche de tous les peuples.

XIV.
Vues des
François sur
le Tonquin
& la Cochinchine. Description de ces deux contrées.

Pendant le peu de temps que les François furent établis à Siam, la compagnie chercha à s'introduire au Tonquin. Elle se flattoit de pouvoir négocier avec sûreté, avec utilité, chez une nation que les Chinois avoient pris soin d'instruire il y avoit environ sept siècles. Le Théïsme y domine. C'est la religion de Confucius, dont les dogmes & les livres y sont révéérés plus qu'à la Chine même. Mais il n'y a pas, comme à la Chine, le même accord entre les principes du gouvernement, la religion, les loix, l'o-

pinion & les rites. Aussi, quoique le Tonquin ait le même législateur, il s'en faut bien qu'il ait les mêmes mœurs. Il n'a ni ce respect pour les parents, ni cet amour pour le Prince, ni ces égards réciproques, ni ces vertus sociales qui regnent à la Chine. Il n'en a point le bon ordre, la police, l'industrie & l'activité.

Cette nation, livrée à une paresse excessive, à une volupté sans goût & sans délicatesse, vit dans une défiance continuelle de ses Souverains & des étrangers, soit qu'il ait dans son caractère un fond d'inquiétude, soit que son humeur séditieuse vienne de ce que la morale des Chinois qui a éclairé le peuple, n'a pas rendu le gouvernement meilleur. Quel que soit le cours des lumières, qu'elles aillent de la nation au gouvernement, ou du gouvernement à la nation, il faut toujours que l'un & l'autre se perfectionnent à la fois & de concert, sans quoi les Etats sont exposés aux plus grandes révolutions. Aussi, dans le Tonquin, voit-on un choc continuel des eunuques qui gouvernent, & des peuples qui portent impatiemment le joug. Tout languit, tout dépérit au milieu de ces dissensions; & le mal doit empirer, jusqu'à ce que les sujets aient forcé leurs maîtres à s'éclairer, ou que les maîtres aient achevé d'abrutir leurs sujets. Les Portugais, les Hollandois qui avoient essayé de former quelques liaisons au Tonquin, s'étoient vus forcés d'y renoncer. Les François ne furent pas plus heureux. Il n'y a eu depuis entre les Européens que quelques négociants particuliers de Madras qui aient suivi, abandonné & repris cette navigation. Ils partagent avec les Chinois l'exportation du cuivre & des soies communes, les seules marchandises de quelque importance que fournisse le pays.

La Cochinchine étoit trop voisine de Siam pour

ne pas attirer aussi l'attention des François ; & il est vraisemblable qu'ils auroient cherché à s'y fixer, s'ils avoient eu la sagacité de prévoir ce que cet Etat naissant devoit devenir un jour. L'Europe doit à un voyageur philosophe le peu qu'elle fait avec certitude de ce beau pays. Voici à quoi ces connoissances se réduisent.

Lorsque les François arriverent dans ces contrées éloignées, il n'y avoit pas plus d'un demi-siècle qu'un Prince du Tonquin, fuyant devant son Souverain qui le poursuivoit comme un rebelle, avoit franchi, avec ses soldats & ses partisans, le fleuve qui sert de barrière entre le Tonquin & la Cochinchine. Les fugitifs, aguerris & policés, chasserent bientôt des habitants épars, qui erroient sans société policée, sans forme de gouvernement civil, & sans autres loix que celles de l'intérêt mutuel & sensible qu'ils avoient à ne point se nuire réciproquement. Ils y fonderent un Empire sur la culture & la propriété. Le riz étoit la nourriture la plus facile & la plus abondante : il eut les premiers soins des nouveaux colons. La mer & les rivières attirerent des habitants sur leurs bords, par une profusion d'excellent poisson. On éleva des animaux domestiques, les uns pour s'en nourrir, les autres pour s'en aider au travail. On cultiva les arbres les plus nécessaires, tels que le cotonnier, pour se vêtir. Les montagnes & les forêts, qu'il n'étoit pas possible de défricher, donnerent du gibier, des métaux, des gommés, des parfums & des bois admirables. Ces productions servirent de matériaux, de moyens & d'objets de commerce. On construisit les cent galères qui défendent constamment les côtes du Royaume.

Tous ces avantages de la nature & de la société étoient dignes d'un peuple qui a les mœurs douces,

un caractère humain, dont il est en partie redevable aux femmes, soit que l'ascendant de ce sexe tienne à sa beauté, ou que ce soit un effet particulier de son assiduité au travail & de son intelligence pour les affaires. En général, dans le commencement des sociétés, les femmes sont les premières à se policer. Leur foiblesse même & leur vie sédentaire, plus occupée de détails variés & de petits soins, leur donnent plutôt ces lumières & cette expérience, ces attachements domestiques qui sont les premiers instruments & les liens les plus forts de la sociabilité. C'est peut-être pour cela qu'on voit chez plusieurs peuples sauvages les femmes chargées des premiers objets de l'administration civile, qui sont une suite de l'économie domestique. Tant que l'Etat n'est qu'une espèce de ménage, elles gouvernent l'un & l'autre. C'est alors sans doute que les peuples sont les plus heureux, sur-tout quand ils vivent sous un climat où la nature n'a presque rien laissé à faire aux hommes.

Tel est celui qu'habitent les Cochinchinois. Aussi ce peuple goûte-t-il dans l'imperfection de sa police un bonheur qu'on ne sauroit trop lui envier dans le progrès d'une société plus avancée. Il ne connoît ni voleurs, ni mendiants. Tout le monde a droit d'y vivre dans son champ ou chez autrui. Un voyageur entre dans une maison de la peuplade où il se trouve, s'assied à table, mange, boit, se retire, sans invitation, sans remerciement, sans question. C'est un homme; dès-lors il est ami, parent de la maison. Fut-il d'un pays étranger, on le regarderoit avec plus de curiosité, mais il seroit reçu avec la même bonté.

Ce sont les suites & les restes du gouvernement des six premiers Rois de la Cochinchine, & du contrat social qui se fit entre la nation & son conduc-

teur, avant de passer le fleuve qui sépare les Cochinchinois du Tonquin. C'étoient des hommes las d'oppression. Ils prévirent un malheur qu'ils avoient éprouvé, & voulurent se prémunir contre les abus de l'autorité, qui, d'elle-même, transgresse ses limites. Leur chef qui leur avoit donné l'exemple & le courage de se révolter, leur promit un bonheur dont il vouloit jouir lui-même, celui d'un gouvernement juste, modéré, paternel. Il cultiva avec eux la terre où ils s'étoient sauvés ensemble. Il ne leur demanda jamais qu'une seule rétribution annuelle & volontaire, pour l'aider à défendre l'Etat contre le despote Tonquinois, qui les poursuivit longtemps au-delà du fleuve qu'ils avoient mis entre eux & sa tyrannie.

Ce contrat primitif a été religieusement observé durant plus d'un siècle, sous cinq ou six successeurs de ce brave libérateur; mais il s'est enfin altéré & corrompu. Cet engagement réciproque & solennel, se renouvelle encore tous les ans, à la face du ciel & de la terre, dans une assemblée générale de la nation, qui se tient en plein champ, où le plus ancien préside, où le Roi n'assiste que comme un particulier. Ce Prince honore & protège encore l'agriculture, mais sans donner l'exemple du labourage, comme ses ancêtres. En parlant de ses sujets, il dit encore : *Ce sont mes enfants*; mais ils ne le sont plus. Ses courtisans se sont appelés ses esclaves, & lui ont donné le titre fastueux & sacrilège de *Roi du Ciel*. Dès ce moment, les hommes n'ont dû être devant lui que des insectes rampants sur la terre. L'or qu'il a fait déterrer dans les mines, a desséché l'agriculture. Il a méprisé le toit simple & modeste de ses peres; il a voulu un palais. On en a creusé l'enceinte, d'une lieue de circonférence. Des milliers de canons autour des

murailles de ce palais, le rendent redoutable au peuple. On n'y voit plus qu'un despote. Bientôt on ne le verra plus sans doute; & l'invisibilité qui caractérise la majesté des Rois de l'Orient, fera succéder le tyran au pere de la nation.

La découverte de l'or a naturellement amené celle des impôts, & le nom d'administration des finances ne tardera pas à remplacer celui de législation civile & de contrat social. Les tributs ne sont plus des offrandes volontaires, mais des exactions par contrainte. Des hommes adroits vont surprendre au palais du Roi, le privilège de piller les Provinces. Avec de l'or, ils achètent à la fois le droit du crime & de l'impunité; ils corrompent les courtisans, se dérobent aux Magistrats, & vexent les laboureurs. Déjà les grands chemins offrent aux voyageurs des villages abandonnés par leurs habitants, & des terres négligées. Le *Roi du Ciel*, semblable aux Dieux d'Epicure, laisse tomber les fléaux & les calamités sur les campagnes. Il ignore & les maux & les larmes de ses peuples. Bientôt on les verra dans le néant, où sont ensevelis les sauvages qui leur céderent leur territoire. Ainsi périssent, ainsi périront les nations gouvernées par le despotisme. Si la Cochinchine rentre dans le chaos dont elle est sortie il y a environ cent cinquante ans, elle deviendra indifférente aux navigateurs qui fréquentent ses ports. Les Chinois, qui sont en possession d'y faire le principal commerce, en tirent aujourd'hui en échange des marchandises qu'ils y portent, des bois de menuiserie, des bois pour la charpente des maisons & la construction des vaisseaux.

Une immense quantité de sucre, le brut à quatre livres le cent, le blanc à huit, & à dix le sucre candi.

De la soie de bonne qualité, des satins agréables, & du pitre, filament d'un arbre ressemblant au bananier, qu'ils mêlent en fraude dans leurs manufactures.

Du thé noir & mauvais, qui sert à la consommation du peuple.

De la cannelle si parfaite, qu'on la paye trois ou quatre fois plus cher que celle de Ceylan. Il y en a peu; elle ne croît que sur une montagne toujours entourée de gardes.

Du poivre excellent, & du fer si pur, qu'on le forge sortant de la mine, sans le faire fondre.

De l'or, au titre de vingt-trois karats. Il y est plus abondant que dans aucune autre contrée de l'Orient.

Du bois d'aigle, qui est plus ou moins parfait, selon qu'il est plus ou moins résineux. Les morceaux qui contiennent le plus de cette résine, sont communément tirés du cœur de l'arbre ou de sa racine. On les nomme calunbac, & ils sont toujours vendus au poids de l'or aux Chinois, qui les regardent comme le premier des cordiaux. On les conserve avec un soin extrême dans des boîtes d'étain, pour qu'ils ne sechent pas. Quand on veut les employer, on les broye sur un marbre avec des liquides convenables aux différentes maladies qu'on éprouve. Le bois d'aigle inférieur, qui se vend au moins cent francs la livre, est porté en Perse, en Turquie & en Arabie. On l'y employe à parfumer les habits, & même dans les grandes occasions, les appartements, en y mêlant de l'ambre. Il a encore une autre destination. C'est un usage chez ces peuples, que ceux qui reçoivent une visite de quelqu'un auquel on veut témoigner de la considération, lui présentent à fumer; suit le café, accompagné de confitures. Lorsque la con-

versation commence à languir, arrive le forbet, qui semble annoncer le départ. Dès que l'étranger se leve pour s'en aller, on lui présente une cassiolette où brûle du bois d'aigle, dont on fait exhâler la fumée sous sa barbe, qu'on parfume d'eau-de-rose.

Quoique les François, qui ne pouvoient guere porter que des draps, du plomb, de la poudre à canon, & du soufre à la Cochinchine, eussent été réduits à y faire le commerce, principalement avec de l'argent, il falloit le suivre en concurrence avec les Chinois. Les bénéfices qu'on auroit faits sur les marchandises envoyées en Europe, ou qui se feroient vendues dans l'Inde, auroient fait disparoître cet inconvénient. Mais il n'est plus temps de revenir sur ses pas. La probité & la bonne foi, qui sont essentiellement la base d'un commerce actif & solide, disparoissent de ces contrées autrefois si florissantes, à mesure que le gouvernement y devient arbitraire, & par conséquent injuste. Bientôt on ne verra pas dans leurs ports un plus grand nombre de navigateurs, que dans ceux des Etats voisins dont on connoît à peine l'existence.

Quoi qu'il en soit de ces observations, la compagnie Françoise chassée de Siam, & n'espérant point de s'établir aux extrémités de l'Asie, commença de regretter son comptoir de Surate, où elle n'osoit plus se montrer depuis qu'elle en étoit sortie sans payer ses dettes. Elle avoit perdu le seul débouché qu'elle connût alors pour ses draps, son plomb, son fer, & elle éprouvoit des embarras continuels dans l'achat des marchandises que demandoient les fantaisies de la métropole, ou qu'exigeoient les besoins des colonies. En faisant face à ses engagements, elle eût pu recouvrer la liberté dont elle s'étoit privée. Le gouvernement Mogol, qui desiroit une plus

grande concurrence dans sa rade, & qui auroit préféré les François aux Anglois, à qui la Cour avoit vendu le privilege de ne payer aucun droit d'entrée, l'en pressa souvent. Soit défaut de probité, d'intelligence, ou de moyens, elle n'effaça pas la honte dont elle s'étoit couverte. Toute son attention se bornoit à se fortifier à Pondichery, lorsqu'elle vit ses projets arrêtés par une guerre sanglante dont l'origine étoit éloignée.

XV.
Les François perdent
& recouvrent Pondichery,
leur principal établissement.

Les barbares du Nord, qui avoient renversé l'Empire Romain, maître du monde, établirent une forme de gouvernement qui ne leur permit pas de pousser leurs conquêtes, & qui maintint chaque état dans ses limites naturelles. La ruine des loix féodales & les changements qui en furent les suites nécessaires, sembloient annoncer, pour une seconde fois, l'établissement d'une sorte de monarchie universelle; mais la puissance Autrichienne, affoiblie par la grandeur même de ses possessions, & par la distance où elles étoient les unes des autres, ne réussit pas à renverser les boulevards qui s'élevoient contre elle. Après un siècle de travaux, d'espérances & de revers, elle fut réduite à céder son rôle à une nation que ses forces, sa position & son activité rendoient plus redoutable aux libertés de l'Europe. Richelieu & Mazarin commencèrent cette révolution par leurs intrigues. Turenne & Condé l'acheverent par leurs victoires. Colbert l'affermir par la création des arts, & par tous les genres d'industrie. Si Louis XIV, qu'on doit peut-être moins regarder comme le plus grand Monarque de son siècle, que comme celui qui représenta sur le trône avec le plus de dignité, eût voulu modérer l'usage de sa puissance & le sentiment de sa supériorité, il est difficile de prévoir jusqu'où il auroit poussé sa fortune. Sa vanité nuisit à son ambition. Après avoir

plié ses sujets à ses volontés, il voulut assujettir ses voisins. Son orgueil lui suscita plus d'ennemis, que son ascendant & son génie ne pouvoient lui procurer d'alliés & de ressources. Le goût qu'il sembloit prendre aux flatteries de ses panégyristes & de ses courtisans, qui lui promettoient l'Empire universel, servit plus que l'étendue même de son pouvoir à faire naître la crainte d'une conquête & d'une servitude générales. Les pleurs & les satyres de ses sujets Protestants dispersés par un fanatisme tyrannique, mirent le comble à la haine que ses succès & l'abus de ses prospérités avoient inspirées.

Le Prince d'Orange, esprit juste, ferme, profond, doué de toutes les vertus que n'exclut pas l'ambition, devint le centre de tant de ressentiments, qu'il fomentoit depuis long-temps par ses négociations & ses émissaires. La France fut attaquée par la plus formidable confédération dont l'histoire ait conservé le souvenir, & la France fut par-tout & constamment triomphante.

Elle ne fut pas aussi heureuse en Asie qu'en Europe. Les Hollandois essayèrent d'abord de faire attaquer Pondichery par les naturels du pays, qui ne pouvoient être jamais contraints de restituer. Le Prince Indien, auquel ils s'adressèrent, ne fut pas tenté par l'argent qu'on lui offrit, de se prêter à cette perfidie. *Les François, répondit-il constamment, ont acheté cette place, il seroit injuste de les en déloger.* Ce que ce Raja refusoit de faire, fut exécuté par les Hollandois eux-mêmes. Ils assiégèrent la place en 1693, & furent forcés de la rendre à la paix de Riswick, en beaucoup meilleur état qu'ils ne l'avoient prise.

Martin y fut placé de nouveau comme directeur, & y conduisit les affaires de la compagnie avec la sagesse, l'intelligence & la probité qu'on

attendoit de lui. Cet habile & vertueux négociant attira de nouveaux colons à Pondichery, & il leur en fit aimer le séjour, par le bon ordre qu'il y fit régner, par sa douceur & par sa justice. Il fut plaire aux Princes voisins, dont l'amitié étoit nécessaire à une colonie foible & naissante. Il choisit ou forma des sujets excellents, qu'il envoya dans les différents marchés d'Asie & chez les différents Princes. Il avoit persuadé aux François, qu'étant arrivés les derniers dans l'Inde, s'y trouvant sans force, & n'y ayant aucune espérance d'être secourus par leur patrie, ils ne pouvoient y réussir qu'en y donnant une idée avantageuse de leur caractère.

Il leur fit perdre ce ton léger & méprisant, qui rend si souvent leur nation insupportable aux étrangers. Ils furent doux, modestes, appliqués. Ils furent se conduire selon le génie des peuples, & suivant les circonstances. Ceux qui ne se bernoient pas aux emplois de la compagnie, répandus dans les différentes Cours, y apprirent à connoître les lieux où se fabriquoient les plus belles étoffes, les entrepôts des marchandises les plus précieuses, & enfin tous les détails du commerce intérieur de chaque pays.

Préparer de loin des succès à la compagnie par l'opinion qu'il donnoit des François, par le soin de lui former des agents, par les connoissances qu'il faisoit prendre, & par le bon ordre qu'il favoit maintenir dans Pondichery, où se rendoient de jour en jour de nouveaux habitants, c'étoit le seul service que Martin pouvoit rendre; mais ce n'étoit pas assez pour donner de la vigueur à un corps atteint dès son berceau de maladies visiblement mortelles.

XVI. Ses premières opérations eurent pour but d'établir un grand Empire à Madagascar. Un seul ar-

Décadence
de la com-

mement y porta seize cents quatre-vingts-huit personnes, à qui on avoit fait espérer un climat délicieux, une fortune rapide, & qui n'y trouverent que la famine, la discorde & la mort.

Compagnie de France. Cause de son dépérissement.

Un commencement si ruineux dégoûta d'une entreprise à laquelle on ne s'étoit porté que par une espece de mode, ou par complaisance. Les actionnaires ne remplirent pas les obligations de leur souscription avec l'exactitude nécessaire dans les affaires de commerce. Le gouvernement qui s'étoit engagé à prêter gratuitement le cinquieme des sommes qui seroient versées dans les caisses de la compagnie, & qui n'avoit dû y fournir jusqu'alors que deux millions, tira encore en 1668 deux millions du trésor public, dans l'espérance de soutenir son ouvrage. Il poussa quelque temps après la générosité plus loin, en donnant ce qui n'avoit été d'abord qu'avancé.

Ce sacrifice de la part du ministere, n'empêcha pas que la compagnie ne se vît réduite à concentrer ses opérations à Surate & à Pondichery. Il lui fallut abandonner ses établissements de Bantam, de Rajapour, de Tilseri, de Mazulipatan, de Bender-Abassi, de Siam. On ne peut douter que les comptoirs ne fussent trop multipliés, qu'il n'y en eût même plusieurs de mal placés; mais ce ne furent pas ces raisons qui les firent proscrire. Il n'y eut que l'impuissance absolue de les soutenir, qui les fit désert.

Bientôt après, il fallut faire un pas de plus. En 1682, on permit également aux regnicoles & aux étrangers, de faire, pendant cinq ans, le commerce des Indes sur les vaisseaux de la compagnie, en lui payant le fret dont on conviendrait, & à condition que les marchandises en retour seroient déposées dans ses magasins, vendues avec les fiennes,

& lui payeroient un droit de cinq pour cent. L'empressement du public à profiter de ces facilités, fit tout espérer aux directeurs de la multiplication des petits profits qu'en feroit continuellement sans courir de risque. Mais les actionnaires, moins touchés des avantages médiocres qu'ils retiroient de cet arrangement, que blessés des bénéfices considérables que faisoient les négociants libres, obtinrent, au bout de deux ans, qu'il leur seroit permis de redonner à leur privilege toute son étendue.

Pour soutenir ce monopole avec quelque bienfaisance, il falloit des fonds. En 1684, la compagnie fit ordonner par le gouvernement, à tous les associés, de donner, comme par supplément, le quart de la valeur de leur intérêt, sous peine aux actionnaires qui ne fourniroient pas l'appel, de voir passer leurs droits entiers à ceux qui payeroient à leur place, après leur avoir remboursé le quart de leur capital. Soit humeur, soit raison, soit impuissance, un grand nombre de personnes ne nourrirent pas leurs actions, qui perdoient alors les trois quarts de leur prix originaire; & à la honte de la nation, il se trouva des hommes assez barbares ou assez injustes, pour s'enrichir de ces dépouilles.

Un expédient si déshonorant mit en état d'expédier quelques vaisseaux pour l'Asie; mais de nouveaux besoins se firent bientôt sentir. Cette situation cruelle, & qui empirait sans cesse, fit imaginer de redemander aux actionnaires en 1697, les répartitions de dix & de vingt pour cent, qui avoient été faites en 1687 & en 1691. Une proposition si extraordinaire révolta tous les esprits. Il fallut recourir à la voie déjà usée des emprunts. Plus on les multiplioit, & plus ils devenoient onéreux, parce que le payement étoit toujours moins assuré.

Comme la compagnie manquoit d'argent & de crédit, le vuide de sa caisse la mettoit dans l'impossibilité de donner dans l'Inde des avances au marchand, qui, sans cet encouragement, ne travaille pas & ne fait pas travailler. Cette impuissance réduisoit à rien les ventes Françoises. Il est prouvé que depuis 1664 jusqu'en 1684, c'est-à-dire dans l'espace de vingt ans, elles ne s'éleverent pas en totalité au-dessus de 9,100,000 livres.

A ces fautes s'étoient joints d'autres abus. La conduite des administrateurs, des agents de la compagnie, n'avoit été ni bien dirigée ni bien surveillée. On avoit pris sur les capitaux, des dividendes qui ne devoient sortir que des bénéfices. Le plus brillant & le moins heureux des regnes avoit servi de modele à une société de négociants. On avoit abandonné à un corps particulier le commerce de la Chine, le plus facile, le plus sûr, le plus avantageux de tous ceux qu'on peut faire dans l'Asie.

La sanglante guerre de 1689, ajouta aux calamités de la compagnie par les succès même de la France. Des essaims de corsaires sortis de différents ports du Royaume, désolèrent par leur activité & par leur courage, le commerce de la Hollande & de l'Angleterre. Dans leurs innombrables prises, se trouva une quantité prodigieuse de marchandises des Indes : elles se répandirent à vil prix. La compagnie, qui étoit forcée par cette concurrence de vendre à perte, chercha des tempéraments qui pussent la tirer de ce précipice. Elle n'en imagina aucun qui pût se concilier avec l'intérêt des armateurs ; & le Ministre ne jugea pas devoir sacrifier des hommes utiles à un corps qui, depuis si longtemps, le fatiguoit de ses besoins & de ses murmures.

Après tout, la compagnie avoit bien d'autres causes d'inquiétude. Les financiers lui avoient montré une haine ouverte : ils la travërtoient, ils la gênoient continuellement. Appuyés par ces vils associés, qu'ils ont en tout temps à la Cour, ils tenterent, sous le spécieux prétexte de favoriser les manufactures nationales, d'anéantir le commerce de l'Inde. Le gouvernement craignit d'abord de s'avilir, en prenant une conduite opposée aux principes de Colbert, & en révoquant les édits les plus solennels : mais les traitants trouverent des expédients pour rendre inutiles les privilèges qu'on ne vouloit pas abolir ; & sans en être dépouillée, la compagnie cessa d'en jouir

On surchargea successivement de droits tout ce qui venoit des Indes. Il se passoit rarement six mois, sans qu'on vît paroître des réglemens qui autorisoient, qui proscrivoient l'usage de ces marchandises. C'étoit un flux, un reflux continuel de contradictions dans une partie d'administration qui auroit exigé des principes réfléchis & invariables. Toutes ces variations firent penser à l'Europe, que le commerce s'établirait, se fixeroit difficilement dans un Empire où tout dépend des caprices d'un Ministre, & des intérêts de ceux qui le gouvernent.

La conduite d'une administration ignorante & corrompue ; la légèreté, l'impatience des actionnaires ; la jalousie intéressée de la finance ; l'esprit oppresseur du fisc ; d'autres causes encore avoient préparé la chute de la compagnie. Les malheurs de la guerre pour la succession d'Espagne, précipiterent sa ruine.

Toutes les ressources étoient épuisées. Les plus confians ne voyoient point de jour à faire le moindre armement. Il étoit d'ailleurs à craindre que si, par un bonheur inespéré, on réussissoit à expédier quelques

quelques foibles bâtimens, ils ne furent arrêtés en Europe ou aux Indes, par des créanciers qui devoient être aigris des infidélités continuelles qu'ils éprouvoient. Ces puissants motifs déterminèrent la compagnie, en 1707, à consentir que de riches négocians envoyassent leurs propres vaisseaux dans l'Inde, sous la condition qu'elle retireroit quinze pour cent de bénéfice sur les marchandises qu'ils rapporteroient, & qu'elle auroit le droit de prendre sur ces navires l'intérêt que ses facultés lui permettoient. Bientôt même on la vit réduite à céder l'exercice entier & exclusif de son privilège à quelques armateurs de Saint-Malo, mais sous la réserve du même indult, qui, depuis quelques années, lui conservoit un reste de vie.

Cette situation désespérée ne l'empêcha pas de solliciter en 1714 le renouvellement de son privilège, qui alloit expirer, & dont elle avoit joui un demi-siècle. Quoiqu'elle n'eût plus rien de son capital, & que ses dettes s'élevassent à dix millions, il lui fut accordé une prorogation de dix ans par un ministère qui ne savoit pas ou ne vouloit pas voir qu'il y avoit à prendre des mesures plus raisonnables. Ce nouvel arrangement fut traversé par la plus incroyable révolution qui soit jamais arrivée dans les finances du Royaume. La cause & les effets en seront mieux saisis par ceux qui remonteront avec nous aux époques les plus reculées de la Monarchie.

On ignore absolument de quelle manière les premiers Gaulois fournissoient aux différents besoins des confédérations dont ils étoient membres. Sous la domination Romaine, leurs descendants donnerent pour toute contribution le cinquième du fruit de leurs arbres, la dixième du produit de leurs moissons en nature.

Tome II.

Q

XVII.
Révolutions arrivées dans les finances de la France depuis les premiers temps de la Monarchie.

L'invasion des Francs fit disparoître cet impôt, sans le remplacer par d'autres. Pour fournir à ses dépenses particulieres & même aux besoins publics, le Souverain n'avoit de revenu que celui de ses terres, qui étoient vastes & nombreuses. On y voyoit des bois, des étangs, des haras, des troupeaux, des esclaves sous la direction d'un administrateur actif, chargé de maintenir l'ordre, d'animer les travaux, de faire naître l'abondance. La Cour alloit vivre successivement dans ces domaines, uniquement employés en productions utiles; & ce qu'elle ne consommoit pas étoit vendu pour d'autres usages. C'étoit le peuple qui fournissoit les chariots nécessaires pour les voyages du Prince, & les Grands qui le logeoient & le nourrissoient. On lui faisoit, à son départ, un présent plus ou moins considérable; & ce témoignage d'amour devint une imposition, sous le nom de droit de gîte, lorsque les chefs de l'Etat se dégoûterent d'une vie si errante. Avec ces foibles ressources & quelques secours toujours très-légers, que les assemblées de la nation accordoient rarement dans le champ de Mars, les Rois ne laisserent pas de bâtir de magnifiques Eglises, de fonder de riches Evêchés, de repousser des ennemis puissants, de faire des conquêtes importantes.

Au commencement du huitieme siecle, le Maire du palais, Charles Martel, jugea ces fonds insuffisants pour la dépense du Royaume violemment attaqué par les Sarrasins, redoutables par leur nombre, par leur valeur & par leurs victoires. Il parut à ce fameux depositaire de l'autorité royale qu'une guerre contre les infideles devoit être soutenue par des biens sacrés, & sans aucun de ces ménagements auxquels il a fallu recourir depuis, qui même ont été souvent employés sans succès, il s'empara des richesses ecclésiastiques qui étoient immenses. Si le

Clergé se flatta que la paix le rétablirait dans ses possessions, les événements trahirent ses espérances. Les Monarques restèrent les maîtres des plus riches Evêchés, les Grands des meilleures Abbayes, & les simples Gentilshommes des bénéfices moins considérables. Ce furent des fiefs qui obligeoient leurs possesseurs, ou, si l'on veut, leurs usurpateurs, à un service militaire proportionné à leur importance. On ne les tint d'abord qu'à vie; mais ils devinrent héréditaires dans la décadence de la famille de Charlemagne. Alors ils entrèrent dans la circulation comme toutes les autres propriétés. On les donna, on les vendit, on les partagea. Une cure servoit souvent de dot à une jeune personne qui en affermoit la dixme & le casuel.

Les premiers Rois de la troisième race se laisserent persuader qu'il étoit de leur religion & de leur justice de rendre au sanctuaire ce qu'on lui avoit ravi. Le sacrifice étoit d'autant plus grand, que ces Princes ne pouvoient attendre aucun secours d'une nation morcelée qui ne s'assembloit plus; qu'il ne leur restoit de leur ancien domaine que ce qui s'étoit trouvé situé dans l'enceinte du territoire borné qui étoit resté immédiatement soumis à leurs ordres, lorsque le gouvernement étoit devenu totalement féodal. Ce furent les Juifs qui, le plus souvent, remplirent le vuide que ces révolutions avoient occasionné dans les caisses royales.

Trente-sept ans après la mort du Messie, Titus attaqua & prit Jérusalem. Il périt, durant le siège, de milliers de Juifs; un grand nombre furent faits esclaves, & le reste de la nation se dispersa. Une partie passa dans les Gaules, où elle éprouva des traitements divers, suivant le temps & les circonstances.

Quelquefois les Juifs acheterent le droit de for-

mer dans l'Etat un peuple isolé. Ils avoient alors des tribunaux particuliers, un sceau qui leur étoit propre, des cimetières hors les murs des villes, des synagogues où il ne leur étoit permis de prier qu'à voix basse, un signe sur leurs habits qui ne permettoit pas de les méconnoître.

Si de temps en temps on vouloit les forcer de se faire Chrétiens, plus souvent encore il leur étoit défendu de l'être. Un Juif qui changeoit de religion, tomboit en forfaiture. Ses biens étoient confisqués. On le dépouilloit de tout, parce qu'on perdoit pour l'avenir le droit de l'accabler de taxes.

Ordinairement on livroit la nation aux usures de ces hommes pervers : mais dans quelques occasions, toute liaison avec eux étoit interdite. La loi défendoit de prendre des Juifs pour domestiques, de tenir d'eux aucune ferme, d'accorder sa confiance à leurs médecins, de nourrir ou même d'élever leurs enfants.

On les accusa souvent d'avoir empoisonné les puits, d'avoir égorgé des enfants, d'avoir crucifié un homme le jour remarquable du saint Vendredi. L'or, l'or seul pouvoit les justifier de tant d'atrocités, également destitués de vérité & de vraisemblance.

La tyrannie leur donna souvent des fers. Leurs personnes, leurs biens, leurs meubles, tout appartenoit au Seigneur du lieu où ils habitoient. Il pouvoit les poursuivre, s'ils changeoient de domicile, & le Souverain lui-même n'avoit pas le droit de les retenir, lorsqu'ils étoient réclamés. C'étoit un effet dans le commerce, on vendoit ces sortes d'esclaves avec la terre, ou même séparément, plus ou moins, selon qu'ils avoient des talents & de l'industrie.

Il arriva qu'on les obligeoit de se racheter. Ces

ames basses auroient préféré une servitude qui ne les empêchoit pas de s'enrichir à une indépendance qui devoit les dépouiller de leurs richesses, mais on ne leur laissoit pas la liberté du choix. Il falloit expirer dans les supplices, ou tirer des entrailles de la terre les trésors qu'ils y avoient cachés.

Lorsque ces sangsues insatiables avoient dévoré la substance de l'Etat entier, on leur faisoit regorger leurs rapines, & on les chassoit. Pour obtenir la permission de recommencer leurs brigandages, elles sacrifioient une partie de l'or qu'elles avoient sauvé de leur naufrage, & se servoient de l'autre pour regagner plus encore qu'on ne leur avoit ôté.

Quoique les Barons eussent tous plus ou moins de part aux vexations dont on accabloit les Juifs, les Rois, dont cette nation perverse dépendoit plus spécialement, en tiroient toujours le principal avantage. C'est avec cette funeste & odieuse ressource qu'ils soutinrent quelque temps une autorité foible & contestée. Dans la suite, l'abus des monnoies leur fournit de nouveaux secours.

Les gouvernements anciens étoient bien éloignés de faire un profit sur les monnoies. C'étoit toujours l'Etat qui faisoit la dépense de leur fabrication. On ignore quelle est la nation qui perçut la première un droit sur cet instrument universel d'échange. Si la France donna ce funeste exemple, les Rois de la première & de la seconde race dûrent tirer peu d'avantage de cette pernicieuse innovation, parce que les paiements se faisoient comme chez les Romains, avec des métaux qu'on donnoit au poids, & que les especes n'étoient connues que dans les détails du commerce. Cet usage diminua beaucoup dans la suite, & les Rois n'en furent que plus portés à augmenter un impôt qui leur devenoit de jour en jour plus avantageux. Ils allerent bientôt

plus loin, & ils se permirent la plus grande des infidélités, celle d'altérer les monnoies, au gré de leur caprice ou selon leurs besoins. C'étoient des refontes continuelles, c'étoient des alliages toujours plus impurs.

Ce fut avec ces odieux secours; avec le revenu d'un territoire excessivement borné; avec quelques fiefs qui devenoient vacants ou qu'on confisquoit; avec des offrandes volontaires, & que pour cette raison on appelloit dons de *bénévolence*; avec quelques droits qu'on exerçoit sur les Barons, mais qui étoient plutôt des marques de supériorité que de vrais impôts; ce fut avec ces moyens que la couronne se soutint, qu'elle s'agrandit même tout le temps qu'elle n'eut pour ennemis que des vassaux plus foibles qu'elle. Alors les guerres ne duroient que des semaines, les armées n'étoient pas nombreuses; le service se faisoit gratuitement; les dépenses de la Cour étoient si bornées, que, jusqu'au funeste regne de Charles VI, elles ne passerent jamais 94,000 livres.

Mais aussi-tôt que l'épidémie des croisades eut entraîné les François loin de leurs frontieres; aussi-tôt que des ennemis étrangers se porterent en force sur la France, il fallut des fonds réguliers & considérables. Les Rois auroient bien voulu ordonner eux-mêmes ces contributions. Plus d'une fois ils le tenterent. La réclamation des gens éclairés les avertit de leurs usurpations, & les révoltes des peuples les forcerent d'y renoncer. Il fallut reconnaître que cette autorité appartenoit à la nation assemblée, & n'appartenoit qu'à elle. Ils jurèrent même, à leur sacre, que ce droit sacré, inaliénable, seroit à jamais respecté, & ce serment eut quelque force durant plusieurs siècles.

Tout le temps que la couronne n'avoit eu d'au-

tre revenu que le produit de son domaine, c'étoient ses Sénéchaux, ses Baillis, qui, chacun dans leur département, étoient chargés du recouvrement des deniers publics; en sorte que l'autorité, la justice & la finance se trouvoient réunies dans la même main. Il fallut établir un nouvelle ordre de choses, lorsque les impositions devinrent générales dans le Royaume. Soit que les taxes portassent sur la personne ou sur les maisons des citoyens; soit qu'on leur demandât le cinquieme ou le dixieme de leurs récoltes, le cinquantieme ou le centieme de leurs biens meubles & immeubles; soit qu'on fît d'autres combinaisons plus ou moins heureuses: c'étoit une nécessité d'avoir des agents pour recueillir ces différents tributs; & le malheur de l'Etat voulut qu'on les allât chercher en Italie, où l'art de pressurer les peuples avoit déjà fait des progrès immenses.

Ces financiers connus sous le nom de Lombards, ne tarderent pas à montrer un génie fertile en inventions frauduleuses. On essaya cent fois inutilement de mettre quelque frein à leur insatiable cupidité. Un abus réprimé se trouvoit à l'instant remplacé par un abus d'un autre genre. Si l'autorité poursuivoit quelquefois avec rigueur ces odieux brigands, ils trouvoient un appui certain dans des hommes puissants dont ils avoient acheté le crédit. A la fin, cependant, le désordre fut poussé si loin, qu'aucune protection ne les put sauver. On confisqua les avances ruineuses que ces pernicioeux étrangers avoient faites au gouvernement & aux particuliers; on les dépouilla des immenses trésors qu'ils avoient entassés, & ils furent bannis du Royaume, où jamais ils n'auroient dû être admis. Après leur expulsion, les Etats généraux, qui ordonnoient les subsides, se chargerent d'en faire la levée, & cet arrangement continua jusqu'à Charles VII, qui le

premier se permit d'établir un impôt sans le consentement de la nation, & qui s'appropriâ le droit de les faire tous percevoir par ses délégués.

Sous le regne de Louis XII, le revenu public, qui s'étoit accru par degrés, fut porté à 7,650,000 livres. Le marc d'argent valoit alors onze livres, & le marc d'or cent trente. Cette somme représentoit trente-six de nos millions actuels.

A la mort de François I^{er}., le fisc recevoit 15,730,000 liv. A quinze francs le marc d'argent & à cent soixante-cinq le marc d'or, c'étoit cinquante-six de nos millions. Sur cette somme, il falloit prélever 60,416 livres 3 sols 4 deniers pour les rentes perpétuelles créées par ce Prince, & qui au denier douze, représentoient un capital de 725,000 livres. C'étoit une innovation. Ce n'est pas que quelques-uns de ses prédécesseurs n'eussent connu la funeste ressource des emprunts; mais c'étoit toujours sous la caution de leurs agents, & l'Etat n'étoit jamais engagé.

Quarante ans de guerres civiles, de fanatisme, de déprédations, de crimes & d'anarchie, plongèrent les finances du Royaume dans un désordre dont il n'y avoit qu'un Sully qui pût les tirer. Ce Ministre économe, éclairé, vertueux, appliqué, courageux, éteignit pour sept millions de rentes, diminua les impositions de trois millions, & laissa à l'Etat vingt-six millions, grevés seulement de 6,025,666 liv. 2 sols 6 deniers de rente. Toutes charges déduites, il entroit donc vingt millions dans le trésor royal. 15,500,000 livres suffisoient pour les dépenses publiques, & les réserves étoient de 4,500,000 liv. L'argent valoit alors 22 liv. le marc.

La retraite forcée de ce grand homme, après la fin tragique du meilleur des Rois, fut une calamité qu'il faut déplorer encore. La Cour s'abandonna

d'abord à des profusions qui n'avoient point d'exemple dans la Monarchie, & les Ministres formerent dans la suite des entreprises que les forces de la nation ne comportoient pas. Ce double principe d'une confusion certaine ruina de nouveau le fisc. En 1661, les impositions monterent à 84,222,096 livres; mais les dettes absorboient 52,377,172 liv. Il ne restoit par conséquent pour les dépenses publiques que 31,844,924 livres, somme évidemment insuffisante pour les besoins de l'Etat. Telle étoit la situation des finances, lorsque l'administration en fut confiée à Colbert.

Ce Ministre, dont le nom est devenu si fameux chez toutes les nations, porta en 1683, qui fut la dernière année de sa vie, les revenus du Monarque qu'il servoit, à 116,873,476 livres. Les charges ne montoient qu'à 23,375,274 livres. Il entroit par conséquent dans les coffres du Roi 93,498,202 livres. L'argent valoit alors 28 livres 10 sols 10 deniers le marc. On est réduit à regretter que la funeste passion de Louis XIV pour la guerre, que son goût défordonné pour toutes les dépenses qui avoient de l'éclat, ayent privé la France d'une partie des avantages qu'elle pouvoit se promettre d'un si grand administrateur.

Après la mort de Colbert, les affaires retomberent dans le cahos d'où son application & ses talents les avoient fait sortir. La France jetta encore quelque éclat au-dehors; mais le dépérissement de son intérieur devenoit tous les jours plus grand. Les finances, administrées sans ordre & sans principes, furent la proie d'une foule de traitants avides. Ils se rendirent nécessaires par leurs brigandages même, & parvinrent à donner la loi au gouvernement. La confusion, l'usure, les mutations continuelles dans les monnoies, les réductions forcées

d'intérêt, les aliénations du domaine & des impositions, des engagements impossibles à tenir, la création des rentes & des charges, les privilèges, les exemptions de toute espèce, cent maux plus ruineux les uns que les autres, furent la suite déplorable & inévitable des mauvaises administrations qui se succéderent presque sans interruption.

Le discrédit devint bientôt universel. Les banqueroutes se multiplièrent. L'argent disparut. Le commerce fut anéanti. Les consommations diminuèrent. On négligea la culture des terres. Les ouvriers passèrent chez l'étranger. Le peuple n'eut ni nourriture, ni vêtement. La noblesse fit la guerre sans appointements, & engagea ses possessions. Tous les ordres de l'Etat, accablés sous le poids des taxes, manquoient du nécessaire. Les effets royaux étoient dans l'avilissement. Les contrats sur l'Hôtel-de-Ville ne se vendoient que la moitié de leur valeur, & les papiers moins privilégiés perdoient infiniment davantage. Louis XIV, sur la fin de ses jours, eut un besoin pressant de huit millions. Il fut obligé de les acheter par trente-deux millions de rescriptions. C'étoit emprunter à quatre cents pour cent.

Une usure si criante ne révoltoit pas. L'Etat avoit, il est vrai, 115,389,074 livres de revenu; mais les charges en emportoient 82,859,504 livres; & il ne restoit pour les dépenses du gouvernement que 32,529,570 livres à 30 livres 10 sols 6 deniers le marc. Encore tous ces fonds étoient-ils consommés d'avance pour plus de trois années.

Tel étoit le désordre des affaires, lorsque le premier Septembre 1715, le Duc d'Orléans prit les rênes du gouvernement. Les vrais amis de ce grand Prince desiroient qu'il assemblât les Etats généraux. C'étoit un moyen infailible de conserver, d'augmenter même la faveur publique, alors ouverte-

ment déclarée pour lui. Quelques mesures qu'eût prises la nation pour sortir de l'état de crise où les dissipations du regne précédent l'avoit précipitée, on n'auroit pu lui rien imputer. Philippe se prêtoit sans effort à cet expédient. Malheureusement, les perfides confidents qui avoient usurpé trop d'empire sur ses pensées, réproverent un projet où leurs intérêts particuliers ne se trouvoient pas. Il fut abandonné.

Alors quelques grands, révoltés du despotisme sous lequel gémissoit la France, & ne voyant point de jour à l'ébranler, eurent l'idée d'une banqueroute entière, qu'ils croyoient propre à tempérer l'excès du pouvoir absolu. La maniere dont ils la concevoient, étoit singuliere.

Dans leur plan, la couronne n'est pas élective, elle n'est pas héréditaire. C'est un fidéicommiss fait par la nation entière à une maison, pour en jouir de mâle en mâle, d'aîné en aîné, tant que la famille existera. D'après ce principe, un Roi de France ne tient rien de celui auquel il succede. Il arrive, à son tour, au trône, en vertu du droit que lui donne sa naissance, & nullement par représentation. Dès-lors les engagements de ses prédécesseurs ne le lient pas. La loi primordiale qui lui donne le sceptre, veut que la substitution soit pure, franche, libre de toute obligation.

Ces hommes hardis vouloient qu'un édit des plus solennels consacraît aux yeux de l'Europe des maximes qui leur paroissoient incontestables, & les conséquences décisives qu'ils en tiroient. Ils pensoient que la connoissance de ces vérités détourneroit les étrangers & les citoyens de prêter leurs capitaux à un gouvernement qui ne pourroit donner aucune solidité à leurs créances. La Cour devoit dès-lors être réduite à ses revenus. Quelque con-

fidérables qu'ils fussent, c'étoit une nécessité que les caprices des Souverains s'arrêtaient; que les entreprises dispendieuses des Ministres devinssent moins longues & plus rares; que les favoris & les maîtresses missent quelques bornes à leur infatiable cupidité.

Sans adopter une politique qui leur paroïssoit devoir mener les Princes à la tyrannie, quelques administrateurs opinoient à décharger la couronne de ses dettes, quelle que fût leur origine. Leur cœur ne soutenoit pas le cruel spectacle d'une nation aimable, aigrie par les vexations de tous les genres qu'elle avoit éprouvées pendant quarante ans; qui succomboit sous l'énorme fardeau de sa misère actuelle; qui étoit désespérée de prévoir que l'avenir, cette grande ressource des infortunés, ne porteroit aucun soulagement à ses maux & les aggraveroit peut-être. Les créanciers de l'Etat, qui ne faisoient pas la millieme partie des citoyens, qui n'étoient connus la plupart que par leurs rapines, dont les plus honnêtes devoient une partie de leur aisance au fisc, intéressoient moins ces administrateurs. Dans la fâcheuse nécessité d'immoler une partie de la nation à l'autre, c'étoit les prêteurs qu'ils opinoient à sacrifier.

Le Régent, après quelques irrésolutions, se refusa à une violence qu'il jugeoit devoir imprimer une tache ineffaçable sur son administration. Il préféra un examen sévère des engagements publics à une banqueroute flétrissante dont il croyoit pouvoit éviter l'éclat.

Un bureau de révision, établi le 7 Décembre 1715, réduisit six cents millions d'effets au porteur à deux cents cinquante millions de billets d'Etat; & cependant après cette opération, la dette nationale s'élevoit à 2,062,138,001 livres.

L'énormité de ces engagements fit adopter au mois de Mars 1716, l'idée d'une chambre de justice, destinée à poursuivre ceux qui avoient causé la misere publique, ou qui en avoient profité. Cette inquisition ne fit que mettre au grand jour l'incapacité des Ministres qui avoient conduit les finances, les ruses des traitants qui les avoient englouties, la bassesse des courtisans qui vendoient leur crédit à qui vouloit l'acheter. Les bons esprits furent affermis, par cette nouvelle expérience, dans l'horreur qu'ils avoient toujours eue pour un tribunal pareil. Il avilit la dignité du Prince qui manque à ses engagements, & met sous les yeux des peuples les vices d'une administration ignorante & corrompue; il anéantit les droits du citoyen, qui ne doit compte de ses actions qu'à la loi; il fait pâlir tous les hommes riches, que leur fortune, bien ou mal acquise, désigne à la proscription; il encourage les délateurs qui marquent du doigt à la tyrannie, ceux qu'il est avantageux de ruiner; il est composé de sangsues impitoyables qui voyent des criminels par-tout où ils soupçonnent de l'opulence; il épargne des brigands qui savent se mutiler à propos, pour dépouiller les ames honnêtes, défendues seulement par leur innocence; il sacrifie les intérêts du fisc aux fantaisies de quelques favoris avides, débauchés & dissipateurs.

Tous les ressorts de l'Etat étoient ruinés avant qu'on eût essayé d'une ressource qui portoit visiblement l'empreinte des passions & du préjugé. La situation du corps politique devint encore plus désespérée, après ce mouvement convulsif. Les membres de la république perdirent le peu qui leur restoit d'action & de vie. Il falloit ranimer le cadavre. Cette résurrection n'étoit pas impossible, parce qu'on étoit généralement disposé à se prêter

à tous les remèdes. La difficulté étoit de n'en trouver que de bons. Le célèbre Law le tenta.

XVIII. Cet Ecoffois étoit un de ces hommes à projets, de ces empiriques d'Etat, qui promettent en Europe leurs talents & leur inquiétude. Il étoit grand calculateur ; & ce qui paroît presque incompatible, doué en même-temps d'une imagination vive & ardente. Ces rapports d'esprit & de caractère plurent au Régent, & bientôt le subjuguèrent. Law promit de rétablir les finances, & fit aisément goûter à ce Prince, dissipateur & ingénieux, un plan qui lui faisoit espérer de l'argent & de la gloire. Voici quelles furent l'enchaînement & le résultat de ses opérations.

Moyens imaginés par Law, pour tirer les finances de France du désordre où elles sont tombées. Part qu'a la compagnie à l'exécution de ses projets.

D'abord il obtint d'établir à Paris, dans le cours de Mai 1716, une banque, dont le fonds de six millions, fut formé par deux mille actions, de mille écus chacune.

Il n'étoit pas permis à cette banque de faire le moindre emprunt. Tout commerce lui fut interdit, & ses engagements devoient être à vue. Chaque citoyen, chaque étranger y pouvoient déposer leur argent, & elle s'obligeoit à faire tous leurs paiements, moyennant cinq sols par trois mille livres. Ses billets qu'elle livroit pour un gain modique, étoient acquittés dans toutes les Provinces par les directeurs des monnoies qui étoient ses correspondants, & qui, de leur côté, tiroient sur sa caisse. Son papier étoit également reçu dans les principales places de l'Europe, au cours où se trouvoit le change, aux époques de l'échéance.

Les succès du nouvel établissement confondirent les ennemis de son fondateur, surpassèrent peut-être ses espérances. Son influence se fit sentir dès les premiers jours. Une circulation rapide de l'argent, qu'une défiance universelle retenoit

dans l'inaction depuis si long-temps , redonna du mouvement à tout. Les arts, la culture, les ateliers furent ranimés. Les consommations reprirent leur ancien cours. Les négociants, trouvant à cinq pour cent l'avance de leurs lettres de change en effets qui valoient des métaux, recommencerent leurs spéculations. Le cours de l'usure fut arrêté, parce que les capitalistes se virent obligés de consentir au même intérêt que prenoit la banque. Lorsque les étrangers purent compter sur la nature des paiements qu'ils auroient à faire, ils redemanderent des productions dont ils se privoient à regret. Au grand étonnement de toutes les nations, le change remonta à l'avantage de la France.

C'étoit beaucoup, mais ce n'étoit pas tout le bien possible & nécessaire. Au mois de Mars 1717, il fut arrêté que les billets de banque seroient reçus en payement des impositions dans tous les bureaux, & qu'ils seroient acquittés à vue & sans escompte par ceux qui étoient chargés du manieement des deniers publics. Par ce règlement important, on retenoit le produit des tributs dans les Provinces, on épargnoit au Prince & à la nation la voiture de l'argent, & les circuits aussi multipliés qu'inutiles, qu'il faisoit entre les mains de divers trésoriers. Cette opération, qui porta le crédit de la banque au plus haut période, ne fut pas moins utile au gouvernement. Ses recouvrements ne se firent pas seulement sans ces violences, qui, depuis si long-temps, décrioient l'administration & désespéroient les peuples; il vit encore dans ses revenus une augmentation continuelle & rapide, qui ne pouvoit pas manquer de changer un jour sa situation.

Le spectacle inespéré de tant d'avantages, fit regarder Law comme un génie juste, étendu, éle-

vé, qui dédaignoit la fortune, qui aimoit la gloire, qui vouloit aller à la postérité par de grandes choses. La reconnoissance le jugeoit digne des monuments publics les plus honorables. Cet étranger, hardi & entreprenant, profita d'une disposition si favorable des esprits, pour accélérer l'exécution d'un projet qui l'occupoit depuis très-long-temps.

Il obtint au mois d'Août 1717 la permission d'établir la compagnie d'Occident, dont les droits se bornerent d'abord au commerce exclusif de la Louysiane, & des castors du Canada. Les privileges, anciennement accordés pour le commerce d'Afrique, des Indes & de la Chine se fondirent bientôt dans la nouvelle société. Son ambition étoit de rembourser les dettes de l'Etat. Pour la mettre en état de suivre un si grand projet, le gouvernement lui accorda la vente du tabac, les monnoies, les recettes & les fermes générales.

Afin d'accélérer la révolution, Law voulut, le 4 Décembre 1718, que la banque qu'il avoit établie deux ans auparavant, & qui, ne confondant pas ses intérêts avec ceux de l'Etat, avoit été d'une si grande utilité, fût convertie en banque royale. Ses billets tinrent lieu de monnoie entre les particuliers, & on les reçut en payement dans toutes les caisses royales.

Les premières opérations du nouveau système subjuguèrent toutes les imaginations. Les actions de la compagnie, achetées la plupart avec des billets d'Etat, & qui l'une dans l'autre ne coûtoient pas réellement cinq cents livres, valurent jusqu'à dix mille francs, payables en billets de banque. Le François, l'étranger, les gens les plus sensés vendent leurs contrats, leurs terres, leurs bijoux, pour jouer un jeu si extraordinaire. L'or & l'argent

gent tomberent dans le plus grand avilissement. On ne vouloit que du papier.

Il n'étoit peut-être pas impossible que cet enthousiasme se soutînt assez long-temps pour être de quelque utilité, si les vues de Law avoient été suivies. Ce calculateur, malgré la hardiesse de ses principes, vouloit borner le nombre des actions, quoiqu'il ne pût être jamais forcé de les rembourser : mais il étoit sur-tout déterminé à ne pas répandre pour plus d'un milliard ou douze cents millions de billets de banque. On supposoit que c'étoit la masse du numéraire qui circuloit dans le Royaume, & il se flattoit d'en attirer, par ses opérations, une assez grande quantité dans les coffres du Roi, pour pouvoir faire face à ceux qui voudroient changer en métaux leur papier-monnoie. Un plan, dont le succès étoit si peu vraisemblable, fut encore dérangé par la conduite du Régent.

Ce Prince avoit reçu de la nature une pénétration vive, une mémoire rare, un sens droit & juste. Il dut au travail une éloquence noble, un discernement exquis, le goût & la pratique des arts. A la guerre, il montra une valeur brillante, & dans ses affaires une dextérité pleine de franchise. Son caractère & les circonstances le placèrent dans des situations délicates, où il acquit une grande connoissance des hommes & une expérience prématurée. L'espece de disgrâce où il vécut long-temps, lui donna des mœurs sociales. Il étoit d'un accès facile. On n'avoit ni humeur, ni hauteur à craindre dans son commerce. Sa conversation étoit insinuante, & ses manieres remplies de grace. Il eut de la bonté, ou du moins il en prenoit le masque.

Tant de qualités aimables, tant de qualités estimables ne produisirent pas les grands effets qu'on

en pouvoit attendre. La foiblesse de Philippe rendit inutiles à la nation tous ces avantages. Jamais il ne put prendre sur lui de rien refuser à ses amis, à ses ennemis, à ses maîtresses, sur-tout à Dubois, le plus corrompu, le plus corrupteur des hommes. Cette impuissance éclata singulièrement à l'époque du systême. Pour assouvir la cupidité de tous ceux qui avoient l'audace de se dire ou de se croire nécessaire, il créa six cents vingt-quatre mille actions, dont la valeur s'éleva au-dessus de six milliards, & en billets de banque pour la somme de 2,696,400,000 livres.

Une disproportion si énorme entre le papier & l'argent, seroit peut-être tolérable chez un peuple libre où elle se seroit formée par degrés. Les citoyens, accoutumés à regarder la nation comme un corps permanent & indépendant, l'acceptent d'autant plus volontiers pour caution, qu'ils ont rarement une connoissance exacte de ses facultés, & qu'ils ont de sa justice une idée favorable, fondée ordinairement sur l'expérience. Avec ce préjugé, le crédit y est souvent porté au-delà des ressources & des sûretés. Il n'en est pas ainsi dans les Monarchies absolues, dans celles sur-tout qui ont souvent violé leurs engagements. Si dans un instant de vertige, on leur accorde une confiance aveugle, c'est toujours pour peu de temps. Leur insolvabilité frappe bientôt les yeux les moins clairvoyants. La bonne foi du Monarque, l'hypothèque, les fonds, tout paroît imaginaire. Le créancier, revenu de son premier éblouissement, révendique son argent avec une impatience proportionnée à ses inquiétudes. L'histoire du systême vient à l'appui de cette vérité.

Le desir d'écarter ceux qui, revenus les premiers de la folie générale, cherchoient à convertir leur

papier en métaux , fit recourir à des expédients , tels que les auroit proposés l'ennemi le plus acharné de l'opération. L'or fut proscriit dans le commerce. Il fut défendu à tous les citoyens de garder chez eux plus de cinq cents livres en espèces. Un édit annonça plusieurs diminutions successives dans les monnoies. Ces tyranniques moyens n'arrêterent pas seulement les demandes ; ils réduisirent encore quelques hommes timides à la cruelle nécessité de porter à la banque de nouveaux fonds. Mais ce succès passager ne cachoit pas même l'abyme creusé si imprudemment.

Pour étayer un édifice qui crouloit de toutes parts , il fut arrêté que l'argent seroit porté à 82 livres 10 sols le marc , que le billet de banque seroit réduit à la moitié de sa valeur , & l'action à cinq neuviemes. Ce rapprochement du papier & de l'argent étoit peut-être l'idée la moins déraisonnable qu'il fût possible de suivre dans la situation désespérée où étoient les affaires. Elle acheva cependant de tout confondre. La consternation fut universelle. Chacun pensa avoir perdu la moitié de son bien , & s'empressa de retirer le reste. Les caisses étoient vuides , & il se trouva que les agio-teurs n'avoient embrassé que des chimeres. Alors disparut Law , & avec lui l'espoir , aveuglément conçu , d'obtenir le rétablissement de la fortune publique par ses lumieres. Tout tomba dans la confusion.

Il ne paroissoit pas possible de débrouiller le cahos. Pour y parvenir , on créa le 26 Janvier 1721 , un tribunal où les contrats de rente viagere & perpétuelle , les actions , les billets de banque , tous les papiers royaux , de quelque nature qu'ils fussent , devoient être déposés dans deux mois , & leur validité discutée ensuite.

On reconnut par cet examen si célèbre sous le nom de *visa*, qu'il avoit été livré à la circulation pour 2,696,400,000 livres de billets de banque. Il en fut brûlé pour 707,327,460 livres qui ne furent pas admis à la liquidation. Les agioteurs furent condamnés à une restitution de 187,893,661 liv. D'autres opérations diminuerent encore la dette nationale. La machine politique commença à marcher ; mais ses mouvements ne furent jamais faciles, ni même réguliers.

De quelque maniere que fussent depuis administrées les finances du Royaume, elles ne se trouverent jamais suffisantes pour les dépenses qu'on se permettoit. C'est une vérité fâcheuse dont nous avons la démonstration sous les yeux. Inutilement, on multiplioit les impôts : les besoins, les fantaisies, les déprédations augmentoient encore davantage, & le fisc s'obéroit toujours. A la mort de Louis XV, le revenu public s'élevoit à 375,331,874 livres. Mais les engagements, malgré cette foule de banqueroutes qu'on s'étoit permises, monterent à 190,858,531 livres. Il ne restoit donc de libre que 184,473,343 liv. Les dépenses de l'Etat exigeoient 210,000,000 liv. C'étoit par conséquent un vuide de 25,526,657 liv. dans le trésor de l'Etat.

La nation compte sur un meilleur usage du revenu public dans le nouveau regne. Ses espérances ont pour base l'amour de l'ordre, le dédain du faste, l'esprit de justice, ces autres vertus simples & modestes qui parurent se rassembler autour du trône, lorsque Louis XVI y monta.

Jeune Prince, toi qui as pu conserver l'horreur du vice & de la dissipation, au milieu de la Cour la plus dissolue, & sous le plus inepte des instituteurs, daigne m'écouter avec indulgence, parce que je suis un homme de bien, & un de tes meilleurs

sujets; parce que je n'ai aucune prétention à tes graces, & que, le matin & le soir, je leve des mains pures vers le ciel, pour le bonheur de l'espèce humaine & pour la prospérité & la gloire de ton regne. La hardiesse avec laquelle je te dirai des vérités que ton prédécesseur n'entendit jamais de la bouche de ses flatteurs, & que tu n'entendras pas davantage de ceux qui t'entourent, est le plus grand éloge que je puisse faire de ton caractère.

Tu regnes sur le plus bel Empire de l'univers. Malgré la décadence où il est tombé, il n'y a aucun endroit de la terre où les arts & les sciences se soutiennent avec autant de splendeur. Les nations voisines ont besoin de toi, & tu peux te passer d'elles. Si tes Provinces jouissoient de la fécondité dont elles sont susceptibles; si tes troupes, sans être beaucoup plus nombreuses, étoient aussi-bien disciplinées qu'elles peuvent l'être; si tes revenus, sans s'accroître, étoient mieux administrés; si l'esprit d'économie dirigeoit les dépenses de tes Ministres & celles de ton palais; si tes dettes étoient acquittées, quelle puissance seroit aussi formidable que la tienne!

Dis-moi, quel est le Monarque qui commande à des sujets aussi patients, aussi fideles, aussi affectionnés? Est-il une nation plus franche, plus active, plus industrieuse? L'Europe entiere n'y a-t-elle pas pris cet esprit social qui distingue si heureusement notre âge des siècles qui l'ont précédé? Les hommes d'Etat de tous les pays n'ont-ils pas jugé ton Empire inépuisable? Toi-même, tu connoîtras toute l'étendue de ses ressources, si tu te dis sans délai: Je suis jeune, mais je veux le bien. La fermeté triomphe de tous les obstacles. Qu'on me présente un tableau fidele de ma situation; quel qu'il soit, je n'en serai point effrayé. Tu as ordonné; je vais

obéir. Ah ! si , tandis que je parlerai , deux larmes s'échappent de tes yeux , nous sommes sauvés.

Lorsqu'un événement inattendu fit passer le sceptre dans tes mains inexpérimentées , la marine Françoise , un moment , un seul moment redoutable , avoit cessé d'exister. La foiblesse , le désordre & la corruption l'avoient replongée dans le néant , d'où elle étoit sortie à l'époque la plus brillante de la monarchie. Elle n'avoit pu ni défendre nos possessions éloignées , ni préserver nos côtes de l'invasion & du pillage. Sur toutes les plages du globe , nos navigateurs , nos commerçants étoient exposés à des avanies ruineuses , & à des humiliations cent fois plus intolérables.

Les forces & les trésors de la nation avoient été prodigués pour des intérêts étrangers , & peut-être opposés aux nôtres. Mais qu'est-ce que l'or , qu'est-ce que le sang en comparaison de l'honneur ! Nos armes , autrefois si redoutées , n'inspiroient plus aucun effroi. A peine nous accorderoit-on du courage.

Nos Envoyés , qui , si long-temps , allèrent moins négocier dans les autres Cours , qu'y manifester les intentions , j'ai presque dit les volontés de leur maître , nos Envoyés étoient dédaignés. Les transactions les plus importantes y étoient conclues , sans qu'on s'en fût expliqué avec eux. Des Puissances alliées partageoient entre elles des Empires à notre insu , à notre insu ! A-t-on jamais annoncé d'une manière plus outrageante & moins équivoque , le peu de poids dont on nous comptoit dans la balance générale des affaires politiques de l'Europe ? O splendeur ! ô respect du nom François ! qu'étois-tu devenu ?

Voilà , jeune Souverain , ta position hors des limites de ton Empire. Tu baisses les yeux , tu n'oses la regarder. Au-dedans , elle n'est pas meilleure.

J'en atteste cette continuité de banqueroutes exécutées d'année en année, de mois en mois, sous le regne de tes prédécesseurs. C'est ainsi qu'on a conduit insensiblement à la dernière indigence une multitude de sujets, à qui l'on n'eut d'autre reproche à faire que d'avoir indiscrettement confié leur fortune à leurs Souverains, & d'avoir ignoré la valeur de leur promesse sacrée. On rougiroit de manquer à son ennemi, & les Rois, les peres de la patrie, ne rougissent point de manquer aussi cruellement, aussi basement à leurs enfants! O prostitution abominable de leurs serments! Encore si ces malheureuses victimes pouvoient se consoler par la nécessité des circonstances, par l'urgence toujours renaissante des besoins public; mais, c'est après des années d'une longue paix, que ces perfidies ont été consenties, sans qu'on en vît d'autre motif que le pillage des finances abandonnées à une foule de mains aussi viles que rapaces. Vois-en la chaîne descendre du trône vers ses premières marches, & de-là s'étendre vers les derniers confins de la société. Vois ce qui arrive lorsque le Monarque sépare ses intérêts des intérêts de ses peuples.

Jette les yeux sur la Capitale de ton Empire, & tu y trouveras deux classes de citoyens. Les uns, regorgeant de richesses, étalent un luxe qui indigné ceux qu'il ne corrompt pas; les autres, plongés dans l'indigence, l'accroissent encore par le masque d'une aisance qui leur manque; car telle est la puissance de l'or, lorsqu'il est devenu le dieu d'une nation, qu'il supplée à tout talent, qu'il remplace toute vertu, qu'il faut avoir des richesses ou faire croire qu'on en a. Au milieu de ce ramas d'hommes dissolus, tu verras quelques citoyens laborieux, honnêtes, économes, industrieux, à demi-proscrits par

des loix vicieufes que l'intolérance a dictées, éloignés de toutes les fonctions publiques, toujours prêts à s'expatrier, parce qu'il ne leur est pas permis de s'enraciner par des propriétés, dans un état où ils existent fans honneur civil & fans fécurité.

Fixe tes regards fur les Provinces où s'éteignent tous les genres d'industrie. Tu les verras succombant sous le fardeau des impositions & sous les vexations auffi variées que cruelles de la nuée des fatellites du traitant.

Abaisse-les ensuite fur les campagnes, & confidere d'un œil fec, si tu le peux, celui qui nous enrichit condamné à mourir de misere, l'infortuné laboureur auquel il reste à peine, des terres qu'il a cultivées, assez de paille pour couvrir sa chaudiere & se faire un lit. Vois le concussionnaire protégé tourner auprès de sa pauvre demeure, pour trouver dans l'apparence de quelque amélioration à son triste sort le prétexte de redoubler ses extorsions. Vois des troupes d'hommes, qui n'ont rien, quitter dès l'aurore leur habitation, & s'acheminer, eux, leurs femmes, leurs enfants, leurs bestiaux, sans salaire, sans nourriture, à la confection des routes, dont l'avantage n'est que pour ceux qui possèdent tout.

Je le vois. Ton ame sensible est accablée de douleur; & tu demandes, en soupirant, quel est le remede à tant de maux. On te le dira; tu te le diras à toi-même. Mais auparavant sache que le Monarque, qui n'a que des vertus pacifiques, peut se faire aimer de ses sujets; mais qu'il n'y a que la force qui le fasse respecter de ses voisins; que les Rois n'ont point de parents, & que les pactes de famille ne durent qu'autant que les contractants y trouvent leur intérêt; qu'il y a encore moins de fonds à faire sur ton alliance avec une maison artificieuse, qui

exige rigoureusement l'observation des traités faits avec elle, sans jamais manquer de prétextes pour en éluder les conditions, lorsqu'elles traversent son agrandissement; qu'un Roi, le seul homme qui ignore s'il a à ses côtés un véritable ami, n'en a point hors de ses Etats, & ne doit compter que sur lui-même; qu'un Empire ne peut pas plus subsister sans mœurs & sans vertu, qu'une famille particulière; qu'il s'avance comme elle à sa ruine par les dissipations, & ne se peut relever comme elle que par l'économie; que le faste n'ajoute rien à la majesté du trône; qu'un de tes aïeux ne se montra jamais plus grand que lorsque accompagné de quelques gardes qui lui étoient inutiles, plus simplement vêtu qu'un de ses sujets, le dos appuyé contre un chêne, il écoutoit les plaintes, & décidoit les différends; & que ton Etat sortira de l'abîme creusé par tes aïeux, si tu te résous à conformer ta conduite à celle d'un particulier riche, mais obéré, & cependant assez honnête pour vouloir satisfaire aux engagements inconfidérés de ses peres, & assez juste pour s'indigner de tous les moyens tyranniques & les rejeter.

Demande-toi pendant le jour, pendant la nuit, au milieu du tumulte de ta Cour, dans le silence de ton cabinet, lorsque tu méditeras, & quel est l'instant où tu ne dusses pas méditer sur le bonheur de vingt-deux millions d'hommes que tu chéris, qui t'aiment & qui pressent par leurs vœux le moment de t'adorer, demande-toi, si ton intention est de perpétuer les profusions insensées de ton palais.

De garder cette multitude d'Officiers grands & subalternes qui te dévorent.

D'éterniser le dispendieux entretien de tant de châteaux inutiles & les énormes salaires de ceux qui les gouvernent.

De doubler, tripler les dépenses de ta maison par des voyages non moins coûteux qu'inutiles.

De dissiper en fêtes scandaleuses la subsistance de ton peuple.

De permettre qu'on élève sous tes yeux des tables d'un jeu ruineux, source d'avilissement & de corruption.

D'épuiser ton trésor pour fournir au faste des tiens, & leur continuer un état dont la magnificence soit l'émule de la tienne.

De souffrir que l'exemple d'un luxe perfide dérange la tête de nos femmes, & fasse le désespoir de leurs époux.

De sacrifier chaque jour, à la nourriture de tes chevaux, des substances dont l'équivalent nourrirait plusieurs milliers de tes sujets qui meurent de faim & de misère.

D'accorder à des membres qui ne sont déjà que trop gratifiés, & à des militaires largement stipendiés pendant de longues années d'oisiveté, des sommes extraordinaires pour des opérations qui sont de leur devoir, que dans tout autre gouvernement que le tien, ils exécuteroient à leurs dépens.

De persister dans l'infructueuse possession de domaines immenses qui ne te rendent rien, & dont l'aliénation, en acquittant une partie de ta dette, accroît ton revenu & la richesse de la nation. Celui à qui tout appartient comme souverain, ne doit rien avoir comme particulier.

De te prêter à l'insatiable avidité de tes courtisans, & des courtisans de tes proches.

De permettre que les Grands, les Magistrats, tous les hommes puissants ou protégés de ton Empire, continuent d'écarter loin d'eux le fardeau de l'impôt pour le faire retomber sur le peuple : espèce de concussion contre laquelle le gémissement des

opprimés & les remontrances des hommes éclairés réclament inutilement & depuis si long-temps.

De confirmer dans un corps qui possède le quart des biens du Royaume, le privilege absurde de s'imposer à sa discrétion, & par l'épithete de gratuits qu'il ne rougit pas de donner à ses subsides, de te signifier qu'il ne te doit rien; qu'il n'en a pas moins droit à ta protection & à tous les avantages de la société, sans en acquitter aucune des charges, & que tu n'en as aucune à sa reconnaissance.

Lorsqu'à ces questions, tu auras fait toi-même les réponses justes & vraies que ton ame sensible & royale t'inspirera, agis en conséquence. Sois ferme. Ne te laisse ébranler par aucune de ces représentations que la duplicité & l'intérêt personnel imagineront pour t'arrêter, peut-être même pour t'inspirer de l'effroi; & sois sûr d'être bientôt le plus honoré & le plus redoutable des potentats de la terre.

Oui, Louis XVI, tel est le sort qui t'attend; & c'est dans la confiance que tu l'obtiendras, que je suis attaché à la vie. Il ne me reste plus qu'un mot à te dire, mais il est important. C'est de regarder comme le plus dangereux des imposteurs, comme l'ennemi le plus cruel de notre bonheur & de ta gloire, le flatteur impudent qui ne balancera pas à t'affoupir dans une tranquillité funeste, soit en affoiblissant à tes yeux la peinture affligeante de ta situation, soit en t'exagérant l'indécence, le danger, la difficulté de l'emploi des ressources qui se présenteront à ton esprit.

Tu entendas murmurer autour de toi. *Cela ne se peut; & quand cela se pourroit, ce sont des innovations* Des innovations! Soit. Mais tant de découvertes dans les sciences & dans les arts n'en

ont-elles pas été? L'art de bien gouverner est-il donc le seul qu'on ne puisse perfectionner? L'assemblée des états d'une grande nation; le retour à la liberté primitive; l'exercice respectable des premiers actes de la justice naturelle, feroient-ce donc des innovations?

XIX.
Situation
de la com-
pagnie des
Indes, à la
chûte du
système.

A la chûte du système, le gouvernement abandonna à la compagnie des Indes le monopole du tabac, en paiement des quatre-vingt-dix millions qu'elle lui avoit prêtés; il lui accorda le privilege exclusif de toutes les loteries du Royaume; il lui permit de convertir en rentes viagères ou tontines une partie de ses actions. Ce qui en resta ne passa pas le nombre de cinquante-six mille qui furent réduites par des événements postérieurs à cinquante mille deux cents soixante-huit quatre dixièmes. Malheureusement cette société conserva les privileges des différentes compagnies dont elle étoit formée, & cette prérogative ne servit pas à lui donner de la puissance & de la sagesse. Elle gêna la traite des nègres; elle arrêta les progrès des colonies à sucre. La plupart de ses privileges ne firent qu'autoriser des monopoles odieux. Les pays les plus fertiles de la terre ne furent entre ses mains ni peuplés, ni cultivés. L'esprit de finance qui rétrécit les vues, comme l'esprit de commerce les étend, s'empara de la compagnie, & ne la quitta plus. Les directeurs ne songerent qu'à tirer de l'argent des droits cédés en Amérique, en Afrique, en Asie, à la compagnie. Elle devint une société de fermiers, plutôt que de négociants. Si elle n'eût eu la probité de payer les dettes accumulées depuis un siècle par la nation dans l'Inde; si elle n'eût eu la précaution de mettre Pondichery à l'abri de l'invasion en l'entourant de murs, on se trouveroit réduit à l'impossibilité de louer aucune partie de

son administration. Son commerce fut foible & précaire, jusqu'au moment où Orry fut chargé des finances du Royaume.

Ce Ministre, dont l'intégrité & le désintéressement formerent le caractère, gâtoit ses vertus par une rudesse qu'il justifioit d'une manière peu honorable pour sa nation. *Comment cela pourroit-il être autrement*, disoit-il un jour à un de ses amis qui lui reprochoit sa brutalité : *sur cent personnes que je vois par jour, cinquante me prennent pour un sot, & cinquante pour un frippon?* Il avoit un frere nommé Fulvy, dont les principes étoient moins austeres, mais qui avoit plus de liant que de capacité. Il lui confia le soin de la compagnie, qui devoit prendre nécessairement de l'activité dans de telles mains.

Les deux freres, malgré les préjugés anciens & nouveaux; malgré l'horreur qu'on avoit pour un rejetton du système; malgré l'autorité de la Sorbonne, qui avoit déclaré le dividende des actions usuraires; malgré l'aveuglement d'une nation assez crédule pour n'être pas révoltée d'une décision si absurde, réussirent à persuader au Cardinal de Fleury qu'il convenoit de protéger efficacement la compagnie des Indes. Ils engagerent même ce Ministre, plus habile dans l'art de ménager les richesses que dans celui de les multiplier, à prodiguer les bienfaits du Roi à cet établissement. Le soin d'en conduire le commerce & d'en augmenter les forces, fut ensuite confié à plusieurs sujets d'une capacité connue.

Dumas fut envoyé à Pondichery. Bientôt il obtint de la Cour de Delhy la permission de battre monnoie, privilege qui valut quatre à cinq cents mille francs par an. Il se fit céder le territoire de Karical, qui donna une part considérable dans le

XX.

Succès éclatants de la compagnie.

Quels sont ceux de ses agents qui les lui procurent.

commerce du Tanjaour. Quelque temps après, cent mille Marattes firent une invasion dans le Décan. Ils attaquèrent le Nabab d'Arcate, qui fut vaincu & tué. Sa famille & plusieurs de ses sujets se réfugièrent à Pondichery. On les reçut avec les égards qui étoient dûs à des alliés malheureux. Ragogi Bouffola, Général du parti victorieux, demandoit qu'on les lui livrât. Il voulut même exiger douze cents mille livres, en vertu d'un tribut auquel il prétendoit que les François s'étoient anciennement soumis.

Dumas répondit que tant que les Mogols avoient été les maîtres de ces contrées, ils avoient toujours traités les François avec la considération due à l'une des plus illustres nations du monde, & qu'elle se faisoit gloire de protéger à son tour ses bienfaiteurs; qu'il n'étoit pas dans le caractère de ce peuple magnanime d'abandonner une troupe de femmes, d'enfants, de malheureux sans défense, pour les voir égorger; que les fugitifs renfermés dans la ville étoient sous la protection de son Roi, qui s'honoroit sur-tout de la qualité de protecteur des infortunés; que tout ce qu'il y avoit de François dans Pondichery perdrait volontiers la vie pour les défendre; qu'il lui en coûteroit la tête, si son Souverain savoit qu'il eût seulement écouté la proposition d'une redevance. Il ajouta qu'il étoit disposé à défendre sa place jusqu'à la dernière extrémité; & que si la fortune lui étoit contraire, il s'en retourneroit en Europe sur ses vaisseaux. Que c'étoit à Ragogi à juger s'il lui convenoit d'exposer à une destruction entière une armée, dont le plus grand bonheur devoit être de s'emparer d'un monceau de ruines.

Les Indiens n'étoient pas accoutumés à entendre parler les François avec tant de dignité. Cette fierté

jetta le Général des Marattes dans l'incertitude. Des négociations habilement conduites le décidèrent à accorder la paix à Pondichery.

Tandis que Dumas donnoit des richesses & de la considération à la compagnie, le gouvernement envoya la Bourdonais à l'isle de France.

Au temps de leurs premières navigations aux Indes, les Portugais avoient découvert entre le dix-neuvième & le vingtième degrés de latitude, trois isles qu'ils appellerent Mascarenhas, Cerné & Rodrigue. Ils n'y trouverent ni hommes, ni quadrupèdes, & n'y formerent aucun établissement. La plus occidentale de ces isles, qu'ils avoient nommée Mascarenhas, eut, vers l'an 1660, pour premiers habitants, sept à huit François. Cinq ans après, vingt-deux de leurs concitoyens les joignirent. Le désastre qui détruisit la colonie de Madagascar, augmenta bientôt leur nombre. L'éducation des troupeaux fut la première ressource de ces aventuriers, transplantés sous un nouveau ciel. Ils cultivèrent ensuite les grains de l'Europe, les fruits de l'Asie & de l'Afrique, quelques végétaux propres à ce doux climat. La santé, l'aisance, la liberté dont ils jouissoient, fixerent sur leur territoire plusieurs des navigateurs qui alloient y demander des rafraîchissements & des subsistances. La population étendit l'industrie. En 1718, la découverte de quelques cafiers sauvages fit imaginer de tirer d'Arabie plusieurs pieds de café qui multiplièrent très-heureusement. La culture de cet arbre précieux, & tous les autres travaux pénibles occuperent les esclaves qu'on tiroit des côtes d'Afrique ou de Madagascar. Alors l'isle Mascarenhas, qui avoit quitté son nom pour prendre celui de Bourbon, devint un objet important pour la compagnie. Malheureusement la colonie n'avoit point de port.

Cet inconvénient tourna les yeux du Ministère de Versailles vers l'isle de Cerné, où les Portugais, suivant leur méthode, avoient jetté quelques quadrupedes & des volailles pour les besoins de ceux de leurs navires que les circonstances détermineroient à y relâcher. Les Hollandois, qui s'y établirent depuis, l'abandonnerent en 1712, pour ne pas trop multiplier leurs possessions. Elle étoit déserte, lorsque les François y aborderent en 1720, & changerent son nom de Maurice en celui d'isle de France qu'elle porte encore.

Ses premiers colons vinrent de Bourbon. On les oublia pendant quinze ans. Ils ne formerent, pour ainsi dire, qu'un corps-de-garde, chargé d'arborer un pavillon qui apprit aux nations que cette isle avoit un maître. La compagnie, long-temps incertaine, se décida enfin à la conserver; & la Bourdonais fut chargé, en 1735, de la rendre utile.

Cet homme, depuis si célèbre, étoit né à Saint-Malo. A dix ans il s'étoit embarqué. Aucune considération n'avoit interrompu ses voyages, & dans presque tous il avoit fait des choses remarquables. Les Arabes & les Portugais, prêts à s'égorger à Moka, s'étoient rapprochés par sa médiation. Sa valeur éclata dans la guerre de Mahé. Il étoit le premier des François qui eût imaginé d'armer dans les mers des Indes. On les connoissoit également propres à construire des vaisseaux, à les conduire & à les défendre. Ses projets portoient l'empreinte du génie, & l'esprit de détail qu'il avoit supérieurement, ne rétrécissoit pas ses vues. Les difficultés n'étonnoient jamais son ame, & il avoit le rare talent d'élever à sa hauteur les hommes soumis à ses ordres. Ses ennemis lui reprocherent une passion démesurée pour les richesses; & il faut convenir,

nir, qu'il n'étoit pas délicat sur le choix des moyens qui pouvoient lui en procurer.

Dès que la Bourdonais fut arrivé à l'isle de France, il chercha à la connoître. Son heureuse pénétration, son infatigable activité, abrégèrent le travail. Dans peu, on le vit occupé à inspirer de l'émulation aux premiers colons de l'isle, entièrement découragés par l'abandon où on les avoit laissés, à assujettir à un ordre rigoureux les brigands récemment arrivés de la métropole. Il fit cultiver le riz & le bled pour la nourriture des Européens. Le manioc, qu'il avoit porté du Brésil, fut destiné à la subsistance des esclaves. Madagascar devoit lui fournir la viande nécessaire à la consommation journaliere des navigateurs & des habitants, jusqu'à ce que les troupeaux qu'il en avoit tirés, fussent assez multipliés, pour remplacer ces secours étrangers. Un poste qu'il avoit placé à la petite isle de Rodrigue, ne le laissoit pas manquer de tortues pour les malades. Bientôt les vaisseaux qui alloient aux Indes, trouverent les rafraîchissements, les commodités nécessaires après une longue navigation. Trois navires, dont l'un étoit de cinq cents tonneaux, sortirent des arsenaux qu'il avoit élevés. Si le fondateur n'eut pas la consolation de porter la colonie au degré de prospérité dont elle étoit susceptible, il eut du moins la gloire d'avoir découvert ce qu'elle pourroit devenir dans des mains habiles.

Cependant ces créations, quoique faites comme par magie, n'eurent pas l'approbation de ceux qu'elles intéressoient le plus. La Bourdonais fut réduit à se justifier. Un des directeurs lui demandoit un jour comment il avoit si mal fait les affaires de la compagnie, & si bien les siennes : *C'est, répondit-il, que j'ai fait mes affaires selon mes lu-*

mieres, & celles de la compagnie d'après vos instructions.

Par-tout les grands hommes ont fait plus que les grands corps. Les peuples & les sociétés ne sont que les instruments des hommes de génie : ce sont eux qui ont fondé des Etats, des colonies. L'Espagne, le Portugal, la Hollande & l'Angleterre, doivent leurs conquêtes ou leurs établissements des Indes à des navigateurs, des guerriers, ou des législateurs d'une ame supérieure. La France, surtout, est plus redevable de sa gloire à quelques heureux particuliers, qu'à son gouvernement. Un de ces sujets rares venoit d'établir la puissance des François sur deux isles importantes de l'Afrique ; un autre encore plus extraordinaire l'illustroit en Asie, c'étoit Dupleix.

Il fut d'abord envoyé sur les bords du Gange, où il avoit la direction de la colonie de Chandernagor. Cet établissement, quoique formé dans la région de l'univers, la plus propre aux grandes entreprises de commerce, n'avoit fait que languir jusqu'au temps de son administration. La compagnie ne s'étoit pas trouvée en état d'y faire passer des fonds considérables, & ses agents, transplantés dans l'Inde sans un commencement de fortune, n'avoient pu profiter de la liberté qu'on leur laissoit d'avancer leurs affaires particulières. L'activité du nouveau Gouverneur, qui apportoit des richesses considérables acquises par dix ans d'heureux travaux, se communiqua à tous les esprits. Dans un pays qui regorge d'argent, ils trouverent aisément du crédit, lorsqu'ils commencerent à s'en montrer dignes. Chandernagor devint bientôt un sujet d'étonnement pour ses voisins, & de jalousie pour ses rivaux. Dupleix, qui avoit associé à ses vastes spéculations les autres François, s'ouvrit des sources de com-

merce dans tout le Mogol, & jusques dans le Thibet. En arrivant, il n'avoit pas trouvé une chaloupe, & il arma jusqu'à quinze bâtimens à la fois. Ces vaisseaux négocioient d'Inde en Inde. Il en expédioit pour la mer Rouge, pour le golfe Persique, pour Surate, pour Goa, pour les Maldives, pour Manille, pour toutes les mers où il étoit possible de faire un commerce avantageux.

Il y avoit douze ans que Dupleix soutenoit l'honneur du nom François dans le Gange, qu'il étendoit la fortune publique & les fortunes particulières, lorsqu'en 1742, il fut appelé à Pondichery pour y prendre la direction générale des affaires de la compagnie dans l'Inde. Elles étoient alors plus florissantes qu'elles ne l'avoient jamais été, qu'elles ne l'ont été depuis, puisque les retours de cette année s'éleverent à vingt-quatre millions. Si l'on eût continué à se bien conduire, si l'on eût voulu prendre plus de confiance en deux hommes tels que Dupleix & la Bourdonnais, il est vraisemblable qu'on auroit acquis une puissance qui eût été difficilement détruite.

La Bourdonnais prévoyoit alors une rupture entre l'Angleterre & la France, & il proposa un projet qui devoit donner aux vaisseaux de sa nation l'empire des mers de l'Asie pendant toute la guerre. Convaincu que celle des deux nations qui seroit la première en armes dans l'Inde, auroit un avantage décisif, il demanda une escadre qu'il conduiroit à l'isle de France, où il attendroit le commencement des hostilités. Alors il devoit partir de cette isle & aller croiser dans le détroit de la Sonde, par lequel passent la plupart des vaisseaux qui vont à la Chine, & tous ceux qui en reviennent. Il y auroit intercepté les bâtimens Anglois, & sauvé ceux de son pays. Il s'y seroit même emparé de la petite

escadre que l'Angleterre envoya dans les mêmes parages; & maître des mers de l'Inde, il y auroit ruiné tous les établissemens Anglois.

Le Ministère approuva ce plan. On accorda à la Bourdonais cinq vaisseaux de guerre, & il mit à la voile.

A peine étoit-il parti, que les directeurs, également blessés du mystère qu'on leur avoit fait de la destination de l'escadre, de la dépense où elle les engageoit, des avantages qu'elle devoit procurer à un homme qu'ils ne trouvoient pas assez dépendant, renouvelèrent les cris qu'ils avoient déjà poussés sur l'inutilité de cet armement. Ils étoient ou paroissoient si persuadés de la neutralité qui s'observeroit dans l'Inde entre les deux compagnies, qu'ils en convinrent le Ministère, dont la foiblesse n'étoit plus encouragée, ni l'inexpérience éclairée depuis l'éloignement de la Bourdonais.

La Cour de Versailles ne vit pas qu'une puissance qui a pour base principale le commerce, ne pouvoit pas renoncer sérieusement à combattre sur l'Océan Indien; & que si elle faisoit ou écoutoit des propositions de neutralité, ce ne pouvoit être que dans la vue de gagner du temps. Elle ne vit pas que quand la convention auroit été faite de bonne foi de part & d'autre, mille inconvénients qu'il n'étoit pas possible de prévoir, devoient déranger une harmonie dont les accords étoient si fragiles. Elle ne vit pas que l'objet qu'on se proposoit ne pouvoit jamais être qu'imparfaitement rempli, parce que la marine guerrière des deux nations n'étant pas liée par les traités des compagnies, attaqueroit dans les mers d'Europe les navires de ces sociétés. Elle ne vit pas que dans les colonies même, les deux parties feroient des préparatifs pour n'être pas surprises; que ces précautions meneroient à une dé-

fiance réciproque, & la défiance à une rupture ouverte. Elle ne vit rien de tout cela, & l'escadre fut rappelée. Les hostilités commencerent, & la prise de presque tous les bâtimens François qui naviguoient dans l'Inde, fit voir trop tard quelle avoit été la politique la plus judicieuse.

La Bourdonais fut touché des fautes qui caufoient le malheur de l'Etat, comme s'il les eût faites lui-même, & il ne songea qu'à les réparer. Sans magasins, sans vivre, sans argent, il parvint par ses soins & par sa constance, à former une escadre, composée d'un vaisseau de soixante canons, & de cinq navires marchands armés en guerre. Il osa attaquer l'escadre Angloise; il la battit, la poursuivit, la força de quitter la côte de Coromandel, & alla assiéger & prendre Madras, la première des colonies Angloises. Le vainqueur se disposoit à de nouvelles expéditions. Elles étoient sûres & faciles; mais il se vit contrarié avec un acharnement qui coûta la perte de neuf millions cinquante-sept mille livres, stipulées pour le rachat de la ville conquise, sans compter les succès qui devoient suivre cet événement.

La compagnie étoit alors gouvernée par deux commissaires du Roi, brouillés irrémédiablement. Les directeurs, les subalternes avoient pris parti dans cette querelle, suivant leurs inclinations ou leurs intérêts. Les deux factions étoient extrêmement aigries l'une contre l'autre. Celle qui avoit fait ôter à la Bourdonais son escadre, ne voyoit pas sans chagrin qu'il eût trouvé des ressources dans son génie, pour rendre inutiles les coups qu'on lui avoit portés. On a des raisons pour croire qu'elle le poursuivit dans l'Inde, & qu'elle versa le poison de la jalousie dans l'ame de Dupleix. Deux hommes faits pour s'estimer, pour s'aimer, pour illustrer le nom

François, pour aller peut-être ensemble à la postérité, devinrent les vils instruments d'une haine qui leur étoit étrangere. Dupleix traversa la Bourdonais, & lui fit perdre un temps précieux. Celui-ci, après avoir resté trop tard sur la côte de Coromandel, à attendre les secours qu'on avoit différés sans nécessité, vit son escadre ruinée par un coup de vent. La division se mit dans ses équipages. Tant de malheurs causés par les intrigues de Dupleix, forcerent la Bourdonais à repasser en Europe, où un cachot affreux fut la récompense de ses glorieux travaux, & le tombeau des espérances que la nation avoit fondées sur ses grands talents. Les Anglois, délivrés dans l'Inde de cet ennemi redoutable, & fortifiés par de puissants secours, se virent en état d'attaquer à leur tour les François. Ils mirent le siege devant Pondichery.

Dupleix fut réparer alors les torts qu'il avoit eus. Il défendit sa place avec beaucoup de vigueur & d'intelligence; & après quarante-deux jours de tranchée ouverte, les Anglois furent obligés de se retirer. Bientôt la nouvelle de la paix arriva, & les hostilités cessèrent entre les compagnies des deux nations.

La prise de Madras, le combat naval de la Bourdonais, & la levée du siege de Pondichery, donnerent aux nations de l'Inde le plus grand respect pour les François. Ils furent pour ces régions le premier peuple de l'Europe, la puissance principale.

Dupleix voulut faire usage de cette disposition des esprits. Il s'occupa du soin de procurer à sa nation des avantages solides & considérables. Pour juger sainement de ses projets, il faut avoir sous les yeux un tableau de la situation où étoit alors l'Indostan.

Cette belle & riche contrée tenta, si l'on veut s'en rapporter à des traditions incertaines, l'avidité des premiers conquérants du monde. Mais soit que Bacchus, Hercule, Sésostris, Darius, ayent ou n'ayent pas parcouru les armes à la main cette grande partie du globe, il est certain qu'elle fut pour les premiers Grecs, un champ inépuisable de fictions & de merveilles. Ces chimères enchantoient tellement un peuple toujours crédule, parce qu'il fut toujours dominé par son imagination, qu'on ne s'en désabusa pas, même dans les siècles les plus éclairés de la république.

En réduisant les choses à la vérité, l'on trouvera qu'un air pur, des aliments sains, une grande frugalité, avoient de bonne heure prodigieusement multiplié les hommes dans l'Indostan. Ils connurent les loix, la police, les arts, lorsque le reste de la terre étoit déserte ou sauvage. Des institutions sages & heureuses préservèrent de la corruption ces peuples, qui paroissoient n'avoir qu'à jouir des bienfaits du sol & du climat. Si, de temps en temps, les bonnes mœurs s'altéroient dans quelques Cours, les trônes étoient aussi-tôt renversés; & lorsqu'Alexandre se montra dans ces régions, il y restoit fort peu de Rois; il y avoit beaucoup de villes libres.

Un pays, partagé en une infinité de petits Etats, populaires ou asservis, ne pouvoit pas opposer un front bien redoutable au héros de la Macédoine. Aussi ses progrès furent-ils rapides. Il auroit tout asservi, si la mort ne l'eût surpris au milieu de ses triomphes.

En suivant le conquérant dans ses expéditions, l'Indien Sandrocotus avoit appris la guerre. Cet homme, auquel ses talents tenoient lieu de droits & de naissance, rassembla une armée nombreuse, & chassa les Macédoniens des Provinces qu'ils avoient

X XI.
Tableau de
l'Indostan.

envahies. Libérateur de sa patrie, il se rendit le maître, & réunit sous ses loix l'Indostan entier. On ignore qu'elle fut la durée de son regne, qu'elle fut la durée de l'Empire qu'il avoit fondé.

Au commencement du huitieme siecle, les Arabes se répandirent aux Indes, comme dans plusieurs autres contrées de l'univers. Ils soumirent à leur domination quelques isles. Mais contents de négocier paisiblement dans le continent, ils n'y formerent que peu d'établissements.

Trois siecles après, des barbares de leur religion, fortis du Khorassan & conduit par Mahmoud, attaquent l'Inde par le Nord, & poussent leurs brigandages jusqu'au Guzurate. Ils emportent de ces opulentes contrées, d'immenses dépouilles, qu'ils vont enfouir dans leurs incultes & misérables déserts.

Le souvenir de ces calamités n'étoit pas encore effacé, lorsque Gengiskan, qui avec ses Tartares, avoit subjugué la plus grande partie de l'Asie, porta, vers l'an 1200, ses armes victorieuses sur les rives occidentales de l'Indus. On ignore quelle part ce conquérant & ses descendants prirent aux affaires de l'Indostan. Il est vraisemblable qu'elles ne les occuperent pas beaucoup, puisqu'on vit, peu de temps après, les Patanes régner dans ce beau pays.

C'étoient des hommes agrestes & féroces qui fortis, par bandes, des montagnes du Kandahar, se répandirent dans les plus belles Provinces de l'Indostan, & y formerent successivement plusieurs dominations indépendantes les unes des autres.

Les Indiens avoient eu à peine le temps de se façonner à ce nouveau joug, qu'il leur fallut encore changer de maître. Tamerlan, sorti de la grande Tartarie, & déjà célèbre par ses cruautés & par ses victoires, se montre à la fin du quatorzieme siecle

au Nord de l'Indostan, avec une armée aguerrie, triomphante & infatigable. Il s'assure lui-même des Provinces septentrionales, & abandonne à ses Lieutenants le pillage des terres méridionales. On le croyoit déterminé à subjuguier l'Inde entière, lorsque tout-à-coup il tourna ses armes contre Bajazet, le vainquit, le détrôna, & se trouva, par la réunion de toutes ses conquêtes, le maître de l'espace immense qui s'étend depuis la délicieuse Smirne jusqu'aux bords fortunés du Gange. Des guerres sanglantes suivirent sa mort. Ses riches dépouilles échappèrent à sa postérité. Babar, sixième descendant d'un de ses enfants, conserva seul son nom.

Ce jeune Prince, élevé dans la mollesse, régnoit à Samarcande, où son aïeul avoit fini ses jours. Les Tartares Usbecks le précipiterent du trône, & le forcerent de se réfugier dans le Cabulistan. Ranguildas, Gouverneur de la Province, l'accueillit & lui donna une armée.

» Ce n'est pas du côté du Nord où t'appelle-
» roit la vengeance, que tu dois porter tes pas,
» lui dit cet homme sage. Des soldats amollis par
» les délices des Indes, n'attaqueroient pas sans té-
» mérité des guerriers célèbres par leur courage
» & par leurs victoires. Le Ciel t'a conduit sur les
» rives de l'Indus, pour placer sur ta tête une des
» plus riches couronnes de l'univers. Jette les yeux
» sur l'Indostan. Cet Empire, déchiré par les guer-
» res continuelles des Indiens & des Patanes, at-
» tend un maître. C'est dans ces délicieuses régions
» qu'il faut former une nouvelle monarchie, & te
» couvrir d'une gloire égale à celle du redoutable
» Tamerlan ».

Un conseil si judicieux fit sur l'esprit de Babar une forte impression. On traça sans perdre de temps un plan d'usurpation, qui fut suivi avec beaucoup

de vivacité & d'intelligence. Le succès le couronna. Les Provinces septentrionales, Delhy même, se soulevèrent après quelque résistance. Un Monarque fugitif eut l'honneur de fonder la puissance des Tartares Mogols, qui existe encore.

La conservation de la conquête exigeoit un gouvernement. Celui que Babar trouva établi dans l'Inde, étoit un despotisme purement civil, tempéré par les usages, par les formes, par l'opinion; en un mot, absolument conforme au caractère de douceur que ces peuples doivent à l'influence du climat, & à l'influence plus puissante encore des opinions religieuses. A cette constitution paisible, Babar fit succéder un despotisme violent & militaire, tel qu'on devoit l'attendre d'une nation conquérante & barbare.

Si l'on peut s'en rapporter à l'autorité d'un des hommes le plus profondément versés dans les traditions de l'Inde, Ranguildas fut long-temps le témoin de la puissance du nouveau Souverain. Il s'applaudissoit de son ouvrage. Le souvenir de ce qu'il avoit fait pour placer sur le trône le fils de son maître, remplissoit son nom d'une satisfaction vraie & sans trouble. Un jour qu'il faisoit sa prière dans le temple, il entendit à côté de lui un Banian qui s'écrioit : » O Dieu ! tu vois les malheurs de mes » freres. Nous sommes la proie d'un jeune homme » qui nous regarde comme un bien qu'il peut dis- » siper & consumer à son gré. Parmi les nombreux » enfants qui t'implorent dans ces vastes contrées, » un seul les opprime tous : venge-nous du tyran, » venge-nous des traîtres qui l'ont porté sur le trône » ne sans examiner s'il étoit juste ».

Ranguildas, étonné, s'approcha du Banian, & lui dit : » O toi qui maudis ma vieillesse, écoute. Si » je suis coupable, c'est ma conscience qui m'a

» trompé. Lorsque j'ai rendu l'héritage au fils de
» mon Souverain, lorsque j'ai exposé ma fortune
» & ma vie pour établir son pouvoir, Dieu m'est
» témoin que j'ai cru me conformer à ses sages dé-
» crets, & qu'au moment où j'ai entendu ta priere,
» je bénissois encore le Ciel de m'avoir accordé
» les deux plus grands biens des derniers jours, le
» repos & la gloire.

» La gloire ! dit le Banian, apprenez, Ranguil-
» das, qu'elle n'appartient qu'à la vertu, & non à
» des actions qui sont éclatantes sans être utiles aux
» hommes. Eh ! quel bien avez-vous fait à l'In-
» dostan, quand vous avez couronné le descendant
» d'un usurpateur ? Aviez-vous examiné s'il feroit
» le bien, s'il auroit la volonté & le courage d'être
» juste ? Vous lui avez, dites-vous, rendu l'hé-
» ritage de ses peres, comme si les hommes pou-
» voient être légués & possédés, ainsi que des ter-
» res & des troupeaux. Ne prétendez pas à la
» gloire, ô Ranguildas ! ou si vous voulez de la re-
» connoissance, allez la chercher dans le cœur de
» Babar, il vous la doit. Vous l'avez achetée assez
» cher par le bonheur de tout un peuple ».

Cependant, en appesantissant le despotisme, Ba-
bar avoit voulu l'enchaîner lui-même, & donner
à ses constitutions une telle force, que ses succes-
seurs, quoique absolus, fussent obligés d'être justes.
Le Prince devoit être le juge du peuple & l'arbitre
de l'Etat. Mais son tribunal & son conseil étoient
dans la place publique. L'injustice & la tyrannie
aiment à se renfermer dans l'ombre ; elles se cachent
à ceux qu'elles oppriment. Mais quand le Monarque
ne veut agir que sous les yeux de ses sujets, c'est
qu'il n'a que du bien à leur faire. Insulter en face
à des hommes rassemblés, est une injure dont les
tyrans même peuvent rougir.

Le principal appui de l'autorité étoit un corps de quatre mille hommes, qui s'appelloient les premiers esclaves du Prince. C'est dans ce corps que l'on choisissoit les Omrahs, c'est-à-dire, ceux qui entroient dans les conseils de l'Empereur, & à qui il donnoit des terres honorées de grands privilèges. Ces sortes de fiefs étoient toujours amovibles, & le Prince héritoit de ceux qu'il en avoit rendus possesseurs. C'est à cette condition qu'étoient données toutes les grandes places : tant il paroît de la nature du despotisme, de n'enrichir des esclaves que pour les dépouiller.

Les places d'Omrahs n'en étoient pas moins brigüées. C'étoit l'objet de l'ambition de quiconque aspiroit à l'administration d'une Province. Pour prévenir les projets d'élévation & d'indépendance que pouvoient former ces Commandants, on mettoit auprès d'eux des surveillants qui ne leur étoient soumis en rien, & qui étoient chargés d'examiner l'emploi qu'ils faisoient des forces militaires, qu'on étoit obligé de leur confier pour tenir dans le respect les Indiens assujettis. Les places fortes étoient souvent entre les mains d'Officiers qui ne rendoient compte qu'à la Cour. Cette Cour soupçonneuse mandoit souvent son délégué, le retenoit ou le déplaçoit, selon les vues d'une politique changeante. Ces vicissitudes étoient devenues si communes, qu'un nouveau Gouverneur, sortant de Delhy, resta sur son éléphant, le visage tourné vers la ville, *pour voir, disoit-il, arriver son successeur.*

Cependant, la forme de l'administration n'étoit pas la même dans tout l'Empire. Les Mogols avoient laissé plusieurs Princes Indiens en possession de leurs souverainetés, & même avec pouvoir de les transmettre à leurs descendants. Ils gouvernoient selon les loix du pays, quoique relevant d'un Nabab

nommé par la Cour. On ne leur imposoit qu'un tribut, & l'obligation de rester soumis aux conditions accordées à leurs ancêtres au temps de la conquête.

Il faut que la nation conquérante n'ait pas exercé de grands ravages, puisqu'elle ne fait encore que le dixième de la population de l'Inde. Il y a cent millions d'Indiens sur dix millions de Tartares. Les deux peuples ne se sont point mélangés. Les Indiens seuls sont cultivateurs & ouvriers. Eux seuls remplissent les campagnes & les manufactures. Les Mahométans sont dans la capitale, à la Cour, dans les grandes villes, dans les camps & dans les armées.

Il paroît qu'à l'époque où les Mogols entrèrent dans l'Indostan, cette région n'étoit plus ce qu'elle avoit été. Les propriétés foncières, qui, dans les temps reculés, avoient eu tant de stabilité dans les mains des particuliers, étoient devenues généralement la proie des dépositaires de l'autorité. Tous les champs étoient dans les mains des Souverains Indiens ou Patanes; & l'on peut bien croire que des conquérants féroces, livrés à l'ignorance & à la cupidité, consacrerent cet abus, qui est le dernier excès du pouvoir arbitraire. La portion des terres de l'Empire que les nouveaux Souverains s'attribuerent, fut divisée en grands gouvernements qu'on appella Soubabies. Les Soubas, chargés de l'administration militaire & civile, le furent aussi de la perception des revenus. Ils en confioient le soin aux Nababs, qu'ils établirent dans l'étendue de leurs Soubabies, & ceux-ci à des fermiers particuliers, qui furent chargés immédiatement de la culture des terres.

Au commencement de l'année, qui est fixé au mois de Juin, les Officiers du Nabab convenoient

avec leurs fermiers d'un prix de bail. Il se faisoit une espece de contrat, appellé jamabandi, qui étoit déposé dans la chancellerie de la Province; & ces fermiers alloient ensuite, chacun dans leur district, chercher des cultivateurs auxquels ils faisoient des avances assez considérables, pour les mettre en état d'ensemencer les terres. Après la récolte, les fermiers remettoient le produit de leur bail aux Officiers du Nabab. Le Nabab le faisoit passer entre les mains du Souba, & le Souba le versoit dans les trésors de l'Empereur. Les baux étoient ordinairement portés à la moitié du produit des terres; l'autre moitié seroit à couvrir les fraix de culture, à enrichir les fermiers, & à nourrir les cultivateurs. Indépendamment des grains, qui sont les récoltes principales, les autres productions de la terre se trouvoient enveloppées dans le même systême. Le bétel, le sel, le tabac, étoient autant d'objets de ferme.

Il y avoit aussi quelques douanes, quelques droits sur les marchés publics : mais aucune imposition personnelle, aucune taxe sur l'industrie. Il n'étoit pas venu dans la tête des despotes de demander quelque chose à des hommes à qui on ne laissoit rien. Le tisserand, renfermé dans son aldée, travailloit sans inquiétude, & dispoit librement du fruit de son travail.

Cette facilité s'étendoit à toute espece de mobilier. C'étoit véritablement la propriété des particuliers. Ils n'en devoient compte à personne. Ils pouvoient en disposer de leur vivant; & après leur mort, il passoit à leurs descendants. Les maisons des aldées, celles des villes, & les jardins toujours peu considérables, dont elles sont ornées, formoient encore un objet de propriété particuliere. On en héritoit, & l'on pouvoit les vendre.

Dans le dernier cas, le vendeur & l'acheteur se rendoient devant le Cothoal. Les conditions du marché étoient rédigées par écrit, & le cothoal apposoit son sceau au pied de l'acte, pour lui donner de l'authenticité.

La même formalité s'observoit à l'égard des esclaves, c'est-à-dire, de ces hommes infortunés, qui, pressés par la misère, préféroient une servitude particulière qui les faisoit subsister, à l'état d'une servitude générale, dans laquelle ils n'avoient aucun moyen de vivre. Ils se vendoient alors à prix d'argent, & l'acte de vente se passoit en présence du cothoal, afin que la propriété du maître fût connue & inattaquable.

Le cothoal étoit une espèce d'Officier public établi dans chaque aldée, pour y faire les fonctions de Notaire. C'étoit devant lui que se passoit le petit nombre d'actes auxquels la nature d'un pareil gouvernement pouvoit donner lieu. Un autre Officier, du nom générique de Gémidard, prononçoit sur les contestations qui s'élevoient entre particuliers. Ses jugemens étoient presque toujours définitifs, à moins qu'il ne s'agît de quelque objet important, & que la partie condamnée n'eût assez de fortune, pour aller acheter un jugement différent à la Cour du Nabab. Le gémidard étoit aussi chargé de la police. Il avoit le pouvoir d'infliger des peines légères : mais lorsqu'il s'agissoit de quelque crime capital, le jugement en étoit réservé au Nabab, parce qu'à lui seul appartenoit le droit de prononcer la peine de mort.

Un tel gouvernement, qui n'étoit rien autre chose qu'un despotisme qui alloit en se subdivisant, depuis le trône jusqu'au dernier Officier, ne pouvoit avoir d'autre ressort qu'une force coactive toujours en action. Aussi, dès que la saison des

pluies étoit passée, le Monarque quittoit sa capitale, & se rendoit dans son camp. Les Nababs, les Rajas, les principaux Officiers étoient appelés autour de lui, & il parcouroit ainsi successivement les Provinces de l'Empire, dans un appareil de guerre, qui, pourtant, n'excluoit pas les ruses de la politique. Souvent on se servoit d'un Grand pour en opprimer un autre. Le raffinement le plus odieux du despotisme, est de diviser ses esclaves. Des délateurs, publiquement entretenus par le Prince, fomentoient ces divisions, & répandoient des allarmes continuelles. Ces espions étoient toujours choisis parmi les personnes du rang le plus distingué. La corruption est au comble, quand le pouvoir ennoblit ce qui est vil.

Chaque année, le Mogol recommençoit les courses, plutôt en conquérant qu'en souverain, allant rendre la justice dans les Provinces, comme on y va pour les piller, & maintenant son autorité par les voies & l'appareil de la force, qui font que le gouvernement despotique n'est qu'une continuation de la guerre. Cette maniere de gouverner, quoique avec des formes légales, est bien dangereuse pour un despote. Tant que les peuples n'éprouvent ses injustices que par le canal des dépositaires de son autorité, ils se contentent de murmurer, en présumant que le Souverain les ignore, & ne les souffriroit pas : mais lorsqu'il vient les consacrer par sa présence & par ses propres décisions, il perd la confiance. L'illusion cesse. C'étoit un dieu ; c'est un imbécille ou un méchant.

Cependant les Empereurs Mogols ont joui longtemps de l'idée superstitieuse que la nation s'étoit formée de leur caractère sacré. La magnificence extérieure qui en impose au peuple, plus que la justice, parce que les hommes ont une plus grande
opinion

opinion de ce qui les accable que de ce qui les sert; la richesse fastueuse de la Cour du Prince, & la pompe qui l'environnoit dans ses voyages, nourrissoient dans l'esprit des peuples ces préjugés de l'ignorance servile qui tremble devant les idoles qu'elle a faites. Ce qu'on raconte du luxe des plus brillantes Cours de l'univers, n'approche pas de l'ostentation du Mogol, lorsqu'il se monroit à ses sujets. Les éléphants, autrefois si terribles à la guerre, & qui n'y feroient plus que des masses incommodes depuis que l'on combat avec la foudre; ces colosses de l'Orient, inconnus à nos climats, donnent aux despotes de l'Asie un air de grandeur dont nous n'avons pas l'idée. Les peuples se prosternent devant le Monarque élevé majestueusement sur un trône d'or, resplendissant de pierreries, porté par le superbe animal qui s'avance à pas lents, fier de présenter au respect de tant d'esclaves le maître d'un grand Empire. C'est ainsi qu'en éblouissant les hommes ou en les effrayant, les Mogols conserverent, & même étendirent leurs conquêtes. Aurengzeb les acheva, en se rendant maître de toute la péninsule. Tout l'Indostan, si l'on excepte une petite langue de terre sur la côte de Malabar, se soumit à ce tyran superstitieux & barbare, teint du sang de son pere, de ses freres & de ses neveux.

Ce despote exécrationnable avoit fait détester la puissance Mogole; mais il la soutint, & à sa mort elle tomba pour ne plus se relever. L'incertitude du droit de succession fut la première cause des troubles que l'on vit naître après lui, au commencement du dix-huitième siècle. Il n'y avoit qu'une seule loi généralement reconnue, celle qui ordonnoit que le trône ne sortiroit point de la famille de Tamerlan. D'ailleurs, chaque Empereur pouvoit choisir son successeur, n'importe à quel degré de

parenté. Ce droit indéfini étoit une source de discord. De jeunes Princes, que leur naissance appelloit à régner, & qui se trouvoient souvent à la tête d'une Province & d'une armée, soutenoient leurs prétentions les armes à la main, & ne respectoient guere les dispositions d'un despote qui n'étoit plus. C'est ce qui arriva à la mort d'Aurengzeb. Sa magnifique dépouille fut ensanglantée. Dans ces convulsions du corps politique, les ressorts qui contenoient une milice de douze cents mille hommes, se relâcherent. Chaque Nabab ne songea plus qu'à se rendre indépendant, à étendre les contributions qu'on levoit sur le peuple, & à diminuer les tributs qu'on envoyoit au trésor de l'Empereur. Rien ne fut plus réglé par la loi, & tout fut conduit par le caprice ou troublé par la violence.

L'éducation des jeunes Princes ne promettoit aucun remede à tant de maux. Abandonnés aux femmes jusqu'à l'âge de sept ans, imbus pendant leur adolescence de quelques préceptes religieux, ils alloient ensuite consommer dans la molle oisiveté d'un ferrail, ces années de jeunesse & d'activité qui doivent former l'homme & l'instruire dans la science de la vie. On les amollissoit pour n'avoir pas à les craindre. Les conspirations des enfants contre leurs peres étoient fréquentes. Une politique soupçonneuse affoiblissoit le caractère de ces jeunes gens, afin qu'ils ne fussent pas capables d'un crime. De-là cette pensée atroce d'un Poëte Oriental, que *les peres, pendant la vie de leurs fils, donnent toute leur tendresse à leurs petits-fils, parce qu'ils aiment en eux les ennemis de leurs ennemis.*

Les Mogols n'avoient plus rien de ces mœurs fortes qu'ils avoient apportées de leurs montagnes. Ceux d'entre eux qui parvenoient à quelque place importante, ou à de grandes richesses, changeoient

de domicile suivant les saisons. Dans ces retraites plus ou moins délicieuses, ils n'occupoient que des maisons bâties d'argille & de terre, mais dont l'intérieur respiroit toute la mollesse Asiatique, tout le faste des Cours les plus corrompues. Par-tout où les hommes ne peuvent élever une fortune stable, ni la transmettre à leurs descendants, ils se hâtent de rassembler toutes leurs jouissances dans le seul moment dont ils soient sûrs. Ils épuisent au milieu des parfums & des femmes, & tous les plaisirs & tout leur être.

L'Empire Mogol étoit dans cet état de foiblesse, lorsqu'il fut attaqué en 1738 par le fameux Nadercha, plus connu parmi nous sous le nom de Thamas Koulikan. Les innombrables milices de l'Inde se disperserent sans résistance devant cent mille Persans, comme ces mêmes Persans avoient été autrefois dissipés devant trente mille Grecs instruits par Alexandre. Thamas entra victorieux dans Delhy, reçut les soumissions de Muhammet, permit à cet imbécille Monarque de vivre & de régner, réunit à la Perse les Provinces qui étoient à sa bienséance, & se retira chargé d'un butin immense & des dépouilles de l'Indostan.

Muhammet, méprisé de son vainqueur, le fut encore plus par ses sujets. Les Grands ne voulurent plus relever du vassal d'un Roi de Perse. Les Nababes devinrent indépendantes, & ne furent plus soumises qu'à un léger tribut. Inutilement l'Empereur exigea qu'elles continuaissent d'être amovibles. Chaque Nabab employoit la force pour rendre sa place héréditaire, & le fer décidoit de tout. La guerre se faisoit continuellement entre le maître & les sujets, sans être traitée de rébellion. Quiconque put payer un corps de troupes, prétendit à une souveraineté La seule formalité qu'on observoit,

c'étoit de contrefaire le feing de l'Empereur dans un *firman* ou brevet d'investiture. L'usurpateur se le faisoit apporter, & le recevoit à genoux. Cette comédie étoit nécessaire pour en imposer au peuple, qui respectoit encore assez la famille de Tamerlan, pour vouloir que toute espece d'autorité parût au moins émaner d'elle.

Ainsi la discorde, l'ambition & l'anarchie désoient cette belle contrée de l'Indostan. Les crimes étoient d'autant plus aisés à cacher, que les Grands de l'Empire étoient accoutumés à n'écrire jamais qu'en termes équivoques, & n'employoient que des agents obscurs qu'ils défavouoient quand il le falloit. L'assassinat & le poison devinrent des forfaits communs qu'on ensevelissoit dans l'ombre de ces palais impénétrables remplis de fatellites prêts à tout oser au moindre signal de leur maître.

Les troupes étrangères appellées par les différents partis, mirent le comble au désastre de ce malheureux pays. Elles en emportoient les richesses, ou forçoient les peuples à les enfouir. Ainsi disparurent peu-à-peu ces trésors amassés pendant tant de siècles. Le découragement devint général. La terre ne fut plus cultivée, & les manufactures languirent. Les peuples ne vouloient plus travailler pour des étrangers déprédateurs, ou pour des oppresseurs domestiques. La misere & la famine se firent sentir. Ces calamités qui, depuis dix ans, ravageoient les Provinces de l'Empire, alloient s'étendre jusqu'à la côte de Coromandel. Le sage Nizam-Elmoulouk, Souba du Décan, n'étoit plus. Sa prudence & ses talents avoient fait fleurir la partie de l'Inde où il commandoit. Les négociants d'Europe craignirent que leur commerce ne tombât, lorsqu'il n'auroit plus cet abri. Contre ce danger,

ils ne voyoient de ressource que la propriété d'un terroir assez vaste pour contenir un nombre de manufacturiers suffisant pour former leurs cargaisons.

Dupleix fut le premier qui vit la possibilité de réaliser ce souhait. La guerre avoit amené à Pondichery des troupes nombreuses, avec lesquelles il espéra de se procurer par des conquêtes rapides, des avantages plus considérables que les nations rivales n'en avoient obtenus par une conduite suivie & réfléchie.

XXII.
Moyens
employés
par les Français pour
se procurer
de grandes
possessions
dans l'Inde.

Depuis long-temps, il étudioit le caractère des Mogols, leurs intrigues, leurs intérêts politiques. Il avoit acquis sur ces objets des lumières, qui auroient pu étonner dans un homme élevé à la Cour de Delhy. Ces connoissances profondément combinées, l'avoient convaincu qu'il pouvoit se donner une influence principale dans les affaires de l'Indostan, peut-être en devenir l'arbitre. La trempe de son ame, qui le portoit à vouloir au-delà même de ce qu'il pouvoit, donnoit une nouvelle force à ses réflexions. Rien ne l'effrayoit dans le grand rôle qu'il se dispoisoit à jouer à six mille lieues de sa patrie. Inutilement voulut-on lui en faire craindre les dangers. Il n'étoit frappé que de l'avantage glorieux d'assurer à la France une domination nouvelle au milieu de l'Asie; de la mettre en état, par les revenus qui y seroient attachés, de couvrir les fraix de commerce & les dépenses de souveraineté; de l'affranchir même du tribut que notre luxe paye à l'industrie des Indiens, en procurant au Royaume des cargaisons riches & nombreuses, qui ne seroient achetées par aucune exportation d'argent, mais dont le fonds seroit fait par la surabondance des nouveaux revenus. Plein de ce grand projet, Dupleix faisoit avec empresse-

ment la première occasion qui se présenta de l'exécuter; & bientôt il osa disposer de la Soubabie du Décan, de la Nababie du Carnate, en faveur de deux hommes prêts à tous les sacrifices qu'il exigeroit.

La Soubabie du Décan est une vice-Royauté composée de plusieurs Provinces qui formoient autrefois des Etats indépendants. Elle s'étend depuis le cap Comorin jusqu'au Gange. Celui qui occupe cette grande place, a inspection sur tous les Princes Indiens, sur tous les gouvernements Mogols qui sont dans l'étendue de sa juridiction; & c'est dans ses mains que sont déposées les contributions qui doivent enrichir le trésor public. Il peut obliger ses subalternes de le suivre dans toutes les expéditions militaires qu'il juge à propos de faire dans les contrées soumises à ses commandements; mais sans un ordre formel du chef de l'Empire, il ne lui est pas permis de les conduire sur un territoire étranger.

La Soubabie de Décan étant devenue vacante en 1748, Dupleix, après une suite d'événements & de révolutions, où la corruption des Mogols, la foiblesse des Indiens, l'audace des François, se firent également remarquer, en mit en possession au commencement de 1751, Salabetzingue, l'un des fils du dernier vice-Roi. Ce succès assuroit de grands avantages aux établissemens François répandus sur la côte de Coromandel; mais l'importance de Pondichery parut exiger des soins plus particuliers. Cette ville, située dans le Carnate, a des rapports si suivis & si immédiats avec le Nabab de cette riche contrée, qu'on crut nécessaire de procurer le gouvernement de la Province à un homme, sur l'affection & la dépendance duquel on pût compter. Le choix tomba sur Chandasaeb, connu par ses intrigues, par ses malheurs, par ses faits de guerre,

par un caractère ferme, & parent du dernier Nabab.

Pour prix de leurs services, les François se firent céder un territoire immense. A la tête de leurs acquisitions, étoit l'isle de Scheringham, formée par deux branches du Caveri. Cette isle, longue & fertile, doit son nom & sa célébrité à une pagode, qui est fortifiée comme la plupart des grands édifices destinés au culte public. Le temple est entouré de sept enclos quarrés, éloignés les uns des autres de trois cents cinquante pieds, & formés par des murs qui ont une assez grande élévation, & une épaisseur proportionnée. L'autel est au centre. Un seul monument de cette espece avec ses fortifications, & les mysteres & les richesses qu'il renferme, est plus propre à maintenir, à perpétuer une religion, que la multiplicité des temples & des Prêtres dispersés dans les villes, avec les sacrifices, les cérémonies, les prieres, les discours, qui, par leur nombre, leur publicité, leur fréquente répétition, sont exposés au rebut des sens fatigués, au mépris de la raison clairvoyante, à des profanations dangereuses, ou à un oubli, à un abandon que le clergé redoute encore plus que des sacrileges. Les Prêtres de l'Inde, aussi sages que ceux de l'Egypte, ont la politique de ne laisser pénétrer aucun étranger dans la pagode de Scheringham. A travers les fables qui enveloppent l'histoire de ce temple, il y a apparence qu'un philosophe savant qui pourroit y être admis, trouveroit dans les emblèmes, la forme & la construction de l'édifice, dans les pratiques superstitieuses & les traditions particulières à cette enceinte sacrée, des sources d'instruction & des lumières sur l'histoire des siècles les plus reculés. Des pèlerins de l'Indostan y viennent chercher l'absolution de leurs péchés, & ne se présen-

tent jamais fans une offrande proportionnée à leur fortune. Ces dons étoient encore si considérables au commencement du siècle, qu'ils faisoient subsister dans les douceurs d'une vie oisive & commode quarante mille personnes. Ces brames, malgré les gênes d'une assez grande subordination, étoient tellement satisfaits de leur situation, qu'ils quittoient rarement leur retraite, pour se précipiter dans les intrigues & la politique.

Indépendamment des autres avantages que Scheringham offroit aux François, ils y trouvoient une position qui devoit leur donner une grande influence dans les pays voisins, & un empire absolu sur le Tanjaour, qu'ils étoient les maîtres de priver quand ils le voudroient, des eaux nécessaires pour la culture de ses riz.

Karical & Pondichery virent augmenter chacune leur territoire, d'un espace de dix lieues & de quatre-vingts aldées. Si ces acquisitions n'étoient pas aussi considérables que celle de Scheringham pour l'influence dans les affaires générales, elles étoient bien plus avantageuses au commerce.

Mais c'étoit encore peu de chose, au prix du territoire qu'on gaignoit au Nord. Il embrassoit le Condavir, Mazulipatan, l'isle de Divy, & les quatre Provinces de Moutafanagar, d'Elour, de Ragimendry & de Chicakol. Des concessions de cette importance rendoient les François maîtres de la côte dans une étendue de six cents milles, & devoient leur donner des toiles supérieures à celles qui sortent de l'Indostan. Il est vrai qu'ils ne devoient jouir des quatre Provinces, qu'autant qu'ils entretiendroient au service du Souba le nombre de troupes dont on étoit convenu; mais cet engagement qui ne lioit que leur probité, ne les inquiétoit guere. Leur ambition dévorait d'avance

les trésors accumulés dans ces vastes contrées depuis tant de siècles.

L'ambition des François & leurs projets de conquête, alloient bien plus loin encore. Ils se proposoient de se faire céder la capitale des colonies Portugaises, & de s'emparer du triangle qui est entre Mazulipatan, Goa, & le cap Comorin.

En attendant que le temps fût venu de réaliser ces brillantes chimères, ils regardoient les honneurs qu'on prodiguoit personnellement à Dupleix, comme le présage des plus grandes prospérités. On n'ignore pas que toute colonie étrangère est plus ou moins odieuse aux indigènes; qu'il est dans les principes d'une conduite judicieuse, de chercher à diminuer cette aversion, & que le plus puissant moyen pour arriver à ce but, est d'adopter, autant qu'il est possible, les usages du pays où l'on veut vivre. Cette maxime généralement vraie, l'est sur-tout dans les contrées où l'on pense peu, & par conséquent aux Indes.

Le penchant que le chef des François avoit pour le faste Asiatique, l'affermissoit encore plus dans ces principes. Aussi fut-il comblé de joie, lorsqu'il se vit revêtu de la dignité de Nabab. Ce titre le rendoit l'égal de ceux dont on avoit été réduit jusqu'alors à briguer la protection, & lui donnoit une grande facilité pour préparer les révolutions qu'il jugeroit convenables aux grands intérêts qui lui étoient confiés. Il espéra encore davantage du gouvernement qu'il obtint de toutes les possessions Mogoles, dans un espace presque aussi étendu que la France entière. Tous les revenus de ces riches contrées devoient être déposés dans ses mains, sans qu'il fût obligé d'en rendre compte qu'au Souba même.

Quoique ces arrangements faits par des marchands

ne dussent pas être agréables à la Cour de Delhy, on craignit peu son ressentiment. Privée des secours d'hommes & d'argent, que les Soubas, les Nababs, les Rajas, ses moindres préposés se permettoient de lui refuser, elle se voyoit assaillie de tous les côtés.

Les Rajeputes, descendants de ces Indiens que combattit Alexandre, chassés de leurs terres par les Mogols, se sont réfugiés dans des montagnes presque inaccessibles. Des troubles continuels les mettent hors d'état de former des projets de conquête : mais dans les moments de repos que leur laissent leurs dissensions, ils font des incursions qui fatiguent un Empire épuisé.

Les Patanes sont des ennemis encore plus redoutables. Chassés par les Mogols de la plupart des trônes de l'Indostan, ils se sont réfugiés au pied du mont Imaïs, qui est une branche du Caucase. Ce séjour a singulièrement changé leurs mœurs, & leur a donné une férocité de caractère qu'ils n'avoient pas sous un ciel plus doux. La guerre est leur occupation la plus ordinaire. On les voit se ranger indifféremment sous les étendards des Princes Indiens ou Mahométans ; mais leur docilité n'égale pas leur valeur. De quelque crime qu'ils se soient rendus coupables, il est dangereux de les en punir, parce que l'esprit de vengeance les porte à l'affassinat quand ils sont foibles, & à la révolte, lorsque leur nombre peut les enhardir à des démarches audacieuses. Depuis que la puissance dominante a perdu sa force, la nation a secoué le joug. Ses Généraux ont même, il y a peu d'années, poussé leurs ravages jusqu'à Delhy, qu'ils n'ont abandonné qu'après un affreux pillage.

Au nord de l'Indostan, est une nation, qui, quoique nouvelle, & même parce qu'elle est nou-

velle, inspire encore plus de terreur. Ces peuples, connus sous le nom de Seiks, ont su se tirer des fers du despotisme & de la superstition, quoiqu'entourés de nations esclaves. On les dit sectateurs d'un philosophe du Thibet, qui leur donna des idées de liberté, & leur enseigna le déisme, sans aucun mélange de superstition. Ils se firent connoître au commencement du siècle; mais alors ils étoient moins regardés comme une nation que comme une secte. Durant les calamités de l'Empire Mogols, leur nombre s'accrut considérablement, par des apostats de toutes les religions qui vinrent se joindre à eux, & y chercher un asyle contre les vexations & les fureurs de leurs tyrans. Pour être admis dans cette société, il suffit de jurer une haine implacable à la monarchie. Il passe pour constant, que dans un temple est un autel sur lequel est placé le code de leur législation, à côté duquel on voit un sceptre & un poignard. Quatre vieillards sont élus, pour consulter dans l'occasion la loi, unique souverain de cette république. Les Seiks possèdent actuellement toute la Province de Punjal, la plus grande partie du Moultan & du Sinde, les deux rives de l'Indus depuis Cachemire jusqu'à Talta, & tout le pays du côté de Delhy, depuis Lahor jusqu'à Sirhind. Ils peuvent mettre sur pied une armée de soixante mille bons chevaux.

Mais de tous les ennemis du Mogol, il n'y en a pas d'aussi dangereux que les Marattes. Ces peuples, devenus depuis quelque temps si célèbres, occupoient, autant que l'obscurité de leur origine & de leur histoire permet de le conjecturer, plusieurs Provinces de l'Indostan, d'où la crainte ou les armes des Mogols les chasserent. Ils se réfugièrent dans les montagnes qui s'étendent depuis Surate jusqu'à Goa, & y formerent plusieurs peupla-

des, qui avec le temps se fondirent dans un seul Etat, dont Sattarah fut long-temps, & dont Ponah est maintenant la capitale. La plupart d'entre eux porteroient bientôt le vice & la licence à tous les excès qu'on doit attendre d'un peuple ignorant qui a secoué le joug des préjugés, sans mettre à leur place de bonnes loix & des lumieres. Dégoûtés des occupations louables & paisibles, ils ne respirerent que le brigandage. Cependant leurs rapines se bornoient à piller quelques villages, à détrouffer quelques caravanes, lorsque le Coromandel, pressé par Aurengzeb, les avertit de leurs forces, en implorant leurs secours.

A cette époque, on les vit sortir de leurs rochers, sur des chevaux petits & mal-faits, mais robustes & accoutumés à une mauvaise nourriture, à des chemins impraticables à des fatigues excessives. Un turban, une ceinture, un manteau, c'étoit tout l'équipage du cavalier Maratte. Ses provisions se réduisoient à un petit sac de riz, & à une bouteille de cuir remplie d'eau. Il n'avoit pour armes qu'un sabre d'une trempe excellente.

Malgré le secours de ces barbares, les Princes Indiens furent forcés de subir le joug d'Aurengzeb; mais le conquérant, lassé de lutter sans cesse contre des troupes irrégulières, qui portoient continuellement la destruction & le ravage dans les Provinces nouvellement asservies, se détermina à un traité qui auroit été honteux, si la nécessité, plus forte que le préjugé, les serments & les loix, ne l'avoit dicté. Il céda à perpétuité aux Marattes le droit de chotaye, ou la quatrième partie des revenus du Décan, Soubabie formée de toutes les usurpations qu'il avoit faites dans la péninsule.

Cette espece de tribut fut régulièrement payé tant que vécut Aurengzeb. Après sa mort, on le

donna, on le refusa, suivant qu'on étoit, ou qu'on n'étoit pas en force. Le soin de le lever attira les Marattes en corps d'armée jusques dans les lieux les plus éloignés de leurs montagnes. Leur audace s'est accrue dans l'anarchie de l'Indostan. Ils ont fait trembler l'Empire; ils en ont déposé les chefs; ils ont étendu leurs frontieres; ils ont accordé leur appui aux Rajas, aux Nababs qui cherchoient à se rendre indépendants. Leur influence a été sans bornes.

Tandis que la Cour de Delhy luttoit avec désavantage contre tant d'ennemis acharnés à sa ruine, M. de Buffy, qui, avec un foible corps de François & une armée Indienne, avoit conduit Salabetsingue à Aurengabad, sa capitale, s'occupoit avec succès du soin de l'affermir sur le trône où il l'avoit placé. L'imbécillité du Prince, les conspirations dont elle fut la cause, l'inquiétude des Marattes, les firmans qu'on avoit accordés à des rivaux, d'autres obstacles traverserent ses vues sans y rien changer. Il fit régner le protégé des François plus paisiblement que les circonstances ne permettoient de l'espérer, & il le maintint dans une indépendance absolue du chef de l'Empire.

La situation de Chandasaeb, nommé à la Nababie du Carnate, n'étoit pas si heureuse. Les Anglois, toujours opposés aux François, lui avoient suscité un rival nommé Mamet-Alikan. Le nom de ces deux Princes servit de voile aux deux nations, pour se faire une guerre vive. Elles combattoient pour la gloire, pour la richesse, pour servir les passions de leurs chefs, Dupleix & Saunders. La victoire passa souvent de l'un à l'autre camp. Les succès auroient été moins variés, si le Gouverneur de Madras eût eu plus de troupes, ou le Gouverneur de Pondichery de meilleurs Officiers. Tout portoit à douter lequel de ces deux hommes, à qui la na-

ture avoit donné le même caractère d'inflexibilité, finiroit par donner la loi : mais on étoit bien assuré qu'aucun ne la recevroit, tout le temps qu'il lui resteroit un soldat ou une roupie pour se soutenir. Cet épuisement même, malgré leurs efforts excessifs, paroissoit fort éloigné, parce qu'ils trouvoient l'un & l'autre dans leur haine & dans leur génie, des ressources que les plus habiles ne soupçonnoient pas. Il étoit manifeste que les troubles ne cesseroient point dans le Carnate, à moins que la paix n'y arrivât d'Europe; & l'on pouvoit craindre que le feu, concentré depuis six ans dans l'Inde, ne se communiquât au loin. Les Ministres de France & d'Angleterre dissipèrent ce danger, en ordonnant aux deux compagnies de se rapprocher. Elles firent un traité conditionnel qui commença par suspendre les hostilités dans les premiers jours de 1755, & qui devoit finir par établir entre elles une égalité entière de territoire, de force & de commerce à la côte de Coromandel & à celle d'Orixa. Cet arrangement n'avoit pas encore obtenu la sanction des Cours de Londres & de Versailles, lorsque de plus grands intérêts rallumerent le flambeau de la guerre entre les deux nations.

XXIII. La nouvelle de ce grand incendie, qui de l'Amérique septentrionale se communiqua à tout l'univers, arriva aux Indes dans un temps où les Anglois avoient à soutenir contre le Souba du Bengale une guerre très-embarrassante. Si les François avoient été alors ce qu'ils étoient quelques années auparavant, ils auroient joint leurs intérêts aux intérêts des naturels du pays. Des vues étroites & une politique mal combinée, leur firent desirer d'assurer par une convention formelle, une neutralité, qui, dans les dernières dissensions, avoit eu lieu sur les bords du Gange. Leur rival leur fit espérer cet ar-

Guerre entre les Anglois & les François. Les derniers perdent tous leurs établissements.

rangement, tant qu'il eut besoin de leur inaction. Mais aussi-tôt que ses succès l'eurent mis en état de donner la loi, il attaqua Chandernagor. La prise de cette place entraîna la ruine de tous les comptoirs qui lui étoient subordonnés, & elle mit les Anglois en état de faire passer des hommes, de l'argent, des vivres, des vaisseaux, à la côte de Coromandel, où les François venoient d'arriver avec des forces considérables de terre & de mer.

Ces forces destinées à couvrir les établissemens de leur nation, à détruire ceux de leur ennemi, étoient plus que suffisantes pour ce double objet. Il s'agissoit seulement d'en faire un usage raisonnable, & l'on s'égara dès les premiers pas. La preuve en est sensible.

Avant le commencement des hostilités, la compagnie possédoit aux côtes d'Orixa & de Coromandel, Mazulipatan avec cinq Provinces; un grand arrondissement autour de Pondichery, qui n'avoit eu long-temps qu'une langue de sable; un domaine à-peu-près égal près de Karical; & enfin l'isle de Scheringham. Ces possessions formoient quatre masses, trop éloignées les unes des autres pour s'étayer mutuellement. On y voyoit l'empreinte de l'esprit un peu décousu, & de l'imagination souvent gigantesque de Dupleix qui les avoit acquises.

Le vice de cette politique avoit pu être corrigé. Dupleix, qui rachetoit ses défauts par de grandes qualités, avoit amené les affaires au point de se faire offrir le gouvernement perpétuel du Carnate. C'étoit la Province de l'Empire Mogol la plus florissante. Des circonstances singulieres & heureuses lui avoient donné de suite trois Nababs de la même famille, qui avoient fixé un œil également vigilant sur la culture & sur l'industrie. La félicité générale avoit été le fruit d'une conduite si douce & si gé-

néreuse, & les revenus publics étoient montés à douze millions. On en auroit donné la fixieme partie à Salabetzingue, & le surplus seroit resté à la compagnie.

Si le Ministère & la direction, qui tour-à-tour vouloient & ne vouloient pas être une puissance dans l'Inde, avoient été capables d'une résolution ferme & invariable, & auroient pu ordonner à leur agent d'abandonner toutes les conquêtes éloignées, & de s'en tenir à ce grand établissement, seul, il devoit donner aux François une existence inébranlable, un état ferré & contigu, une quantité prodigieuse de marchandises, des vivres pour l'approvisionnement de leurs places fortes, des revenus suffisants pour entretenir un corps de troupes, qui les eût mis en état de braver la jalousie de leurs voisins, & la haine de leurs ennemis. Malheureusement pour eux, la Cour de Versailles ordonna qu'on refusât le Carnate, & les affaires resterent sur le pied où elles étoient avant cette proposition.

La situation étoit délicate. Peut-être n'y avoit-il que Dupleix qui pût s'y soutenir, ou à son défaut, l'Officier célèbre qui étoit entré le plus avant dans sa confiance, & qui avoit eu le plus de part à ses combinaisons. On en jugea autrement. Dupleix avoit été rappelé. Le Général qu'on chargea de la guerre de l'Inde, crut devoir renverser un édifice qu'il ne falloit qu'étayer dans des temps de trouble, & il publia ses idées avec un éclat qui ajoutoit beaucoup à l'imprudence de ses résolutions.

Cet homme, dont le caractère indomptable étoit presque toujours en contradiction avec les circonstances, n'avoit reçu de la nature aucune des qualités propres au commandement. Dominé par une imagination sombre, impétueuse, irrégulière, ses discours & ses projets, ses projets & ses démarches formoient

formoient un contraste continuel. Emporté, soupçonneux, jaloux, absolu à l'excès, il inspira une méfiance, un découragement universels; il excita des haines qui ne sont pas assoupies. Ses opérations militaires, son administration civile, ses combinaisons politiques : tout se ressentit du désordre de ses idées.

L'évacuation de l'isle de Scheringham fut la principale cause des malheurs de la guerre de Tanjaour. On perdit Mazulipatan & les provinces du Nord, pour avoir renoncé à l'alliance de Salaberingue. Les petites Puissances du Carnate ne respectant plus dans les François le caractère de leur ancien ami, le Souba du Décan, acheverent de tout perdre, en embrassant d'autres intérêts.

D'un autre côté, l'escadre Françoisise, supérieure à celle des Anglois, l'avoit combattue trois fois sans avoir pu la vaincre, & elle avoit fini par la laisser la maîtresse de la mer. Cet abandon décida la perte de l'Inde. Pondichery, livré aux horreurs de la famine, fut obligé de se rendre le 15 Janvier 1761. Lally avoit corrigé la veille un projet de capitulation dressé par le Conseil. Il avoit nommé des députés pour la porter au camp ennemi; & par une contradiction qui le peint, mais dont les suites ont été fatales, il chargea ces mêmes députés d'une lettre pour le Général Anglois, auquel il marquoit, *qu'il ne vouloit point de capitulation, parce que les Anglois étoient gens à ne pas la tenir.*

En prenant possession de la place, le conquérant fit embarquer pour l'Europe, non-seulement les troupes qui l'avoient défendue, mais encore tous les François attachés au service de la compagnie. On poussa plus loin la vengeance. Pondichery fut détruit, & cette ville superbe ne fut plus qu'un monceau de ruines.

Ceux de ses habitants qu'on avoit transportés en France, y arriverent avec le désespoir d'avoir perdu leur fortune, & d'avoir vu, en s'éloignant du rivage, leurs maisons renversées. Ils remplirent Paris de leurs cris; ils dénoncerent leur chef à l'indignation publique; ils le présentèrent au gouvernement comme l'auteur de tous les maux, comme la cause unique de la perte d'une colonie florissante. Lally fut arrêté; le Parlement instruisit son procès. Il avoit été accusé de haute trahison & de concussions. La première de ces accusations fut reconnue absolument fausse; la seconde resta sans preuves; & cependant Lally fut condamné à perdre la tête.

Nous demanderons, au nom de l'humanité, quel étoit son crime dans l'ordre des loix? Le glaive redoutable de la justice n'a point été déposé dans les mains des magistrats, pour venger des haines particulières, ni même pour suivre les mouvements de l'indignation publique. C'est à la loi seule qu'il appartient de marquer les victimes; & si les clameurs d'une multitude aveugle & passionnée pouvoit décider les juges à prononcer une peine capitale, l'innocence prendroit la place du crime, & il n'y auroit plus de sûreté pour le citoyen. Analysons l'arrêt sur ce point de vue.

Il déclare Lally convaincu d'avoir trahi les intérêts du Roi, de son Etat, & de la compagnie des Indes. Qu'est-ce que trahir les intérêts? Où est la loi qui ordonne la peine de mort, pour ce délit vague & indéfini? Il n'en existe, il ne peut en exister aucune. La disgrâce du Prince, le mépris de la nation, l'opprobre public, sont les châtimens destinés à l'homme incapable ou insensé, qui a mal servi l'Etat: mais la mort, & la mort sur l'échafaud, pour la mériter, il faut des crimes d'un autre genre,

L'arrêt déclare encore Lally convaincu de vexations, d'exactions, d'abus d'autorité. Nous n'en doutons pas; il en a commis sans nombre. Il a employé des moyens violents pour se procurer des ressources pécuniaires: mais cet argent a été versé dans le trésor public. Il a vexé, il a tourmenté des citoyens: mais il n'a point attenté à leur vie, il n'a point attenté à leur honneur. Il a fait dresser des gibets dans la place publique; mais il n'y a fait attacher personne.

Dans la vérité, c'étoit un fou noir & dangereux; un homme odieux & méprisable; un homme essentiellement incapable de commander aux autres. Mais ce n'étoit ni un concussionnaire, ni un traître; & pour nous servir de l'expression d'un philosophe dont les vertus font honneur à l'humanité: *Tout le monde avoit droit d'assommer Lally, excepté le bourreau.*

Les disgrâces qu'éprouvoient les François en Asie avoient été prévues par tous les observateurs, qui réfléchissoient sur la corruption de cette nation. Ses mœurs avoient sur-tout dégénéré dans le climat voluptueux des Indes. Les guerres que Dupleix avoit faites dans l'intérieur des terres, avoient commencé un assez grand nombre de fortunes. Les dons que Salabetzingue prodigua à ceux qui le conduisirent triomphant dans sa capitale, & l'affermirent sur le trône, les multiplierent & les augmentèrent. Les Officiers qui n'avoient pas partagé le péril, la gloire, les avantages de ces expéditions brillantes, cherchèrent à se consoler de leur malheur, en réduisant à la moitié le nombre des Cipayes qu'ils devoient avoir, & dont ils pouvoient facilement détourner la solde, parce qu'on leur en laissoit la manutention. Les commis à qui ces ressources étoient interdites, débitant les marchandises

XXIV.

Sources des malheurs éprouvés par les François.

sés envoyées d'Europe, ne rendoient à la compagnie que la moindre partie d'un bénéfice qu'elle auroit dû avoir entier, & lui revendoient fort cher celles de l'Inde, qu'elle auroit dû recevoir de la première main. Ceux qui étoient chargés de l'administration de quelque possession, l'affermoient eux-mêmes sous des noms Indiens, ou la donnoient à vil prix, parce qu'ils avoient reçu d'avance une gratification considérable; souvent même ils retenoient tout le revenu de ces possessions, en supposant des violences & des ravages qui avoient rendu impossible le recouvrement. Toutes les entreprises, de quelque nature qu'elles fussent, s'accordoient clandestinement: elles étoient la proie des employés qui avoient su se rendre redoutables, ou de ceux qui jouissoient de plus de faveur & de fortune. L'abus solennel aux Indes de faire & de recevoir des présents à chaque traité, avoit multiplié les engagements sans nécessité. Les navigateurs qui abordoient dans ces climats, éblouis des fortunes qu'ils voyoient quadrupler d'un voyage à l'autre, ne voulurent plus regarder les vaisseaux dont on leur confioit le commandement, que comme une voie de trafic & de richesse qui leur étoit ouverte. La corruption fut portée à son comble par les gens de qualité, avilis & ruinés, qui sur ce qu'ils voyoient, sur ce qu'ils entendoient dire, voulurent passer en Asie, dans l'espérance d'y rétablir leurs affaires ou d'y continuer avec impunité leurs dérèglements. La conduite personnelle des directeurs les mettoit dans la nécessité de fermer les yeux sur tous ces désordres. On leur reprochoit de ne voir dans leur place que le crédit, l'argent, le pouvoir qu'elle leur donnoit. On leur reprochoit de livrer les postes les plus importants à des parents sans mœurs, sans application, sans capacité.

On leur reprochoit de multiplier sans cesse & sans mesures le nombre des facteurs, pour se ménager des protecteurs à la ville & à la Cour. Enfin, on leur reprochoit de fournir eux-mêmes ce qu'on auroit obtenu ailleurs à un prix plus modique, & de meilleure qualité. Soit que le gouvernement ignorât ces excès, soit qu'il n'eût pas le courage de les réprimer; il fut, par son aveuglement, ou par sa foiblesse, complice en quelque sorte de la ruine des affaires de la nation dans l'Inde. On pourroit même sans injustice l'accuser d'en avoir été la cause principale, par les instruments foibles ou infidèles qu'il employa pour diriger, pour défendre une colonie importante, qui n'avoit pas moins à craindre de sa corruption, que des flottes & des armées Angloises.

Le poids des malheurs qui accabloient la compagnie dans l'Orient, étoit augmenté par la situation non moins fâcheuse où elle se trouvoit en Europe. Il fallut tracer ce double tableau aux actionnaires. Cette vérité amena le désespoir, & ce désespoir enfanta cent systêmes, la plupart absurdes. On passoit rapidement de l'un à l'autre, sans qu'aucun pût fixer des esprits pleins d'incertitude & de défiance. Des moments précieux se passoient en reproches & en invectives. L'aigreur nuisoit aux délibérations. Personne ne pouvoit prévoir où tant de convulsions aboutiroient. Les orages se calment enfin, les cœurs s'ouvrent à l'espérance. La compagnie, que les ennemis de tout privilege exclusif desiroient de voir abolie, & dont tant d'intérêts particuliers avoient juré la ruine, est maintenue; & ce qui étoit indispensable, on la réforme.

Parmi les causes qui avoient précipité la compagnie dans l'abyme où elle se trouvoit, il y en avoit une regardée depuis long-temps comme la

XXV.

Mesures que
l'on prend
en France
pour le ré-
tablissement
des affaires
dans l'Inde.

source de toutes les autres : c'étoit la dépendance , ou plutôt la servitude où le gouvernement tenoit ce grand corps depuis près d'un demi-siècle.

Dès 1723 , la Cour avoit elle-même choisi les directeurs. En 1730 , un Commissaire du Roi fut introduit dans l'administration de la compagnie. Dès-lors , plus de liberté dans les délibérations ; plus de relation entre les administrateurs & les propriétaires ; aucun rapport immédiat entre les administrateurs & le gouvernement. Tout se dirigea par l'influence & suivant les vues de l'homme de la Cour. Le mystère , ce voile dangereux d'une administration arbitraire , couvrit toutes les opérations ; & ce ne fut qu'en 1744 qu'on assembla les actionnaires. Ils furent autorisés à nommer des syndics , & à faire tous les ans une assemblée générale : mais ils n'en furent pas mieux instruits de leurs affaires , ni plus maîtres de les diriger. Le Prince continua à nommer les directeurs ; & au-lieu d'un Commissaire qu'il avoit eu jusqu'alors dans la compagnie , il voulut en avoir deux.

Dès ce moment , il y eut deux partis. Chacun des Commissaires forma des projets différents , adopta des protégés , chercha à faire prévaloir ses vues. De-là les divisions , les intrigues , les délations , les haines dont le foyer étoit à Paris , mais qui s'étendirent jusqu'aux Indes , & qui y éclatèrent d'une manière si funeste pour la nation.

Le Ministère , frappé de tant d'abus , & fatigué de ces guerres interminables , y chercha un remède. Il crut l'avoir trouvé en nommant un troisième Commissaire. Cet expédient ne fit qu'augmenter le mal. Le despotisme avoit régné lorsqu'il n'y en avoit qu'un ; la division , lorsqu'il y en eut deux : mais dès l'instant qu'il y en eut trois , tout tomba dans l'anarchie. On revint à n'en avoir que deux , qu'on

tâcha de concilier le mieux qu'on put ; & il n'y en avoit même qu'un en 1764, lorsque les actionnaires demanderent qu'on appellât la compagnie à son essence, en lui rendant sa liberté.

Ils oferent dire au gouvernement que c'étoit à lui à s'imputer les malheurs & les fautes de la compagnie, puisque les actionnaires n'avoient pris aucune part à la conduite de leurs affaires : qu'elles ne pouvoient être dirigées vers le but le plus utile pour eux & pour l'Etat, qu'autant qu'elles le feroient librement, & qu'on établiroit des relations immédiates entre les propriétaires & les administrateurs, entre les administrateurs & le Ministère : que toutes les fois qu'il y auroit un intermédiaire, les ordres donnés d'une part, & les représentations faites de l'autre, recevroit nécessairement en passant par ses mains, l'impression de ses vues particulières & de sa volonté personnelle ; en sorte qu'il feroit toujours le véritable & l'unique administrateur de la compagnie : qu'un administrateur de cette nature, toujours sans intérêt, souvent sans lumières, sacrifieroit perpétuellement à l'éclat passager de son administration, & à la faveur des gens en place, le bien & l'avantage réel du commerce : qu'on devoit tout attendre au contraire d'une administration libre, choisie par les propriétaires, éclairée par eux, agissant avec eux, & loin de laquelle on écarteroit constamment toute idée de gêne & de contrainte.

Ces raisons furent senties par le gouvernement. Il assura à la compagnie sa liberté par un édit solennel, & l'on fit quelques réglemens pour donner une nouvelle forme à son administration.

Le but de ces institutions étoit que la compagnie ne fût plus conduite par des hommes, qui souvent n'étoient pas dignes d'en être les facteurs : que le gouvernement ne s'en mêlât que pour la

protéger : qu'elle fût également préservée & de la servitude, sous laquelle elle avoit constamment gémi, & de l'esprit de mystère qui avoit perpétué la corruption : qu'il y eût des relations continuelles entre les administrateurs & les actionnaires : que Paris, privé de l'avantage dont jouissent les capitales des autres nations commerçantes, celui d'être un port de mer, pût s'instruire du commerce dans des assemblées libres & paisibles : que le citoyen s'y formât enfin des idées justes de ce lien puissant de toutes les nations, & qu'il apprît, en s'éclairant sur les sources de la prospérité publique, à respecter le négociant dont les opérations y contribuent, ainsi qu'à mépriser les professions qui la détruisent.

Les événements qui suivirent ces sages institutions eurent quelque éclat. On remarqua de tous côtés une grande activité. Durant les cinq années que dura la nouvelle administration, les ventes s'élevèrent annuellement à près de 18,000,000 livres. Elles n'avoient pas été si considérables, dans les temps qu'on avoit regardés comme les plus brillants, puisque depuis 1726 jusques & y compris 1756, elles n'étoient montées qu'à 437,376,284 livres : ce qui faisoit, année commune, paix & guerre, 14,108,912 livres.

Cependant cette apparente prospérité couvroit des abymes. Lorsqu'on en soupçonna l'existence, & qu'on voulut les approfondir, il se trouva que la compagnie, à la reprise de son commerce, étoit plus endettée qu'on ne l'avoit cru. C'est un événement ordinaire à tous les corps marchands qui ont des affaires compliquées, étendues, éloignées. Presque jamais ils n'ont une idée juste de leur situation. On attribuera, si l'on veut, ce vice à l'infidélité, à la négligence, à l'incapacité de ses agents : toujours fera-t-il vrai qu'il existe presque généralement. Le

malheur des guerres augmente encore la confusion. Celle que les François venoient de soutenir dans l'Inde, avoit été longue & malheureuse. Les dépenses & les déprédations n'en étoient qu'imparfaitement connues; & la compagnie recommença ses opérations en comptant sur un plus grand capital qu'elle ne l'avoit.

Cette erreur, ruineuse en elle-même, fut suivie d'autres erreurs funestes, où l'on tomba peut-être pour n'avoir pas assez réfléchi sur les révolutions arrivées depuis peu dans l'Inde. On espéra que les ventes de la compagnie s'éleveroient à 25,000,000 livres, & elles restèrent au-dessous de 18,000,000 livres. On espéra que les marchandises d'Europe seroient vendues cinquante pour cent de plus qu'elles n'avoient coûté, & à peine rendirent-elles leur prix originaire. On espéra un bénéfice de cent pour cent sur les productions qu'on rapportoit dans nos climats, & il ne fut pas de soixante-douze.

Tous ces mécomptes avoient leur source dans la ruine de la considération Françoisise dans l'Inde, & dans le pouvoir exorbitant de la nation conquérante, qui venoit d'affervir ces régions éloignées: dans la nécessité où l'on étoit réduit de recevoir souvent à crédit de mauvaises marchandises des négociants Anglois, qui cherchoient à faire passer en Europe les fortunes immenses qu'ils avoient faites en Asie; dans l'impossibilité de se procurer les fonds nécessaires au commerce, sans en donner un intérêt exorbitant: dans l'obligation d'approvisionner les isles de France & de Bourbon, avances dont la compagnie fut tard & mal payée par le gouvernement, ainsi que de la gratification qu'on lui avoit accordée pour ses exportations & ses importations.

Enfin, dans le plan des administrateurs, les dé

penfes nécessaires pour l'exploitation du commerce & celles de la souveraineté, ne devoient pas excéder, chaque année, 4,000,000 livres; & elles en coûterent plus de huit. Les dernières même pouvoient aller plus loin dans la suite, étant susceptibles par leur nature de s'étendre & de s'accroître suivant les vues politiques du Monarque, unique juge de leur importance & de leur nécessité.

Il étoit impossible que, dans cet état de choses, la compagnie ne dérangeât de plus en plus ses affaires. Sa ruine & celle de ses créanciers alloit être consommée, lorsque le gouvernement, averti par des emprunts qui se renouvelloient sans cesse, voulut être instruit de sa situation. Il ne l'eut pas plutôt connue, qu'il jugea devoir suspendre le privilège exclusif du commerce des Indes. Il faut voir quel étoit alors l'état de la compagnie.

XXVI.
Le privilège de la compagnie est suspendu. Sa situation à cette époque.

Avant 1764, il existoit cinquante mille deux cents soixante-huit actions. A cette époque, le Ministère qui, en 1746, 1747 & 1748, avoit abandonné aux actionnaires le produit des actions & des billets d'emprunt qui lui appartenoient, leur sacrifia les billets & les actions même, les uns & les autres au nombre de onze mille huit cents trente-cinq, pour les indemniser des dépenses qu'ils avoient faites durant la dernière guerre. Ces actions ayant été annullées, il n'en resta que trente-huit mille quatre cents trente-deux.

Les besoins de la compagnie firent décider dans la suite un appel de 400 livres par action. Plus de trente-quatre mille actions remplirent cette obligation. Les quatre mille qui s'en étoient dispensées ayant été réduites aux termes de l'édit, qui avoit autorisé l'appel, aux cinq huitièmes de la valeur de celles qui y avoient satisfait; le nombre total se trouva réduit, par l'effet de cette opération, à

trente-six mille neuf cents vingt actions entieres & six huitiemes.

Le dividende des actions de la compagnie de France a varié, comme celui des autres compagnies, suivant les circonstances. Il fut de 100 liv. en 1722. Depuis 1723 jusqu'en 1745, de 150 liv. Depuis 1746 jusqu'en 1749, de 70 livres. Depuis 1750 jusqu'en 1758, de 80 liv. Depuis 1759 jusqu'en 1763, de 40 liv. Il ne fut que de 20 liv. en 1764. Ces détails démontrent que le dividende & la valeur de l'action qui s'y proportionnoit toujours, étoient nécessairement assujettis au hasard du commerce, & au flux & reflux de l'opinion publique. De-là ces écarts prodigieux, qui tantôt élevoient, tantôt abaissoient le prix de l'action, qui de deux cents pistoles la réduisoient à cent dans la même année; qui la reportoient ensuite à 1800 liv., pour la faire retomber à 700 livres quelque temps après. Cependant, au milieu de ces révolutions, les capitaux de la compagnie étoient presque toujours les mêmes. Mais c'est un calcul que le public ne fait jamais. La circonstance du moment le détermine; & dans sa confiance comme dans ses craintes, il va toujours au-delà du but.

Les actionnaires, perpétuellement exposés à voir leur fortune diminuer de moitié en un jour, ne voulurent plus courir les hasards d'une pareille situation. En faisant de nouveaux fonds pour la reprise du commerce, ils demanderent à mettre à couvert tout ce qui leur restoit de leur bien; de maniere que dans tous les temps, l'action eût un capital fixe, & une rente assurée. Le gouvernement consacra cet arrangement par son édit du mois d'Août 1764. L'article treizieme porte expressément, que, pour assurer aux actionnaires un sort

fixe, stable & indépendant de tout événement futur du commerce, il sera détaché de la portion du contrat qui se trouvoit libre alors, le fonds nécessaire pour former à chaque action un capital de 1600 liv. & un intérêt de 80 livres, *sans que cet intérêt & ce capital soient tenus de répondre, en aucun cas & pour quelque cause que ce soit, des engagements que la compagnie pourroit contracter postérieurement à cet édit.*

La compagnie devoit donc pour trente-six mille neuf cents vingt actions & six huitièmes, sur le pied de 80 liv. par action, un intérêt de 2,953,660 liv. Elle payoit pour ses différents contrats 2,727,506 livres; ce qui faisoit en tout 5,681,166 livres de rentes perpétuelles. Les rentes viagères montoient à 3,074,899 liv. Ainsi la totalité des rentes viagères & perpétuelles, formoient une somme de 8,756,065 livres. On va voir maintenant quels étoient les moyens de la compagnie pour faire face à des engagements si considérables.

Ce grand corps, beaucoup trop mêlé dans les opérations de Law, avoit prêté au fisc 90,000,000 livres. A la chute du système, on lui abandonna pour son paiement la vente exclusive du tabac, qui rendoit alors 3,000,000 livres par an : mais il ne lui restoit aucun fonds pour son commerce. Aussi son inaction dura-t-elle jusqu'en 1726, que le gouvernement vint à son secours. La célérité de ses progrès étonna toutes les nations. L'effort qu'il prenoit sembloit devoir l'élever au-dessus des compagnies les plus florissantes. Cette opinion, qui étoit générale, enhardissoit les actionnaires à se plaindre de ce qu'on ne doubloit pas, qu'on ne triploit pas les répartitions. Ils croyoient, & le public croyoit avec eux, que le trésor du Prince s'enrichissoit de leurs dépouilles. Le profond mystère sous lequel on en-

sevelissoit le secret des opérations, donnoit beaucoup de force à ces conjonctures.

Le commencement des hostilités entre la France & l'Angleterre, en 1744, rompit le charme. Le Ministère, trop gêné dans ses affaires pour faire des sacrifices à la compagnie, l'abandonna à elle-même. On fut alors bien surpris de voir tout prêt à s'écrouler, ce colosse, qui n'avoit point éprouvé de secousses, & dont tous les malheurs se réduisoient à la perte de deux vaisseaux d'une valeur médiocre. C'en étoit fait de son sort, si, en 1747, le gouvernement ne se fût reconnu débiteur envers la compagnie de 180,000,000 livres, dont il s'obligeoit de lui payer à perpétuité l'intérêt au denier vingt. Cet engagement, qui devoit lui tenir lieu de la vente exclusive du tabac, est un point si important dans son histoire, qu'on ne le trouveroit pas assez éclairci, si nous ne reprenions les choses de plus haut.

L'usage du tabac, introduit en Europe après la découverte de l'Amérique, ne fit pas en France des progrès rapides. La consommation en étoit si bornée, que le premier bail, qui commença le premier Décembre 1674, & qui finit le premier Octobre 1680, ne rendit au gouvernement que 500,000 livres les deux premières années, & 600,000 livres les quatre dernières; quoiqu'on eût joint à ce privilège le droit de marque sur l'étain. Cette ferme fut confondue dans les fermes générales jusqu'en 1691, qu'elle y resta encore unie: mais elle y fut comprise pour 1,500,000 livres par an. En 1697, elle redevint une ferme particulière aux mêmes conditions, jusqu'en 1709, où elle reçut une augmentation de 100,000 livres jusqu'en 1715. Elle ne fut alors renouvelée que pour trois années, dont les deux premières devoient rendre 2,000,000 liv., & la dernière 200,000 livres de plus. A cette épo-

que, elle fut élevée à 4,020,000 livres par an : mais cet arrangement ne dura que du premier Octobre 1718, au premier Juin 1720. Le tabac devint marchand dans toute l'étendue du Royaume, & resta sur ce pied jusqu'au premier Septembre 1721. Les particuliers en firent, dans ce court intervalle, de si gran des provisions, que lorsqu'on voulut rétablir cette ferme, on ne put la porter qu'à un prix modique. Ce bail, qui étoit le onzieme, devoit durer neuf ans, à commencer du premier Septembre 1721, au premier Octobre 1730. Les fermiers donnoient pour les treize premiers mois, 1,300,000 livres : 1,000,000 livres pour la seconde année; 2,560,000 livres pour la troisieme année, & 3,000,000 liv. pour chacune des six dernieres. Cet arrangement n'eut pas lieu, parce que la compagnie des Indes, à qui le gouvernement devoit 90,000,000 livres portées au trésor royal en 1717, demanda la ferme du tabac, qui lui avoit été alors aliénée à perpétuité, & dont des événements particuliers l'avoient empêché de jouir. Sa requête fut trouvée juste, & l'on lui adjugea ce qu'elle sollicitoit avec la plus grande vivacité.

Elle régît, par elle-même, cette ferme, depuis le premier Octobre 1723, jusqu'au dernier Septembre 1730. Le produit durant cet espace, fut de 50,083,967 liv. 11 sols 9 deniers; ce qui faisoit par an 7,154,852 liv. 10 sols 3 deniers; sur quoi il falloit déduire chaque année, pour les fraix d'exploitation, 3,042,963 livres 19 sols 6 deniers.

Ces fraix énormes firent juger qu'une affaire qui devenoit tous les jours plus considérable, seroit mieux entre les mains des fermiers-généraux, qui la conduiroient avec moins de dépense, par le moyen des commis qu'ils avoient pour d'autres usages. La compagnie leur en fit un bail pour huit

années. Ils s'engagerent à lui payer, 7,500,000 liv. pour chacune des quatre premières années, & 8,000,000 livres pour chacune des quatre dernières. Ce bail fut continué sur le même pied jusqu'au mois de Juin 1747, & le Roi promit de tenir compte à la compagnie de l'augmentation de produit, lorsqu'elle seroit connue & constatée.

A cette époque, le Roi réunit la ferme du tabac à ses autres droits, en créant & aliénant au profit de la compagnie 9,000,000 livres de rente perpétuelle, au principal de 180,000,000 livres. On crut lui devoir ce grand dédommagement pour l'ancienne dette de 90,000,000 livres; pour l'excédent du produit de la ferme du tabac, depuis 1738 jusqu'en 1747; & pour l'indemniser des dépenses faites pour la traite des negres, des pertes souffertes pendant la guerre, de la rétrocession du privilege exclusif du commerce de Saint-Domingue, de la non-jouissance du droit de tonneau, dont le payement avoit été suspendu depuis 1731. Ce traitement a paru cependant insuffisant à quelques actionnaires, qui sont parvenus à découvrir que depuis 1758, il s'est vendu annuellement dans le Royaume, onze millions sept cents mille livres de tabac à un écu la livre, quoiqu'il n'eût coûté d'achat que 27 livres le cent pesant.

La nation pensa bien différemment. Elle accusa les administrateurs, qui déterminèrent le gouvernement à se reconnoître débiteur d'une somme si considérable, d'avoir immolé la fortune publique aux intérêts d'une société particulière. Un écrivain qui examineroit de nos jours si ce reproche étoit ou n'étoit pas fondé, passeroit pour un homme oisif. Cette discussion est devenue très-inutile, depuis que les vraies lumieres se sont répandues. Il suffira de remarquer que c'est avec les 9,000,000 liv. de

rente mal-à-propos sacrifiées par l'Etat, que la compagnie faisoit face aux 8,756,065 liv. dont elle étoit chargée; de maniere qu'il lui restoit encore environ 244,000 liv. de revenu libre.

Il est vrai qu'elle devoit en dettes chirographaires 74,505,000 livres: mais elle avoit dans son commerce, dans sa caisse ou dans ses recouvrements à faire, 70,733,000 livres. On conviendra qu'indépendamment de la différence dans les valeurs, il y en avoit dans les sûretés. En effet, le gouvernement devoit s'attendre à remplir tous les engagements de la compagnie. Cependant il a sauvé 10,000,000 livres, dont les titres de créance ou les créanciers ont malheureusement péri dans les révolutions si multipliées de l'Asie. Les pertes qu'on a faites sur ce qui étoit dû à la compagnie en Europe, en Amérique & dans les Indes, n'ont pas été beaucoup plus considérables; & si les isles de France & de Bourbon étoient jamais en état de payer les 7,106,000 livres qu'elles doivent, la lésion sur ce point n'auroit pas été fort considérable.

L'unique fortune de la compagnie consistoit donc en effets mobiliers ou immobiliers, pour environ 20,000,000 liv., & dans l'espérance de l'extinction des rentes viagères, qui, avec le temps, devoit lui donner 3,000,000 livres de revenu, dont la valeur actuelle pouvoit être assimilée à un capital libre de 30,000,000 livres.

Indépendamment de ces propriétés, la compagnie jouissoit de quelques droits qui lui étoient extrêmement utiles. On lui avoit accordé le commerce exclusif du café. Le bien général exigea que celui qui venoit des isles de l'Amérique, sortît de son privilège en 1736: mais il lui fut accordé en dédommagement une somme annuelle de 50,000 livres qui lui fut toujours payée. Le privilège même

du café de Moka, fut détruit en 1767. Le gouvernement ayant permis l'introduction de celui qui étoit tiré du Levant. La compagnie n'obtint à ce sujet aucune indemnité.

Elle avoit éprouvé l'année précédente une privation plus sensible. On lui avoit accordé en 1720 le droit de porter seule des esclaves dans les colonies d'Amérique. Le vice de ce système ne tarda pas à se faire sentir, & il fut décidé que tous les négociants du Royaume pourroient prendre part à ce trafic, à condition qu'ils ajouteroient une pistole par tête, aux 13 livres qu'avoit accordées le trésor royal. En supposant que les isles Françoises recevoient quinze mille noirs par an, il en résulroit un revenu de 345,000 livres pour la compagnie. Cet encouragement, qui lui étoit donné pour un commerce qu'elle ne faisoit pas, fut supprimé en 1767; mais remplacé par un équivalent moins déraisonnable.

La compagnie, au temps de sa formation, avoit obtenu une gratification de 50 livres pour chaque tonneau de marchandises qu'elle exporteroit, & une gratification de 75 livres pour chaque tonneau de marchandises qu'elle importeroit. Le Ministère, en lui ôtant ce qu'elle tiroit des negres, porta la gratification de chaque tonneau d'exportation à 75 liv., & à 80 liv. celle de chaque tonneau d'importation. Qu'on les évalue annuellement à six mille tonneaux, & l'on trouvera pour la compagnie un produit de plus de 1,000,000 liv. en y comprenant les 50,000 livres qu'elle recevoit pour les cafés.

En conservant ses revenus, la compagnie avoit vu diminuer ses dépenses. L'édit de 1764 avoit fait passer la propriété des isles de France & de Bourbon dans les mains du gouvernement, qui s'étoit imposé l'obligation de les fortifier & de les

défendre. Par cet arrangement, la compagnie s'étoit trouvée affranchie d'une dépense annuelle de 2,000,000 liv. fans que le commerce exclusif dont elle jouissoit dans ces deux colonies eût reçu la moindre atteinte.

Avec tant de moyens apparents de prospérité, la compagnie s'endettoit tous les jours. Elle n'auroit pu se soutenir que par le secours du gouvernement. Mais depuis quelque temps, le Conseil de Louis XV paroissoit envisager avec indifférence l'existence de ce grand corps. Il parut enfin un arrêt du Conseil, en date du 13 Août 1769, par lequel le Roi suspendoit le privilege exclusif de la compagnie des Indes, & accordoit à tous ses sujets la liberté de naviguer & de commercer au-delà du cap de Bonne-Espérance. Cependant en donnant cette liberté inattendue, le gouvernement crut devoir y apposer quelques conditions. L'arrêt qui ouvre cette nouvelle carrière aux armateurs particuliers, les assujettit à se munir de passe-ports qui doivent leur être délivrés gratuitement par les administrateurs de la compagnie des Indes; il les oblige à faire leur retour dans le port de l'Orient, exclusivement à tout autre; il établit un droit d'indult sur toutes les marchandises provenant des Indes; droit qui, par un second arrêt du Conseil, rendu le 6 Septembre suivant, fut fixé à cinq pour cent sur toutes les marchandises des Indes & de la Chine, & à trois pour cent sur toutes celles du crû des isles de France & de Bourbon.

XXVII.

La compagnie perd l'espérance de reprendre son commerce. Elle cede tous ses effets au gouvernement.

L'arrêt du 13 Août, en se bornant à suspendre le privilege de la compagnie, sembloit conserver aux actionnaires la faculté d'en reprendre l'exercice: mais ils n'en prévirent pas la possibilité, & ils se déterminèrent sagement à une liquidation qui pût assurer le sort de leurs créanciers, & les débris de leur fortune.

Ils offrirent au Roi de lui céder tous les vaisseaux de la compagnie, au nombre de trente; tous les magasins & les édifices qui lui appartenoient au port de l'Orient & aux Indes; la propriété de ses comptoirs & des aldées qui en dépendoient; tous ses effets de marine & de guerre; enfin, deux mille quatre cents cinquante esclaves qu'elle avoit aux isles. Ces objets furent évalués 30,000,000 livres par les actionnaires, qui demanderent en même-temps le paiement de 16,500,000 livres qui leur étoient dûs par le gouvernement.

Le Roi, en agréant la cession proposée, crut devoir en diminuer le prix, non pas que les choses qui en faisoient l'objet n'eussent une valeur plus considérable encore dans les mains de la compagnie, mais parce qu'en passant dans celles du gouvernement, elles devenoient pour lui une charge nouvelle. Ainsi, au-lieu de 46,500,000 livres demandées par les actionnaires, le Prince, pour s'acquitter en totalité avec eux, créa à leur profit, par son édit du mois de Janvier 1770, 1,200,000 livres de rentes perpétuelles, au principal de 30,000,000 livres.

Ce nouveau contrat servit d'hypothèque à un emprunt de 12,000,000 liv. en rentes viagères à dix pour cent, & par voie de loterie, que la compagnie fit dans le mois de Février suivant. L'objet de cet emprunt étoit de faire face aux engagements pris pour former les dernières expéditions: mais il ne suffisoit pas encore; & dans l'impossibilité de se procurer des fonds par la voie du crédit, les actionnaires remirent au Roi, dans leur assemblée du 7 Avril 1770, toutes leurs propriétés, à l'exception du capital hypothéqué aux actions.

Les principaux objets compris dans cette nouvelle cession, consistoient dans l'extinction de

4,200,000 liv. de rentes viagères; dans la partie du contrat de 9,000,000 liv., qui excédoit le capital des actions; dans l'hôtel de Paris; dans les marchandises des Indes attendues en 1770 & 1771, présumées devoir s'élever à 26,000,000 livres; & enfin, dans les créances à exercer sur les débiteurs solvables ou insolvables, aux Indes, aux isles de France & de Bourbon, à Saint-Domingue. Les actionnaires s'engageoient en même-temps à fournir au Roi une somme de 14,768,000 livres, par la voie d'un appel, qui fut fixé à 400 livres par action. Le Ministère, en acceptant ces divers arrangements, s'engagea, de son côté, à payer toutes les rentes perpétuelles & viagères constituées par la compagnie; tous les autres engagements, qui montoient à environ 45,000,000 livres; toutes les pensions & demi-soldes qu'elle avoit accordées, & qui formoient un objet annuel de 80,000 livres; enfin, à supporter tous les fraix & tous les risques d'une liquidation qui, nécessairement, devoit durer plusieurs années.

Le Roi, en même-temps, porta à 2,500 liv., produisant 125 livres de rente, le capital de l'action, qui, par l'édit du mois d'Août 1764, avoit été fixé à 1,600 livres de principal, produisant une rente de 80 livres. La nouvelle rente de 125 livres fut assujettie à la retenue du dixième, & il fut décidé que le produit de ce dixième seroit employé annuellement au remboursement des actions par la voie du fort, sur le pied de leur capital de 2,500 livres; de manière que la rente des actions remboursées accroîtroit le fonds d'amortissement jusqu'au parfait remboursement de la totalité des actions.

Ces conditions respectives se trouvent consignées dans un arrêt du Conseil, du 8 Avril 1770,

portant homologation de la délibération prise la veille dans l'assemblée générale des actionnaires, & revêtu de lettres-patentes en date du 22 du même mois. Au moyen de ces arrangements, l'appel a été fourni, le tirage pour le remboursement des actions, au nombre de deux cents vingt, a été fait chaque année, & les dettes chirographaires de la compagnie ont été fidèlement acquittées à leur échéance.

Il est difficile, d'après ces détails, de se former une idée précise de la manière d'être actuelle de la compagnie des Indes, & de l'état légal du commerce qu'elle exerçoit. Cette compagnie, aujourd'hui sans possessions, sans mouvement, sans objet, ne peut pourtant pas être regardée comme absolument détruite, puisque les actionnaires se sont réservés en commun le capital hypothéqué de leurs actions, & qu'ils ont une caisse particulière & des députés pour veiller à leurs intérêts. D'un autre côté, le privilège a été suspendu, mais il n'a été que suspendu; & il n'est point compris au nombre des objets cédés au Roi par la compagnie. La loi qui l'a établie subsiste encore; les vaisseaux qui partent pour les mers des Indes ne peuvent s'expédier qu'à la faveur d'une permission délivrée au nom de la compagnie. Ainsi la liberté accordée n'est qu'une liberté précaire; & si les actionnaires demandoient à reprendre leur commerce, en offrant des fonds suffisants pour en assurer l'exploitation, ils en auroient incontestablement le droit, sans qu'il fût besoin d'une loi nouvelle. Mais, à l'exception de ce droit apparent, qui, dans le fait, est comme non-existant, par l'impuissance où sont les actionnaires de l'exercer, tous leurs autres droits, toutes leurs propriétés, tous leurs comptoirs ont passé dans les mains du gouvernement.

Cependant la navigation de l'Inde a été suivie, quoique la politique n'eût pas préparé d'avance l'action du commerce libre qui devoit remplacer le privilege exclusif. Dans les bons principes, avant d'essayer du nouveau régime, il auroit fallu substituer insensiblement, & par degrés, les négociants particuliers à la compagnie. Il auroit fallu les mettre à portée d'acquérir des connoissances positives sur les différentes branches d'un commerce jusqu'alors inconnu pour eux. Il auroit fallu leur laisser le temps de former des liaisons dans les comptoirs. Il auroit fallu les favoriser, & pour ainsi dire, les conduire dans les premières expéditions.

Ce défaut de prévoyance doit être une des principales causes qui ont retardé les progrès du commerce libre, & qui peut-être l'ont empêché d'être lucratif, lorsqu'il est devenu plus étendu. Ses opérations ont été faites dans les comptoirs qu'occupoit auparavant le monopole. Parcourons rapidement ces possessions, en commençant par le Malabar.

XXVIII.
Situation
actuelle des
Français à la
côte de Ma-
labar.

Entre le Canara & le Calicut, est une contrée qui a dix-huit lieues d'étendue sur la côte, & sept ou huit ou plus dans les terres. Le pays est extrêmement inégal, couvert de poivriers & de cocotiers. Il est partagé en plusieurs petits districts soumis à des Seigneurs Indiens, tous vassaux de la maison de Colastry. Le chef de cette famille Bramine doit borner son attention à ce qui peut intéresser le culte des Dieux. Il seroit au-dessous de lui de se livrer à des soins profanes, & c'est son plus proche parent qui tient les rênes du gouvernement. L'Etat est partagé en deux Provinces. Dans la plus considérable, nommée l'Irouvenate, on voit le comptoir de Tallichery, où les Anglois achètent annuellement quinze cents mille livres pesant

de poivre ; & le comptoir de Cananor , que les Hollandois ont vendu , depuis peu , environ 250,000 livres , parce qu'il leur étoit à charge.

C'est dans la seconde Province , appelée Cartenate , & qui n'a que cinq lieues de côte , que les François furent appelés en 1722. On avoit en vue de s'en servir contre les Anglois ; mais un accommodement ayant rendu leur secours inutile , ils se virent forcés d'abandonner un poste qui leur donnoit quelques espérances. Le ressentiment & l'ambition les ramenerent en plus grand nombre en 1725 , & ils s'établirent , l'épée à la main , sur l'embouchure de la riviere de Mahé. Cet acte de violence n'empêcha pas qu'ils n'obtinsent , du seul Prince qui régissoit ce canton , le commerce exclusif du poivre. Une faveur si utile donna naissance à une colonie , composée de six mille Indiens. Ils cultivoient six mille trois cents cinquante cocotiers , trois mille neuf cents soixante-sept arequiers , & sept mille sept cents soixante-deux poivriers. Tel étoit cet établissement , lorsque les Anglois s'en rendirent les maîtres en 1760.

L'esprit de destruction qu'ils avoient porté dans leurs autres conquêtes , les suivit à Mahé. Leur projet étoit de démolir les maisons , & de disperser les habitants. Le Souverain du pays réussit à les faire changer de résolution. Tout fut sauvé , excepté les fortifications. En rentrant dans leur comptoir , les François trouverent les choses telles à-peu-près qu'ils les avoient laissées.

Mahé est dominé par des hauteurs , sur lesquelles on avoit élevé cinq forts qui n'existent plus. C'étoit beaucoup trop d'ouvrages : mais il est indispensable de prendre quelques précautions. On ne doit pas rester perpétuellement exposé à l'inquiétude des Nairs , qui ont été autrefois tentés de pil-

ler, de détruire la colonie, & qui pourroient bien encore avoir la même intention, pour se jeter dans les bras des Anglois de Tallichery, qui ne sont éloignés que de trois milles.

Indépendamment des postes que la sûreté de l'intérieur exige, il est nécessaire de fortifier l'entrée de la riviere. Depuis que les Marattes ont acquis des ports, des corsaires, auxquels ils ont donné asyle, infestent la mer Malabare par leurs pirateries. Ces brigands tentent même des descentes par-tout où ils comptent faire du butin. Mahé ne seroit pas à l'abri de leurs entreprises, s'il y avoit de l'argent ou des marchandises sans défenses qui pussent exciter leur cupidité.

Les François se dédommageroient aisément des dépenses qui auroient été faites, s'ils conduisoient leur commerce avec activité & intelligence. Leur comptoir est le mieux placé de tous pour l'achat du poivre. Le pays leur en fourniroit deux millions cinq cents mille livres pesant. Ce que l'Europe ne consommeroient pas, ils le porteroient à la Chine, dans la mer Rouge, & dans le Bengale. La livre de poivre ne leur reviendroit qu'à 12 sols, & ils nous la vendroient 25 ou 30 sols.

Ce bénéfice, considérable par lui-même, seroit grossi par celui qu'on pourroit faire sur les marchandises d'Europe qu'on porteroit à Mahé. Les spéculateurs auxquels ce comptoir est le mieux connu, jugent qu'il sera aisé d'y débiter annuellement quatre cents milliers de fer, deux cents milliers de plomb, vingt-cinq milliers de cuivre, deux mille fusils, vingt mille livres de poudre, cinquante ancres ou grappins, cinquante balles de drap, cinquante mille aunes de toile à voile, une assez grande quantité de vif-argent, & environ deux cents barriques de vin, ou d'eau-de-vie, pour

les François établis dans la colonie, ou pour les Anglois qui font au voisinage. Ces objets réunis produiroient au moins 384,000 liv., dont 153,600 livres seroient gain, en supposant un bénéfice de quarante pour cent. Un autre avantage de cette circulation, c'est qu'elle entretiendrait toujours dans ce comptoir des fonds, qui le mettroient en état de se procurer les productions du pays dans les saisons de l'année où elles sont à meilleur marché.

Le plus grand obstacle que le commerce peut trouver, c'est la douane établie dans la colonie. Cet impôt gênant appartient au Souverain du pays, & a été toujours un principe de dissention. Les Anglois de Tallichery, qui éprouvoient le même dégoût, ont réussi à se procurer de la tranquillité. On pourroit, comme eux, se rédimier de cette contrainte, par une rente fixe & équivalente. Mais pour y déterminer le Prince, il faudroit commencer par lui payer les 46,353 roupies, ou 112,247 livres 4 sols qu'il a prêtées, & ne lui plus refuser le tribut auquel on s'est engagé, pour vivre paisiblement sur ses possessions. Il n'est pas si aisé de disposer favorablement les choses dans le Bengale.

La France s'obligea, par le traité de 1763, à ne point ériger de fortifications, à n'entretenir aucunes troupes dans cette riche & vaste contrée. Les Anglois, qui y exercent la souveraineté, ne permettent jamais qu'on s'écarte de la loi qu'ils ont imposée. Ainsi Chandernagor, qui, avant la dernière guerre, comptoit soixante mille âmes, & qui n'en a maintenant que vingt-quatre mille, est, & sera toujours un lieu entièrement ouvert.

A ce malheur d'une situation précaire, se joignent des vexations de tous les genres. Peu content des préférences que lui assure une autorité sans bornes, l'Anglois s'est porté à des excès criants.

XXIX.

Situation
actuelle des
Français
dans le Ben-
gale.

Il a insulté les loges des François ; il leur a enlevé les ouvriers qui lui convenoient ; il a déchiré, sur le métier même, les toiles qui leur étoient destinées ; il a voulu que les manufactures ne travaillassent que pour lui durant les trois mois les plus favorables ; il a ordonné que ses cargaisons seroient choisies & complétées, avant qu'on pût rien détourner des ateliers. Le projet imaginé par les François & les Hollandois réunis, de faire un dénombrement exact des tisserands, & de se contenter ensemble de la moitié, tandis que l'Anglois jouiroit seul du reste, a été regardé comme un outrage. Ce peuple dominateur a poussé ses prétentions jusqu'à vouloir que ses facteurs pussent acheter dans Chandernagor même, & il a fallu se soumettre à cette dure loi, pour ne se pas voir exclus des marchés de tout le Bengale. En un mot, il a tellement abusé de l'injuste droit de la victoire, que les Philosophes pourroient être tentés de faire des vœux pour la ruine de sa liberté, si les peuples n'étoient pas cent fois plus oppresseurs & plus cruels encore sous le gouvernement d'un seul homme, que dans les possessions d'un gouvernement tempéré par l'influence de la multitude.

Tout le temps que les choses resteront sur le pied où elles sont dans cette opulente partie de l'Asie, les François y éprouveront perpétuellement des dégoûts, des humiliations, sans qu'il en puisse résulter aucun avantage solide & permanent pour leur commerce. On sortiroit de cet état d'opprobre, si l'on pouvoit échanger Chandernagor pour Chatigan.

Chatigan est situé sur les confins d'Aracan. Les Portugais qui, dans le temps de leur prospérité, cherchoient à occuper tous les postes importants de l'Inde, y formerent un grand établissement. Ceux

qui s'y étoient fixés secouerent le joug de leur patrie , après qu'elle fut passée sous la domination Espagnole , & se firent corsaires plutôt que d'être esclaves. Ils désolèrent long-temps par leurs brigandages les côtes & les mers voisines. A la fin , les Mogols les attaquèrent , & éleverent sur leurs ruines une colonie assez puissante , pour empêcher les irruptions que les peuples d'Aracan & du Pégu auroient pu être tentés de faire dans le Bengale. Cette place rentra alors dans l'obscurité , & n'en est sortie qu'en 1758 , lorsque les Anglois s'y sont établis.

Le climat en est sain , les eaux excellentes , & les vivres abondants : l'abord y est facile , & l'ancrage sûr. Le continent & l'isle de Sondiva lui forment un assez bon port. Les rivières de Barempoter & de l'Ecki , qui sont des bras du Gange , ou qui du moins y communiquent , rendent faciles ses opérations de commerce. Si Chatigan est plus éloigné de Patna , de Cassimbazar , de quelques autres marchés , que les colonies Européennes de la rivière d'Ougly , elle est plus proche de Jougdia , de Dacca , de toutes les manufactures du bas fleuve. Il est indifférent que les grands vaisseaux puissent ou ne puissent pas entrer de ce côté-là dans le Gange , puisque la navigation intérieure ne se fait jamais qu'avec des bateaux.

Quoique la connoissance de ces avantages eût déterminé l'Angleterre à s'emparer de Chatigan , nous pensons qu'à la dernière paix , elle l'auroit cédé aux François , pour être débarrassée de leur voisinage dans les lieux pour lesquels l'habitude lui avoit donné plus d'attachement. Nous présumons même qu'elle se seroit désistée pour Chatigan , des conditions qui font de Chandernagor un lieu tout-à-fait ouvert , & qui impriment sur ses possesseurs

un opprobre plus nuisible qu'on ne croit aux spéculations de commerce. C'est une profession libre. La mer, les voyages, les risques & les vicissitudes de la fortune, tout lui inspire l'amour de l'indépendance. C'est là son ame & sa vie : dans les entraves, elle languit, elle meurt.

L'occasion est peut-être favorable pour s'occuper de l'échange que nous indiquons. Quelques tremblements de terre qui ont renversé les fortifications que les Anglois avoient commencé à élever, paroissent les avoir dégoûtés d'un lieu pour lequel ils avoient montré de la prédilection. Cet inconvénient est encore préférable pour les François, à celui d'une ville sans force. Il vaut mieux avoir à lutter contre la nature que contre les hommes, & s'exposer aux secousses de la terre qu'aux insultes des nations. Heureusement les François gênés dans le Bengale, trouvent quelques dédommagement dans une situation plus avantageuse au Coromandel.

XXX.
Situation
actuelle des
François à la
côte de Co-
romandel.

Au Nord de cette immense côte, la France occupe Yanaon, dans la Province de Ragimendry. Ce comptoir, sans territoire, situé à neuf milles de l'embouchure de la riviere d'Ingerom, fut autrefois florissant. De fausses vues le firent négliger vers l'an 1748. Cependant on y pourroit acheter pour 4 à 500,000 livres de marchandises, parce que la fabrication de bonnes & belles toiles est considérable dans le voisinage. Quelques expériences heureuses prouvent qu'on y peut trouver un débouché avantageux pour les draps d'Europe. Le commerce y seroit plus lucratif, si l'on n'étoit obligé d'en partager le bénéfice avec les Anglois, qui ont un petit établissement à deux milles seulement de celui des François.

Cette concurrence est bien plus funeste encore

à Mazulipatan. La France, réduite, dans cette ville qui reçut autrefois ses loix, à la loge qu'elle y occupoit avant 1749, ne peut pas soutenir l'égalité contre la Grande-Bretagne, à laquelle il faut payer des droits d'entrée & de sortie, & qui obtient d'ailleurs, dans le commerce, toute la faveur qu'entraîne la souveraineté. Aussi toutes les spéculations des François se bornent-elles à l'achat de quelques mouchoirs fins, de quelques autres toiles, pour la valeur de 150,000 livres. Il faut se former une autre idée de Karical.

Cette ville située dans le Royaume de Tanjaour, sur une des branches du Colram, qui peut recevoir des bâtimens de cent cinquante tonneaux, fut cédée en 1738 à la compagnie, par un Roi détrôné qui cherchoit de l'appui par-tout. Ses affaires s'étant rétablies avant que ses engagements eussent été remplis, il rétracta le don qu'il avoit fait. Un Nabab attaqua la place avec son armée, & la remit en 1739 aux François, dont il étoit ami. Dans ces circonstances, le Prince ingrat & perfide fut étranglé par les intrigues de ses oncles; & son successeur, qui avoit hérité de ses ennemis comme de son trône, voulut se concilier une nation puissante, en la confirmant dans sa possession. Les Anglois s'étant rendus maîtres de la place en 1760, en firent sauter les fortifications. Elle fut depuis restituée aux François, qui y rentrèrent en 1765.

Dans l'état actuel, Karical est un lieu ouvert, qui peut avoir quinze mille habitants, la plupart occupés à fabriquer des mouchoirs communs, & des toiles propres à l'usage des naturels du pays. Son territoire, considérablement augmenté par les concessions qu'avoit faites en 1749 le Roi de Tanjaour, est redevenu ce qu'il étoit dans les premiers temps, de deux lieues de long sur une dans sa plus

grande largeur. De quinze aldées qui le couvrent, la seule digne d'attention, se nomme Tiranoulé-Rayenpatnam : elle n'a pas moins de vingt-cinq mille âmes. On y fabrique, on y peint des perles médiocrement fines, mais convenables pour Batavia & les Philippines. Les Choulis, Mahométans, ont de petits bâtimens, avec lesquels ils font le commerce de Ceylan, & le cabotage.

La France peut tirer tous les ans de cette possession, deux cents balles de toiles ou de mouchoirs propres pour l'Europe, & beaucoup de riz pour l'approvisionnement de ses autres colonies.

Toutes les marchandises achetées à Karical, à Yanaon, à Mazulipatan, sont portées à Pondichery, chef-lieu de tous les établissemens François dans l'Inde.

Cette ville, dont les commencemens furent si foibles, acquit, avec le temps, de la grandeur, de la puissance, & un nom fameux. Ses rues, la plupart fort larges, & toutes tirées au cordeau, étoient bordées de deux rangs d'arbres, qui donnoient de la fraîcheur, même au milieu du jour. Une mosquée, deux pagodes, deux églises, & le gouvernement, regardé comme le plus magnifique édifice de l'Orient, étoient des monuments publics dignes d'attention. On avoit construit en 1704 une petite citadelle, qui étoit devenue inutile, depuis qu'il avoit été permis de bâtir des maisons tout autour. Pour remplacer ce moyen de défense, trois côtés de la place avoient été fortifiés par un rempart, un fossé, des bastions, & un glacis imparfait dans quelques endroits. La rade étoit défendue par des batteries, judicieusement placées.

La ville, dans une circonférence d'une grande lieue, contenoit soixante-dix mille habitans. Quatre mille étoient Européens, Métis ou Topasses. Il y

avoit au plus dix mille Mahométans. Le reste étoit des Indiens, dont quinze mille étoient Chrétiens, & les autres, de dix-sept ou dix-huit castes différentes. Trois aldées dépendantes de la place pouvoient avoir dix mille ames.

Tel étoit l'état de la colonie, lorsque les Anglois s'en rendirent les maîtres dans les premiers jours de 1761, la détruisirent de fond en comble, & en chasserent tous les habitants. D'autres examineront peut-être, si le droit barbare de la guerre pouvoit justifier toutes ces horreurs. Nous détournerons les yeux de tant de cruautés commises par un peuple libre, magnanime, éclairé, pour ne parler que de la résolution que la France a prise de rétablir Pondichery, & d'en faire de nouveau le centre de son commerce. Tout justifie la sagesse de ce choix.

La ville privée de port, comme toutes celles qui ont été bâties sur la côte de Coromandel, a sur les autres l'avantage d'une rade beaucoup plus commode. Les vaisseaux peuvent mouiller près du rivage, sous la protection du canon des fortifications. Son territoire, qui a trois lieues de long sur une de large, n'est qu'un sable stérile sur le bord de la mer : mais dans sa plus grande partie, il est propre à la culture du riz, des légumes, & d'une racine nommée chayaver, qui sert aux couleurs. Deux foibles rivieres qui traversent le pays, inutiles à la navigation, ont des eaux excellentes pour les teintures, pour le bleu singulièrement. A trois milles de la place, s'éleve, cent toises au-dessus de la mer, un coteau qui sert de guide aux navigateurs à sept ou huit lieues de distance, avantage inestimable sur une côte généralement trop basse. A l'extrémité de cette hauteur, est un vaste étang creusé depuis plusieurs siècles, & qui, après avoir rafraîchi & fertilisé un grand territoire, vient arroser les envi-

rons de Pondichery. Enfin, la colonie est favorablement située pour recevoir les vivres & les marchandises du Carnate, du Mayssor & du Tanjaour.

Tels sont les puissants motifs qui déterminèrent la France à la réédification de Pondichery. Aussitôt que ses agents parurent le 11 d'Avril 1765, on vit accourir les infortunés Indiens, que la guerre, la dévastation & la politique avoient dispersés. Au commencement de 1770, il s'en trouvoit vingt-sept mille qui avoient relevé les ruines de leurs anciennes habitations. Le préjugé où ils sont élevés, qu'on ne peut être heureux qu'en mourant dans le lieu où l'on a reçu le jour : ce préjugé si doux à conserver, si utile à nourrir, ne permettoit pas de douter qu'ils ne revinssent tous, aussitôt que la ville seroit fermée.

Le projet en fut conçu quelques années après la reprise de possession. On n'avoit alors d'autre idée sur la construction dans un terrain sablonneux, & où les fondations doivent être nécessairement dans l'eau, que l'établissement sur puits, ouvrage très-dispendieux, & pour ainsi dire, interminable. M. Bourcet préféra un établissement sur bermes, avec un revêtement sans épaisseur, taluant de deux cinquièmes, & appuyant sur un rempart de terres mouillées, battues & comprimées. Ces bermes avoient été mises en usage dans la construction de l'ancienne enceinte de la place; mais les murs qui les soutenoient, étoient fondés assez bas pour empêcher les affaissements qu'auroit produit l'écoulement des sables qui auroient pu s'échapper de dessous les fondations; avantage dont la nouvelle méthode étoit bien éloignée. C'est dans ce mauvais système que furent élevées mille toises de revêtement.

On ne fut pas plutôt instruit en Europe du vice de ces travaux, que le Ministère fit partir M. Desclaisons,

claisons, distingué dans le corps du génie par sa probité & par ses talents. Cet habile homme n'adopta ni l'établissement sur puis, ni l'établissement sur bermes avec des revêtements inclinés aux deux cinquièmes de talus sur la hauteur. Il commença à travailler en Février 1770, & fit en sept mois un développement de six cents trente-six toises, avec dix pieds réduits de cette maçonnerie au-dessus de la fondation portée au point le plus bas où l'on eût pu épuiser les eaux. Sa maçonnerie étoit solide, & son revêtement construit suivant la pratique des plus grands maîtres.

L'intrigue qui bouleversoit tout alors à la Cour de Versailles, fit rappeler M. Desclaisons, qui fut remplacé par le même Ingénieur dont le travail avoit été si justement blâmé. Celui-ci reprit sa méthode, quoique ce qu'il avoit fait fût déjà tout lézardé; & il exécuta un nouveau développement de huit cents toises, qui essuya le même dépérissement.

La raison, qui se fait quelquefois entendre, fit encore recourir à M. Desclaisons en 1775. On desira qu'il se chargeât d'achever l'enveloppe de Pondichery; mais en conservant les fortifications qui étoient sur pied. Cet arrangement s'éloignoit trop des bons principes pour qu'il s'y prêtât. Le sacrifice de tout ce qui avoit été entrepris contre les règles de l'art, lui parut indispensable. Il démontra que le travail sur bermes étoit insoutenable, & pour la défense & pour la durée; que les revêtements inclinés ne pouvoient manquer de se briser ou horizontalement ou verticalement; qu'un mur au-devant des bermes devoit les faire périr, & pouvoit entraîner l'affaissement & la ruine des revêtements eux-mêmes. Son opinion étoit qu'il convenoit de fermer Pondichery suivant les méthodes usitées en Europe, & qu'une enceinte à bastionnement sim-

ple avec quelques dehors, étoit suffisante. Cette dépense devoit s'élever à 5,000,000 liv. Sans contredire ces raisonnements, on ne s'y rendit pas, & la place resta sans défense, ou dans un état de foiblesse & de ruine qui augmente tous les jours.

Dans la situation actuelle, les comptoirs François dans l'Inde ne rendent pas au-delà de 200,000 livres, & coûtent plus de 2,000,000 livres chaque année. C'est beaucoup, & c'est moins encore qu'il ne faut sacrifier à la conservation des isles de France & de Bourbon, qui ne sont pas arrivées au degré de prospérité qu'on s'en étoit promis.

XXXI.
Etat actuel
de l'isle de
Bourbon.

Bourbon a soixante milles de long sur quarante-cinq de large : mais la nature a rendu inutile la plus grande partie de ce vaste espace. Trois pics inaccessibles qui ont seize cents toises d'élévation ; un affreux volcan, dont les environs sont toujours brûlés ; d'innombrables ravins d'une pente si rapide, qu'il n'est pas possible de les défricher ; des montagnes dont le sommet est constamment aride ; des côtes généralement couvertes de cailloux : cette organisation oppose des obstacles insurmontables à une culture un peu étendue. La plupart des terres qui peuvent être mises en valeur, sont même en pente, & il n'est pas rare que les torrents y détruisent les espérances les mieux fondées.

Cependant un beau ciel, un air pur, un climat délicieux, des eaux salubres, ont rassemblé dans l'isle une population de six mille trois cents quarante blancs, bien faits, robustes, courageux, répartis dans neuf paroisses, dont Saint-Denis est la principale. C'étoient, il n'y a que peu d'années, des hommes d'une candeur, d'une équité, d'une modération dignes des premiers âges. La guerre de 1756 altéra un peu leur caractère, mais sans beaucoup changer leurs mœurs.

Ces vertus sont d'autant plus remarquables, qu'elles sont nées, qu'elles se sont maintenues au milieu de vingt-six mille cent soixante-quinze esclaves, selon le dénombrement de 1776.

A la même époque, la colonie comptoit cinquante-sept mille huit cents cinquante-huit animaux, dont aucun n'étoit consacré à l'agriculture. A l'exception de deux mille huit cents quatre-vingt-onze chevaux qui servoient à différents usages, tout étoit destinés à la subsistance.

Dans cette année, les récoltes s'éleverent à cinq millions quatre cents quarante-un mille vingt-cinq quintaux de bled; à trois millions cent quatre-vingt-onze mille quatre cents quarante tonneaux de riz; à vingt-deux millions quatre cents soixante-un mille huit cents tonneaux de maïs; à deux millions cinq cents quinze mille cent quatre-vingt-dix tonneaux de légumes. La plus grande partie de ces produits fut consommée à Bourbon même. Le reste alla alimenter l'isle de France.

Pour la métropole, la colonie exploitoit huit millions quatre cents quatre-vingt-treize mille cinq cents quatre-vingt-trois cafiers, dont le fruit est un des meilleurs après celui d'Arabie. Chacun de ces arbres donnoit originairement près de deux livres de café. Ses produits sont diminués des trois quarts, depuis qu'il est cultivé dans un pays découvert; qu'on est réduit à le placer dans un terrain usé, & que les insectes l'ont attaqué.

La Cour de Versailles ne s'occupera jamais des progrès d'un établissement, où des rivages escarpés & une mer violemment agitée rendent la navigation toujours dangereuse, & souvent impraticable. On desireroit plutôt pouvoir l'abandonner, parce qu'il attire puissamment une partie des hommes & des moyens qu'on voudroit tous concen-

trer dans l'isle de France, qui n'en est éloignée que de trente-cinq lieues.

XXXII. Cette autre possession a, suivant les observations de l'Abbé de la Caille, trente-un mille huit cents quatre-vingt-dix toises dans son plus grand diamètre; vingt-deux mille cent vingt-quatre dans sa plus grande largeur, & quatre cents trente-deux mille six cents quatre-vingts arpents de superficie. On y voit un grand nombre de montagnes, mais dont aucune n'a plus de quatre cents vingt-quatre toises d'élévation. Les campagnes sont arrosées par une soixantaine de ruisseaux, la plupart trop encaissés, & dont plusieurs n'ont de l'eau que dans la saison des pluies. Quoique le sol soit par-tout couvert de pierres plus ou moins grosses, qu'il se refuse au soc, & qu'il faille le travailler avec la houe, il ne laisse pas d'être propre à beaucoup de choses. Moins profond & moins fertile que celui de Bourbon, il est plus généralement susceptible de culture.

Etat actuel de l'isle de France. Importance de cet établissement. Ce qu'on y a fait & ce qui reste à faire.

Cette isle occupa long-temps l'imagination de ses possesseurs beaucoup plus que leur industrie. Ils s'épuisèrent en conjectures sur l'usage qu'on en pourroit faire.

Les uns vouloient que ce fût un entrepôt où viendroient aboutir toutes les marchandises qu'on tireroit de l'Asie. Elles devoient y être portées sur des bâtimens du pays, & versées ensuite dans des vaisseaux François. On trouvoit dans cet arrangement une économie manifeste, puisque la solde & la nourriture des navigateurs Indiens ne coûtent que peu; on y trouvoit la conservation des équipages Européens, quelquefois détruits par la seule longueur des voyages, plus souvent par l'intempérie du climat, sur-tout dans l'Arabie & dans le Bengale. Ce système n'eut aucune suite. On craignit

que la compagnie ne tombât dans le mépris, si elle ne montrait, dans ces parages éloignés, des forces navales propres à lui attirer de la considération.

Une nouvelle combinaison occupa les esprits. On conjectura qu'il pourroit être utile d'ouvrir aux habitants de l'isle de France le commerce des Indes, qui leur avoit été d'abord interdit. Les défenseurs de cette opinion soutenoient qu'une pareille liberté feroit une source féconde de richesse pour la colonie, & par conséquent pour la métropole. Mais l'isle manquoit alors de vaisseaux & de numéraire; elle n'avoit ni objets d'exportation, ni moyens de consommation. Par toutes ces raisons, l'expérience fut malheureuse, & la colonie fut fixée à l'état d'un établissement purement agricole.

Ce nouvel ordre de choses occasionna de nouvelles fautes. On fit passer de la métropole dans la colonie, des hommes qui n'avoient ni le goût, ni l'habitude du travail. Les terrains furent distribués au hasard, & sans distinguer ce qu'il falloit défricher de ce qui ne devoit pas l'être. Des avances furent faites au cultivateur, non en proportion de son industrie, mais de la protection qu'il avoit su se ménager dans l'administration. La compagnie, qui gagnoit cent pour cent sur les marchandises qu'elle envoyoit d'Europe, & cinquante pour cent sur celles qui lui venoient de l'Inde, exigea que les productions du pays fussent livrées à vil prix dans ses magasins. Pour comble de malheur, le corps qui avoit concentré dans ses mains tous les pouvoirs, manqua aux engagements qu'il avoit pris avec ses sujets, si l'on veut, avec ses esclaves.

Sous un tel régime, toute espece de bien étoit impossible. Le découragement jettoit la plupart des colons dans l'inaction. Ceux auxquels il restoit quelque activité, ou n'avoient pas les moyens qui con-

duisent à la prospérité, ou n'étoient pas soutenus par cette force de l'ame qui fait surmonter les difficultés inséparables des nouveaux établissemens. Les observateurs, qui voyoient l'agriculture de l'isle de France, ne la trouvoient guere différente de celle qu'ils avoient apperçue parmi les sauvages.

En 1764, le gouvernement prit la colonie sous sa domination immédiate. Depuis cette époque jusqu'en 1776, il s'y est successivement formé une population de six mille trois cents quatre-vingt-six blancs, en y comprenant deux mille neuf cents cinquante-cinq soldats; de onze cents quatre-vingt-dix-neuf noirs libres; de vingt-cinq mille cent cinquante-quatre esclaves, & de vingt-cinq mille trois cents soixante-sept têtes de bétail.

Le café a occupé un assez grand nombre de bras : mais des ouragans, qui se sont succédés avec une extrême rapidité, n'ont pas permis de tirer le moindre avantage de ces plantations. Le sol même, généralement ferrugineux & peu profond, paroît s'y refuser. Aussi peut-on raisonnablement douter si cette culture réussiroit, quand même le gouvernement n'auroit pas cherché à l'arrêter par les impositions qu'il a mises sur le café, à la sortie de l'isle, à son entrée en France.

Trois sucreries ont été établies, & elles suffisent aux besoins de la colonie.

On ne recueille encore que quarante milliers de coton. Cette production est de bonne qualité, & tout annonce qu'elle se multipliera.

Le camphrier, l'aloës, le cocotier, le bois d'aigle, le sagou, le cardamome, le cannellier, plusieurs autres végétaux propres à l'Asie, qui ont été naturalisés dans l'isle, resteront vraisemblablement toujours des objets de curiosité.

Des mines de fer avoient été ouvertes assez an-

ciennement. Il a fallu les abandonner, parce qu'elles ne pouvoient pas soutenir la concurrence de celles d'Europe.

Personne n'ignore que les Hollandois s'enrichissent, depuis deux siècles, par la vente du girofle & de la muscade. Pour s'en approprier le commerce exclusif, ils ont détruit ou mis aux fers le peuple qui possédoit ces épiceries. Dans la crainte d'en voir diminuer le prix dans leurs propres mains, ils ont extirpé la plupart des arbres, & souvent brûlé le fruit de ceux qu'ils avoient conservés.

Cette avidité barbare, dont les nations se font si souvent indignées, révoltoit singulièrement M. Poivre, qui avoit parcouru l'Asie en naturaliste & en philosophe. Il profita de l'autorité qui lui étoit confiée à l'isle de France, pour faire chercher dans les moins fréquentées des Moluques ce que l'avarice avoit si long-temps dérobé à l'activité. Le succès couronna les travaux des navigateurs hardis & intelligents qui avoient obtenu sa confiance.

Le 27 Juin 1770, il arriva à l'isle de France quatre cents cinquante plants de muscadier, & soixante-dix pieds de giroflier; dix mille muscades ou germées ou propres à germer, & une caisse de baies de girofle, dont plusieurs étoient hors de terre. Deux ans après, il fut fait une nouvelle importation beaucoup plus considérable que la première.

Quelques-unes de ces précieuses plantes furent envoyées aux isles de Seychelles, de Bourbon & de Cayenne. Le plus grand nombre resta à l'isle de France. Celles qu'on y distribua aux particuliers périrent. Les soins des plus habiles botanistes, les attentions les plus suivies, les dépenses les plus considérables ne purent même sauver dans le jardin

du Roi, que cinquante-huit muscadiers, & trente-huit girofliers. Au mois d'Octobre 1775, deux de ces derniers arbres porterent des fleurs, qui se convertirent en fruits l'année suivante. Ceux que nous avons sous les yeux sont petits, secs & maigre. Si une longue naturalisation ne les ameliore pas, les Hollandois n'auront eu qu'une fausse alarme, & ils resteront incommutablement les maîtres du commerce des épiceries.

La saine politique a prescrit une autre destination à l'isle de France. C'est la quantité de bled qu'il y faut augmenter; c'est la récolte du riz qu'il conviendrait d'y accroître par une meilleure distribution des eaux; ce sont les troupeaux dont il est important d'y multiplier le nombre, d'y perfectionner l'espece.

Ces objets de premiere nécessité furent longtemps peu de chose, quoiqu'il fût aisé de former des pâturages, quoique le sol rendit vingt pour un. On a imaginé, il n'y a que peu d'années, de faire acheter à un bon prix par le gouvernement, tous les grains que les cultivateurs auroient à vendre; & à cette époque les subsistances se sont accrues. Si ce systême est suivi sans interruption, la colonie fournira bientôt des vivres à ses habitants, aux navigateurs qui fréquenteront ses rades, aux armées & aux flottes que les circonstances y ameneront un peu plutôt, un peu plus tard. Alors l'isle sera ce qu'elle doit être, le boulevard de tous les établissemens que la France possède ou peut un jour obtenir aux Indes; le centre des opérations de guerre offensive ou défensive que ses intérêts lui feront entreprendre ou soutenir dans ces régions lointaines.

Elle est située dans les mers d'Afrique, mais à l'entrée de l'Océan Indien. Quoiqu'à la hauteur de

côtes arides & brûlantes, elle est tempérée & saine. Un peu écartée de la route ordinaire, elle en est plus sûre du secret de ses armements. Ceux qui la desireroient plus rapprochée de notre continent, ne voyent pas qu'alors il seroit impossible de se porter avec célérité de ses rades aux golfes de ces contrées les plus éloignées : avantage inestimable pour une nation qui n'a aucun port dans l'Inde.

La Grande-Bretagne voit d'un œil chagrin sous la loi de ses rivaux une isle où l'on peut préparer la ruine de ses propriétés d'Asie. Dès les premières hostilités entre les deux nations, elle dirigera sûrement ses efforts contre une colonie qui menace la source de ses plus riches trésors. Quelle honte, quel malheur pour la France, si elle s'en laissoit dépouiller !

Cependant, que ne faut-il pas craindre, quand on voit que jusqu'à ce jour il n'a pas été pourvu à la défense de cette isle ; que les moyens ont toujours manqué ; ou qu'ils ont été mal employés ; que d'année en année, la Cour de Versailles a attendu, pour prendre un parti, les dépêches des administrateurs, comme on attend le retour d'un courrier de la frontière ; qu'à l'époque même où nous écrivons, les esprits sont partagés peut-être sur le genre de protection qu'il convient d'accorder à une possession de cette importance ?

Les gens de mer pensent généralement que c'est aux forces navales seules à procurer la sûreté de l'isle de France : mais, de leur aveu, elles ne pourront remplir leur destination que lorsqu'on les aura mises à l'abri des ouragans si fréquents & si terribles dans ces parages, depuis le mois de Décembre jusqu'à celui d'Avril. Il a péri, en effet, un si grand nombre de navires marchands, & des escadres entières ont eu si fort à souffrir, même dans

le Port-Louis, le seul où abordent maintenant les navigateurs, qu'on ne sauroit trop tôt travailler à se garantir de ces effroyables catastrophes. Le gouvernement s'occupa peu pendant long-temps d'un objet si intéressant. Il s'est enfin déterminé à faire creuser dans cette rade un assez grand bassin, avec l'espoir consolant que les bâtimens de toute grandeur y trouveront quelque jour un asyle sûr.

Cette opération ne sauroit être poussée trop vivement; mais en la supposant exécutée avec tout le bonheur possible, les forces maritimes ne suffiront pas encore à la défense de la colonie. L'Etat ne fera jamais la dépense d'une escadre toujours en station dans ces parages. Il est possible que l'isle soit assaillie durant son absence. La tempête ou les maladies peuvent la ruiner. Forte ou foible, elle est exposée à être battue. Fut-elle victorieuse, on pourroit avoir mis durant le combat, des troupes à terre. Elles marcheroient au port, s'en empareroient ainsi que des vaisseaux vainqueurs qui s'y feroient réfugiés pour se radouber. Par cette combinaison, qui est très-simple, un établissement précieux tomberoit, sans coup férir, au pouvoir d'un ennemi hardi & intelligent. De ces inquiétudes bien fondées, dérive la nécessité des fortifications.

Quelques Ingénieurs avoient pensé que des batteries judicieusement placées sur les côtes, seroient suffisantes pour empêcher l'assaillant d'aborder. Mais depuis qu'il a été constaté que l'isle étoit accessible pour des bateaux dans la plus grande partie de sa circonférence, que même en beaucoup d'endroits la descente pouvoit être exécutée de vive force sous la protection des vaisseaux de guerre, ce système a été prosrit. On a compris qu'il y auroit une infinité de positions à fortifier; que les dépenses seroient sans bornes; qu'il faudroit de trop

nombreuses troupes ; & que leur dispersion laisseroit chaque point exposé à l'événement d'un débarquement surpris ou brusqué.

L'idée d'une guerre de chicane n'a pas été jugée plus heureuse. Jamais l'isle de France ne réunira assez de troupes pour résister, malgré l'avantage des postes, à celles que l'ennemi y pourra porter. Les défenseurs de cette opinion ont voulu faire valoir l'assistance des colons & des esclaves : mais on les a réduits enfin à convenir que ce concours qui pouvoit être de quelque utilité derrière de bons remparts, devoit être compté pour rien ou pour peu de chose en rase campagne.

Le projet d'une ville bâtie & fortifiée dans l'intérieur des terres a eu long-temps des partisans. Cet établissement leur paroïssoit propre à éloigner l'affaillant du centre de la colonie, & à le forcer, avec le temps, de renoncer à ses premiers avantages. Ils refusoient de voir que, sans aucun mouvement de la part d'un ennemi, devenu maître des ports & des côtes, la garnison, privée de toute relation extérieure, seroit bientôt réduite à se rendre à discrétion, ou à mourir de faim. Et quand cet ennemi se borneroit à combler les rades, à détruire les arsenaux, les magasins, tous les édifices publics, n'auroit-il pas rempli son principal objet ? Que lui importeroit alors qu'il y eût une forteresse & une garnison au milieu d'une isle incapable de lui causer à l'avenir de l'inquiétude & de la jalousie ?

Après tant de variations & d'incertitudes, on commence à voir que le seul moyen de défendre la colonie, est de mettre ses deux ports en sûreté ; d'établir entre eux une communication qui leur procure des relations intérieures ; qui facilite une libre répartition des forces suivant les desseins de l'en-

nemi, & qui rende communes les ressources qui pourroient arriver du dehors par l'une ou l'autre de ces rades.

Jusqu'ici le Port-Bourbon, où les Hollandois avoient formé leur établissement, & le Port-Louis, le seul où les François abordent, n'avoient point paru susceptibles de fortification; le premier pour sa vaste étendue, le second à cause des hauteurs irrégulieres dont il est entouré. M. le Chevalier d'Arçon a proposé un plan qui a fait disparoître les difficultés, & qui, après la plus profonde discussion, a obtenu le suffrage des hommes les plus versés dans cet art important. Les dépenses qu'entraîneroit l'exécution de ce grand projet, ont été sévèrement calculées, & l'on assure qu'elles ne sont pas considérables.

Mais quelle quantité de troupes exigeroient ses fortifications? L'habile Ingénieur n'en veut que peu habituellement. Il ne se dissimule pas que si l'on en envoyoit beaucoup, elles seroient bientôt amollies par la chaleur du climat, corrompues par le desir & l'espoir du gain, ruinées par la débauche, énerchées par l'oïveté. Aussi les réduit-il en temps de paix à deux mille hommes, qu'il sera facile de contenir, d'exercer, de discipliner. Ce nombre lui paroît suffisant pour résister aux attaques subites & imprévues qui pourroient fondre sur la colonie. Si de grands préparatifs la menaçoient d'un péril extraordinaire, un Ministère attentif aux orages qui se forment, auroit le temps d'y faire passer les forces nécessaires pour la défendre ou pour agir dans l'Indostan suivant les circonstances.

Ces vues trouveront des censeurs. L'isle de France coûte annuellement à l'Etat 8,000,000 livres. Cette dépense, qu'il n'est guere possible de réduire, indigne beaucoup de bons citoyens. Ils voudroient

qu'on se détachât de cet établissement, ainsi que de Bourbon, qui en est une onéreuse dépendance.

Ce seroit en effet le parti qu'il conviendrait de prendre, à n'envisager que le commerce languissant que les François font actuellement dans l'Inde. Mais la politique étend plus loin ses spéculations. Elle prévoit que si l'on s'arrêtoit à cette résolution, les Anglois chasseroient des mers d'Asie toutes les nations étrangères; qu'ils s'empareroient de toutes les richesses de ces vastes contrées; & que de si puissants moyens réunis dans leurs mains leur donneroient en Europe une influence dangereuse. Ces considérations doivent convaincre de plus en plus la Cour de Versailles de la nécessité de fortifier sans délai l'isle de France; mais en prenant des mesures efficaces pour n'être pas trompée par les agents qu'elle aura choisis.

Cependant il y a un rapport si nécessaire entre l'isle de France & Pondichery, que ces deux possessions sont absolument dépendantes l'une de l'autre: car sans l'isle de France, il n'y a point de protection pour les établissements de l'Inde; & sans Pondichery, l'isle de France sera exposée à l'invasion des Anglois par l'Asie comme par l'Europe.

L'isle de France & Pondichery, considérés dans leurs rapports nécessaires, feront leur sûreté respective. Pondichery protégera l'isle de France par sa rivalité avec Madras que les Anglois seront toujours obligés de couvrir de leurs forces de terre & de mer; & réciproquement l'isle de France sera toujours prête à porter des secours à Pondichery, ou à agir offensivement, selon les circonstances.

D'après ces principes, rien de si pressé, après avoir fortifié l'isle de France, que de mettre Pondichery en état de défense. Cette place deviendra le dépôt nécessaire du commerce qu'on fera dans l'Inde,

ainsi que des hommes & des munitions qu'on y enverra. Elle servira aussi à faire respecter un petit nombre de troupes, lorsqu'on suivra des projets offensifs.

Lorsque l'isle de France & Pondichery seront arrivés au point de force où il convient de les porter, la Cour de Versailles ne craindra plus d'accorder à ses négociants la protection que le Souverain doit à ses sujets, dans toute l'étendue de sa domination. De son côté, le Ministère Britannique sera plus convaincu qu'il ne l'a paru, de la nécessité de contenir les siens dans les bornes de la modération & de la justice. Mais fera-t-on renoncer la compagnie Angloise aux abus de puissance, aux principes relâchés que lui a inspirés son étonnante prospérité? On ne sauroit l'espérer. Sa résistance aigrira les esprits. Les intérêts des deux nations rivales se heurteront; & de ce choc sortira la guerre.

Loin & à jamais loin de nous toute idée qui tendroit à rallumer les flambeaux de la discorde.

Que plutôt la voix de la philosophie & de la raison se fasse entendre des maîtres du monde. Puissent tous les Souverains, après tant de siècles d'erreur, préférer la vertueuse gloire de faire un petit nombre d'heureux, à l'ambition frénétique de dominer sur des régions dévastées & des cœurs ulcérés! Puissent tous les hommes devenus frères, s'accoutumer à regarder l'univers, comme une seule famille rassemblée sous les yeux d'un père commun! Mais ces vœux de toutes les âmes éclairées & sensibles, paroîtront des rêves dignes de pitié, aux Ministres ambitieux qui tiennent les rênes des Empires. Leur inquiète activité continuera à faire répandre des torrents de sang.

Ce seront des misérables intérêts de commerce, qui mettront de nouveau les armes à la main des

François & des Anglois. Quoique la Grande-Bretagne, dans la plupart des guerres, ait pour but principal de détruire l'industrie de ses voisins, & que la supériorité de ses forces navales nourrisse cette espérance tant de fois trompée, on peut prédire qu'elle chercheroit à éloigner les foudres & les ravages des mers d'Asie, où elle auroit si peu à gagner, & tant à perdre. Cette Puissance n'ignore pas les vœux secrets qui se forment de toutes parts, pour le renversement d'un édifice qui offusque tous les autres de son ombre. Le Souba du Bengale est dans un désespoir secret, de n'avoir pas même une apparence d'autorité. Celui du Décan ne se console pas de voir tout son commerce dans la dépendance d'une nation étrangère. Le Nabab d'Arcate n'est occupé qu'à dissiper les défiances de ses tyrans. Les Marattes s'indignent de trouver par-tout des obstacles à leurs rapines. Toutes les Puissances de ces contrées ou portent des fers, ou se croient à la veille d'en recevoir. L'Angleterre voudroit-elle que les François devinssent le centre de tant de haines, se missent à la tête d'une ligue universelle? Ne peut-on pas prédire, au contraire, qu'une exacte neutralité pour l'Inde seroit le parti qui lui conviendrait le mieux, & qu'elle embrasseroit avec le plus de joie.

Mais ce système conviendrait-il également à ses rivaux? on ne le sauroit croire. Les François sont instruits, que des moyens de guerre préparés à l'isle de France, pourroient être employés très-utilement; que les conquêtes de l'Angleterre sont trop étendues pour n'être pas exposées, & que depuis que les Officiers qui avoient de l'expérience sont rentrés dans leur patrie, les possessions Britanniques dans l'Indostan ne sont défendues que par des jeunes gens, plus occupés de leur fortune que d'exercices

militaires. On doit donc présumer qu'une nation belliqueuse feroit rapidement l'occasion de réparer ses anciens défaits. A la vue de ses drapeaux, tous les Souverains opprimés se mettroient en campagne; & les dominateurs de l'Inde, entourés d'ennemis, attaqués à la fois au Nord & au Midi, par mer & par terre, succomberoient nécessairement.

XXXIII.
Principes
que doivent
suivre les
Français
dans l'Inde,
s'ils par-
viennent à
y rétablir
leur confi-
dération &
leur puis-
sance.

Alors les Français, regardés comme les libérateurs de l'Indostan, sortiront de l'état d'humiliation auquel leur mauvaise conduite les avoit réduits. Ils deviendront l'idole des Princes & des peuples de l'Asie, si la révolution qu'ils auront procurée devient pour eux une leçon de modération. Leur commerce sera étendu & florissant, tout le temps qu'ils sauront être justes. Mais cette prospérité finiroit par des catastrophes, si une ambition démesurée les pouvoit à piller, à ravager, à opprimer. Ils auroient à leur tour le sort des insensés, des cruels rivaux qu'ils auroient abaissés.

Conquérir ou spolier avec violence, c'est la même chose. Le spoliateur & l'homme violent sont toujours odieux.

Peut-être est-il vrai qu'on n'acquiert pas rapidement de grandes richesses, sans commettre de grandes injustices: mais il ne l'est pas moins que l'homme injuste se fait haïr: mais il est incertain que la richesse qu'il acquiert le dédommage de la haine qu'il encourt.

Il n'y a pas une seule nation qui ne soit jalouse de la prospérité d'une autre nation. Pourquoi faut-il que cette jalousie se perpétue, malgré l'expérience de ses funestes suites?

Il n'y a qu'un moyen légitime de l'emporter sur ses concurrents: c'est la douceur dans le régime, la fidélité dans les engagements, la qualité supérieure dans les marchandises, & la modération dans le gain.

gain. A quoi bon en employer d'autres qui nuisent plus à la longue qu'ils ne servent dans le moment ?

Que le commerçant soit humain, qu'il soit juste ; & s'il a des possessions, qu'elles ne soient point usurpées. L'usurpation ne se concilie point avec une jouissance tranquille.

Ufer de politique, ou tromper adroitement, c'est la même chose. Qu'en résulte-t-il ? Une méfiance qui naît au moment où la duplicité se manifeste & qui ne finit plus.

S'il importe au citoyen de se faire un caractère dans la société, il importe tout autrement encore à une nation de s'en faire une chez les nations, au milieu desquelles son projet est de s'établir & de prospérer.

Un peuple sage ne se permettra aucun attentat ni sur la propriété, ni sur la liberté. Il respectera le lien conjugal ; il se conformera aux usages, il attendra du temps le changement dans les mœurs. S'il ne fléchit pas le genou devant les dieux du pays, il se gardera bien d'en briser les autels. Il faut qu'ils tombent de vétusté. C'est ainsi qu'il se naturalisera.

A quoi le massacre de tant de Portugais, de tant de Hollandois, de tant d'Anglois, de tant de François, nous aura-t-il servi, s'il ne nous apprend pas à ménager les indigenes ? Si vous en usez avec eux comme vos prédécesseurs ont fait, n'en doutez pas, vous serez massacrés comme eux.

Cessez donc d'être fourbes, quand vous vous présenterez ; rempans, quand vous serez reçus ; insolents, lorsque vous vous croirez en force, & cruels, quand vous serez devenus tout-puissants.

Il n'y a que l'amour des habitants d'une contrée qui puisse rendre solides vos établissemens. Faites

que ces habitants vous défendent , s'il arrive qu'on vous attaque. Si vous n'en êtes pas défendus , vous en ferez trahis.

Les nations subjuguées soupirent après un libérateur ; les nations vexées soupirent après un vengeur ; & ce vengeur , elles ne tarderont pas à le trouver.

Serez-vous toujours assez insensés pour préférer des esclaves à des hommes libres ; des sujets mécontents à des sujets affectionnés ; des ennemis à des amis ; des ennemis à des freres ?

S'il vous arrive de prendre parti entre des Princes divisés , n'écoutez pas légèrement la voix de l'intérêt contre le cri de la justice. Quel peut être l'équivalent de la perte du nom de juste ? Soyez plutôt médiateurs qu'auxiliaires. Le rôle de médiateur est toujours honoré ; celui d'auxiliaire toujours périlleux.

Continuerez-vous à massacrer , emprisonner , dépouiller ceux qui se sont mis sous votre protection ? Fiers Européens , vous n'avez pas toujours vaincu par les armes. Ne rougirez-vous pas enfin de vous être tant de fois abaissés au rôle de corrupteurs des braves chefs de vos ennemis ?

Qu'attestent ces forts dont vous avez hérissé toutes les plages ? Votre terreur & la haine profonde de ceux qui vous entourent. Vous ne craignez plus , quand vous ne ferez plus haïs. Vous ne ferez plus haïs , quand vous ferez bienfaisants. Le barbare , ainsi que l'homme civilisé , veut être heureux.

Les avantages de la population & les moyens de l'accélérer sont les mêmes sous l'un & l'autre hémisphere.

En quelque endroit que vous vous fixiez , si vous vous considérez , si vous agissez comme des

fondateurs de cités, bientôt vous y jouirez d'une puissance inébranlable. Multipliez-y donc les conditions de toutes les especes; je n'en excepte que le sacerdoce. Point de religion dominante. Que chacun chante à Dieu l'hymne qu'il lui croit le plus agréable. Que la morale s'établisse sur le globe. C'est l'ouvrage de la tolérance.

Le vaisseau qui transporterait dans vos colonies de jeunes hommes sains & vigoureux, de jeunes filles laborieuses & sages, seroit de tous vos bâtimens le plus richement chargé. Ce seroit le germe d'une paix éternelle entre vous & les indigenes.

Ne multipliez pas seulement les productions, multipliez les agriculteurs, les consommateurs, & avec eux toutes les sortes d'industrie, toutes les branches de commerce. Il vous restera beaucoup à faire, tant que vos colons ne vous croiseront pas sur les mers; tant qu'ils ne seront pas aussi communs sur vos rivages, que vos commerçants sur les leurs.

Punissez les délits des vôtres plus sévèrement encore que les délits des indigenes. C'est ainsi que vous inspirerez à ceux-ci le respect de l'autorité des loix.

Que tout agent, je ne dis pas convaincu, mais soupçonné de la plus légère vexation, soit rappelé sur le champ. Punissez sur les lieux la vénalité prouvée, afin que les uns ne soient pas tentés d'offrir ce qu'il seroit infâme aux autres de recevoir.

Tout est perdu, tant que vos agents ne seront que des protégés ou des hommes mal fâmes; des protégés dont il s'agira de réparer la fortune par un brigandage éloigné, des hommes mal fâmes qui iront cacher leur ignominie dans vos comptoirs ou vos factoreries. Il n'y a point de probité assez con-

firmée pour qu'on puisse, sans incertitude, l'exposer au passage de la ligne.

Si vous êtes justes, si vous êtes humains, on restera parmi vous; on fera plus, on quittera des contrées éloignées pour vous aller trouver.

Instituez quelques jours de repos. Ayez des fêtes, mais purement civiles. Soyez bénis à jamais, si de ces fêtes la plus gaie se célèbre en mémoire de votre première descente dans la contrée.

Soyez fideles aux traités que vous aurez conclus. Que votre allié y trouve son avantage, le seul garant légitime de leur durée. Si je suis lésé ou par mon ignorance, ou par votre subtilité, c'est en vain que j'aurai juré. Le ciel & la terre me releveront de mon serment.

Tant que vous séparerez le bien de la nation qui vous aura reçu, de votre propre utilité, vous serez oppresseurs, vous serez tyrans; & ce n'est que par le seul titre de bienfaiteur qu'on se fait aimer.

Si celui qui habite à côté de vous enfonce son or, soyez sûr que vous en êtes maudit.

A quoi bon vous opposer à une révolution éloignée, sans doute, mais qui s'exécutera malgré vos efforts? Il faut que le monde que vous avez envahi, s'affranchisse de celui que vous habitez. Alors les mers ne sépareront plus que deux amis, que deux frères. Quel si grand malheur voyez-vous donc à cela, injustes, cruels, inflexibles tyrans?

L'ouvrage de la sagesse n'est pas éternel; mais celui de la folie s'ébranle sans cesse, & ne tarde pas à crouler. La première grave ses caractères, ses caractères durables sur le rocher; la seconde trace les siens sur le sable.

Des établissements ont été formés & renversés; des ruines se sont entassées sur des ruines; des espaces peuplés sont devenus déserts; des ports rem-

plis de bâtimens ont été abandonnés ; des masses que le sang avoit mal cimentées se sont dissoutes, ont mis à découvert les ossemens confondus des meurtriers & des tyrans. Il semble que de contrée en contrée, la prospérité soit poursuivie par un mauvais génie qui parle nos différentes langues, mais qui ordonne par-tout les mêmes désastres.

Que le spectacle des fureurs que nous exerçons les uns contre les autres, cesse enfin d'en venger & d'en réjouir les premières victimes.

Puissent ces idées jettées sans art & dans l'ordre où elles se sont présentées, faire une impression profonde & durable ! Veuille le Ciel que je n'aie plus qu'à célébrer votre modération & votre sagesse : car la louange est douce, & le blâme est amer à mon cœur. Voyons maintenant quelle a été la conduite des Puissances du Nord de l'Europe, pour tenter de prendre part au commerce de l'Asie : car le luxe, en pénétrant aussi dans ces contrées de fer & de glace, leur a fait envier les richesses & les jouissances des autres nations.

Fin du quatrieme Livre.

T A B L E
A L P H A B É T I Q U E
D E S M A T I E R E S
C O N T E N U E S D A N S C E V O L U M E .

A.

Achvans, peuples de Kandahar, qui réduisirent à rien les affaires des Souverains efféminés de la Perse. Leur manière de vivre, Page 57.

Anjenga, comptoir Anglois dans le Royaume de Travancor, patrie d'Eliza Draper, 71, 72.

Anjouan, l'une des isles de Comore. Beauté de son climat. Religion du pays. Mœurs des habitants, 135. Aventure qui donna lieu à un Arabe, dont la famille y regne encore, de monter sur le trône, *ibid.*

Angleterre, voyez *Britanniques* (isles). Le gouvernement féodal y met tout dans la confusion, 4. Guerres occasionnées par les prétentions de ses Souverains à la couronne de France. Les Juifs & les Lombards en font tout le commerce. Taux de l'intérêt de l'argent. Objet de commerce. Contradictions des loix entre elles. Henri VII permet aux roturiers d'acheter des terres. Il y avoit dans ce temps une compagnie de négociants à Londres, 5, 6. Le commerce y est gêné par des loix absurdes. Le change y est proscriit. L'exportation de l'argent y est défendue; la sortie des chevaux prohibée, 6, 7. Corporations de marchands établis dans les villes. Malgré ces mauvaises loix, Henri VII reconnu pour avoir favorisé le commerce. Entraves aux talents des artistes, 7, 8. Les cruautés du Duc d'Albe en Flandres, & les persécutions contre les Réformés en France, firent passer en Angleterre tous les genres d'industrie. De-là l'art de construire des navires qu'ils achetoient auparavant. De-là leur commerce aux Indes, 8 & *suiv.* Naissance de la compagnie des Indes Angloise en 1600, 9. La guerre de 1744 avec les François est funeste à la France pour le commerce des Indes, 34, 35.

Anglois, s'unissent à la Perse contre les Portugais, & leur prennent l'isle d'Ormuz. Ils s'établissent de concert à Bender-Abassi. Commerce de cet endroit, 21. Cromwell déclare la guerre à la Hollande. Le commerce Anglois aux Indes n'étoit plus rien à cette époque, 24. Il se relève, 25, 26. Animosité des particuliers contre les associés de la compagnie, pour raison du commerce des Indes. Les Hollandois profitent de ces dissensions. L'Angleterre arme puissamment. Charles II se laisse séduire à prix d'argent par la Hollande; l'expédition n'a pas lieu, 26. Infidélités commises par la compagnie aux Indes. Aurengzeb en fait une punition sévère, 27, 28.

Arabes. Caractère des différentes branches qui habitent les trois Arabies, 38 & suiv. Beauté de leur langue. Douceur de leur poésie, 43, 44.

Arabie, l'une des plus grandes péninsules du monde connu. Sa description géographique. Sa division. Description de chacune des trois Arabies, 36, 37. Religion des anciens Arabes. Leur peu de goût pour les arts, *ibid.* Ils portent le commerce au plus haut degré. Ils reprennent leurs anciennes mœurs à la chute du gouvernement des Califes. Peinture du caractère, du tempérament & des mœurs des Arabes, 39. Leur jalousie envers leurs femmes. Précautions qu'ils prennent pour s'assurer de leur fidélité & de la sagesse des filles, *ibid.* & suiv. Population de ce pays. Son gouvernement. Vie errante que menent ses habitants. Les caravanes achètent d'eux la sûreté de leur voyage, 40, 41. Manière dont ils dressent leurs chameaux au brigandage, *ibid.* Commerce de l'Arabie, 44.

Aiollons, nom de chacune des treize Provinces qui partagent les Maldives, 68.

Aurengzeb, irrité de l'infidélité de la compagnie des Indes Angloise, en tire une vengeance éclatante, 28. Les Anglois viennent dans une posture humiliante implorer sa clémence: il leur fait grace, 29. Il fait un traité avec les Marattes, 300.

B.

BAHAREM, isle du golfe Persique, dans laquelle la compagnie des Indes Angloise auroit pu se fixer avantageusement, 66. Cette isle est célèbre par la pêche des perles. Nature de ces perles. Produit de cette pêche, 67, 68.

Balambangan, isle située à la pointe septentrionale de Bornéo. Les Anglois s'y établissent en 1772, dans le dessein d'en faire le marché le plus considérable de l'Asie. Ce comptoir est attaqué, pris & détruit. Les Anglois ignorent encore à qui ils doivent cette perte, 110.

Balassar. Les Hollandois s'y établissent en 1603. 125.

- Balliaderes*, nom que les Européens ont donné, d'après les Portugais, à des danseuses de Surate, 209. Ces femmes étoient des courtisanes attachées au service des autels, & qui vivoient dans des féminaires de volupté consacrés au plaisir des Brames, 210. Détails sur leurs chants & leurs danses voluptueuses : sur leur parure, 212. Maniere ingénieuse dont, sans nuire à la volupté, elles conservent la fraîcheur de leur gorge, *ibid.*
- Bandel*, place des Indes près d'Ougly, où les Portugais avoient fixé leur commerce, 127.
- Barcalon*, nom Siamois de la charge de principal Ministre, qui répond à nos anciens Maires du palais, 219.
- Barokia*, grande Ville de l'Empire Mogol, sur laquelle la compagnie des Indes Angloise porte ses vues en 1771, & dont elle s'empare d'affaut. Action héroïque de la mere du Nabab, 87.
- Bassora*, grande ville bâtie par les Arabes, au-dessous de la jonction du Tigre & de l'Euphrate, 59. Son port est devenu un entrepôt célèbre entre les mains des Turcs, qui s'opposoient d'abord à ce que des étrangers y demeurassent. Il y arrive par an environ pour douze millions de marchandises par le golfe Persique, 60. Quotité pour laquelle les Anglois, les François, les Hollandois, &c. y entrent. Divers objets de commerce qui y sont apportés, *ibid.* Trois canaux procurent le débouché des marchandises qu'on y apporte, 61. Entraves mises au commerce de cette ville, *ibid.* Les Anglois obtiennent du Gouverneur Turc la confiscation des marchandises & des richesses des Hollandois dans cette ville. Le facteur Hollandois se retire à l'isle de Karek, qui, en peu de temps, éclipsé Bassora. Mais après sa mort cette dernière reprend sa supériorité, 63.
- Bengale*. Description géographique de cette vaste contrée de l'Asie. Révolutions qu'elle a essuyées, 112. Egbar, grand-pere d'Aurengzeb, en fit la conquête en 1595, & depuis ce temps elle a été sous l'Empire du Mogol, 113. Forme du gouvernement qui y est en vigueur, *ibid.* C'est la Province la plus peuplée & la plus riche de l'Empire Mogol. Objets de commerce de cette contrée, 117. L'oppression où sont les naturels du pays les force de confier la part qu'ils prennent dans le commerce du Bengale, à des Européens, 123, 124. Dangers du golfe de Bengale pour la navigation, 127. Objets de commerce qu'on en exporte pour l'Europe, 129. Les fabriques de toiles de coton y sont très-multipliées. Dacca en est le marché général, 131. Produit du commerce de Bengale. Révolutions qu'il a essuyées, 132. Evénement qui a donné lieu au soulèvement des Arabes contre les Anglois à Calcutta. Les Anglois sont mis aux fers, 140. L'Amiral Watson remporte sur les Arabes une

viçtoire complete en 1756 , & difpofe de la Soubabie en faveur de Jaffer-Alikan , chef de la confpiration qui décida la viçtoire , 141. Les Anglois profitent des circonftances du détronement du Mogol pour faire payer , par la ceflion de tout le Bengale , le fecours qu'il imploroit auprès d'eux ; ils lui manquent de parole , 144. La conduite de cette contrée a changé l'objet de la compagnie des Indes. Mefures prises par cette compagnie pour s'y maintenir , 145. Revenus du Bengale en 1773. 147. Il feroit prudent d'y établir la même forme d'adminiftration qui a lieu à la côte de Coromandel. Les vexations de toute efpece font employées dans le Bengale , 149. Caufes qui y avoient porté l'induftrie , l'agriculture & la population à un fi haut degré , 150. On y fait deux récoltes , 154. La difette de 1769 y occafionne des malheurs affreux , 155. Les Indiens , qui manquoient feuls de tout , & mouroient de faim par milliers , ne conçoivent pas l'idée d'une révolte. Comparaiion de ce caractère d'inertie avec celui des Européens , 156. Le gouvernement Anglois a abandonné pour neuf millions à la compagnie , la deftinée des pays fournis à fa domination aux Indes. En 1773 , le Parlement ordonne que les détails d'une adminiftration auffi corrompue feront mis fous fes yeux , 160. Situation actuelle des François dans cette contrée , 326.

Bifnapore , petit diftrict du Bengale qui y a confervé fon indépendance. Simplicité des mœurs qui y regnent , 113. Sageffe des loix du pays. Affabilité pour les voyageurs , 115. Doutes fur l'existence de ce pays , 116.

Bombay , ifle de la mer des Indes , qui fut long-temps un objet d'horreur. Les Anglois rendent la falubrité à l'air de cette ifle. Sa population , fes productions , 90 , 91. Revenu des dépendances de Bombay en 1773. 92.

Bonheur . Réflexion fur l'idée du bonheur antérieure à toute religion , 46.

Borax , production de la Province de Patna au Bengale , 129.

Bourbon , (ifle de) découverte par les Portugais , & nommée par eux Mafcarennas. Ses commencemens. La culture du café y réuffit parfaitement , 271. Etat actuel de cette ifle. Sa defcription , fon climat , 338. Production de cette ifle , 339.

Bourdonais , (la) Gouverneur de l'Ifle-de-France. Actions de valeur qui fignent fa jeunefle. Sa conduite à l'Ifle-de-France , 272. On le rend fufpect , 273. Il donne au Miniftere d'excellents confeils , fuivis d'abord , puis rejettés , 275. Quoique inférieur en forces , il attaque & bat les Anglois . & fait le fiége de Madras. Il repaffe en Europe , & eft mis aux fers , 278.

Britanniques . (ifles) Incertitude de l'époque où elles furent peuplées. Ce qu'on fait de leur commerce dans les temps

reculés, 1. Réflexions philosophiques sur les mœurs des indiens en général, 2. Peu de progrès de leur industrie, 3. Ils sont en proie aux incursions de tous les peuples septentrionaux de l'Europe, *ibid.* Guillaume le Conquérant subjugué l'Angleterre dans le onzième siècle, 4.
Bussy, (M. de) Commandant François dans l'Inde, conduit Salabetsingue à Aurengabad, sa capitale, 301.

C.

CAFFÉ, originaire de la haute Ethiopie, où il a été connu de temps immémorial. On croit qu'un nommé Chadely, Mollach de profession, c'est le nom d'un Prêtre, en fit usage le premier. Eloge des vertus du café, 45, 46. C'est à Betelfagui qu'est établi le grand marché de celui de l'Arabie. Quantité de cette denrée dont on fait l'exportation, 48.

Cafés. Origine des maisons publiques de ce nom établies à Médine, à la Mecque, & dans tous les pays Mahométans. Ils devinrent en Perse des lieux infâmes; puis, par les soins de la Cour, ils redeviennent un asyle honnête pour les oisifs, 45. Contrariétés qu'ont éprouvées à Constantinople les cafés. On y intéresse la religion. Moyen employé par un Grand-Vizir pour juger lequel étoit plus dangereux d'un café ou d'une taverne, 46, 47. Ce fut un nommé Edouard qui, à son retour du Levant, en ouvrit un le premier à Londres, 48.

Calcutta, établissement des Anglois au Bengale, sur la rivière d'Ougly, 126. Population de cet endroit, *ibid.*

Calicut. C'est presque le seul trône de l'Inde occupé par un Souverain de la première des Castes, 76. Vices du gouvernement de ce Royaume, 77.

Canara, contrée limitrophe du Malabar, autrefois très-florissante; maintenant déchue par les tributs que le Souverain est obligé de payer aux Marattes. Elle fournit les courtisanes les plus voluptueuses & les plus belles danseuses de l'Indostan, 82, 83.

Cannelle, (fausse) ou *Cassia lignea*, écorce d'une espèce de laurier qui se trouve à Timor, à Java & à Mindanao. La meilleure croît au Malabar. Comment on la distingue de la véritable cannelle, 80.

Cardamome, plante commune dans plusieurs contrées des Indes; Il y en a de différentes espèces, 79.

Cassimbazar, province du Bengale où est le marché de toute la soie de la contrée, 130.

Castes. Il y a dans l'Inde des Souverains originaires des Castes si obscures, que leurs domestiques se croiroient déshonorés de manger avec eux, 76.

- Cauris*, coquilles blanches & luisantes qui servent de monnoie dans le Bengale. La pêche s'en fait par les femmes, 70.
- Cerné*, (isle) ainsi nommée par les Portugais qui la découvrirent. Les Hollandois la nommerent Isle Maurice, & les François qui y aborderent en 1720, lui donnerent le nom d'Isle-de-France, 272.
- Chameaux*. Maniere dont les Arabes les dressent pour exercer le brigandage sur les routes, 40, 41.
- Chandernagor*, comptoir des François au Bengale sur les bords du Gange, 127.
- Chatigan*, port du golfe du Bengale où les Portugais, qui aborderent les premiers dans cette contree, s'établirent, 125. Description géographique de cette place possédée par les Anglois. Fertilité de son terroir, 330. Combien il seroit avantageux aux François d'échanger Chandernagor pour Chatigan. Raisons qui détermineroient l'Angleterre, 331.
- Cheringham*, isle dans les Indes. Fameuse pagode qu'on y voit, 295.
- Chez*, famille puissante d'Indiens sur le Gange. Ils sont les banquiers de la Cour du Souba du Bengale, 124. Influence qu'ils ont dans le gouvernement, 125.
- Child*, (Josias) Directeur de la compagnie des Indes Angloise, commet une infidélité dont la compagnie est punie par Aurenzeb, 27.
- Chinchura*, comptoir des Hollandois, plus connu sous le nom d'Ougly, dans le Bengale, 127.
- Choulias*, nom des marchands Mahométans, qui, dans la partie occidentale de la côte de Coromandel, font un peu de commerce, 100.
- Clergé*. Charles Martel, Maire du palais, pour secourir le Royaume de France contre les Sarrafins, s'empare des biens ecclésiastiques. Les bénéfices furent sécularisés. Une Cure étoit apportée en dot par une fille en se mariant. Les premiers Rois de la troisième race rendirent à l'Eglise tous ces biens, 242.
- Cochin*, Royaume des Indes dont les Portugais s'emparent, & dont ils sont chassés par les Hollandois. Dans l'un de ses fauxbourgs, est une colonie de Juifs, qui prétendent s'y être établis depuis la captivité de Babylone, mais qui, à la vérité, y sont établis très-anciennement. La ville est bâtie sur une riviere très-navigable, 75.
- Cochinchine*, par quel événement cette partie des Indes a été formée en Royaume, 128. Caractere des habitants, 129. Les mœurs s'y sont corrompues, & le despotisme s'y est introduit, 230. Objets du commerce qui s'y fait, 231.
- Commerce*. Les Romains n'aimoient ni n'estimoient les commerçants, 175. Saint Louis est le premier qui sentit qu'il influe sur le système du gouvernement. Il permit l'exportation, 179.

Comore, (isle de) quatre isles de ce nom, situées dans le canal Mozambique, entre la côte de Zanguebar & Madagascar. Beauté du climat d'Anjouan, l'une d'elles, 134.

Compagnie des Indes Angloise. Son origine en 1600. 9. Teneur du privilege. Discours d'Elisabeth à ce sujet, 10. Maniere dont Lancafter, qui conduisit la premiere flotte, fut accueilli à Achem, 11. Il envoie chercher de la muscade & du girofle aux Moluques, 12 & *suiv.* Du poivre à Java & à Sumatra, & revient en Europe. Ce succès détermine à faire des établissements aux Indes. Difficulté que la compagnie y rencontra. Jacques I ne lui est pas favorable. Elle partage le commerce des Indes avec les Hollandois, 14. Les Hollandois la rendent odieuse aux Indiens, *ibid.* Après bien des combats, les Anglois font en 1619, un traité avec les Hollandois, 15. Teneur du traité, *ibid.* Surprise que causa en Hollande ce traité. Ils sont chassés d'Amboine. Maniere dont les Hollandois y réussirent, 17. Ils sont plus heureux au Coromandel & au Malabar, *ibid.* Ils remporterent des victoires sur les Portugais qui avoient profité des démêlés des deux nations pour se renforcer dans l'Inde, 18. La compagnie abuse du crédit qu'elle avoit aux Indes pour emprunter des sommes qu'elle ne veut pas rendre. Aurengzeb en tire vengeance, 27 & *suiv.* Dommages que cette affaire causa à la compagnie, 29. Perte qu'elle effuya à la chute de Jacques II, *ibid.* Elle se trouve, à la paix qui suivit cet événement, à deux doigts de sa perte, 30. Débats élevés en Angleterre au sujet de ses privileges. 31. Il s'en forme une seconde. Divisions qui s'élevent entr'elles. Elles se réunissent en 1702. La nouvelle compagnie prend de l'accroissement, 33. A la paix de 1763, elle avoit ruiné le commerce des François dans l'Inde, 34. Elle se voit attaquée en 1767 dans le pays de Carnate, à la côte de Coromandel, par Ayder-Alikan, avec lequel elle est obligée de traiter au bout de deux ans d'une guerre ruineuse, 108, 109. Elle abandonne aux particuliers le commerce d'Inde en Inde, 137. Ce commerce s'accroît de jour en jour. Entraves qu'on y a mises. Capitaux que la compagnie a mis dans le sien. Le thé devient un très-grand objet de commerce, 138. La conquête du Bengale a changé l'objet de cette compagnie, 145. Vexations de toute espece qu'elle exerce sur tous les genres d'industrie. Elle a défendu le commerce intérieur à tout autre qu'à des Anglois. Elle a altéré les monnoies, 152, 153. Pour prévenir une banqueroute inévitable, le gouvernement permet à la compagnie de faire un fort emprunt. Autres moyens pris par le Parlement pour arrêter les déprédations, 162. Mesures prises par la compagnie elle-même, 163. Le Parlement établit pour le Bengale un Conseil suprême. Magistrats pour y administrer la jus-

tice, 167. Balance des revenus de la compagnie au 31 Janvier 1774. 268. Son privilege doit expirer en 1780. Doutes sur son renouvellement, 170. Réflexions sur l'oppression où les Indiens sont réduits, *ibid.*

Compagnie des Indes Française : en 1601, une société formée en Bretagne expédia deux navires pour les Indes. Leur navigation fut malheureuse, ils ne revinrent qu'au bout de dix ans, 182. Nouvelles tentatives en 1616 & 1619. Leur succès ne fut pas assez fort pour engager à y retourner, *ibid.* Reginon engage, en 1635, plusieurs négociants de Dieppe à un nouveau voyage; ils n'en rapportent qu'une haute idée de Madagascar, *ibid.* Il se forme une compagnie en 1642. Les cruautés de ses agents lui attirent la haine des Indiens. Le Maréchal de la Meilleraie essaye de relever, pour son compte, cet établissement : il n'a que de foibles succès. Colbert forme la même entreprise en 1664. Raisons politiques qui s'y opposoient, 183, 184. Articles du privilege qui fut accordé, *ibid.* & *suiv.* La conduite des agents de la compagnie fait échouer l'établissement de Madagascar, 196. On remet cette colonie au gouvernement en 1670. Le gouvernement fait de nouvelles tentatives, & sur-tout en 1770 & 1773. Comme elles étoient mal conçues, elles n'ont pas réussi. Motifs qui devroient engager la France à s'en occuper sérieusement, 197. Lorsqu'en 1670 on abandonna Madagascar, la compagnie établit divers comptoirs dans les Indes. Elle projette de s'établir à Surate, 198. Caron, qui avoit servi les Hollandois, & qui avoit été maltraité par l'Empereur du Japon, s'attache à la compagnie Française, & projette de s'établir à Ceylan, 217. Ce projet ne réussit pas; on se tourne vers Saint-Thomé, 218. Avantages que la France auroit tirés d'un établissement à Siam, 225. Les Missionnaires ne s'y occupent que des conversions, 226. La compagnie jette les yeux sur le Tonquin, *ibid.* Ses tentatives ne sont pas heureuses, 227. Raisons qui auroient dû déterminer à s'établir à la Cochinchine, 228. Elle se contente de se fortifier à Pondichery. Une guerre sanglante vient la troubler, 234. Elle perd Pondichery; mais les Hollandois le rendent à la paix de Ryswick. Martin, nommé directeur de la compagnie, fait, par ses talents & ses vertus, faire fleurir cette colonie, 236. Les actionnaires de la compagnie manquent à leurs engagements, 237. Plusieurs comptoirs des Indes sont abandonnés. On abandonne aux particuliers le commerce des Indes, avec des légers profits pour la compagnie. Cette liberté est ensuite ôtée, 238. Les actionnaires sont obligés, en 1684, de donner un supplément d'actions : plusieurs s'y refusent, *ibid.* Nouvelles demandes aux actionnaires. Elles révoltent les esprits. On a recours aux emprunts. Des causes étrangères augmentent

fes pertes. 239. Les marchandises des Indes sont chargées de droits. La compagnie demande, en 1714, un renouvellement de son privilege. Une nouvelle révolution vient traverser ce nouvel arrangement, 240. Evénement qui amene le systême de Law, 254. Les privileges de la compagnie sont fondus dans celle d'Occident qui venoit d'être établie, 256. A la chute du systême, on lui abandonne le monopole du tabac, & la permission de convertir ses actions en tontines, 268. Vices de son administration. Orry la relève, 169. Dumas est envoyé Gouverneur à Pondichery. Conduite louable qu'il y tient, *ibid.* La Bourdonais à l'Isle-de-France, 271. Et Dupleix à Chandernagor, 274. Le commerce de la compagnie étoit languissant en cet endroit, *ibid.* Ses directeurs sont blessés de l'armement qu'on avoit confié à la Bourdonais sans leur participation, 276. La compagnie réduite aux derniers malheurs dans l'Orient, est déchirée de divisions intestines en Europe, 277. Les moyens imaginés pour régler les affaires donnent naissance à de nouveaux abus, 278. Remontrances faites au gouvernement par les actionnaires en 1764. 311. On lui rend la liberté. Réglemens sages, *ibid.* Vices cachés, qui, malgré ces réglemens, ont miné la compagnie, 312. On augmente chaque action de 400 liv. Variations dans le dividende des actions depuis 1722, jusqu'en 1764. 315. La compagnie obtient un édit qui met à couvert le reste du bien des actionnaires. Etat des rentes qu'elle avoit à payer. Somme qu'elle avoit prêtée au gouvernement du temps de Law, 316. Maniere dont le gouvernement se liquide envers elle, 317. Tableau de ses revenus & charges depuis 1674 jusqu'en 1769. 318 & *suiv.* Son privilege est suspendu en 1769. Conditions opposées à la liberté du commerce des Indes, 322. Elle cede au Roi tous ses effets. Enumération des objets de cette cession, 323. Sommes données pour leur prix. Cette affaire est terminée par un arrêt du Conseil de 1770. 324. La compagnie ne peut être regardée comme détruite, 325.

Confucius, auteur de la religion dominante du Tonquin, 226.

Contributions. Les Rois de France furent tentés plusieurs fois d'en ordonner eux-mêmes; mais les révoltes des peuples les obligerent d'assembler pour cela les Etats généraux, 247.

Coromandel, température de cette contrée, 93. Les Gouverneurs de différentes parties du Royaume de Bisnagar se rendent indépendants. Le goût de l'Europe pour les manufactures de Coromandel détermine à s'y établir, malgré les obstacles qui s'y opposoient, 95. Objets du commerce qu'on y fait actuellement, 96. Raisons qui s'opposent à ce qu'on réussisse en Europe à imiter les toiles peintes de ce pays. Maniere dont on les peint, & dont s'en fait le commerce, 97, 98. Le commerce extérieur de cette côte n'est point

entre les mains des naturels du pays. Ce sont les Européens qui le font presque en entier. Quantité de toiles qu'on exporte du Coromandel, & destination de chaque partie, 100, 101. Objets qu'on donne en échange. L'Angleterre y a formé plusieurs établissemens, entr'autres celui de Divicoté, 102. Situation actuelle des François à cette côte, 332.

Cothoal, nom qui désigne, dans le Mogol, l'Officier chargé des fonctions de Notaire, 287.

Créances, comment on les contracte dans l'Indostan, 100.

Cucurma ou *Terra merita*, nom que les Médecins donnent au safran d'Inde. Description de cette plante, 78.

D.

DAGOBERT, ranime le commerce au septième siècle, Eloge de ce Prince, 177.

Dépenses de la Cour du temps de Charles VI ne passaient pas 94,000 liv. 246.

Divicoté, nom d'une possession Angloise à la côte de Coromandel, dont le Colonel Lawrence s'empara en 1749. Elle passe en 1758 sous la domination Françoisise, puis retourne aux Anglois, 102.

Dumas, envoyé en qualité de Gouverneur à Pondichery, y tient une conduite louable, 269.

Dupleix, après avoir mis le commerce sur le meilleur pied à Chandernagor, est envoyé à Pondichery, 275. Il force les Anglois à en lever le siège, 278. Il conçoit le projet de faire un établissement dans l'Indostan. Moyens qu'il employe pour faire réussir son projet, 279, 280. Il est revêtu dans l'Inde de la qualité de Nabab, 297.

E.

EGYPTE. Commerce de l'intérieur de l'Egypte permis aux Anglois, moyennant certains droits, 54.

F.

FANATISME, ses effets, 59.

Féodalité. Les Seigneurs chargés de l'administration des provinces de France s'en rendent les maîtres. La confusion suit la confirmation qui fut faite de leurs usurpations à l'époque où le sceptre passa de la branche de Charlemagne à celle des Capets, 278.

Finances. Etat désespérant où elles se trouvent à la mort de Louis XIV. On propose au Régent une banqueroute générale, 251. Il s'y refuse, & établit en 1715 un bureau de révision. On établit en 1716 une chambre de justice pour

- pour suivre les auteurs de la misere publique. Horreur qu'inspira ce tribunal, 253.
- Financiers*, connus anciennement sous le nom de Lombards, sont des Italiens qu'on fit venir en France à cause de leurs talents à pressurer les peuples, 247. On leur fait regorger les biens immenses qu'ils avoient usurpés, *ibid.*
- Foires*. Des marchands de tous pays accourent aux foires nouvellement établies au septieme siecle, 177.
- France*. Etat de confusion où elle tombe lorsque le sceptre passa de la branche de Charlemagne à celle des Capets, 178. Ses côtes septentrionales étoient, jusqu'à St. Louis, partagées entre les Comtes de Flandres, les Ducs de Bourgogne, de Normandie & de Bretagne. Le reste étoit soumis aux Anglois. Les côtes méridionales appartenoient aux Comtes de Toulouse, aux Rois de Majorque, d'Arragon & de Castille, 179. Catherine de Médicis y amene tous les arts de luxe. Les manufactures se perfectionnent, 181. L'industrie y est anéantie depuis Henri II jusqu'à Henri IV, qu'elle reparoit avec éclat sous le ministere de Sully. Elle manque de s'anéantir sous ceux de Richelieu & de Mazarin, *ibid.* Sa position actuelle au-dehors, 261. Son état au-dedans, 262. Conseils sur les moyens à employer pour en augmenter la splendeur, 264.
- Francs*. Leur invasion dans les Gaules donne naissance à mille vexations sur le commerce. L'industrie se réfugie dans les cloîtres, 175.
- Frédéric Nagor*, établissement formé par les Danois, en 1756, au Bengale, 126.

G.

- G**AULOIS, peu de communication que ces anciens peuples avoient entr'eux. En quoi consistoit leur commerce, 174.
- Gedda*, port situé vers le milieu du golfe Arabique. Nature du gouvernement partagé entre le Chérif de la Mecque & le Grand-Seigneur, 52.
- Génie*. Réflexions sur l'influence du climat sur les productions du génie, 37.
- Gingembre*, plante des Indes, qui ressemble assez au cardamome. Le meilleur croît au Malabar, 79.
- Goa*, devenu, par le commerce, le centre des richesses de l'Inde, n'est presque plus rien, 83.
- Golfe Persique*, sa description géographique. Nourriture des habitants, leurs mœurs. La seule ville considérable est celle de Mascate, 64.
- Gondelour*, possession Angloise à la côte de Coromandel, qu'ils ont achetée d'un Prince Indien. Ils bâtissent à quelque distance le fort Saint-David, 102.

Guillaume le Conquérant subjugué l'Angleterre dans le onzième siècle, 4.

Guzurate. Description de cette presqu'île des Indes, 198. Révolutions arrivées au septième siècle, dans cette contrée. Les peuples de cette presqu'île connus sous le nom de *Parfis*, suivent la religion de Zoroastre, 199. Parvenue à un haut degré d'accroissement, elle se trouve en butte aux Portugais & à l'Empire Mogol. Le Souverain préfère l'alliance des Portugais contre Akebar, Prince Mogol, 201. Ils sont défaits & réunis à l'Empire Mogol, qui y procure les plus grands avantages. Surate devient l'entrepôt de toutes les richesses du pays, 202.

H.

HAREM, nom donné à Surate aux ferrails des Mogols, impénétrables aux hommes, 208.

Hélène, (Sainte-) île située au milieu de l'Océan Atlantique, où les Anglois ont formé un lieu de relâche, 132. Objets de culture qui y ont réussi, 133.

I.

INDES. Le premier voyage que les François ayent fait aux Indes, est celui de quelques marchands de Rouen en 1503. Une tempête affreuse qu'ils éprouverent au cap de Bonne-Espérance, dégoûta ceux qui auroient voulu y aller, 181. L'éclat que le commerce des Indes avoit procuré aux Etats voisins, n'avoit pas fait songer à le faire jusqu'à Mazarin, *ibid.* Guerre entre les Anglois & les François vers 1754, sous les noms de Nabab de Carnate & de son rival Mамет-Alikan, 301. Les deux compagnies se rapprochent par ordre du Ministre de chaque Cour. Mais la guerre recommence plus fort que jamais, 302. Fautes commises dans l'Inde par le Ministère de France, opposé au vœu de la compagnie, 303. On rappelle Dupleix, le seul peut-être qui pouvoit s'y soutenir, & on y envoie Lally, 304. Source des malheurs que la France a éprouvés aux Indes. Vices dans l'administration des chefs, 305 & *suiv.* Principes qui doivent régler la conduite des François pour rendre florissant leur commerce des Indes, 352. Réflexions philosophiques sur la fureur des conquêtes, *ibid.* & *suiv.*

Indostan. Cette riche contrée fut, suivant la fable, l'objet de l'avidité des premiers conquérants du monde. Beauté de ce pays. Mœurs des habitants. Alexandre en fait la conquête, 279. L'Indien Sandrocotus chasse les Macédoniens après la mort d'Alexandre. Gengiskan y porte ses armes. Les Patanes y regnent ensuite, 280. Tamerlan soumet les parties septentrionales. Babar, l'un de ses descendants, y rentre

par les conseils d'un Gouverneur d'une des Provinces du Roi détrôné, 281.

Intérêts. Les Indiens en distinguent de trois sortes : l'un qui est péché ; un autre qui n'est ni péché, ni vertu ; le troisième qui est vertu. Définition de chacun, 100.

Isle de France. Sa description d'après l'Abbé de la Caille. Conjectures sur le meilleur parti qu'on en peut tirer. Fautes commises par le gouvernement à ce sujet, 340. Elle passe en 1764 sous la domination immédiate du gouvernement, 342. La population s'y est accrue depuis ce moment. Espèce de culture qui y a réussi, *ibid.* On y plante des girofliers & des muscadiers en 1770. Peu de succès qu'ils ont eu jusqu'à présent. Le bled y réussiroit mieux. Il faudroit y multiplier les troupeaux, 343. Avantages de sa situation pour préparer la ruine des propriétés Angloises d'Asie. Peu de soin que le gouvernement prend de cette isle, dont la sûreté ne dépend que des forces navales, 344. Vues politiques sur la conservation & la défense de cette isle, 345. Cette isle & Pondichery sont essentielles à la défense l'une de l'autre, 349.

Italiens. Lorsque Philippe le Hardi eut encouragé le commerce, ils remplissent la France d'épiceries, de parfums, de soieries & d'étoffes de l'Orient, 180.

J.

JAVA, usage singulier des nouvelles épouses envers leurs maris, 14.

Juifs dispersés à la prise de Jérusalem. Une partie passe dans les Gaules. Traitement qu'on leur fait subir, 243 & *suiv.*

K.

KAIRE, écorce du cocotier, dont on fait des cables qui servent à la navigation dans l'Inde. Il n'est nulle part aussi bon qu'aux Maldives, 69.

L.

LALLY, envoyé en qualité de Général de la guerre des Indes. Caractere indomptable de cet homme. Sa présence porte la haine & le découragement, 304. Fautes de ce Général qui entraînent la perte de Pondichery. Il est l'objet de l'indignation publique. Il est arrêté & condamné à perdre la tête. Examen de ce jugement, 305 & *suiv.*

Law, Ecoffois de nation. Son caractere. Il établit une banque dont le fonds étoit de six millions. Développement de son système. Avantages qui en résulterent d'abord, 255. Il

établit en 1717 la compagnie d'Occident pour le commerce exclusif de la Louisiane & des castors du Canada, 256. La quantité d'actions qu'il créa établit une disproportion énorme entre le papier & l'argent. Réflexions sur les vices de cette création, 258. Pour étayer l'édifice, on porte l'argent à 82 liv. 10 s. le marc. Tout tombe dans la confusion. Law disparoit, 259.

Louis XIV. Caractere de ce Prince, 234.

Louis XV. Etat des revenus publics à sa mort, 260.

Louis XVI. Eloge de ce jeune Prince. Conseils & moyens d'économie, *ibid.* & *suiv.*

M.

MADAGASCAR. Description de cette isle. Nature des productions qui y viennent. L'origine des Medecasses mêlée de fables, 185. Les indigenes sont distingués par diverses formes extérieures. A l'Ouest sont les Quimosses, 188. Cette isle est divisée en plusieurs peuplades, 189. Dispositions heureuses où étoient les Madecasses pour que la France y pût former un établissement avantageux, 192 & *suiv.* Il n'y a point de port dans cette isle. La conduite des agents de la compagnie ne tire aucun parti du concours de toutes les circonstances qui en annonçoient le succès, 196. La compagnie remit au gouvernement cette colonie en 1670. Les François qui y étoient restés sont massacrés deux ans après. Les tentatives que la France a faites pour s'y établir ont été infructueuses, parce qu'elles étoient mal combinées. Avantages que procureroit cet établissement, 197.

Medecasses, nom des habitants de Madagascar. Ils admettent le dogme des deux principes, 190. Ils font mourir les enfans nés sous des auspices peu favorables. Mépris qu'ils ont de la mort. Mœurs des Medecasses. Leur industrie, 191. Leurs livres d'histoire, de médecine & d'astrologie sont entre les mains des *Ombis*, gens qui se disent forciers. Caractere de ces peuples, 192.

Madras, ville des Indes, à la côte de Coromandel, bâtie, il y a plus d'un siecle, par Guillaume Langhorne, 106. Division de cette ville. Sa population. Son commerce, *ibid.*

Malabar. On entend sous ce nom, tout l'espace compris depuis l'Indus jusqu'au cap Comorin. On y comprend aussi les Maldives, 68. Etats dont cette contrée est formée. En quoi consistent ses productions, 69. Situation actuelle des François à cette côte, 326.

Maldives, sont une longue chaîne d'isles partagées en treize provinces, nommées Atollons. Les naturels du pays font monter le nombre de ces isles à douze mille. Par qui cet archipel a été vraisemblablement peuplé originairement, 68,

69. Par qui elles sont gouvernées. Elles ne produisent que des cocotiers, *ibid.*
- Marattes*, anciens pirates du Nord de Goa, attaqués en vain par le Mogol. Les Anglois & les Portugais s'unissent inutilement contre eux. Les Hollandois ne sont pas plus heureux. Leur état actuel à la côte de Malabar, 85 & *suiv.* Ces pirates, qui avoient toujours été fort unis entre eux, se divisent en 1773. 89. & essuyent différentes pertes, *ibid.*
- Mascate*, ville la plus considérable du golfe Persique dont Albuquerque s'empara en 1507. Consoommation du pays, 64, 65. Les nations commerçantes commencent à la préférer à Bassora, *ibid.*
- Masulipatan*, possession Angloise à la côte de Coromandel. Les François s'en étoient emparés en 1750, mais elle retourne en leurs mains neuf ans après, 103, 104.
- Meconium*, ou pavot commun. Maniere dont on le prépare, 122.
- Mecque*. Cette ville fut toujours chere aux Arabes. Ils pensoient qu'elle avoit été la demeure d'Abraham. Mahomet tire parti de cette croyance. Moyens dont il se sert pour rendre florissante cette capitale de son Empire, 55.
- Mogol*. Etat de foiblesse où il étoit réduit quand il fut attaqué par Thamas Koulikan, 291.
- Mogols*. Despotisme de leur gouvernement, 287 & *suiv.*
- Moines*. Abus qui résultent des revenus qu'ils se sont procurés par des voies iniques, 176.
- Moka*, ville de l'Arabie heureuse, où se porte par mer une partie du café de l'Arabie. Autres objets de commerce de cette ville, 48, 49. Les affaires qui se traitent à Moka ne sont point entre les mains des naturels du pays. Ce sont des banians de Surate qui y font le commerce, *ibid.*
- Monnoies*. On ignore quelle est la nation qui se permit de percevoir un droit sur les monnoies. L'altération des especes fut un des moyens qu'on employa long-temps pour soutenir la Couronne de France, 245.
- Muhammet*, Roi de Delhy, se soumet volontairement à Thamas Koulikan, 291. Inconvénients qui en résulterent, *ibid.* & *suiv.*
- Musc*, production particuliere au Thibet; il se trouve dans une vessie, qui vient sous le ventre d'une espece de chevreuil, 117.

N.

- N***ABABS*, Magistrats chargés de la perception des revenus dans le Mogol, 150.
- Nautes*, nom qu'on donna chez les Gaulois aux compagnies qui faisoient le commerce sur les rivieres, 175.
- Nismes*, Philippe le Hardi y attire une partie du commerce fixé à Montpellier, qui appartenoit au Roi d'Arragon, 180.

Normands. La situation florissante de la France au septieme siecle, offre à ces barbares un nouvel attrait à la piraterie. Ils se livrent à toutes sortes de brigandages, 177.

O.

OPIUM, produit du pavot blanc des jardins dans l'Inde. Description de la plante & de la maniere dont on en tire le suc, 121. Usage considerable qu'on en fait dans le pays situé à l'Est de l'Inde, 122. Réflexions sur l'avidité des Hollandois qui continuent le commerce de l'opium, malgré ses funestes effets, 123.

Orixa, contrée des Indes qui, avant 1736, faisoit partie du Bengale, dont on soupçonne que la compagnie des Indes Angloise s'occupe de faire l'acquisition, 105, 106.

Orry, Intendant des finances, met son frere Fulvy à la tête de la compagnie des Indes, 269.

P.

PAIX, c'est toujours un mauvais expédient que d'acheter la paix, 188.

Paleagars, Magistrats de l'Empire Mogol, chargés de la perception des revenus, 150.

Palybothra, ville ancienne des Indes sur le Gange, qui n'existe plus. Diodore de Sicile en attribue la fondation à Hercule, 112.

Parfis, peuple du Guzurate, presqu'isle des Indes, qui suit la religion de Zoroastre, 199. Ses mœurs, ses usages, 200.

Patanes, hommes féroces sortis des montagnes de Kandahar, qui se répandent dans l'Indostan, & y forment plusieurs Royaumes, 280. Chassés par les Mogols de plusieurs Royaumes de l'Indostan, ils se réfugient au pied du mont Imaüs, 281.

Pégu, Province du Bengale, dépendant d'Ava, fertile en pierres précieuses, 120.

Peines. Réflexions sur les peines capitales & sur l'emprisonnement, 50.

Perse. Ancienne forme de son gouvernement. Raisons qui concourent à son asservissement, 19. Objets de son commerce, 23.

Perses, (toiles) se font toujours fabriquées à la côte de Coromandel. Raisons qui les a fait nommer *Perses*, 22.

Poivre. L'exportation en étoit autrefois entre les mains des seuls Portugais. Les Hollandois, les François & les Anglois se la partagent aujourd'hui. Elle monte au Malabar à dix millions pesant, à 10 sols la livre, 82.

Poivrier, arbrisseau des Indes. Sa description. Le fruit est par petites grappes, semblables à celles du groseiller, 81. Il se plaît dans les isles de Java, de Sumatra & de Ceylan, mais plus particulièrement sur la côte de Malabar. Sa culture, 82.

Pondichery. Les Hollandois en font le siege en 1693, & s'en emparent sur les François. Ils sont obligés de le rendre à la paix de Rifwyck, 235. Description de cette ville. Sa population, 334. Les Anglois s'en rendent maître en 1761, & le détruisent de fond en comble. La France le rétablit à la paix. Sa population & son état actuel. Vices dans les travaux de la nouvelle construction, 336. Les plans de M. Desclaisons ne sont pas adoptés, & la ville tombe chaque jour en ruine, 337, 338.

Ports de mer. Après la conquête de la Gaule par les Romains, on vit se former des ports de mer à Arles, à Narbonne, à Bordeaux & d'autres endroits, 175.

Ports. Jusqu'à St. Louis, la France en avoit eu peu sur l'Océan, & aucun sur la Méditerranée, 179.

Q.

QUIMOSSES, peuple de l'Ouest de Madagascar, qui n'a jamais plus de quatre pieds quatre pouces de hauteur, & souvent moins. Maniere dont ils se défendent contre ceux qui leur font la guerre, 188.

R.

RAJEPUTES, descendants des Indiens vaincus par Alexandre, 298.

Regent de France. Eloge des qualités de ce Prince. Ses foiblesses, 257.

Revenu public. Somme à laquelle il étoit porté sous Louis XII, & à la mort de François I. 248. Les finances tombent dans le plus grand désordre jusqu'à Sully, *ibid.* Il les relève, *ibid.* Nouvelles déprédations après sa retraite. Etat des revenus publics en 1683. Colbert les relève. Ils retombent dans le cahos, 249. Discrédit universel sous Louis XIV, 250. A la mort de Louis XV, 260.

Révifion, (bureau de) établi en 1716 pour poursuivre les auteurs de la misere publique. Horreur qu'inspire ce tribunal, 252.

Révoltes. Réflexions sur l'esprit qui y porte, 47.

S.

SAINT-THOMÉ, ville des Indes au pouvoir du Roi de Golconde, dont les François s'emparent en 1672. Mais les Hollandois s'étant unis avec les Anglois, ils furent forcés de la rendre deux ans après, 219.

Salpêtre, production de Patna, Province du Bengale. Maniere dont on le travaille, 129.

- Salfete*, île de la mer des Indes, remplie de figures & d'inscriptions qui ont donné lieu à beaucoup de fables, 89, 90.
- Sandal*, arbre fort commun au Malabar. Sa description, 78.
- Schah-Abbas*, surnommé *le Grand*, Sophi de Perse. Ses conquêtes, 19. Il protège les arts, 20. Rebuté des vexations des Portugais, il s'unit aux Anglois contre eux, 21.
- Seicks*, peuples du Nord de l'Indostan, 299.
- Siam*. Description géographique de ce Royaume. Sa fertilité, 220. Despotisme du gouvernement. Division des Siamois en trois classes. Emplois assignés à chacune, 221. Réflexions sur les honneurs rendus aux éléphants du Roi de Siam, 222. Les Siamois détestent leur pays, 223. La conduite des Missionnaires y fait détester les François, 224. Un Ministre du Roi de Siam, dans le dessein de détrôner son maître, projette de s'affocier les François, & envoie au Roi de France une magnifique ambassade. Louis XIV y envoie aussi des Ambassadeurs, 220.
- Soie d'Asham* : cette soie n'exige aucun soin. Les vers y naissent, travaillent, meurent & se renouvellent en pleine campagne, 119.
- Sommonacodom*, législateur des Siamois, dont ils racontent des merveilles, 225.
- Soubabie*, espece de Vice-Royauté de plusieurs Provinces de l'Indostan, 294.
- Soubas*, espece de Ministres de l'Empire du Mogol, chargés de l'administration des revenus, 150.
- Suez*, ville qu'on croit bâtie sur les ruines de l'ancienne Arfinoë, est à l'extrémité de la mer Rouge. Commerce qui s'y fait, 53.
- Sully*. Eloge de l'administration de ce Ministre, 248.
- Sumatra*. Les Anglois y forment en 1688 un établissement. Ils y élèvent le fort Marlboroug, qui leur est enlevé par les François en 1759; mais ils le recouvrent bientôt, 110.
- Superstition*; son influence sur l'opinion publique, 76.
- Surate*, ville du Guzurate. Son état au treizieme siecle. Degré de splendeur auquel elle parvient. Forces de sa marine. Franchise des commerçants, 202 & *suiv.* Mœurs des habitants. Education des enfants, 204. Les plus riches des Mogols viennent à Surate jouir des agréments du luxe le plus efféminé, 206. Amusement des femmes, 207, 208. Elle déchoit de sa splendeur en 1664. Sévagy la saccage, & emporte 25 à 30 millions, 215. Son état actuel. Objets de son commerce, *ibid.* Echange qu'elle reçoit, 216.
- Système*. Développement des opérations proposés par Law pour liquider les dettes de l'Etat, 254 & *suiv.*

68-393
Resortkilde & Bagger
4-30-68

T.

TABAC. Epoque de son introduction en Europe. Produit des premiers baux, 317. Augmentation des suivans, *ibid.*
Tachard, Jésuite, envoyé à Siam, à la tête des Ambassadeurs, par Louis XIV, 220.

Talapoins, Moines de Siam, qui prêchent au peuple les dogmes de Sommonacodom, 224.

Thamas Koulikan, porte ses sujets du golfe Persique sur la mer Caspienne, & ceux de la mer Caspienne sur le golfe Persique. Objet de cette transmigration, 66.

Thé, production des Indes que les Lords Arlington & Offory apportèrent de Hollande en Angleterre en 1666. Il ne fut d'un usage commun que vers 1715. Il fut apporté de la Chine par les Anglois, les Hollandois, les Suédois & les Danois. La guerre de l'Angleterre avec l'Amérique a diminué ses importations de thé. Elle a été dédommée par sa conquête récente du Bengale, 138 & *suiv.*

Tonquin, Royaume des Indes, dans lequel les François cherchent à s'introduire. La religion dominante est celle de Confucius. Caractere des naturels du pays. Nature de son gouvernement, 226.

Travancor, Royaume aussi peu opulent que les Maldives. Un Roi qui monta sur le trône en 1730, lui donna une splendeur qu'il n'avoit jamais eue. Les Danois & les Anglois y ont des établissemens, 70, 71.

Tyrannie. Réflexions philosophiques sur cet abus du pouvoir, 141.

U.

USURIERS. Réflexions sur les moyens dont on se sert pour les anéantir, 6.

V.

VISA : à la chute du système, on fit sous le nom de *visa* un examen de tous les contrats, actions, billets de banque, &c. 260.

Z.

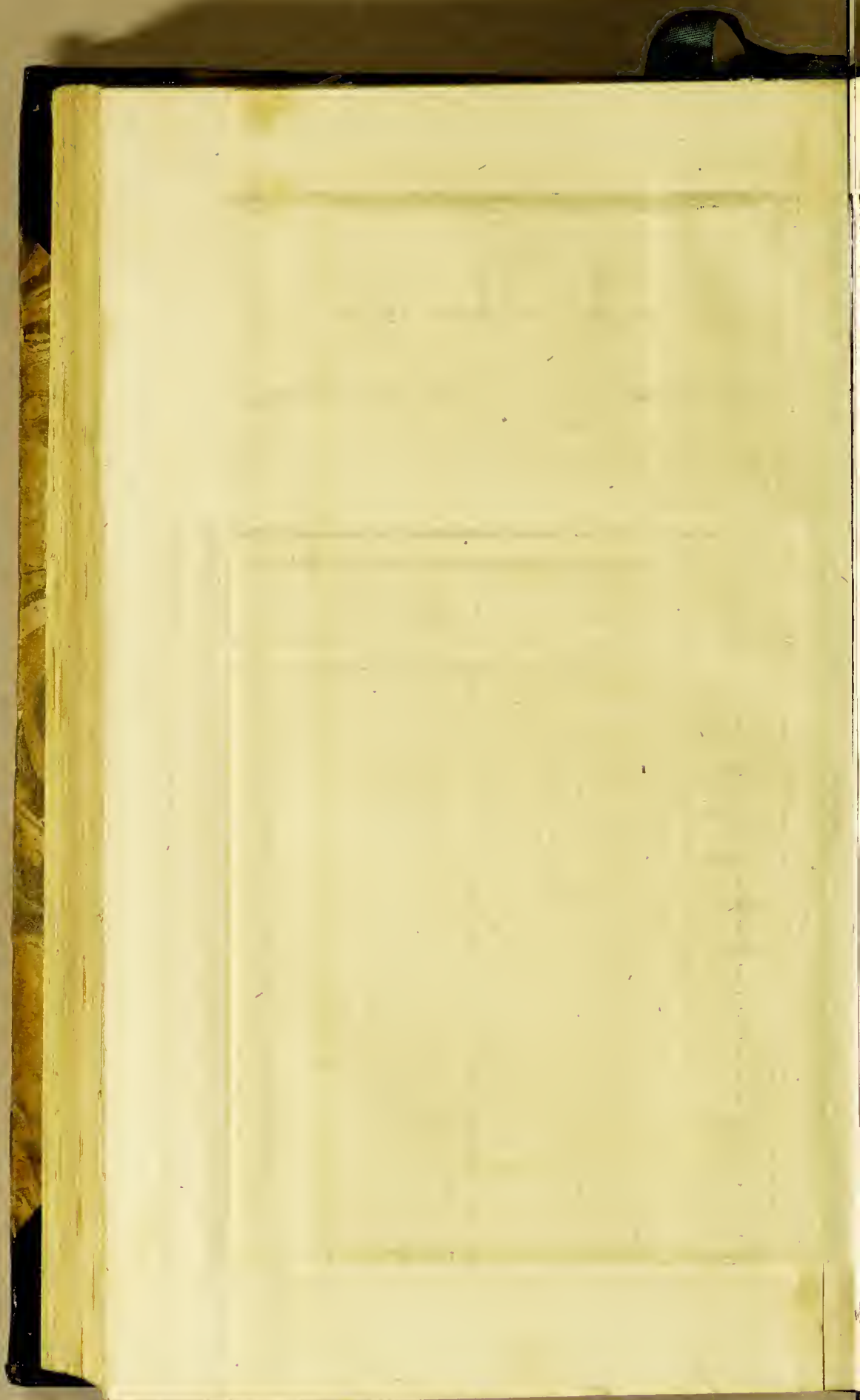
ZEMINDARS, Magistrats chargés de la perception des revenus de l'Empire Mogol, 150.

Fin de la Table des Matieres du Tome second,

T A B L E A U.

Commerce de la Grande-Bretagne avec les Indes Orientales, depuis 1697 jusqu'en 1773; Extrait des Comptes rendus au Parlement, & recueillis par CHARLES WHITWORTH.

Table with columns for ANNÉES, EXPORTATIONS d'Angleterre aux Indes, IMPORTATIONS des Indes en Angleterre, EXCÉDENT des Exportations, EXCÉDENT des Importations, EXPORTATIONS d'Angleterre aux Indes, IMPORTATIONS des Indes en Angleterre, EXCÉDENT des Exportations, EXCÉDENT des Importations. Sub-headers include 'En Livres sterling.' and 'En Livres tournois.' with further columns for liv., s., d.



ÉTAT des Finances de la France en 1774, année de la mort de LOUIS XV.

N O M S DES REVENUS DU ROI.	Leur produit.	Les dépenses dont chacune des parties est chargée.	Le revenu net au Trésor Royal.	Les charges du Trésor Royal.	Le restant net au Trésor Royal.	Les demandes des Départemens.	Le deficit annuel.
Ferme générale & Régies, ...	162,000,000	87,964,321	74,035,679			La Guerre, Artillerie, Fortifications, Gé- nie, grands & petits Gouvernements, & Maréchaussées.....	102,000,000
Ferme des Postes,	7,313,000	2,300,000	5,013,000				
Droits réservés,	6,000,000	6,000,000	Caisse d'Emprunt, ci.... 30,000,000			
Octrois municipaux,	1,079,600	300,000	779,600			La Marine, les Colo- nies & l'Inde.....	32,000,000
Caisse de Poissy,	750,000	150 000	6,000,000	Les Parlements, ci.... 5,000,000		Affaires étrangères.....	12,000,000
Droits réunis,	8,000,000	3,000,000	5,000,000			Maison du Roi.....	34,000,000
Hypothèques,	4,000,000	1,200,000	2,800,000			Maisons des Princes...	8,000,000
Quatre Membres de Flandre,	200,000	200,000		184,473,343	Pensions.....	14,000,000
Recettes générales,	147,000,000	47,389,210	99,610,790			Trésor Royal & Ban- quier.....	8,000,000
Pays d'Etat & Clergé,	25,489,274	10,312,000	15,177,274				
Vingtième de Paris,	3,600,000	3,600,000				
Capitation de Paris,	900,000	300,000	600,000				
Capitation de la Cour,	500,000	500,000				
Revenus casuels,	2,000,000	600,000	1,400,000				
Marc d'Or,	1,500,000	600,000	900,000				
Bois du Roi,	5,000,000	1,743,000	3,257,000				
TOTAL.....	375,331,874	155,858,531	219,473,343	35,000,000	184,473,343	210,000,000	25,526,657



COMPAGNIE DES INDES ORIENTALES DE FRANCE.

ÉPOQUES.	FONDS ajoutés au Capital provenant des Emprunts.	RENTES provenant du Fonds capital.		PRIVILEGES DE LA COMPAGNIE.	SECOURS DU GOUVERNEMENT.		RENTES VIAGERES ET PÉRENNELLES, payées par la COMPAGNIE.	NOMBRE		ENVOIS. CHARGEMENTS.				RETOURS.			DROITS payés à la Ferme générale sur les Marchandises vendues.	DIVIDENDE payé chaque année.	
		La Ferme du Tabac.	Contrats de Rentes sur le Roi.		en Vaiffeaux.	en Argent.		des Vaiffeaux expédiés.	Des Hommes d'Equipage.	EN MARCHANDISES.		EN MATIERES.		NOMBRE des Vaiffeaux de retour.	PRIX D'ACHAT des Marchandises de retour.	VENTES EN FRANCE.			BÉNÉFICE de l'Achat à la Vente.
										liv. f. d.	liv. f. d.	liv. f. d.	liv. f. d.						
FONDS CAPITAL au 1er Février 1725	liv. 239,385,000	De 1725 à 1726	liv. f. d. 9,124,659 18	liv. f. d. 7,898,504 14 8	liv. 300,000	liv. f. d. 192,200 7 4		liv. f. d. 33 2,073		liv. f. d. 2,597,016 1 ..	marcs. onc. gros. gr. 1 7 4 ..	liv. f. d. 35,267 4 4	liv. f. d. 22	liv. f. d. 5,422,187 13 1	liv. f. d. 9,643,344 7 5	liv. f. d. 4,221,156 14 4	liv. f. d. 25,000	liv. f. d. 8,264,992 10	
En Contrats sur le Roi	100,000,000 l.	1726 1727	7,014,648 7 7	300,000	186,251 7 11	643,052 12 ..	15	894	1,658,778 11 1		70,129 6 ..	24	5,924,945 2 6	13,153,231 3 10	7,228,286 1 4	25,000	8,263,965		
En Bâtimens de terre & de mer, dettes actives & effets à Puifage du Commerce	39,385,000	1727 1728	7,338,238 19 11	300,000	411,569 5 10	759,000	20	1,243	1,555,266 3 5		106,523 3 2 1/2	19	4,874,486 10 2	11,433,807 12 5	6,559,321 2 3	25,000	8,263,965		
	39,385,000 l.	1728 1729	7,502,979 2 5	300,000	371,071 9 2	1,107,172 10 ..	19	1,211	2,193,970 15 1		105,295 5 5	12	5,213,629 1 3	9,722,611 13 5	4,508,982 12 2	25,000	8,320,582 10		
		1729 1730	7,079,862 9 2	300,000	345,112	1,281,254 10 ..	17	1,126	1,541,936 19 1		111,809 7 ..	19	5,273,576 11 9	10,661,272 16 8	5,387,696 4 11	25,000	8,199,247 10		
		1730 1731	10,730,150 3 5	300,000	186,417 4 3	1,497,068 16 ..	30	1,887	2,641,277 14 8		178,737 .. 5 1/2	16	4,930,186 .. 11	9,401,304 12 3	4,471,118 11 4	25,000	7,533,626 10		
		1731 1732	7,653,808 15 11	300,000	170,909 11 3	1,277,344	25	2,126	1,714,703 16 7		197,119 .. 4	26	7,944,803 2 9	15,146,824 15 4	7,152,021 12 7	25,000	7,533,626		
		1732 1733	7,538,074 5 4	300,000	132,157 17 3	1,300,345	23	2,191	2,257,079 8 4		208,163 6 6	22	7,498,194 7 2	14,501,689 4 2	7,003,494 17 ..	25,000	7,652,100		
		1733 1734	7,500,000	300,000	50,890	1,277,786 15 6	16	2,122	2,025,146 13 3		133,040 3 5	13	9,850,488 19 7	19,421,547 9 11	9,571,058 10 4	25,000	7,658,850		
		1734 1735	7,750,000	300,000	157,006 11 6	1,587,058 9 7	16	1,922	2,016,716 6 11		100,335 3 6	21	10,974,136 18 11	18,884,448 3 8	7,910,311 4 9	28,000	7,661,743 10		
		1735 1736	8,000,000	300,000	57,700	1,347,821 15 ..	17	2,062	2,039,615 18 3		200,140 5 ..	14	11,400,671 1 10	18,384,791 8 7	6,984,120 6 9	28,000	7,657,887		
		1736 1737	8,000,000	300,000	132,815 18 9	1,262,370 11 ..	20	2,230	1,802,287 9 2		190,004 1 2 1/2	13	6,917,658 14 7	12,861,899 1 11	5,944,240 7 4	3,000	7,658,158 10		
		1737 1738	8,000,000	300,000	187,165 15 ..	1,255,457 16 ..	21	2,312	2,244,935 19 2		264,654 6 7 1/2	18	9,235,538 13 5	17,230,625 7 7	7,995,086 14 2	3,000	7,657,530		
		1738 1739	8,000,000	300,000	185,890 1 10	1,276,280 1 10	22	2,521	2,860,998		267,839 .. 6	21	11,677,034 .. 10	21,787,307 5 11	10,110,273 5 1	3,000	7,657,530		
		1739 1740	8,000,000	300,000	294,948 12 6	1,217,677 10 ..	24	2,275	3,264,454 18 4		247,791 2 5	13	8,877,966 18 11	17,339,259 1 3	8,461,292 2 4	3,000	7,651,245		
		1740 1741	8,000,000	300,000	334,178	1,219,039 18 6	26	3,595	4,225,282 19 4		224,558 4 ..	20	13,434,141 13 9	25,761,345 1 4	12,327,203 7 7	3,000	7,657,530		
		1741 1742	8,000,000	300,000	369,411 .. 7	1,428,734 12 10	16	1,721	3,665,668 .. 3	60 5	88,964 5 2	19	10,281,468 18 3	21,889,901 6 9	11,608,432 8 6	3,000	7,657,530		
		1742 1743	8,000,000	300,000	332,962	1,593,707 12 ..	17	1,710	3,975,530 19 11	740 3 7 21	113,620 6 .. 1/2	15	12,408,189 13 4	21,418,275 5 10	9,010,085 12 6	3,000	7,658,787		
		1743 1744	8,000,000	300,000	361,626 8 9	1,451,539 18 ..	26	2,628	3,291,546 14 7		200,000	16	11,434,310 1 11	21,801,869 12 ..	10,367,559 10 1	3,000	7,641,804		
		1744 1745	8,000,000	300,000	153,643	1,473,264 8 ..	24	3,411	1,400,954 8 5	352 .. 5 18	101,041 7 3	18	9,031,165 9 8	17,498,846 3 11	8,467,680 14 3	3,000	8,385,050		
		1745 1746	2,506,150	8,000,000	260,077	1,508,802 12 11	17	2,533	1,692,390 .. 2	77 3 3 ..	52,649 4 6	5	4,957,291 2 10	8,580,310 11 2	3,623,019 8 4	3,000	15,000,000		
		1746 1747	8,000,000	300,000	146,275 15 ..	2,839,772 10 ..	13	1,896	2,297,592 3 ..		201,579 1 7	14	3,514,819 3 5	6,423,601 18 7	2,908,782 15 2	3,000	1,767,164		
		1747 1748	8,000,000	9,000,000	453,784 13 4	2,858,240 3 ..	14	2,014	2,703,511 .. 11		9,500	5	1,509,465 7 7	972,380 10 9		3,000	3,534,328		
FONDS CAPITAL au 30 Juin 1748	liv. 219,081,000	1748 1749	9,000,000	9,000,000	717,219 8 9	3,033,739 1 ..	20	2,325	2,938,592 1 1		271,730 1 .. 1/2	11	3,454,454 12 5	5,721,239 10 ..	2,266,784 17 7	3,000	3,533,328		
Les Contrats des cent millions ci-dessus ont été portés à 180 millions par l'Édit de Juin 1747, à cause de la suppression du Tabac & des indemnités, demandes & prétentions de la Compagnie, liquidées par ledit Édit, ci	180,000,000 l.	1749 1750	12,387,655 16 8	9,000,000	483,035 17 6	3,602,291 7 8	16	1,684	3,054,030 9 4		300,321 2 ..	5	2,910,094	8,351,824 7 4	5,441,730 7 4	3,000	3,534,328		
		1750 1751	9,000,000	9,000,000	932,870	3,967,259 18 ..	20	1,786	4,025,988 6 11	1,039 .. 4 ..	284,674 2 7	7	9,015,513 18 11	17,636,579 9 2	8,621,065 10 3	3,000	3,786,780		
		1751 1752	9,000,000	9,000,000	1,164,239	3,891,417 17 3	15	1,803	5,458,387 9 3	706 1 4 6	273,467 2 ..	22	13,046,805 15 6	26,766,159 12 2	13,719,353 16 8	3,000	4,039,232		
		1752 1753	9,000,000	9,000,000	834,456 3 4	4,546,897 17 1	24	2,677	6,618,484 12 2	3,383 4 5 21	131,819 6 5 1/2	14	10,836,852 9 ..	21,637,763 17 1	10,800,911 8 1	3,000	4,039,232		
		1753 1754	18,000,000	9,000,000	963,313 10 ..	4,678,104 10 11	19	2,494	5,947,128 15 ..	2,927 4 6 33	188,727 7 6	16	11,897,855 10 ..	20,745,752 3 11	8,847,896 13 11	3,000	4,039,232		
		1754 1755	9,000,000	9,000,000	1,098,063 7 6	4,475,418 11 6	24	2,821	5,978,324 8 9	4,153 1 7 ..	299,982 7 6	15	15,295,963 6 11	28,081,408 7 7	12,785,445 .. 8	3,000	4,039,232		
		1755 1756	12,000,000	9,000,000	540,353 15 ..	4,533,904 2 6	10	1,538	2,170,092 10 2		60,000	10	9,845,391 11 7	18,406,904 9 ..	8,561,512 17 5	3,000	4,039,232		
		1756 1757	9,000,000	9,000,000	228,388	4,861,671 12 5	18	4,010	3,997,678 1 ..		121,152 4 4	3	3,692,690 7 11	6,336,688 15 3	2,643,998 7 4	3,000	4,039,232		
		1757 1758	9,000,000	9,000,000	1,016,623	4,738,566 14 6	13	2,357	1,862,535 19 1		107,871 2 4	7	9,794,429 1 8	14,260,111 1 ..	4,465,681 19 4	3,000	4,021,472		
		1758 1759	9,000,000	9,000,000	239,073 15 ..	4,741,129 8 8	15	1,864	2,742,110 1 ..			4	8,140,289 14 7	10,534,817 4 6	2,094,027 9 11	3,000	4,021,472		
		1759 1760	9,000,000	9,000,000	351,025	6,385,612 16 8	8	944	1,846,553 3 4			4	2,244,987 4 4	2,598,188 .. 4	353,200 16 ..	3,000	3,016,104		
		1760 1761	9,000,000	9,000,000	686,162 13 5	7,000,000	11	1,893	3,064,264 8 9		2,400	4	2,419,107 10 7	5,030,013 9 1	2,610,905 18 6	128,838 13 5	2,010,736		
		1761 1762	9,000,000	9,000,000	414,867 7 5	7,000,000	2	1,115	1,886,603 4 6		13,640	3	1,973,609 11 8	4,805,321 11 9	2,831,712 .. 1	3,000	2,010,736		
		1762 1763	9,000,000	9,000,000	373,896 18 ..	5,100,000	6	636	1,348,201 10 3		12,848	6	4,10,061 17 11	675,388 18 ..	265,327 .. 1	3,000	2,010,736		
		1763 1764	9,000,000	9,000,000	361,222 3 1	7,000,000	5	730	611,565 3 ..		82,762 1 6	8	591,423 18 9	1,200,163 5 ..	608,739 6 3	3,000	3,016,104		
		1764 1765	13,760,600	9,000,000	563,001 .. 6	4,061,463 11 1	7	1,018	2,322,133 7 2		188,804	9	3,579,467 1 9	6,857,939 10 ..	3,278,472 8 3	3,776 12 12	766,656		
		1765 1766	4,769,333 8 4	9,000,000	792,180 11 ..	4,901,145 9 11	10	1,448	3,481,279 15 8		213,138 5 4 1/2	7	2,549,081 1 4	4,746,587 3 ..	2,197,506 1 8	213,241 16 1	2,953,660		
		1766 1767	9,000,000	9,000,000	1,049,682 16 9	5,531,154 13 1	13	2,023	3,642,003 18 7		113,331 6 2	7	7,657,134 4 9	14,179,386 11 ..	6,522,252 6 3	381,862 11 4	2,953,660		
		1767 1768	12,000,000	9,000,000	1,084,905 11 1	5,705,436 13 11	10	1,691	4,396,053 4 5		109,578 1 3	15	10,024,419 13 11	16,411,001 4 ..	6,386,581 10 1	538,417 8 6	2,953,660		
		1768 1769	11,000,000	9,000,000	897,829 1 2	5,731,279 13 2	15	2,192	7,793,372 19 8		20,460	8	12,600,388 12 3	23,691,552 3 ..	11,091,163 10 9	297,441 8 8	2,953,660		
		1769 1770	12,100,000	9,000,000	983,269 .. 8	5,943,532													

INDEX

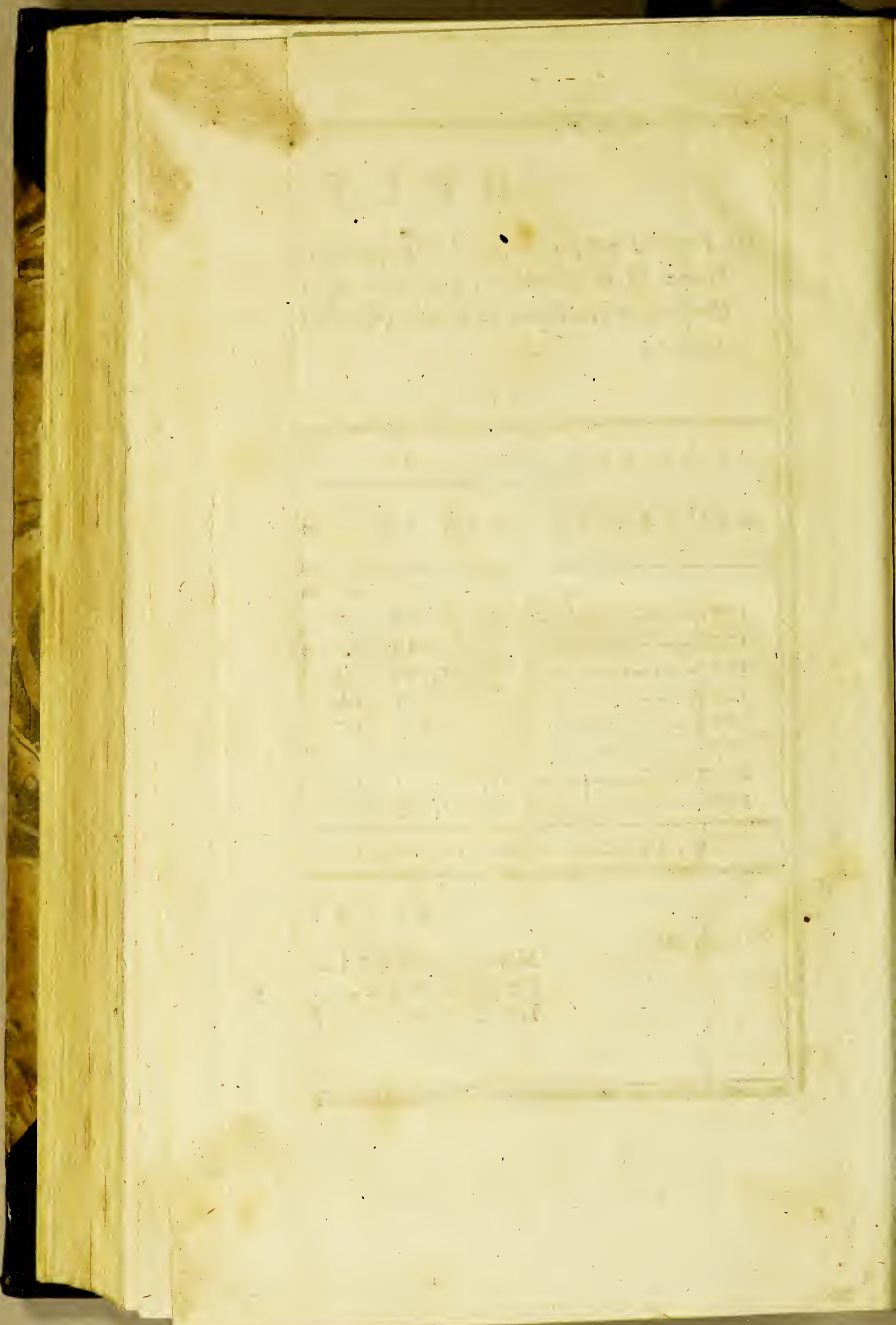
Page	Page	Page
1	10	19
2	11	20
3	12	21
4	13	22
5	14	23
6	15	24
7	16	25
8	17	26
9	18	27
10	19	28
11	20	29
12	21	30
13	22	31
14	23	32
15	24	33
16	25	34
17	26	35
18	27	36
19	28	37
20	29	38
21	30	39
22	31	40
23	32	41
24	33	42
25	34	43
26	35	44
27	36	45
28	37	46
29	38	47
30	39	48
31	40	49
32	41	50
33	42	51
34	43	52
35	44	53
36	45	54
37	46	55
38	47	56
39	48	57
40	49	58
41	50	59
42	51	60
43	52	61
44	53	62
45	54	63
46	55	64
47	56	65
48	57	66
49	58	67
50	59	68
51	60	69
52	61	70
53	62	71
54	63	72
55	64	73
56	65	74
57	66	75
58	67	76
59	68	77
60	69	78
61	70	79
62	71	80
63	72	81
64	73	82
65	74	83
66	75	84
67	76	85
68	77	86
69	78	87
70	79	88
71	80	89
72	81	90
73	82	91
74	83	92
75	84	93
76	85	94
77	86	95
78	87	96
79	88	97
80	89	98
81	90	99
82	91	100

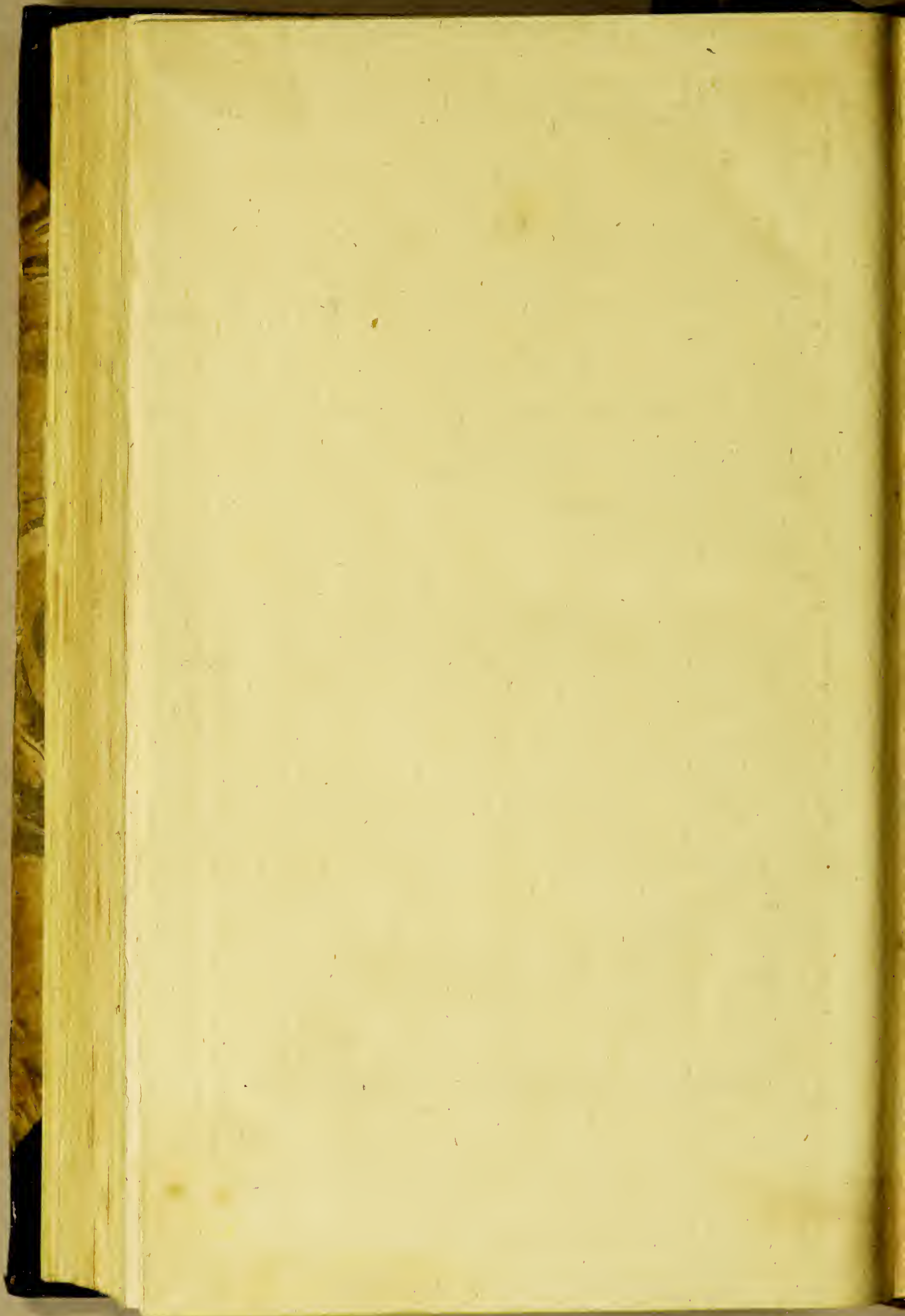
R E L E V É G É N É R A L

Du Produit net, escompte à dix pour cent déduit, des Marchandises des Indes, de la Chine, & des Isles de France & de Bourbon, provenant du Commerce particulier, depuis la suspension du Privilège exclusif de la Compagnie des Indes de France, & dont la vente s'est faite publiquement au Port de l'Orient, dans les années ci-après ;

S A V O I R :

ANNÉES DES VENTES.	M A R C H A N D I S E S									T O T A L		
	D E S I N D E S .			D E L A C H I N E .			D E S I S L E S D E F R A N C E E T D E B O U R B O N .			G É N É R A L D U P R O D U I T N E T .		
	liv.	fols.	den.	liv.	fols.	den.	liv.	fols.	den.	liv.	fols.	den.
1771.....	3,256,620	2	5	5,173,712	13	4	1,906,171	8	11	10,336,504	4	8
1772.....	9,180,129	17	3	4,699,843	2	7	1,468,173	16	10	15,348,146	16	8
1773.....	8,711,734	9	11	5,822,047	18		650,128	15	6	15,183,911	3	5
1774.....	8,475,691	14	4	8,575,808	7	5	563,904	14	3	17,615,404	16	
1775.....	10,906,218	17	1	10,912,593	12		507,769	11	6	22,326,582		7
1776.....	19,402,422	1	10	6,504,327	17	6	1,019,329	16	8	26,926,079	16	
1777.....	16,616,961	14	6	10,110,327	4		782,475			27,509,764	12	6
1778.....	9,561,869	19		4,300,303	5	6	164,021	14		14,026,194	18	6
TOTAL.....	86,111,648	16	4	56,098,963	15	4	7,061,975	11	8	149,272,588	3	4
R É C A P I T U L A T I O N .										A N N É E C O M M U N E .		
							liv.	fols.	den.	liv.	fols.	den.
Marchandises des Indes	86,111,648						16	4		10,763,956	2	
De la Chine	56,098,963						15	4		7,012,370	9	5
Des Isles de France & de Bourbon	7,061,975						11	8		882,746	18	11
TOTAL	149,272,588						3	8		18,659,073	10	4





E 783

R 2746

v. 2

